

Le deuxieme sexe : les faits et les mythes

Beauvoir de, Simone

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SIMONE DE BEAUVOIR

**LE
DEUXIÈME
SEXE**

I

LES FAITS ET LES MYTHES

nrf

GALLIMARD

Simone de Beauvoir

**LE DEUXIÈME
SEXE**

I

Les faits et les mythes

Préface de Benoîte Groult

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

Édition du Club France Loisirs, Paris,
avec l'autorisation des Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1949*
Renouvelé en 1976

France Loisirs, 1990, pour la préface
ISBN 2-7242-4851-1

Préface de Benoîte Groult

Il s'est écrit peu de bibles dans l'histoire de l'humanité. Un très petit nombre de livres en effet approchent de la définition du dictionnaire selon laquelle Bible signifie LE livre par excellence, la révélation, le message.

Or le Deuxième Sexe est un peu tout cela. Et c'est ainsi qu'il a pu devenir LE livre des femmes, le texte fondateur dont en tout lieu, depuis quarante ans maintenant, le féminisme se réclame.

C'est en juin 1949 qu'apparaissait le premier tome de cet essai d'une audace que nous mesurons mal aujourd'hui et qui prétendait répondre à la question « Qu'est-ce qu'une femme ? » et réécrire l'histoire des femmes à la lueur de la biologie et de la sociologie mais en remettant en question les stéréotypes et le cortège d'affirmations péremptaires proférées depuis des millénaires par les plus grands penseurs. Il n'ambitionnait rien moins que de mettre à bas les murailles des préjugés et des tabous qui emprisonnaient les femmes dans une destinée figée, et d'explorer les chemins les plus secrets de leur liberté.

En cette même semaine de juin 1949 paraissait le premier numéro des Temps modernes et Jean-Paul Sartre donnait sa fameuse conférence, « L'existentialisme est-il un humanisme ? », qui fut la bataille d'Hernani des milieux intellectuels d'avant-garde. Les réactions furent délirantes : enthousiasme ou exécution. Le snobisme s'en mêla. Sartre et Beauvoir entraient vivants dans la légende de l'existentialisme qui allait bientôt gagner l'étranger.

Simone de Beauvoir a alors trente-sept ans. Elle a déjà publié trois romans, dont l'Invitée en 1943, un essai, Pyrrhus et Cinéas, et fait jouer une pièce de théâtre, les Bouches inutiles. Mais bien qu'elle ait conquis la notoriété par ses livres, on la surnomme « Notre-Dame de Sartre » et on la considère d'abord comme la compagne du « Pape de l'existentialisme ». Il n'est jamais venu à personne l'idée de considérer Sartre comme le compagnon de Simone de Beauvoir ! fera-t-elle remarquer plus tard.

Avant elle bien sûr des femmes isolées, héroïques comme Olympe de Gouges(1), audacieuses comme Mary Woolestonecraft(2) ou lucides comme Virginia Woolf pour ne citer qu'elles, avaient inventé le féminisme en Europe avant même que le mot n'eût été créé(3). Mais c'est Simone de Beauvoir la première qui allait rassembler ces revendications éparses, ces mouvements d'idées vite étouffés, ces combats, ces rêves aussi, pour leur donner une voix unique en même

temps qu'une justification historique et scientifique.

Comme celles qui l'avaient précédée, comme toutes les femmes qui osèrent s'écarter des chemins traditionnels, Beauvoir s'est heurtée à la réprobation des bien-pensants et à l'hostilité virulente de ses confrères. On la décrit à la fois comme une marginale aux mœurs dissolues – elle vit à l'hôtel avec Sartre sans être mariée – et comme une cheftaine frigide à l'esprit desséché.

Le scandale aidant, 22 000 exemplaires du premier tome s'enlèvent en une semaine. En exergue, l'auteur avait placé l'affirmation bien connue de Pythagore : « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme. »

Et elle la faisait suivre de cette remarque de Poulain de la Barre : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect car ils sont à la fois juge et partie » (Traité de l'égalité des deux sexes, 1676).

C'est donc une femme cette fois qui va écrire un essai, qu'elle veut exhaustif, sur les femmes.

La première partie porte sur les faits et les mythes, par le biais de la biologie, de l'histoire et de la psychanalyse. La seconde traite du mariage, de la maternité, de la maturité et enfin de la vieillesse.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce n'est pas d'une revendication militante qu'est né ce livre, moins encore d'un quelconque désir de revanche. Beauvoir a brillamment réussi sa vie jusqu'ici, elle n'a aucun compte à régler et, en cette période troublée de l'après-guerre, bien des questions paraissent plus importantes que le féminisme. Sur les raisons qui la décidèrent à aborder ce sujet, l'auteur s'est d'ailleurs expliquée très franchement, à son habitude, dans le deuxième volume de son autobiographie, la Force de l'âge.

« Une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme ? J'ai d'abord cru pouvoir m'en débarrasser vite. Je n'avais jamais eu de sentiment d'infériorité. Ma féminité ne m'avait gênée en rien. Personne ne m'avait jamais dit : “Vous pensez comme ça parce que vous êtes une femme.” – Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté.

– Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même façon qu'un garçon. Il faudrait y regarder de plus près.

Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin. Mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. Je fus si intéressée que j'abandonnai l'idée d'une confession personnelle pour m'occuper de la question féminine dans sa généralité. »

Dès les premières lignes de son introduction, Beauvoir dénonce « les volumineuses sottises débitées pendant le dernier siècle » et annonce son projet : faire toute la lumière sur celles qui constituent, selon la formule de Freud, « le continent noir ». Avec cette franchise désarmante et ce courage de tout dire qui la caractérisent, elle s'étonne de « découvrir à près de quarante ans un aspect du monde qui crève les yeux mais que personne ne voit ».

« Un homme n'aurait pas l'idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles, écrit-elle. Qu'il soit homme, cela va de soi... Il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité. Un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort. »

Et elle pose l'idée fondamentale qui va sous-tendre toute l'œuvre : « Une femme se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel par rapport à l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu ; elle est l'Autre. »

Elle avait d'ailleurs songé à appeler le Deuxième Sexe, « l'Autre ».

Dès sa parution, parce qu'il dérange le confort intellectuel des hommes et celui de bien des femmes aussi, le livre va faire scandale. C'est la première fois qu'une femme et une philosophe ose revendiquer, non pas quelques droits pour quelques femmes, mais l'égalité absolue et aborder les problèmes tabous de la liberté sexuelle, de la maternité et de l'avortement, de l'exploitation ménagère, etc.

Le livre est mis à l'Index par le Saint Office de Rome. En France il est très lu mais les Françaises n'ont pas vraiment pris conscience de l'importance de la question féminine alors qu'aux États-Unis, où le féminisme est déjà structuré, c'est un triomphe. Deux millions d'exemplaires seront vendus en langue anglaise et le Deuxième Sexe figure pendant un an en tête des ventes au Japon. Il est traduit dans toutes les langues du monde, y compris l'arabe, l'hébreu, le serbo-croate ou le tamil. Simone de Beauvoir devient bientôt l'écrivain féministe la plus lue au monde.

La bande-annonce du livre portait ces mots : « La Femme, cette inconnue », ce qui apparaît comme un défi à tous ceux, philosophes ou romanciers, qui prétendaient avoir tout découvert et tout dit sur la Femme ! Preuve de l'impact de ses thèses, le livre va déclencher un véritable raz de marée de grossièreté, de bassesse et de mauvaise foi. Un nombre stupéfiant d'écrivains ne craignent pas d'exprimer leur horreur névrotique devant le fait qu'une femme ose remettre en question toutes les idées reçues et surtout parler du corps sans fausse pudeur, en un style simple et précis. À gauche comme à droite on se déchaîne, on feint l'indignation. François Mauriac déclare : « Nous avons littéralement atteint les limites de l'abject », et il entreprend

auprès du public une croisade pour déconsidérer l'auteur.

Julien Gracq dénonce « la stupéfiante inconvenance du ton du Deuxième Sexe ».

Camus déclare que ce livre est « une insulte au mâle latin » et Jeanette Thorez-Vermeersch y voit « une insulte aux ouvrières ».

Pierre de Boisdeffre et Roger Nimier rivalisent de dédain pour « cette pauvre fille névrosée » et le philosophe Jean Guittou se déclare « péniblement affecté de déchiffrer à travers cette œuvre la triste vie de son auteur ».

« On me reprocha mon indécence, écrira Beauvoir, on me déclara insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée et même mère clandestine... au nom de cette tradition polissonne qui fournit aux Français tout un arsenal de dictons et de formules qui réduit la femme à sa fonction d'objet sexuel.

... Beaucoup d'hommes déclarèrent que je n'avais pas le droit de parler des femmes parce que je n'avais pas enfanté ! Et eux ? Faudrait-il interdire aux ethnologues de parler de tribus africaines auxquelles ils n'appartiennent pas ? »

Ces réactions paraissent d'autant plus consternantes qu'à aucun moment le Deuxième Sexe ne peut être considéré comme érotique ou exhibitionniste, encore moins pornographique.

Dans la presse cependant certains reconnaissent l'importance de l'événement. « Une femme appelle les femmes à la liberté ! Simone de Beauvoir, lieutenant de Sartre et experte en existentialisme, écrit Paris-Match, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe. »

Grâce à ce qu'on appelle aujourd'hui les médias, Beauvoir entre aux côtés de Sartre dans la mythologie parisienne. D'innombrables photos la montrent, le plus souvent assise à une terrasse de café de Saint-Germain-des-Prés, « si simple qu'elle repose l'œil, ignorant les fourreurs de haut luxe et les couturiers de la rue Royale ». Elle ne se laisse impressionner ni par la gloire, ni par l'hostilité qu'elle rencontre ou les lettres d'injures qu'elle reçoit. L'homme qu'elle « place au-dessus de tous les autres ne la juge pas inférieure à eux ». Son estime lui suffit ainsi que celle de « la famille », composée du cercle d'amis fidèles qui entourera Sartre et le Castor leur vie durant.

Ce qui surprend aujourd'hui quand on replace le Deuxième Sexe dans son époque, c'est qu'il ne fait partie d'aucune vague féministe et n'est le manifeste d'aucun mouvement. Sa publication a précédé de vingt ans la naissance du M.L.F. en France et de plus de dix ans la parution aux U.S.A. de la deuxième œuvre féministe importante du XX^e siècle, la Femme mystifiée de Betty Friedan.

À l'époque d'ailleurs, Beauvoir ne pensait pas encore que la lutte des femmes pût être un combat spécifique. Selon elle, l'avènement du socialisme mettrait automatiquement fin au sexisme et instaurerait l'égalité. Entre 1949 et 1969 elle devait changer d'avis, constatant que nulle part, et en Russie soviétique pas plus qu'ailleurs, les femmes n'avaient obtenu les mêmes droits et les mêmes libertés que les hommes.

On raconte que Werther déclencha une épidémie de suicides et René de Chateaubriand une épidémie de mélancolie. Le Deuxième Sexe aura, lui, déclenché une épidémie de liberté. De libertés dans tous les domaines. Peu de livres ont suscité à travers le monde une pareille prise de conscience collective et incarné les aspirations avouées, réprimées ou inconscientes d'une si large partie de l'humanité. Même quand elles n'ont pas été lues, les œuvres de Simone de Beauvoir ont pénétré les mentalités et impulsent encore une bonne part de ce que disent, font ou écrivent les femmes d'aujourd'hui.

Ce phénomène est dû en partie au fait que chez elle l'écriture ne se séparait pas de l'action, ni l'action de la morale. Beauvoir n'a pas seulement été l'auteur de ses œuvres mais l'auteur de sa propre vie et cette particularité lui a permis de dépasser les limites de la critique littéraire pour atteindre à une stature universelle donnant à son œuvre ce supplément d'humanité dont peu d'écrivains peuvent se prévaloir.

Annie Cohen-Solal, auteur d'une récente biographie de J.-P. Sartre, souligne très justement l'importance de la personnalité de Simone de Beauvoir dans l'appréciation de son œuvre. À une époque où les jeunes filles se conformaient aux schémas établis parce qu'elles ne trouvaient pas de modèles féminins auxquels s'identifier, Beauvoir a su se choisir un destin original. « Elle est devenue Simone de Beauvoir contre son milieu, contre sa famille, avec et contre Sartre, dans la permanente recherche d'un territoire à elle, à la fois autonome et mitoyen. Elle est devenue Simone de Beauvoir contre l'opinion publique et le qu'en-dira-t-on. »

Dans les Mémoires d'une jeune fille rangée, premier tome d'une autobiographie qui est en même temps l'histoire d'un demi-siècle, vécu par ceux que Bertrand Poirot-Delpech appelle « les deux intellectuels les plus frémissants de ce siècle », elle raconte avec son implacable honnêteté l'itinéraire d'une petite fille dans une famille bourgeoise ruinée, « demoiselle du Cours Désir », mal dans sa peau (« Que tu es laide, ma pauvre fille ! » lui disait son père, soulignant qu'en plus elle n'avait pas de dot), mais ayant déjà un culte pour la littérature. À quinze ans, elle répondait sans hésitation à la question : Que voulez-vous être plus tard ? – « Un écrivain célèbre ! » Mais elle savait que sa carrière dépendrait entièrement de son intelligence et de ses études.

Jeune fille « elle renonce à toute coquetterie, se prive de sommeil pour lire, étudie à table et s'impose l'héroïsme comme remède à la médiocrité de sa vie(4) ».

En 1926 elle passe avec mention « Très Bien » un certificat de littérature puis de mathématiques générales plus un certificat de latin, commence un roman, rompt avec les idées conservatrices de sa famille, puis se lance dans l'étude de la philosophie.

En 1929 elle est reçue deuxième à l'agrégation de philosophie, l'année où Jean-Paul Sartre est reçu premier. En fait ils sont tous deux premiers, ayant eu le même nombre de points. Mais il existait en 1929 une étrange discrimination(5) : les filles, très peu nombreuses, étaient classées en surnombre et se voyaient reléguées à un rang inférieur. Mais Beauvoir n'avait pas encore développé de conscience féministe et ne se choqua pas. Elle a vingt et un ans et c'est la plus jeune agrégée de France. Les normaliens autour d'elle, Raymond Aron, Nizan, Sartre, Merleau-Ponty, ont quelques années de plus qu'elle.

La même année, Jean-Paul Sartre, qui était très conscient « d'être le jeune Sartre, comme on dit le jeune Berlioz ou le jeune Goethe », entre dans la vie de Simone de Beauvoir pour vivre avec elle le plus singulier roman d'amour du siècle. Elle restera sa compagne pendant plus de cinquante ans et ces deux êtres hors du commun connaîtront une entente intellectuelle qui durera aussi longtemps qu'eux-mêmes.

Il est souvent difficile à ces filles spirituelles de Simone de Beauvoir que nous sommes toutes à des degrés divers, que nous le voulions ou non, de faire une critique objective du Deuxième Sexe. Pourtant Beauvoir elle-même a évolué au cours de sa vie et toujours refusé de se placer sur un piédestal. Au contraire, plus elle avança en âge, plus elle se rapprocha des féministes de base et du militantisme quotidien, même dans ce qu'il a de plus ingrat. Il serait donc injuste de la reléguer au rang des monuments devant lesquels on s'incline mais qu'on ne visite plus. À soixante-quinze ans, trois ans avant sa mort, vivait encore en elle la jeune fille « à la curiosité barbare », aux exigences immodérées, prête à tous les bonheurs, à tous les dévouements aussi, elle que l'on a si volontiers décrite comme distante et sèche, sans voir que sa timidité et une certaine gaucherie expliquaient cette froideur apparente.

Il faut pourtant reconnaître que les progrès de la science et l'évolution des mentalités – à laquelle elle a contribué précisément – ont rendu parfois caduques certaines des analyses du Deuxième Sexe. Tel ou tel aspect de la condition féminine n'est plus vu, quarante ans plus tard, avec le même regard.

Ainsi dans le chapitre des « Données de la biologie », Beauvoir résumait, dans ce style net et cru qu'elle estimait dû à ce sujet après

tant d'ouvrages timides ou approximatifs, « les inconvénients qu'il y avait pour un esprit à habiter un corps femelle ». « Dix pages à vous faire dresser les cheveux sur la tête, écrira Nancy Huston(6), tant est vive l'évocation du cycle menstruel qui s'accomplit dans la douleur et dans le sang, du travail fatigant de la grossesse qui exige de lourds sacrifices, des accouchements douloureux et parfois mortels. »

La conclusion, peu réjouissante, c'est que la femme est « de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée à l'espèce et qui refuse le plus violemment cette aliénation... C'est la femelle humaine qui se distingue le plus profondément de son mâle. »

De même, le long chapitre intitulé « La mère » s'ouvre sur une brève analyse de la contraception, suivie d'une quinzaine de pages sur l'avortement, donnant en somme la priorité au refus de maternité.

Sur ce point, on lui a souvent reproché de s'être laissé influencer par ses choix personnels. On sait que pour elle l'individu doit l'emporter sur l'espèce, l'esprit sur le corps et le choix sur la contingence. Ce « destin féminin », cette aliénation à la biologie, elle les avait refusés pour elle-même et il est possible que cette décision personnelle se soit reflétée dans l'analyse plutôt négative qu'elle fait de la grossesse, de la maternité et des rapports mère-enfants.

Mais il ne faut pas oublier le climat social qui régnait à cette époque. Après guerre, on comptait encore autant d'avortements que de naissances en France, de 800 000 à 1 million par an selon les estimations. Ils étaient illégaux et par conséquent pratiqués dans l'angoisse de la clandestinité, dans des conditions psychologiques humiliantes et physiologiques désastreuses, et parfois mortelles. L'obsession d'une grossesse non désirée faisait alors partie du paysage sexuel de la plupart des femmes. Le vote de la loi de Simone Veil légalisant l'interruption de grossesse a dédramatisé le problème et fait diminuer significativement le nombre des avortements, au point que l'on oublie aujourd'hui le poids de cette angoisse qui compromettait l'épanouissement sexuel des femmes et souvent la vie conjugale elle-même. Le sombre tableau que traçait Beauvoir correspondait assez bien à la réalité des années 40.

De même encore, en lisant les pages consacrées à la puberté et aux premières règles, certains, certaines surtout, pourront être choqués de les voir décrites d'une manière dramatique, comme un phénomène suscitant la honte et le dégoût. « Alors que les garçons accèdent avec joie à la dignité de mâles, la souillure menstruelle précipite les filles dans une catégorie inférieure », remarque Beauvoir. Mais elle souligne avec insistance que la biologie ne constitue pas un destin et que seul le contexte social confère au pénis sa valeur privilégiée et fait de la menstruation une malédiction. « Dans une société sexuellement

égalitaire, ajoute-t-elle, l'adolescente n'envisagerait la menstruation que comme sa manière singulière d'accéder à sa vie d'adulte. »

Là aussi, on retrouve le reflet de son expérience personnelle. Elle racontera plus tard dans ses *Mémoires* la honte qui la consuma le jour où son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles. « J'avais imaginé, écrit-elle, que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père je me croyais un pur esprit. J'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déchue. »

Comme on pouvait s'y attendre elle a porté le même jugement négatif sur la ménopause, où « la femme est brusquement dépouillée de sa féminité et perd, encore jeune, l'attrait érotique et la fécondité d'où elle tirait aux yeux de la société et à ses propres yeux la justification de son existence et ses chances de bonheur ».

Mais là encore il faut rappeler que jusqu'aux années 70, la ménopause était considérée, malgré son cortège de troubles et de symptômes pénibles, comme un phénomène normal et qu'il ne convenait pas de soigner.

Enfin il faut bien y venir : on ne peut évoquer la grande œuvre de Beauvoir sans se référer à la fameuse, à l'incontournable petite phrase qui pour tant de gens résume le Deuxième Sexe : « On ne naît pas femme, on le devient. » Il est évident que ce genre de slogan ne peut qu'être simpliste par rapport à la pensée beauvoirienne. Mais pour délivrer les femmes de l'implacable emprise du stéréotype, de la notion mensongère de l'Éternel Féminin, il fallait inventer une formule choc. Paradoxalement, c'est peut-être de l'excès même de simplicité de son style, de ce désir maintes fois exprimé chez elle de répudier toute afféterie, toute recherche du brillant, du sensationnel, qu'est née sous sa plume cette phrase dont la violence dans la brièveté confine au génie. On signifie difficilement plus en si peu de mots.

Il n'est pas douteux que le recul du féminisme dans les années 80 et un rejet de ce militantisme honni – auquel les femmes doivent pourtant des droits dont elles n'imagineraient plus d'être privées – ont desservi la mémoire de Simone de Beauvoir. Elle n'est pas encore à sa vraie place dans l'histoire des idées. On s'obstine à la considérer comme une féministe (ce qu'elle n'était pas à l'époque où elle écrivait le Deuxième Sexe) plutôt que comme une philosophe. Michèle Le Doeuff, philosophe elle-même, a fort bien expliqué⁽⁷⁾ quelle formidable résistance rencontrent les femmes pour entrer dans la communauté féroce et masculine des penseurs. « Parce qu'on cantonne les essais des femmes dans des rubriques spéciales, la moitié des lecteurs potentiels se privent de solides lectures. Or les études sur la condition féminine représentent "un pan d'universel" et non un

ghetto. »

Tout en critiquant certains aspects de sa pensée, elle a rendu à Simone de Beauvoir le plus bel hommage qu'elle eût souhaité : « Un livre qui apporte la fin d'une solitude et qui apprend à voir est plus important que tous les manifestes. »

Mais Beauvoir n'a pas seulement voulu apprendre aux femmes à voir, à se voir. Dans les plus émouvantes pages du Deuxième Sexe, les dernières, elle a jeté les bases de ce que pourrait être l'amour authentique, fondé sur la reconnaissance réciproque de deux libertés. « Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force et non dans sa faiblesse, non pour se fuir mais pour se trouver, non pour se démettre mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle, comme pour l'homme, source de vie et non mortel danger. »

On peut se demander aujourd'hui, près de cinquante ans après la publication de ce livre, si Simone de Beauvoir n'a pas pesé plus profondément sur nos idées et nos comportements que Sartre. Elle a en tout cas contribué plus que tout autre à l'émergence d'une conscience féminine capable de surmonter la fatalité de sa condition, ce qui est le sens même de l'existentialisme.

De la jeune fille rangée à la philosophe du Deuxième Sexe ou à la sociologue du courageux essai sur la Vieillesse, s'est jouée une des plus belles aventures de l'être humain : l'affirmation d'une pensée et d'une personnalité.

L'une et l'autre ont contribué à faire entrer les femmes dans leur histoire et par là même dans l'Histoire tout court.

Benoîte Groult

à Jacques Bost

Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme.

PYTHAGORE.

Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie.

POULAIN DE LA BARRE.

INTRODUCTION

J'ai longtemps hésité à écrire un livre sur la femme. Le sujet est irritant, surtout pour les femmes ; et il n'est pas neuf.

La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus. On en parle encore cependant. Et il ne semble pas que les volumineuses sottises débitées pendant ce dernier siècle aient beaucoup éclairé le problème. D'ailleurs y a-t-il un problème ? Et quel est-il ? Y a-t-il même des femmes ? Certes la théorie de l'éternel féminin compte encore des adeptes ; ils chuchotent : « Même en Russie, *elles* restent bien femmes » ; mais d'autres gens bien informés – et les mêmes aussi quelquefois – soupirent : « La femme se perd, la femme est perdue. » On ne sait plus bien s'il existe encore des femmes, s'il en existera toujours, s'il faut ou non le souhaiter, quelle place elles occupent en ce monde, quelle place elles devraient y occuper. « Où sont les femmes ? » demandait récemment un magazine intermittent(8). Mais d'abord : qu'est-ce qu'une femme ? « *Tota mulier in utero* : c'est une matrice », dit l'un. Cependant, parlant de certaines femmes, les connaisseurs décrètent : « Ce ne sont pas des femmes » bien qu'elles aient un utérus comme les autres. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il y a dans l'espèce humaine des femelles ; elles constituent aujourd'hui comme autrefois à peu près la moitié de l'humanité ; et pourtant on nous dit que « la féminité est en péril » ; on nous exhorte : « Soyez femmes, restez femmes, devenez femmes. » Tout être humain femelle n'est donc pas nécessairement une femme ; il lui faut participer à cette réalité mystérieuse et menacée qu'est la féminité. Celle-ci est-elle sécrétée par les ovaires ? ou figée au fond d'un ciel platonicien ? Suffit-il d'un jupon à frou-frou pour la faire descendre sur terre ? Bien que certaines femmes s'efforcent avec zèle de l'incarner, le modèle n'en a jamais été déposé. On la décrit volontiers en termes vagues et miroitants qui semblent empruntés au vocabulaire des voyantes. Au temps de saint Thomas, elle apparaissait comme une essence aussi sûrement définie que la vertu dormitive du pavot. Mais le conceptualisme a perdu du terrain : les sciences biologiques et sociales ne croient plus en l'existence d'entités immuablement fixées qui définiraient des caractères donnés tels que ceux de la femme, du Juif ou du Noir ; elles considèrent le caractère comme une réaction secondaire à une *situation*. S'il n'y a plus aujourd'hui de féminité, c'est qu'il n'y en a jamais eu. Cela signifie-t-il que le mot « femme » n'ait aucun contenu ? C'est ce qu'affirment vigoureusement les partisans de la philosophie des lumières, du rationalisme, du nominalisme : les femmes seraient seulement parmi

les êtres humains ceux qu'on désigne arbitrairement par le mot « femme » ; en particulier les Américaines pensent volontiers que la femme en tant que telle n'a plus lieu ; si une attardée se prend encore pour une femme, ses amies lui conseillent de se faire psychanalyser afin de se délivrer de cette obsession. À propos d'un ouvrage, d'ailleurs fort agaçant, intitulé *Modern Woman : a lost sex*, Dorothy Parker a écrit : « Je ne peux être juste pour les livres qui traitent de la femme en tant que femme... Mon idée c'est que tous, aussi bien hommes que femmes, qui que nous soyons, nous devons être considérés comme des êtres humains. » Mais le nominalisme est une doctrine un peu courte ; et les antiféministes ont beau jeu de montrer que les femmes ne *sont* pas des hommes. Assurément la femme est comme l'homme un être humain : mais une telle affirmation est abstraite ; le fait est que tout être humain concret est toujours singulièrement situé. Refuser les notions d'éternel féminin, d'âme noire, de caractère juif, ce n'est pas nier qu'il y ait aujourd'hui des Juifs, des Noirs, des femmes : cette négation ne représente pas pour les intéressés une libération, mais une fuite inauthentique. Il est clair qu'aucune femme ne peut prétendre sans mauvaise foi se situer par-delà son sexe. Une femme écrivain connue a refusé voici quelques années de laisser paraître son portrait dans une série de photographies consacrées précisément aux femmes écrivains : elle voulait être rangée parmi les hommes ; mais pour obtenir ce privilège, elle utilisa l'influence de son mari. Les femmes qui affirment qu'elles sont des hommes n'en réclament pas moins des égards et des hommages masculins. Je me rappelle aussi cette jeune trotskiste debout sur une estrade au milieu d'un meeting houleux et qui s'apprêtait à faire le coup de poing malgré son évidente fragilité ; elle niait sa faiblesse féminine ; mais c'était par amour pour un militant dont elle se voulait l'égale. L'attitude de défi dans laquelle se crispent les Américaines prouve qu'elles sont hantées par le sentiment de leur féminité. Et en vérité il suffit de se promener les yeux ouverts pour constater que l'humanité se partage en deux catégories d'individus dont les vêtements, le visage, le corps, les sourires, la démarche, les intérêts, les occupations sont manifestement différents : peut-être ces différences sont-elles superficielles, peut-être sont-elles destinées à disparaître. Ce qui est certain, c'est que pour l'instant elles existent avec une éclatante évidence.

Si sa fonction de femelle ne suffit pas à définir la femme, si nous refusons aussi de l'expliquer par « l'éternel féminin » et si cependant nous admettons que, fût-ce à titre provisoire, il y a des femmes sur terre, nous avons donc à nous poser la question : qu'est-ce qu'une femme ?

L'énoncé même du problème me suggère aussitôt une première réponse. Il est significatif que je le pose. Un homme n'aurait pas idée

d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles(9). Si je veux me définir je suis obligée d'abord de déclarer : « Je suis une femme » ; cette vérité constitue le fond sur lequel s'enlèvera toute autre affirmation. Un homme ne commence jamais par se poser comme un individu d'un certain sexe : qu'il soit homme, cela va de soi. C'est d'une manière formelle, sur les registres des mairies et dans les déclarations d'identité, que les rubriques : masculin, féminin apparaissent comme symétriques. Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français « les hommes » pour désigner les êtres humains, le sens singulier du mot « vir » s'étant assimilé au sens général du mot « homo ». La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation, sans réciprocité. Je me suis agacée parfois au cours de discussions abstraites d'entendre des hommes me dire : « Vous pensez telle chose parce que vous êtes une femme » ; mais je savais que ma seule défense, c'était de répondre : « Je la pense parce qu'elle est vraie », éliminant par là ma subjectivité ; il n'était pas question de répliquer : « Et vous pensez le contraire parce que vous êtes un homme » ; car il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité ; un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort. Pratiquement, de même que pour les anciens il y avait une verticale absolue par rapport à laquelle se définissait l'oblique, il y a un type humain absolu qui est le type masculin. La femme a des ovaires, un utérus ; voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité ; on dit volontiers qu'elle pense avec ses glandes. L'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des hormones, des testicules. Il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit appréhender dans son objectivité, tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie : un obstacle, une prison. « La femelle est femelle en vertu d'un certain *manque* de qualités », disait Aristote. « Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle. » Et saint Thomas à sa suite décrète que la femme est un « homme manqué », un être « occasionnel ». C'est ce que symbolise l'histoire de la Genèse où Ève apparaît comme tirée, selon le mot de Bossuet, d'un « os surnuméraire » d'Adam. L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome. « La femme, l'être relatif... », écrit Michelet. C'est ainsi que M. Benda affirme dans *le Rapport d'Uriel* : « Le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on n'évoque pas le mâle... L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans

l'homme. » Et elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide ; ainsi on l'appelle « le sexe », voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme un être sexué : pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre(10).

La catégorie de l'Autre est aussi originelle que la conscience elle-même. Dans les sociétés les plus primitives, dans les mythologies les plus antiques on trouve toujours une dualité qui est celle du Même et de l'Autre ; cette division n'a pas d'abord été placée sous le signe de la division des sexes, elle ne dépend d'aucune donnée empirique : c'est ce qui ressort entre autres des travaux de Granet sur la pensée chinoise, de ceux de Dumézil sur les Indes et Rome. Dans les couples Varuna-Mitra, Ouranos-Zeus, Soleil-Lune, Jour-Nuit, aucun élément féminin n'est d'abord impliqué ; non plus que dans l'opposition du Bien au Mal, des principes fastes et néfastes, de la droite et de la gauche, de Dieu et de Lucifer ; l'altérité est une catégorie fondamentale de la pensée humaine. Aucune collectivité ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi. Il suffit de trois voyageurs réunis par hasard dans un même compartiment pour que tout le reste des voyageurs deviennent des « autres » vaguement hostiles. Pour le villageois, tous les gens qui n'appartiennent pas à son village sont des « autres » suspects ; pour le natif d'un pays, les habitants des pays qui ne sont pas le sien apparaissent comme des « étrangers » ; les Juifs sont « des autres » pour l'antisémite, les Noirs pour les racistes américains, les indigènes pour les colons, les prolétaires pour les classes possédantes. À la fin d'une étude approfondie sur les diverses figures des sociétés primitives Lévi-Strauss a pu conclure : « Le passage de l'état de Nature à l'état de Culture se définit par l'aptitude de la part de l'homme à penser les relations biologiques sous la forme de systèmes d'oppositions : la dualité, l'alternance, l'opposition et la symétrie, qu'elles se présentent sous des formes définies ou des formes floues, constituent moins des phénomènes qu'il s'agit d'expliquer que les données fondamentales et immédiates de la réalité sociale(11). » Ces phénomènes ne sauraient se comprendre si la réalité humaine était exclusivement un *mitsein* basé sur la solidarité et l'amitié. Il s'éclaire au contraire si suivant Hegel on découvre dans la conscience elle-même une fondamentale hostilité à l'égard de toute autre conscience ; le sujet ne se pose qu'en opposant : il prétend s'affirmer comme l'essentiel et constituer l'autre en inessentiel, en objet.

Seulement l'autre conscience lui oppose une prétention réciproque : en voyage le natif s'aperçoit avec scandale qu'il y a dans les pays voisins des natifs qui le regardent à son tour comme étranger ; entre villages,

clans, nations, classes, il y a des guerres, des potlatches, des marchés, des traités, des luttes qui ôtent à l'idée de l'*Autre* son sens absolu et en découvrent la relativité ; bon gré, mal gré, individus et groupes sont bien obligés de reconnaître la réciprocité de leur rapport. Comment donc se fait-il qu'entre les sexes cette réciprocité n'ait pas été posée, que l'un des termes se soit affirmé comme le seul essentiel, niant toute relativité par rapport à son corrélatif, définissant celui-ci comme l'altérité pure ? Pourquoi les femmes ne contestent-elles pas la souveraineté mâle ? Aucun sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel ; ce n'est pas l'Autre qui se définissant comme Autre définit l'Un : il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un. Mais pour que le retournement de l'Autre à l'Un ne s'opère pas, il faut qu'il se soumette à ce point de vue étranger. D'où vient en la femme cette soumission ?

Il existe d'autres cas où, pendant un temps plus ou moins long, une catégorie a réussi à en dominer absolument une autre. C'est souvent l'inégalité numérique qui confère ce privilège : la majorité impose sa loi à la minorité ou la persécute. Mais les femmes ne sont pas comme les Noirs d'Amérique, comme les Juifs, une minorité : il y a autant de femmes que d'hommes sur terre. Souvent aussi les deux groupes en présence ont d'abord été indépendants : ils s'ignoraient autrefois, ou chacun admettait l'autonomie de l'autre ; et c'est un événement historique qui a subordonné le plus faible au plus fort : la diaspora juive, l'introduction de l'esclavage en Amérique, les conquêtes coloniales sont des faits datés. Dans ces cas, pour les opprimés il y a eu un *avant* : ils ont en commun un passé, une tradition, parfois une religion, une culture. En ce sens le rapprochement établi par Bebel entre les femmes et le prolétariat serait le mieux fondé : les prolétaires non plus ne sont pas en infériorité numérique et ils n'ont jamais constitué une collectivité séparée. Cependant, à défaut d'un événement, c'est un développement historique qui explique leur existence en tant que classe et qui rend compte de la distribution de ces individus dans cette classe. Il n'y a pas toujours eu des prolétaires : il y a toujours eu des femmes ; elles sont femmes par leur structure physiologique ; aussi loin que l'histoire remonte, elles ont toujours été subordonnées à l'homme : leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir, elle n'est pas *arrivée*. C'est en partie parce qu'elle échappe au caractère accidentel du fait historique que l'altérité apparaît ici comme un absolu. Une situation qui s'est créée à travers le temps peut se défaire en un autre temps : les Noirs de Haïti entre autres l'ont bien prouvé ; il semble, au contraire, qu'une condition naturelle défie le changement. En vérité pas plus que la réalité historique la nature n'est un donné immuable. Si la femme se découvre comme l'inessentiel qui jamais ne retourne à l'essentiel, c'est

qu'elle n'opère pas elle-même ce retour. Les prolétaires disent « nous ». Les Noirs aussi. Se posant comme sujets ils changent en « autres » les bourgeois, les Blancs. Les femmes – sauf en certains congrès qui restent des manifestations abstraites – ne disent pas « nous » ; les hommes disent « les femmes » et elles reprennent ces mots pour se désigner elles-mêmes ; mais elles ne se posent pas authentiquement comme Sujet. Les prolétaires ont fait la révolution en Russie, les Noirs à Haïti, les Indochinois se battent en Indochine : l'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique ; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder ; elles n'ont rien pris : elles ont reçu(12). C'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant. Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre ; et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts ; il n'y a pas même entre elles cette promiscuité spatiale qui fait des Noirs d'Amérique, des Juifs des ghettos, des ouvriers de Saint-Denis ou des usines Renault une communauté. Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques, la condition sociale à certains hommes – père ou mari – plus étroitement qu'aux autres femmes. Bourgeoises, elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires ; blanches, des hommes blancs et non des femmes noires. Le prolétariat pourrait se proposer de massacrer la classe dirigeante ; un Juif, un Noir fanatiques pourraient rêver d'accaparer le secret de la bombe atomique et de faire une humanité tout entière juive, tout entière noire : même en songe la femme ne peut exterminer les mâles. Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre. La division des sexes est en effet un donné biologique, non un moment de l'histoire humaine. C'est au sein d'un *mitsein* originel que leur opposition s'est dessinée et elle ne l'a pas brisée. Le couple est une unité fondamentale dont les deux moitiés sont rivées l'une à l'autre : aucun clivage de la société par sexes n'est possible. C'est là ce qui caractérise fondamentalement la femme : elle est l'Autre au cœur d'une totalité dont les deux termes sont nécessaires l'un à l'autre.

On pourrait imaginer que cette réciprocité eût facilité sa libération ; quand Hercule file la laine au pied d'Omphale, son désir l'enchaîne : pourquoi Omphale n'a-t-elle pas réussi à acquérir un durable pouvoir ? Pour se venger de Jason, Médée tue ses enfants : cette sauvage légende suggère que du lien qui l'attache à l'enfant la femme aurait pu tirer un ascendant redoutable. Aristophane a imaginé plaisamment dans *Lysistrata* une assemblée de femmes où celles-ci eussent tenté d'exploiter en commun à des fins sociales le besoin que les hommes ont d'elles : mais ce n'est qu'une comédie. La légende, qui prétend que les Sabines ravies ont opposé à leurs ravisseurs une stérilité obstinée,

raconte aussi qu'en les frappant de lanières de cuir les hommes ont eu magiquement raison de leur résistance. Le besoin biologique – désir sexuel et désir d'une postérité – qui met le mâle sous la dépendance de la femelle n'a pas affranchi socialement la femme. Le maître et l'esclave aussi sont unis par un besoin économique réciproque qui ne libère pas l'esclave. C'est que dans le rapport du maître à l'esclave, le maître ne pose pas le besoin qu'il a de l'autre ; il détient le pouvoir de satisfaire ce besoin et ne le médiatise pas ; au contraire l'esclave dans la dépendance, espoir ou peur, intériorise le besoin qu'il a du maître ; l'urgence du besoin fût-elle égale en tous deux joue toujours en faveur de l'opprimeur contre l'opprimé : c'est ce lui explique que la libération de la classe ouvrière par exemple ait été si lente. Or la femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale ; les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité ; et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée. En presque aucun pays son statut légal n'est identique à celui de l'homme et souvent il la désavantage considérablement. Même lorsque des droits lui sont abstraitement reconnus, une longue habitude empêche qu'ils ne trouvent dans les mœurs leur expression concrète. Économiquement hommes et femmes constituent presque deux castes ; toutes choses égales, les premiers ont des situations plus avantageuses, des salaires plus élevés, plus de chances de réussite que leurs concurrentes de fraîche date ; ils occupent dans l'industrie, la politique, etc., un beaucoup plus grand nombre de places et ce sont eux qui détiennent les postes les plus importants. Outre les pouvoirs concrets qu'ils possèdent, ils sont revêtus d'un prestige dont toute l'éducation de l'enfant maintient la tradition : le présent enveloppe le passé, et dans le passé toute l'histoire a été faite par les mâles. Au moment où les femmes commencent à prendre part à l'élaboration du monde, ce monde est encore un monde qui appartient aux hommes : ils n'en doutent pas, elles en doutent à peine. Refuser d'être l'Autre, refuser la complicité avec l'homme, ce serait pour elles renoncer à tous les avantages que l'alliance avec la caste supérieure peut leur conférer. L'homme suzerain protégera matériellement la femme lige et il se chargera de justifier son existence : avec le risque économique elle esquivé le risque métaphysique d'une liberté qui doit inventer ses fins sans secours. En effet, à côté de la prétention de tout individu à s'affirmer comme sujet, qui est une prétention éthique, il y a aussi en lui la tentation de fuir sa liberté et de se constituer en chose : c'est un chemin néfaste car passif, aliéné, perdu, il est alors la proie de volontés étrangères, coupé de sa transcendance, frustré de toute valeur. Mais c'est un chemin facile : on évite ainsi l'angoisse et la tension de l'existence authentiquement assumée. L'homme qui constitue la femme comme un *Autre*

rencontrera donc en elle de profondes complicités. Ainsi, la femme ne se revendique pas comme sujet parce qu'elle n'en a pas les moyens concrets, parce qu'elle éprouve le lien nécessaire qui la rattache à l'homme sans en poser la réciprocité, et parce que souvent elle se complaît dans son rôle d'*Autre*.

Mais une question se pose aussitôt : comment toute cette histoire a-t-elle commencé ? On comprend que la dualité des sexes comme toute dualité se soit traduite par un conflit. On comprend que si l'un des deux réussissait à imposer sa supériorité, celle-ci devait s'établir comme absolue. Il reste à expliquer que ce soit l'homme qui ait gagné au départ. Il semble que les femmes auraient pu remporter la victoire ; ou la lutte aurait pu ne jamais se résoudre. D'où vient que ce monde a toujours appartenu aux hommes et que seulement aujourd'hui les choses commencent à changer ? Ce changement est-il un bien ? Amènera-t-il ou non un égal partage du monde entre hommes et femmes ?

Ces questions sont loin d'être neuves ; on y a fait déjà quantité de réponses ; mais précisément le seul fait que la femme est *Autre* conteste toutes les justifications que les hommes ont jamais pu en donner : elles leur étaient trop évidemment dictées par leur intérêt. « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie », a dit au XVII^e siècle Poulain de la Barre, féministe peu connu. Partout, en tout temps, les mâles ont étalé la satisfaction qu'ils éprouvent à se sentir les rois de la création. « Béni soit Dieu notre Seigneur et le Seigneur de tous les mondes qu'Il ne m'ait pas fait femme », disent les Juifs dans leurs prières matinales ; cependant que leurs épouses murmurent avec résignation : « Béni soit le Seigneur qu'Il m'ait créée selon sa volonté. » Parmi les bienfaits dont Platon remerciait les dieux, le premier était qu'ils l'aient créé libre et non esclave, le second homme et non femme. Mais les mâles n'auraient pu jouir pleinement de ce privilège s'ils ne l'avaient considéré comme fondé dans l'absolu et dans l'éternité : du fait de leur suprématie ils ont cherché à faire un droit. « Ceux qui ont fait et compilé les lois étant des hommes ont favorisé leur sexe, et les jurisconsultes ont tourné les lois en principes », dit encore Poulain de la Barre. Législateurs, prêtres, philosophes, écrivains, savants se sont acharnés à démontrer que la condition subordonnée de la femme était voulue dans le ciel et profitable à la terre. Les religions forgées par les hommes reflètent cette volonté de domination : dans les légendes d'Ève, de Pandore, ils ont puisé des armes. Ils ont mis la philosophie, la théologie à leur service comme on a vu par les phrases d'Aristote, de saint Thomas que nous avons citées. Depuis l'Antiquité, satiristes et moralistes se sont complu à faire le tableau des faiblesses féminines. On sait quels violents réquisitoires ont été dressés contre elles à travers

toute la littérature française : Montherlant reprend avec moins de verve la tradition de Jean de Meung. Cette hostilité paraît quelquefois fondée, souvent gratuite ; en vérité elle recouvre une volonté d'autojustification plus ou moins adroitement masquée. « Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre », dit Montaigne. En certains cas le processus est évident. Il est frappant par exemple que le code romain pour limiter les droits de la femme invoque « l'imbécillité, la fragilité du sexe » au moment où par l'affaiblissement de la famille elle devient un danger pour les héritiers mâles. Il est frappant qu'au XVI^e siècle, pour tenir la femme mariée en tutelle, on fasse appel à l'autorité de saint Augustin, déclarant que « la femme est une beste qui n'est ni ferme ni estable » alors que la célibataire est reconnue capable de gérer ses biens. Montaigne a fort bien compris l'arbitraire et l'injustice du sort assigné à la femme : « Les femmes n'ont pas du tout tort quand elles refusent les règles qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. Il y a naturellement brigue et riotte entre elles et nous » ; mais il ne va pas jusqu'à se faire leur champion. C'est seulement au XVIII^e que des hommes profondément démocrates envisagent la question avec objectivité. Diderot entre autres s'attache à démontrer que la femme est comme l'homme un être humain. Un peu plus tard Stuart Mill la défend avec ardeur. Mais ces philosophes sont d'une exceptionnelle impartialité. Au XIX^e siècle la querelle du féminisme devient à nouveau une querelle de partisans ; une des conséquences de la révolution industrielle, c'est la participation de la femme au travail producteur : à ce moment les revendications féministes sortent du domaine théorique, elles trouvent des bases économiques ; leurs adversaires deviennent d'autant plus agressifs ; quoique la propriété foncière soit en partie détrônée, la bourgeoisie s'accroche à la vieille morale qui voit dans la solidité de la famille le garant de la propriété privée : elle réclame la femme au foyer d'autant plus âprement que son émancipation devient une véritable menace ; à l'intérieur même de la classe ouvrière, les hommes ont essayé de freiner cette libération parce que les femmes leur apparaissaient comme de dangereuses concurrentes et d'autant plus qu'elles étaient habituées à travailler à de bas salaires(13). Pour prouver l'infériorité de la femme, les antiféministes ont alors mis à contribution non seulement comme naguère la religion, la philosophie, la théologie mais aussi la science : biologie, psychologie expérimentale, etc. Tout au plus consentait-on à accorder à l'autre sexe « l'égalité dans la différence ». Cette formule qui a fait fortune est très significative : c'est exactement celle qu'utilisent à propos des Noirs d'Amérique les lois Jim Crow ; or, cette ségrégation soi-disant égalitaire n'a servi qu'à introduire les plus extrêmes discriminations. Cette rencontre n'a rien d'un hasard : qu'il s'agisse

d'une race, d'une caste, d'une classe, d'un sexe réduits à une condition inférieure, les processus de justification sont les mêmes. « L'éternel féminin » c'est l'homologue de « l'âme noire » et du « caractère juif ». Le problème juif est d'ailleurs dans son ensemble très différent des deux autres : le Juif pour l'antisémite n'est pas tant un inférieur qu'un ennemi et on ne lui reconnaît en ce monde aucune place qui soit sienne ; on souhaite plutôt l'anéantir. Mais il y a de profondes analogies entre la situation des femmes et celle des Noirs : les unes et les autres s'émancipent aujourd'hui d'un même paternalisme et la caste naguère maîtresse veut les maintenir à « leur place », c'est-à-dire à la place qu'elle a choisie pour eux ; dans les deux cas elle se répand en éloges plus ou moins sincères sur les vertus du « bon Noir » à l'âme inconsciente, enfantine, rieuse, du Noir résigné, et de la femme « vraiment femme », c'est-à-dire frivole, puérile, irresponsable, la femme soumise à l'homme. Dans les deux cas elle tire argument de l'état de fait qu'elle a créé. On connaît la boutade de Bernard Shaw : « L'Américain blanc, dit-il, en substance, relègue le Noir au rang de cirier de souliers : et il en conclut qu'il n'est bon qu'à cirer des souliers. » On retrouve ce cercle vicieux en toutes circonstances analogues : quand un individu ou un groupe d'individus est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il *est* inférieur ; mais c'est sur la portée du mot *être* qu'il faudrait s'entendre ; la mauvaise foi consiste à lui donner une valeur substantielle alors qu'il a le sens dynamique hégélien : *être* c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste ; oui, les femmes dans l'ensemble *sont* aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités : le problème c'est de savoir si cet état de choses doit se perpétuer.

Beaucoup d'hommes le souhaitent : tous n'ont pas encore désarmé. La bourgeoisie conservatrice continue à voir dans l'émancipation de la femme un danger qui menace sa morale et ses intérêts. Certains mâles redoutent la concurrence féminine. Dans l'*Hebdo-Latin* un étudiant déclarait l'autre jour : « Toute étudiante qui prend une situation de médecin ou d'avocat nous *vole* une place » ; celui-là ne mettait pas en question ses droits sur ce monde. Les intérêts économiques ne jouent pas seuls. Un des bénéfices que l'oppression assure aux oppresseurs c'est que le plus humble d'entre eux se sent *supérieur* : un « pauvre Blanc » du Sud des U.S.A. a la consolation de se dire qu'il n'est pas un « sale nègre » ; et les Blancs plus fortunés exploitent habilement cet orgueil. De même le plus médiocre des mâles se croit en face des femmes un demi-dieu. Il était beaucoup plus facile à M. de Montherlant de se penser un héros quand il se confrontait à des femmes (d'ailleurs choisies à dessein) que lorsqu'il a eu à tenir parmi des hommes son rôle d'homme : rôle dont beaucoup de femmes se sont

acquittées mieux que lui. C'est ainsi qu'en septembre 1948, dans un de ses articles du *Figaro littéraire*, M. Claude Mauriac – dont chacun admire la puissante originalité – pouvait(14) écrire à propos des femmes : « Nous écoutons sur un ton (*sic* !) d'indifférence polie... la plus brillante d'entre elles, sachant bien que son esprit reflète de façon plus ou moins éclatante des idées qui viennent de nous. » Ce ne sont évidemment pas les idées de M. C. Mauriac en personne que son interlocutrice reflète, étant donné qu'on ne lui en connaît aucune ; qu'elle reflète des idées qui viennent des hommes, c'est possible : parmi les mâles mêmes il en est plus d'un qui tient pour siennes des opinions qu'il n'a pas inventées ; on peut se demander si M. Claude Mauriac n'aurait pas intérêt à s'entretenir avec un bon reflet de Descartes, de Marx, de Gide plutôt qu'avec lui-même ; ce qui est remarquable, c'est que par l'équivoque du *nous* il s'identifie avec saint Paul, Hegel, Lénine, Nietzsche, et du haut de leur grandeur il considère avec dédain le troupeau des femmes qui osent lui parler sur un pied d'égalité ; à vrai dire j'en sais plus d'une qui n'aurait pas la patience d'accorder à M. Mauriac un « ton d'indifférence polie ».

J'ai insisté sur cet exemple parce que la naïveté masculine y est désarmante. Il y a beaucoup d'autres manières plus subtiles dont les hommes tirent profit de l'altérité de la femme. Pour tous ceux qui souffrent de complexe d'infériorité, il y a là un liniment miraculeux : nul n'est plus arrogant à l'égard des femmes, agressif ou dédaigneux, qu'un homme inquiet de sa virilité. Ceux qui ne sont pas intimidés par leurs semblables sont aussi beaucoup plus disposés à reconnaître dans la femme un semblable ; même à ceux-ci cependant le mythe de la Femme, de l'Autre, est cher pour beaucoup de raisons(15) ; on ne saurait les blâmer de ne pas sacrifier de gaieté de cœur tous les bienfaits qu'ils en retirent : ils savent ce qu'ils perdent en renonçant à la femme telle qu'ils la rêvent, ils ignorent ce que leur apportera la femme telle qu'elle sera demain. Il faut beaucoup d'abnégation pour refuser de se poser comme le Sujet unique et absolu. D'ailleurs la grande majorité des hommes n'assume pas explicitement cette prétention. Ils ne *posent* pas la femme comme une inférieure : ils sont aujourd'hui trop pénétrés de l'idéal démocratique pour ne pas reconnaître en tous les êtres humains des égaux. Au sein de la famille, la femme est apparue à l'enfant, au jeune homme comme revêtue de la même dignité sociale que les adultes mâles : ensuite il a éprouvé dans le désir et l'amour la résistance, l'indépendance, de la femme désirée et aimée ; marié, il respecte dans sa femme l'épouse, la mère, et dans l'expérience concrète de la vie conjugale elle s'affirme en face de lui comme une liberté. Il peut donc se persuader qu'il n'y a plus entre les sexes de hiérarchie sociale et qu'en gros, à travers les différences, la femme est une égale. Comme il constate cependant certaines

infériorités – dont la plus importante est l'incapacité professionnelle –, il met celles-ci sur le compte de la nature. Quand il a à l'égard de la femme une attitude de collaboration et de bienveillance, il thématise le principe de l'égalité abstraite ; et l'inégalité concrète qu'il constate, il ne la pose pas. Mais dès qu'il entre en conflit avec elle, la situation se renverse : il thématise l'inégalité concrète et s'en autorisera même pour nier l'égalité abstraite(16). C'est ainsi que beaucoup d'hommes affirment avec une quasi bonne foi que les femmes *sont* les égales de l'homme et qu'elles n'ont rien à revendiquer, et *en même temps* : que les femmes ne pourront jamais être les égales de l'homme et que leurs revendications sont vaines. C'est qu'il est difficile à l'homme de mesurer l'extrême importance de discriminations sociales qui semblent du dehors insignifiantes et dont les répercussions morales, intellectuelles sont dans la femme si profondes qu'elles peuvent paraître avoir leur source dans une nature originelle(17). L'homme qui a le plus de sympathie pour la femme ne connaît jamais bien sa situation concrète. Aussi n'y a-t-il pas lieu de croire les mâles quand ils s'efforcent de défendre des privilèges dont ils ne mesurent même pas toute l'étendue. Nous ne nous laisserons donc pas intimider par le nombre et la violence des attaques dirigées contre les femmes ; ni circonvenir par les éloges intéressés qui sont décernés à la « vraie femme » ; ni gagner par l'enthousiasme que suscite sa destinée chez des hommes qui ne voudraient pour rien au monde la partager.

Cependant nous ne devons pas considérer avec moins de méfiance les arguments des féministes : bien souvent le souci polémique leur ôte toute valeur. Si la « question des femmes » est si oiseuse c'est que l'arrogance masculine en a fait une « querelle » ; quand on se querelle, on ne raisonne plus bien. Ce qu'on a cherché inlassablement à prouver c'est que la femme est supérieure, inférieure ou égale à l'homme : créée après Adam, elle est évidemment un être secondaire, ont dit les uns ; au contraire, ont dit les autres, Adam n'était qu'une ébauche et Dieu a réussi l'être humain dans sa perfection quand il a créé Ève ; son cerveau est le plus petit : mais il est relativement le plus grand ; le Christ s'est fait homme : c'est peut-être par humilité. Chaque argument appelle aussitôt son contraire et souvent tous deux portent à faux. Si on veut tenter d'y voir clair il faut sortir de ces ornières ; il faut refuser les vagues notions de supériorité, infériorité, égalité qui ont perverti toutes les discussions et repartir à neuf.

Mais alors comment poserons-nous la question ? Et d'abord qui sommes-nous pour la poser ? Les hommes sont juge et partie : les femmes aussi. Où trouver un ange ? En vérité un ange serait mal qualifié pour parler, il ignorerait toutes les données du problème ; quant à l'hermaphrodite, c'est un cas bien singulier : il n'est pas à la fois homme et femme mais plutôt ni homme ni femme. Je crois que

pour élucider la situation de la femme, ce sont encore certaines femmes qui sont le mieux placées. C'est un sophisme que de prétendre enfermer Épiménide dans le concept de Crétois et les Crétois dans celui de menteur : ce n'est pas une mystérieuse essence qui dicte aux hommes et aux femmes la bonne ou la mauvaise foi ; c'est leur situation qui les dispose plus ou moins à la recherche de la vérité. Beaucoup de femmes d'aujourd'hui, ayant eu la chance de se voir restituer tous les privilèges de l'être humain, peuvent s'offrir le luxe de l'impartialité : nous en éprouvons même le besoin. Nous ne sommes plus comme nos aînées des combattantes ; en gros nous avons gagné la partie ; dans les dernières discussions sur le statut de la femme, l'O.N.U. n'a cessé de réclamer impérieusement que l'égalité des sexes achève de se réaliser, et déjà nombre d'entre nous n'ont jamais eu à éprouver leur féminité comme une gêne ou un obstacle ; beaucoup de problèmes nous paraissent plus essentiels que ceux qui nous concernent singulièrement : ce détachement même nous permet d'espérer que notre attitude sera objective. Cependant nous connaissons plus intimement que les hommes le monde féminin parce que nous y avons nos racines ; nous saisissons plus immédiatement ce que signifie pour un être humain le fait d'être féminin ; et nous nous soucions davantage de le savoir. J'ai dit qu'il y avait des problèmes plus essentiels ; il n'empêche que celui-ci garde à nos yeux quelque importance : en quoi le fait d'être des femmes aura-t-il affecté notre vie ? Quelles chances exactement nous ont été données, et lesquelles refusées ? Quel sort peuvent attendre nos sœurs plus jeunes, et dans quel sens faut-il les orienter ? Il est frappant que l'ensemble de la littérature féminine soit animée de nos jours beaucoup moins par une volonté de revendication que par un effort de lucidité ; au sortir d'une ère de polémiques désordonnées, ce livre est une tentative parmi d'autres pour faire le point.

Mais sans doute est-il impossible de traiter aucun problème humain sans parti pris : la manière même de poser les questions, les perspectives adoptées supposent des hiérarchies d'intérêts ; toute qualité enveloppe des valeurs ; il n'est pas de description soi-disant objective qui ne s'enlève sur un arrière-plan éthique. Au lieu de chercher à dissimuler les principes que plus ou moins explicitement on sous-entend, mieux vaut d'abord les poser ; ainsi on ne se trouve pas obligé de préciser à chaque page quel sens on donne aux mots : supérieur, inférieur, meilleur, pire, progrès, régression, etc. Si nous passons en revue quelques-uns des ouvrages consacrés à la femme, nous voyons qu'un des points de vue le plus souvent adopté c'est celui du bien public, de l'intérêt général : en vérité chacun entend par là l'intérêt de la société telle qu'il souhaite la maintenir ou l'établir. Nous estimons quant à nous qu'il n'y a d'autre bien public que celui qui

assure le bien privé des citoyens ; c'est du point de vue des chances concrètes données aux individus que nous jugeons les institutions. Mais nous ne confondons pas non plus l'idée d'intérêt privé avec celle de bonheur : c'est là un autre point de vue qu'on rencontre fréquemment ; les femmes de harem ne sont-elles pas plus heureuses qu'une électricité ? La ménagère n'est-elle pas plus heureuse que l'ouvrière ? On ne sait trop ce que le mot bonheur signifie et encore moins quelles valeurs authentiques il recouvre ; il n'y a aucune possibilité de mesurer le bonheur d'autrui et il est toujours facile de déclarer heureuse la situation qu'on veut lui imposer : ceux qu'on condamne à la stagnation en particulier, on les déclare heureux sous prétexte que le bonheur est immobilité. C'est donc une notion à laquelle nous ne nous référerons pas. La perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste. Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance ; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés ; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert. Chaque fois que la transcendance retombe en immanence il y a dégradation de l'existence en « en soi », de la liberté en facticité ; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression ; elle est dans les deux cas un mal absolu. Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender. Or, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre : on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle. Comment dans la condition féminine peut s'accomplir un être humain ? Quelles voies lui sont ouvertes ? Lesquelles aboutissent à des impasses ? Comment retrouver l'indépendance au sein de la dépendance ? Quelles circonstances limitent la liberté de la femme et peut-elle les dépasser ? Ce sont là les questions fondamentales que nous voudrions élucider. C'est dire que nous intéressant aux chances de l'individu nous ne définirons pas ces chances en termes de bonheur, mais en termes de liberté.

Il est évident que ce problème n'aurait aucun sens si nous supposions que pèse sur la femme un destin physiologique, psychologique ou économique. Aussi commencerons-nous par discuter les points de vue pris sur la femme par la biologie, la psychanalyse, le

matérialisme historique. Nous essaierons de montrer ensuite positivement comment la « réalité féminine » s'est constituée, pourquoi la femme a été définie comme l'Autre et quelles en ont été les conséquences du point de vue des hommes. Alors nous décrirons du point de vue des femmes le monde tel qu'il leur est proposé(18) ; et nous pourrons comprendre à quelles difficultés elles se heurtent au moment où, essayant de s'évader de la sphère qui leur a été jusqu'à présent assignée, elles prétendent participer au *mitsein* humain.

PREMIÈRE PARTIE

DESTIN

CHAPITRE PREMIER

LES DONNÉES DE LA BIOLOGIE

La femme ? C'est bien simple, disent les amateurs de formules simples : elle est une matrice, un ovaire ; elle est une femelle : ce mot suffit à la définir. Dans la bouche de l'homme, l'épithète « femelle » sonne comme une insulte ; pourtant il n'a pas honte de son animalité, il est fier au contraire si l'on dit de lui : « C'est un mâle ! » Le terme « femelle » est péjoratif non parce qu'il enracine la femme dans la nature, mais parce qu'il la confine dans son sexe ; et si ce sexe paraît à l'homme méprisable et ennemi même chez les bêtes innocentes, c'est évidemment à cause de l'inquiète hostilité que suscite en lui la femme ; cependant il veut trouver dans la biologie une justification de ce sentiment. Le mot femelle fait lever chez lui une sarabande d'images : un énorme ovule rond happe et châtre le spermatozoïde agile ; monstrueuse et gavée la reine des termites règne sur les mâles asservis ; la mante religieuse, l'araignée repues d'amour broient leur partenaire et le dévorent ; la chienne en rut court les ruelles, traînant après elle un sillage d'odeurs perverses ; la guenon s'exhibe impudemment et se dérobe avec une hypocrite coquetterie ; et les fauves les plus superbes, la tigresse, la lionne, la panthère se couchent servilement sous l'impériale étreinte du mâle. Inerte, impatiente, rusée, stupide, insensible, lubrique, féroce, humiliée, l'homme projette dans la femme toutes les femelles à la fois. Et le fait est qu'elle est une femelle. Mais si l'on veut cesser de penser par lieux communs, deux questions aussitôt se posent : que représente dans le règne animal la femme ? et quelle espèce singulière de femelle se réalise dans la femme ?

*

* *

Mâles et femelles sont deux types d'individus qui à l'intérieur d'une espèce se différencient en vue de la reproduction ; on ne peut les définir que corrélativement. Mais il faut remarquer d'abord que le sens même de la *section* des espèces en deux sexes n'est pas clair.

Dans la nature elle n'est pas universellement réalisée. Pour ne parler que des animaux, on sait que chez les unicellulaires : infusoires, amibes, bacilles, etc., la multiplication est fondamentalement distincte de la sexualité, les cellules se divisant et se subdivisant solitairement.

Chez certains métazoaires la reproduction s'opère par schizogenèse, c'est-à-dire tronçonnement de l'individu dont l'origine est aussi asexuée, ou par blastogenèse, c'est-à-dire tronçonnement de l'individu produit lui-même par un phénomène sexuel : les phénomènes de bourgeonnement et de segmentation observés chez l'hydre d'eau douce, chez les Coelentérés, les Éponges, les Vers, les Tuniciers en sont des exemples bien connus. Dans les phénomènes de parthénogenèse l'œuf vierge se développe en embryon sans l'intervention du mâle ; celui-ci ne joue aucun rôle ou seulement un rôle secondaire : les œufs d'abeille non fécondés se subdivisent et produisent des bourdons ; chez les pucerons, les mâles sont absents pendant une série de générations et les œufs non fécondés donnent des femelles. On a reproduit artificiellement la parthénogenèse chez l'Oursin, l'Étoile de mer, la Grenouille. Cependant, il arrive chez les protozoaires que deux cellules fusionnent, formant ce qu'on appelle un zygote ; la fécondation est nécessaire pour que les œufs de l'abeille engendrent des femelles, ceux du puceron des mâles. Certains biologistes en ont conclu que même dans les espèces capables de se perpétuer de manière unilatérale, la rénovation du germen par un mélange de chromosomes étrangers serait utile au rajeunissement et à la vigueur de la lignée ; on comprendrait ainsi que dans les formes les plus complexes de la vie, la sexualité soit une fonction indispensable ; seuls les organismes élémentaires pourraient se multiplier sans sexes, et encore épuiseraient-ils ainsi leur vitalité. Mais cette hypothèse est aujourd'hui des plus controuvées ; des observations ont prouvé que la multiplication asexuée peut se produire indéfiniment sans qu'on remarque aucune dégénérescence ; le fait est particulièrement frappant chez les bacilles ; les expériences de parthénogenèse se sont faites de plus en plus nombreuses, de plus en plus audacieuses et en beaucoup d'espèces le mâle apparaît comme radicalement inutile. D'ailleurs, l'utilité d'un échange intercellulaire fût-elle démontrée, elle apparaîtrait elle-même comme un pur fait injustifié. La biologie constate la division des sexes, mais fût-elle imbue de finalisme, elle ne réussit pas à la déduire de la structure de la cellule, ni des lois de la multiplication cellulaire, ni d'aucun phénomène élémentaire.

L'existence de gamètes⁽¹⁹⁾ hétérogènes ne suffit pas à définir deux sexes distincts ; en fait, il arrive souvent que la différenciation des cellules génératrices n'amène pas la scission de l'espèce en deux types : elles peuvent appartenir toutes deux à un même individu. C'est le cas des espèces hermaphrodites, si nombreuses chez les plantes et qu'on rencontre aussi chez quantité d'animaux inférieurs, entre autres chez les annelés et les mollusques. La reproduction s'effectue alors soit par autofécondation, soit par fécondation croisée. Sur ce point encore, certains biologistes ont prétendu légitimer l'ordre établi. Ils

considèrent le gonochorisme, c'est-à-dire le système où les différentes gonades(20) appartiennent à des individus distincts, comme un perfectionnement de l'hermaphroditisme, réalisé par voie évolutive ; mais d'autres tiennent au contraire le gonochorisme pour primitif : l'hermaphroditisme en serait une dégénérescence. De toute manière ces notions de supériorité d'un système sur l'autre impliquent, touchant l'évolution, des théories des plus contestables. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que ces deux modes de reproduction coexistent dans la nature, qu'ils réalisent l'un et l'autre la perpétuation des espèces et que, tout comme l'hétérogénéité des gamètes, celle des organismes porteurs des gonades apparaît comme accidentelle. La séparation des individus en mâles et femelles se présente donc comme un fait irréductible et contingent.

La plupart des philosophies l'ont prise pour accordée sans prétendre l'expliquer. On connaît le mythe platonicien : au commencement il y avait des hommes, des femmes et des androgynes ; chaque individu possédait une double face, quatre bras, quatre jambes et deux corps accolés ; ils furent un jour fendus en deux « à la manière dont on fend les œufs » et, depuis lors, chaque moitié cherche à rejoindre sa moitié complémentaire : les dieux décidèrent ultérieurement que par l'accouplement de deux moitiés dissemblables de nouveaux êtres humains seraient créés. Mais c'est seulement l'amour que cette histoire se propose d'expliquer : la division en sexes est prise d'abord comme donnée. Aristote ne la justifie pas davantage : car si la coopération de la matière et de la forme est exigée en toute action, il n'est pas nécessaire que les principes actifs et passifs soient distribués en deux catégories d'individus hétérogènes. Ainsi saint Thomas déclare-t-il que la femme est un être « occasionnel », ce qui est une manière de poser – dans une perspective masculine – le caractère accidentel de la sexualité. Hegel cependant eût été infidèle à son délire rationaliste s'il n'eût tenté de la fonder logiquement. La sexualité représente selon lui la médiation à travers laquelle le sujet s'atteint concrètement comme genre. « Le genre se produit en lui comme un effet contre cette disproportion de sa réalité individuelle, comme un désir de retrouver dans un autre individu de son espèce le sentiment de lui-même en s'unissant à lui, de se compléter et d'envelopper par là le genre dans sa nature et l'amener à l'existence. C'est l'accouplement. » (*Philosophie de la Nature*, 3^e partie, § 369.) Et un peu plus loin : « Le processus consiste en ceci, savoir : ce qu'ils sont en soi, c'est-à-dire un seul genre, une seule et même vie subjective, ils le posent aussi comme tel. » Et Hegel déclare ensuite que, pour que le processus de rapprochement s'effectue, il faut d'abord qu'il y ait différenciation des deux sexes. Mais sa démonstration n'est pas convaincante : on y sent trop le parti pris de retrouver en toute opération les trois moments du

sylogisme. Le dépassement de l'individu vers l'espèce, par lequel individu et espèce s'accomplissent dans leur vérité, pourrait s'effectuer sans troisième terme dans le simple rapport du générateur à l'enfant : la reproduction pourrait être asexuée. Ou encore le rapport de l'un à l'autre pourrait être le rapport de deux semblables, la différenciation résidant dans la singularité des individus d'un même type, comme il arrive dans les espèces hermaphrodites. La description de Hegel dégage une très importante signification de la sexualité : mais son erreur est toujours de faire de signification raison. C'est en exerçant l'activité sexuelle que les hommes définissent les sexes et leurs relations comme ils créent le sens et la valeur de toutes les fonctions qu'ils accomplissent : mais elle n'est pas nécessairement impliquée dans la nature de l'être humain. Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty fait observer que l'existence humaine nous oblige à réviser les notions de nécessité et de contingence. « L'existence, dit-il, n'a pas d'attributs fortuits, pas de contenu qui ne contribue à lui donner sa forme, elle n'admet pas en elle-même de pur fait parce qu'elle est le mouvement par lequel les faits sont assumés. » C'est vrai. Mais il est vrai aussi qu'il est des conditions sans lesquelles le fait même de l'existence apparaît comme impossible. La présence au monde implique rigoureusement la position d'un corps qui soit à la fois une chose du monde et un point de vue sur ce monde : mais il n'est pas exigé que ce corps possède telle ou telle structure particulière. Dans *l'Être et le Néant*, Sartre discute l'affirmation de Heidegger selon laquelle la réalité humaine est vouée à la mort du fait de sa finitude ; il établit qu'une existence finie et temporellement illimitée serait concevable ; néanmoins, si la vie humaine n'était pas habitée par la mort, le rapport de l'homme au monde et à soi-même serait si profondément bouleversé que la définition « l'homme est mortel » se découvrirait comme tout autre chose qu'une vérité empirique : immortel, un existant ne serait plus ce que nous appelons un homme. Une des caractéristiques essentielles de son destin, c'est que le mouvement de sa vie temporelle crée derrière lui et devant lui l'infini du passé et de l'avenir : la perpétuation de l'espèce apparaît donc comme le corrélatif de la limitation individuelle ; ainsi peut-on considérer le phénomène de la reproduction comme ontologiquement fondé. Mais il faut s'arrêter là ; la perpétuation de l'espèce n'entraîne pas la différenciation sexuelle. Que celle-ci soit assumée par les existants de telle manière qu'en retour elle entre dans la définition concrète de l'existence, soit. Il n'en demeure pas moins qu'une conscience sans corps, qu'un homme immortel sont rigoureusement inconcevables, tandis qu'on peut imaginer une société se reproduisant par parthénogenèse ou composée d'hermaphrodites.

Quant au rôle respectif des deux sexes, c'est un point sur lequel les

opinions ont beaucoup varié ; elles ont été d'abord dénuées de tout fondement scientifique, elles reflétaient seulement des mythes sociaux. On a longtemps pensé, on pense encore dans certaines sociétés primitives à filiation utérine, que le père n'a aucune part dans la conception de l'enfant : les larves ancestrales s'infiltreraient sous forme de germes vivants dans le ventre maternel. À l'avènement du patriarcat, le mâle revendique âprement sa postérité ; on est bien obligé d'accorder encore un rôle à la mère dans la procréation, mais on admet qu'elle ne fait que porter et engraisser la semence vivante : le père seul est créateur. Aristote imagine que le fœtus est produit par la rencontre du sperme et des menstrues : dans cette symbiose, la femme fournit seulement une matière passive, c'est le principe mâle qui est force, activité, mouvement, vie. C'est aussi la doctrine d'Hippocrate qui reconnaît deux espèces de semences, une faible ou femelle, et une forte qui est mâle. La théorie aristotélicienne s'est perpétuée à travers tout le Moyen Âge et jusque dans l'époque moderne. À la fin du XVII^e, Harvey sacrifiant des biches peu après l'accouplement trouva dans les cornes de l'utérus des vésicules qu'il considéra comme des œufs et qui étaient en réalité des embryons. Le Danois Sténon donna le nom d'ovaires aux glandes génitales femelles qu'on appelait jusque-là des « testicules féminins », et il remarqua à leur surface l'existence de vésicules que Graaf en 1677 identifia à tort avec l'œuf et auxquelles il donna son nom. On continua à regarder l'ovaire comme un homologue de la glande mâle. Cette même année, cependant, on découvrit les « animalcules spermatiques » et on constata qu'ils pénétraient dans l'utérus féminin ; mais on croyait qu'ils ne faisaient que s'y nourrir et que l'individu était déjà préfiguré en eux ; le Hollandais Hartsaker, en 1694, dessinait une image de l'*homunculus* caché dans le spermatozoïde, et en 1699 un autre savant déclare qu'il a vu le spermatozoïde rejeter une sorte de mue sous laquelle est apparu un petit homme qu'il a dessiné lui aussi. La femme se bornait donc dans ces hypothèses à engraisser un principe vivant actif et déjà parfaitement constitué. Ces théories ne sont pas universellement reçues et les discussions se poursuivent jusqu'au XIX^e ; c'est l'invention du microscope qui permet d'étudier l'œuf animal ; en 1827, Baer identifie l'œuf des mammifères : c'est un élément contenu à l'intérieur de la vésicule de Graaf ; bientôt on put en étudier la segmentation ; en 1835 furent découverts le sarcome, c'est-à-dire le protoplasme, puis la cellule ; et en 1877 fut réalisée une observation qui montrait la pénétration du spermatozoïde dans l'œuf de l'étoile de mer ; à partir de là fut établie la symétrie des noyaux des deux gamètes ; le détail de leur fusion a été analysé pour la première fois en 1883 par un zoologiste belge.

Mais les idées d'Aristote n'ont cependant pas perdu tout crédit. Hegel estime que les deux sexes doivent être différents : l'un sera actif,

l'autre passif, et il va de soi que la passivité sera le lot de la femelle. « L'homme est ainsi par suite de cette différenciation le principe actif tandis que la femme est le principe passif parce qu'elle demeure dans son unité non développée(21). » Et même une fois l'ovule reconnu comme un principe actif, les hommes ont encore tenté d'opposer son inertie à l'agilité du spermatozoïde. Aujourd'hui une tendance opposée se dessine : les découvertes de la parthénogenèse ont amené certains savants à réduire le rôle du mâle à celui d'un simple agent physico-chimique. Il s'est révélé qu'en quelques espèces l'action d'un acide ou une excitation mécanique pouvaient suffire à provoquer la segmentation de l'œuf et le développement de l'embryon ; à partir de là, on a hardiment supposé que le gamète mâle ne serait pas nécessaire à la génération, il serait tout au plus un ferment ; peut-être la coopération de l'homme à la procréation deviendra-t-elle un jour inutile : il paraît que c'est là le vœu d'un grand nombre de femmes. Mais rien n'autorise une anticipation si hardie parce que rien n'autorise à universaliser les processus spécifiques de la vie. Les phénomènes de la multiplication asexuée et de la parthénogenèse n'apparaissent ni plus ni moins fondamentaux que ceux de la reproduction sexuée. Nous avons dit que celle-ci n'est pas *a priori* privilégiée : mais aucun fait n'indique qu'elle soit réductible à un mécanisme plus élémentaire.

Ainsi, récusant toute doctrine *a priori*, toute théorie hasardeuse, nous nous trouvons placés devant un fait dont on ne peut fournir ni fondement ontologique, ni justification empirique et dont on ne saurait comprendre *a priori* la portée. C'est en l'examinant dans sa réalité concrète que nous pourrions espérer en dégager la signification : alors peut-être le contenu du mot « femelle » se révélerait-il.

Nous n'entendons pas proposer ici une philosophie de la vie ; et dans la querelle qui oppose finalisme et mécanisme nous ne voulons pas prendre hâtivement parti. Cependant il est remarquable que tous les physiologistes et les biologistes emploient un langage plus ou moins finaliste, du seul fait qu'ils donnent un sens aux phénomènes vitaux ; nous adopterons leur vocabulaire. Sans rien décider touchant le rapport entre vie et conscience, on peut affirmer que tout fait vivant indique une transcendance, qu'en toute fonction s'empâte un projet : nos descriptions ne sous-entendent rien de plus.

*
* *

Dans la grande majorité des espèces les organismes mâles et femelles coopèrent en vue de la reproduction. Ils sont fondamentalement définis par les gamètes qu'ils produisent. Chez quelques algues et chez quelques champignons ces cellules qui

fusionnent pour produire l'œuf sont identiques ; ces cas d'isogamie sont significatifs en ce qu'ils manifestent l'équivalence basale des gamètes ; d'une manière générale ceux-ci sont différenciés : mais leur analogie demeure frappante. Spermatozoïdes et ovules résultent d'une évolution de cellules primitivement identiques : le développement des cellules primitives femelles en oocytes diffère de celui des spermatocytes par des phénomènes protoplasmiques, mais les phénomènes nucléaires sont sensiblement les mêmes. L'idée exprimée en 1903 par le biologiste Ancel est considérée encore aujourd'hui comme valable : « Une cellule progerminatrice indifférenciée deviendra mâle ou femelle suivant les conditions qu'elle rencontre dans la glande génitale au moment de son apparition, conditions réglées par la transformation d'un certain nombre de cellules épithéliales en éléments nourriciers, élaborateurs d'un matériel spécial. » Cette parenté originaire s'exprime dans la structure des deux gamètes qui, à l'intérieur de chaque espèce, portent le même nombre de chromosomes ; au moment de la fécondation les deux noyaux confondent leur substance et en chacun s'opère une réduction des chromosomes qui se trouvent ramenés à la moitié de leur nombre primitif : cette réduction se produit en tous deux de manière analogue ; les deux dernières divisions de l'ovule aboutissant à la formation des globules polaires équivalent aux dernières divisions du spermatozoïde. On pense aujourd'hui que selon les espèces c'est le gamète mâle ou femelle qui décide de la détermination du sexe : chez les mammifères, c'est le spermatozoïde qui possède un chromosome hétérogène aux autres et dont la potentialité est tantôt mâle et tantôt femelle. Quant à la transmission des caractères héréditaires, d'après les lois statistiques de Mendel elle s'effectue également par le père et par la mère. Ce qu'il est important de noter c'est que dans cette rencontre aucun des gamètes n'a de privilège sur l'autre : tous deux sacrifient leur individualité, l'œuf absorbe la totalité de leur substance. Il y a donc deux préjugés fort courants qui – tout au moins à ce niveau biologique fondamental – se révèlent faux : le premier, c'est la passivité de la femelle ; l'étincelle vivante n'est enfermée dans aucun des deux gamètes, elle jaillit de leur rencontre ; le noyau de l'ovule est un principe vital exactement symétrique à celui du spermatozoïde. Le second préjugé contredit le premier, ce qui n'empêche que souvent ils coexistent : c'est que la permanence de l'espèce est assurée par la femelle, le principe mâle ayant une existence explosive et fugace. En réalité l'embryon perpétue le germe du père autant que celui de la mère et les retransmet ensemble à ses descendants sous une forme tantôt mâle et tantôt femelle. C'est pour ainsi dire un germe androgyne qui de génération en génération survit aux avatars individuels du soma.

Ceci dit, il reste qu'entre l'ovule et le spermatozoïde on observe des différences secondaires des plus intéressantes ; la singularité essentielle de l'ovule c'est qu'il est chargé de matériaux destinés à nourrir et à protéger l'embryon ; il accumule des réserves aux dépens desquelles le fœtus édifiera ses tissus, réserves qui sont non une substance vivante mais une matière inerte ; il en résulte qu'il présente une forme massive, sphérique ou ellipsoïdale, et qu'il est relativement volumineux ; on sait quelles dimensions atteint l'œuf de l'oiseau ; chez la femme l'ovule mesure 0,13 mm de diamètre ; tandis que dans le sperme humain on trouve 60 000 spermatozoïdes par millimètre cube : la masse du spermatozoïde est extrêmement réduite, il a une queue filiforme, une petite tête allongée, aucune substance étrangère ne l'alourdit, il est tout entier vie ; cette structure le voue à la mobilité ; au lieu que l'ovule, où se trouve engrangé l'avenir du fœtus, est un élément fixe : enfermé dans l'organisme femelle ou suspendu dans un milieu extérieur, il attend passivement la fécondation ; c'est le gamète mâle qui va à sa recherche ; le spermatozoïde est toujours une cellule nue, l'ovule est selon les espèces protégé ou non par une membrane ; mais en tout cas dès que le spermatozoïde entre en contact avec lui, il le bouscule, le fait osciller, et s'infiltre en lui : le gamète mâle abandonne sa queue, sa tête se gonfle et d'un mouvement tournant gagne le noyau ; pendant ce temps, l'œuf forme aussitôt une membrane qui le ferme aux autres spermatozoïdes. Chez les échinodiens, où la fécondation est externe, il est facile d'observer, autour de l'ovule qui flotte inerte, la ruée des spermatozoïdes qui se disposent autour de lui en auréole. Cette compétition est aussi un phénomène important qui se retrouve dans la plupart des espèces ; beaucoup plus petit que l'ovule, le spermatozoïde est généralement émis en quantités beaucoup plus considérables et chaque ovule a de nombreux prétendants.

Ainsi l'ovule, actif dans son principe essentiel, à savoir le noyau, est superficiellement passif ; sa masse fermée sur soi empâtée en elle-même évoque l'épaisseur nocturne et le repos de l'en soi : c'est sous la forme de la sphère que les anciens se représentaient le monde clos, l'atome opaque ; immobile, l'ovule attend ; au contraire le spermatozoïde ouvert, menu, agile, figure l'impatience et l'inquiétude de l'existence. Il ne faut pas se laisser entraîner au plaisir des allégories : on a parfois assimilé l'ovule à l'immanence, le spermatozoïde à la transcendance ; c'est en renonçant à sa transcendance, à sa mobilité, que celui-ci pénètre l'élément femelle : il est happé et châtré par la masse inerte qui l'absorbe après l'avoir mutilé de sa queue ; c'est là une action magique, inquiétante comme toutes les actions passives ; tandis que l'activité du gamète mâle est rationnelle, c'est un mouvement mesurable en terme de temps et d'espace. En vérité ce ne sont guère là que des divagations. Gamètes

mâles et femelles se fondent ensemble dans l'œuf ; ensemble ils se suppriment dans leur totalité. Il est faux de prétendre que l'ovule absorbe voracement le gamète mâle et aussi faux de dire que celui-ci s'annexe victorieusement les réserves de la cellule femelle puisque dans l'acte qui les confond l'individualité de l'un et de l'autre se perd. Et sans doute le mouvement apparaît à la pensée mécaniste comme le phénomène rationnel par excellence ; mais pour la physique moderne ce n'est pas une idée plus claire que celle d'action à distance ; d'ailleurs on ignore le détail des actions physico-chimiques aboutissant à la rencontre fécondante. Il est possible pourtant de retenir de cette confrontation une indication valable. Il y a dans la vie deux mouvements qui se conjuguent ; elle ne se maintient qu'en se dépassant, elle ne se dépasse qu'à condition de se maintenir ; ces deux moments s'accomplissent toujours ensemble, il est abstrait de prétendre les scinder : cependant c'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui domine. Les deux gamètes dans leur union à la fois se dépassent et se perpétuent ; mais l'ovule dans sa structure anticipe sur les besoins à venir ; il est constitué de manière à nourrir la vie qui s'éveillera en lui ; au contraire le spermatozoïde n'est aucunement équipé pour assurer le développement du germe qu'il suscite. En revanche l'ovule est incapable de produire le changement qui provoquera une explosion neuve de vie : tandis que le spermatozoïde se déplace. Sans la prévoyance ovulaire, son action serait vaine ; mais sans son initiative, l'ovule n'accomplirait pas ses possibilités vivantes. Nous concluons donc que fondamentalement le rôle des deux gamètes est identique ; ils créent ensemble un être vivant dans lequel tous deux se perdent et se dépassent. Mais dans les phénomènes secondaires et superficiels qui conditionnent la fécondation, c'est par l'élément mâle que s'opère la variation de situation nécessaire à l'éclosion neuve de la vie ; c'est par l'élément femelle que cette éclosion se fixe en un organisme stable.

Il serait hardi de déduire d'une telle constatation que la place de la femme est au foyer : mais il y a des gens hardis. Dans son livre, *le Tempérament et le Caractère*, Alfred Fouillée prétendait naguère définir la femme tout entière à partir de l'ovule, et l'homme à partir du spermatozoïde ; beaucoup de théories soi-disant profondes reposent sur ce jeu de douteuses analogies. On ne sait trop à quelle philosophie de la nature ces pseudo-pensées se réfèrent. Si l'on considère les lois de l'hérédité, hommes et femmes sont également issus d'un spermatozoïde et d'un ovule. Je suppose que flottent plutôt dans ces esprits brumeux les survivances de la vieille philosophie moyenâgeuse selon laquelle le cosmos était l'exact reflet d'un microcosme : on imagine que l'ovule est un homuncule femelle, la femme un ovule géant. Ces rêveries délaissées depuis les temps de l'alchimie font un bizarre contraste avec la précision scientifique des descriptions sur

lesquelles on se fonde dans le même instant : la biologie moderne s'accommode mal du symbolisme médiéval ; mais nos gens n'y regardent pas de si près. Si l'on est un peu scrupuleux, on accordera cependant qu'il y a de l'ovule à la femme un long chemin. Dans l'ovule la notion même de femelle n'est pas encore contenue. Hegel remarque justement que le rapport sexuel ne se laisse pas ramener au rapport des deux gamètes. Il nous faut donc étudier l'organisme femelle dans sa totalité.

On a dit déjà que chez nombre de végétaux et certains animaux inférieurs, entre autres les mollusques, la spécification des gamètes n'entraîne pas celle des individus, chacun d'eux produisant à la fois ovules et spermatozoïdes. Même lorsque les sexes se séparent, il n'existe pas entre eux de barrières étanches comme celles qui cloisonnent les espèces ; de même que les gamètes se définissent à partir d'un tissu originel indifférencié, mâles et femelles apparaissent plutôt comme des variations sur une base commune. Chez certains animaux – le cas le plus typique est celui de la Bonellie –, l'embryon est d'abord asexué et ce sont les hasards de son développement qui décident ultérieurement de sa sexualité. On admet aujourd'hui que dans la plupart des espèces la détermination du sexe dépend de la constitution génotypique de l'œuf. L'œuf vierge de l'abeille se reproduisant par parthénogenèse donne exclusivement des mâles ; celui des pucerons dans les mêmes conditions exclusivement des femelles. Quand les œufs sont fécondés il est remarquable que – sauf peut-être chez certaines araignées – le nombre des individus mâles et femelles procréés est sensiblement égal ; la différenciation provient de l'hétérogénéité d'un des deux types de gamètes : chez les mammifères ce sont les spermatozoïdes qui possèdent soit une potentialité mâle, soit une potentialité femelle ; on ne sait trop ce qui, au cours de la spermatogenèse ou de l'ovogenèse, décide du caractère singulier des gamètes hétérogènes ; en tout cas, les lois statistiques de Mendel suffisent à en expliquer la distribution régulière. Pour les deux sexes le processus de fécondation et le début du développement embryonnaire s'effectuent de manière identique ; le tissu épithélial destiné à évoluer en gonade est au départ indifférencié ; c'est à un certain stade de maturation que les testicules s'affirment ou que plus tardivement s'ébauche l'ovaire. Ceci explique qu'entre l'hermaphroditisme et le gonochorisme il existe une quantité d'intermédiaires ; très souvent un des sexes possède certains organes caractéristiques du sexe complémentaire : le cas le plus frappant est celui du crapaud ; on observe chez le mâle un ovaire atrophié nommé organe de Bidder et qu'on peut artificiellement amener à produire des œufs. Chez les mammifères demeurent des vestiges de cette bipotentialité sexuelle : entre autres, l'hydratile pédiculée et sessile, l'*utérus masculinus*, les

glandes mammaires chez le mâle et chez la femelle le canal de Gärtner, le clitoris. Même dans les espèces où la division sexuelle est la plus tranchée, il y a des individus qui sont mâles et femelles à la fois : les cas d'intersexualité sont nombreux chez les animaux et chez l'homme ; et on rencontre chez les papillons, les crustacés des exemples de gynandromorphisme où les caractères mâles et femelles se juxtaposent en une sorte de mosaïque. C'est que, génotypiquement défini, le fœtus est cependant profondément influencé par le milieu dans lequel il puise sa substance : on sait que chez les fourmis, les abeilles, les termites c'est le mode de nutrition qui fait de la larve une femelle achevée ou qui enraie sa maturation sexuelle, la réduisant au rang d'ouvrière ; l'influence en ce cas porte sur tout l'ensemble de l'organisme : chez les insectes le soma est sexuellement défini à une période très précoce et ne dépend pas des gonades. Chez les vertébrés, ce sont essentiellement les hormones émanant des gonades qui jouent un rôle régulateur. On a démontré par une quantité d'expériences qu'en faisant varier le milieu endocrinien on pouvait agir sur la détermination du sexe ; d'autres expériences de greffe et de castration réalisées sur des animaux adultes ont conduit à la théorie moderne de la sexualité : chez les mâles et femelles des vertébrés, le soma est identique, on peut le considérer comme un élément neutre ; c'est l'action de la gonade qui lui donne ses caractéristiques sexuelles ; certaines des hormones sécrétées opèrent comme stimulants et d'autres comme inhibiteurs ; le tractus génital lui-même est de nature somatique et l'embryologie montre qu'il se précise sous l'influence des hormones à partir d'ébauches bisexuelles. Il y a intersexualité lorsque l'équilibre hormonal n'a pas été réalisé et qu'aucune des deux potentialités sexuelles ne s'est nettement accomplie.

Également distribués dans l'espèce, évolués de manière analogue à partir de racines identiques, les organismes mâles et femelles, une fois leur formation achevée, apparaissent comme profondément symétriques. Tous deux se caractérisent par la présence de glandes productrices de gamètes, ovaires ou testicules, les processus de spermatogenèse et d'ovogenèse étant, on l'a vu déjà, analogues ; ces glandes délivrent leur sécrétion dans un canal plus ou moins complexe selon la hiérarchie des espèces : la femelle laisse échapper l'œuf directement par l'oviducte, ou le retient dans le cloaque ou dans un utérus différencié avant de l'expulser ; le mâle lâche la semence au-dehors, ou il est muni d'un organe copulateur qui lui permet de l'introduire dans la femelle. Statiquement, mâle et femelle apparaissent donc comme deux types complémentaires. Il faut les considérer d'un point de vue fonctionnel pour saisir leur singularité.

Il est très difficile de donner de la notion de femelle une description généralement valable ; la définir comme porteuse d'ovules et le mâle

comme porteur de spermatozoïdes est très insuffisant car le rapport de l'organisme aux gonades est extrêmement variable ; inversement la différenciation des gamètes n'affecte pas directement l'ensemble de l'organisme : on a prétendu parfois que l'ovule étant plus gros consommait plus de force vivante que le spermatozoïde ; mais celui-ci est sécrété en quantité infiniment plus considérable, si bien que dans les deux sexes la dépense s'équilibre. On a voulu voir dans la spermatogenèse un exemple de prodigalité et dans l'ovulation un modèle d'économie : mais il y a aussi dans ce phénomène une absurde profusion ; l'immense majorité des ovules n'est jamais fécondée. De toute façon gamètes et gonades ne nous offrent pas un microcosme de l'organisme tout entier. C'est celui-ci qu'il faut directement étudier.

Un des traits les plus remarquables quand on parcourt les degrés de l'échelle animale, c'est que de bas en haut la vie s'individualise ; en bas elle s'emploie au seul maintien de l'espèce, en haut elle se dépense à travers des individus singuliers. Dans les espèces rudimentaires l'organisme se laisse presque réduire à l'appareil reproducteur ; en ce cas il y a une primauté de l'ovule, donc de la femelle, puisque c'est surtout l'ovule qui est voué à la pure répétition de la vie ; mais elle n'est guère autre chose qu'un abdomen et son existence est tout entière dévorée par le travail d'une monstrueuse ovulation. Elle atteint par rapport au mâle les dimensions d'une géante ; mais souvent ses membres ne sont que des moignons, son corps un sac informe, tous les organes dégénèrent au profit des œufs. En vérité, quoique constituant deux organismes distincts, mâles et femelles peuvent alors être à peine considérés comme des individus, ils ne forment qu'un seul tout aux éléments indissolublement liés : ce sont là des cas intermédiaires entre l'hermaphroditisme et le gonochorisme. Ainsi chez les entonisciens qui vivent en parasites sur le crabe, la femelle est une sorte de boudin blanchâtre entouré de lamelles incubatrices qui renferment des milliers d'œufs ; au milieu de ceux-ci se trouvent de minuscules mâles et des larves destinées à fournir des mâles de remplacement. L'asservissement du mâle nain est encore plus total chez l'edriolydne : il est fixé sous l'opercule de la femelle, il ne possède pas de tube digestif personnel, son rôle est uniquement reproducteur. Mais dans tous ces cas la femelle n'est pas moins asservie que lui : elle est asservie à l'espèce ; si le mâle est rivé à son épouse, celle-ci est aussi rivée, soit à un organisme vivant dont elle se nourrit en parasite, soit à un substratum minéral ; elle se consume à produire les œufs que le mâle minuscule féconde. Quand la vie prend des figures un peu plus complexes, une autonomie individuelle s'ébauche et le lien qui unit les sexes se relâche ; mais chez les insectes ils demeurent tous deux étroitement subordonnés aux œufs. Souvent, comme chez les éphémères, les deux époux meurent aussitôt après le coït et la ponte ;

parfois, comme chez les rotifères et les moustiques, le mâle dépourvu d'appareil digestif périt après la fécondation, tandis que la femelle peut se nourrir et survit : c'est que la formation des œufs et leur ponte réclament un peu de temps ; la mère expire dès que le sort de la génération suivante est assuré. Le privilège détenu par la femelle chez un grand nombre d'insectes provient de ce que la fécondation est un processus généralement très rapide, tandis que l'ovulation et l'incubation des œufs réclament un long travail. Chez les termites, l'énorme reine, gavée de bouillie et qui pond un œuf par seconde jusqu'à ce que, devenue stérile, on la massacre impitoyablement, n'est pas moins esclave que le mâle nain fixé sur son abdomen et qui féconde les œufs au fur et à mesure de leur expulsion. Dans les matriarcats que constituent les fourmilières et les ruches, les mâles sont des importuns qu'on massacre à chaque saison : au moment du vol nuptial, toutes les fourmis mâles s'échappent de la fourmilière et s'envolent vers les femelles ; s'ils les atteignent et les fécondent, ils meurent aussitôt, épuisés ; sinon, les ouvrières ne les laissent pas rentrer, elles les tuent devant les portes ou les laissent mourir de faim ; mais la femelle fécondée a une triste destinée : elle s'enfonce solitairement dans la terre et souvent périt d'épuisement en pondant les premiers œufs ; si elle réussit à reconstituer une fourmilière, elle y passe douze années enfermée à pondre sans répit ; les ouvrières qui sont des femelles dont la sexualité a été atrophiée vivent quatre ans, mais d'une vie tout entière consacrée à l'élevage des larves. De même chez les abeilles : le bourdon qui rejoint la reine dans son vol nuptial retombe sur le sol éventré ; les autres bourdons sont accueillis à leur retour dans la ruche où ils mènent une existence oisive et encombrante ; au début de l'hiver ils sont exécutés. Mais les femelles avortées que sont les ouvrières achètent leur droit à la vie par un travail incessant ; la reine est en fait l'esclave de la ruche : elle pond sans répit ; et quant à la mort de la vieille reine plusieurs larves sont nourries de manière à pouvoir briguer sa succession, la première éclosion assassine les autres au berceau. Chez l'araignée géante, la femelle porte ses œufs dans un sac jusqu'à ce qu'ils arrivent à maturité : elle est beaucoup plus grande et plus robuste que le mâle, et il arrive qu'elle le dévore après l'accouplement ; on observe les mêmes mœurs chez la mante religieuse autour de laquelle s'est cristallisé le mythe de la féminité dévorante : l'ovule châtre le spermatozoïde, la mante assassine son époux, ces faits préfigureraient un rêve féminin de castration. Mais en vérité, c'est en captivité surtout que la mante manifeste tant de cruauté : en liberté au milieu d'aliments assez riches, il est très rare qu'elle fasse du mâle son repas ; si elle le mange, c'est comme la fourmi solitaire souvent mange quelques-uns de ses propres œufs ; afin d'avoir la force de pondre et de perpétuer l'espèce. Voir dans ces faits une annonce de la « lutte des

sexes » qui met aux prises des individus en tant que tels, c'est divaguer. Ni chez les fourmis, les abeilles, les termites, ni chez l'araignée ou la mante religieuse on ne peut dire que la femelle asservit et dévore le mâle : c'est l'espèce qui par des voies différentes les dévore tous deux. La femelle vit plus longtemps et elle semble avoir plus d'importance ; mais elle ne possède aucune autonomie ; la ponte, l'incubation, le soin des larves composent tout son destin ; ses autres fonctions sont totalement ou partiellement atrophiées. Dans le mâle au contraire s'ébauche une existence individuelle. Très souvent il manifeste dans la fécondation plus d'initiative que la femelle ; c'est lui qui va à sa recherche, qui l'attaque, la palpe, la saisit et lui impose le coït ; parfois il lui faut combattre d'autres mâles. Corrélativement les organes de la locomotion, du tact, de la préhension sont souvent chez lui plus évolués ; beaucoup de papillons femelles sont aptères tandis que leurs mâles ont des ailes ; les mâles ont des couleurs, des élytres, des pattes, des pinces plus développés ; et parfois cette richesse s'accompagne d'un vain luxe de couleurs brillantes. En dehors du coït fugace, la vie du mâle est inutile, gratuite : à côté de la diligence des ouvrières, l'oisiveté des bourdons est un remarquable privilège. Mais ce privilège est scandale ; souvent le mâle paie de sa vie une futilité où s'ébauche l'indépendance. L'espèce qui tient les femelles en esclavage punit le mâle qui prétend lui échapper : elle le supprime brutalement.

Dans les formes plus élaborées de la vie, la reproduction devient production d'organismes différenciés ; elle prend un double visage : maintenant l'espèce, elle crée aussi de nouveaux individus ; ce côté novateur s'affirme au fur et à mesure que la singularité de l'individu se confirme. Il est frappant alors que les deux moments de la perpétuation et de la création se divisent : cette scission, déjà indiquée au moment de la fécondation de l'œuf, se retrouve dans l'ensemble du phénomène générateur. Ce n'est pas la structure même de l'ovule qui commande cette division ; la femelle possède comme le mâle une certaine autonomie et son lien avec l'ovule se relâche ; le poisson, le batracien, l'oiseau femelles sont tout autre chose qu'un abdomen ; moins le lien de la mère avec l'œuf est étroit, moins le travail de la parturition représente une tâche absorbante, plus il y a d'indétermination dans le rapport des parents avec leur progéniture. Il peut arriver que ce soit le père qui se charge d'entretenir les vies fraîches écloses ; c'est une chose fréquente chez les poissons. L'eau est un élément susceptible de porter les ovules et le sperme et d'assurer leur rencontre ; la fécondation dans le domaine aquatique est presque toujours externe ; les poissons ne s'accouplent pas : tout au plus certains se frottent-ils l'un contre l'autre pour se stimuler. La mère expulse les ovules, le père la semence : leur rôle est identique. Il n'y a pas de raison pour que la mère plus que le père reconnaisse les œufs

comme siens. Dans certaines espèces, ceux-ci sont abandonnés par les parents et se développent sans secours ; parfois un nid leur a été préparé par la mère ; parfois encore elle veille sur eux après la fécondation ; mais très souvent c'est le père qui les prend en charge : aussitôt qu'il les a fécondés, il chasse au loin la femelle qui tente de les dévorer, il les défend sauvagement contre toute approche ; on en cite qui constituent une sorte de nid protecteur en émettant des bulles d'air enrobées d'une substance isolante ; souvent aussi ils incubent les œufs dans leur bouche ou, comme l'hippocampe, dans les plis du ventre. On observe chez les batraciens des phénomènes analogues : ils ne connaissent pas un véritable coït ; le mâle enlace la femelle et par son enlacement stimule la ponte : au fur et à mesure que les œufs s'échappent du cloaque, il laisse échapper sa semence. Très souvent – en particulier chez le crapaud connu sous le nom de crapaud-accoucheur – c'est le père qui, enroulant autour de ses pattes les chapelets d'œufs, les transporte avec lui et en assure l'éclosion. Chez l'oiseau, la formation de l'œuf à l'intérieur de la femelle s'opère assez lentement, l'œuf est relativement gros et s'expulse assez difficilement ; il a avec la mère des rapports beaucoup plus étroits qu'avec le père qui l'a fécondé au cours du coït rapide ; c'est généralement la femelle qui le couve et qui veille ensuite sur les petits ; mais très fréquemment le père participe à la construction du nid, à la protection et à la nutrition des petits ; il y a des cas assez rares – par exemple chez les passereaux – où c'est lui qui les couve et qui les élève. Les pigeons mâles et femelles secrètent dans leur jabot une sorte de lait dont ils alimentent les oisillons. Ce qui est remarquable en tous ces cas où le père joue un rôle nourricier, c'est que pendant la période où il se consacre à sa progéniture la spermatogenèse s'interrompt ; occupé à maintenir la vie, il n'a plus l'impulsion d'en susciter des formes nouvelles.

C'est chez les mammifères que la vie prend les formes les plus complexes et s'individualise le plus concrètement. Alors la scission des deux moments vitaux : maintenir et créer, se réalise de manière définitive dans la séparation des sexes. C'est dans cet embranchement – à ne considérer que les vertébrés – que la mère soutient avec sa progéniture les rapports les plus étroits et que le père s'en désintéresse davantage ; tout l'organisme de la femelle est adapté à la servitude de la maternité et commandé par elle, tandis que l'initiative sexuelle est l'apanage du mâle. La femelle est la proie de l'espèce ; pendant une ou deux saisons, selon les cas, toute sa vie est réglée par un cycle sexuel, le cycle destrien, dont la durée, comme le rythme de succession, varie d'une espèce à l'autre ; ce cycle se décompose en deux phases : pendant la première il y a maturation des ovules (en nombre variable selon les espèces) et dans l'utérus un processus de nidification ; pendant la seconde se produit une nécrose graisseuse qui aboutit à l'élimination

de l'édifice ainsi élaboré sous forme d'un écoulement blanchâtre. L'œstrus correspond à la période du rut ; mais le rut a chez la femelle un caractère passif ; elle est prête à recevoir le mâle, elle l'attend ; il arrive même chez les mammifères – comme aussi chez certains oiseaux – qu'elle le sollicite ; mais elle se borne à lui adresser un appel par des cris, des parades ou des exhibitions ; elle ne saurait imposer le coït. En fin de compte c'est à lui que revient la décision. On a vu que même chez les insectes où, par le sacrifice total qu'elle consent à l'espèce, la femelle s'assure de si grands privilèges, c'est ordinairement le mâle qui provoque la fécondation ; souvent chez les poissons il invite la femelle à la ponte par sa présence ou par des attouchements ; chez les batraciens il agit comme stimulateur. Mais c'est surtout chez les oiseaux et les mammifères qu'il s'impose à elle ; très souvent elle le subit avec indifférence ou même elle lui résiste. Fût-elle provocante, consentante, c'est lui de toute façon qui la *prend* : elle est *prise*. Le mot a souvent un sens très précis : soit parce qu'il possède des organes adaptés, soit parce qu'il est le plus fort, le mâle la saisit, l'immobilise ; c'est lui qui effectue activement les mouvements du coït ; chez beaucoup d'insectes, chez les oiseaux et chez les mammifères, il la pénètre. Par là elle apparaît comme une intériorité violée. Ce n'est pas à l'espèce que le mâle fait violence, car celle-ci ne se perpétue qu'en se rénovant, elle périrait si ovules et spermatozoïdes ne se rejoignaient pas ; seulement, la femelle chargée de protéger l'œuf l'enferme en elle-même et son corps qui constitue pour l'ovule un abri le soustrait aussi à l'action fécondante du mâle ; il est donc une résistance à briser, tandis qu'en le pénétrant le mâle se réalise comme activité. Sa domination s'exprime par la posture du coït : chez presque tous les animaux le mâle est *sur* la femelle. Et sans doute l'organe dont il se sert est matériel lui aussi, mais il se découvre sous son aspect animé : c'est un outil ; tandis que dans cette opération l'organe femelle n'est qu'un réceptacle inerte. Le mâle y dépose sa semence : la femelle la reçoit. Ainsi, bien que jouant dans la procréation un rôle fondamentalement actif, elle *subit* le coït qui l'aliène à elle-même par la pénétration et la fécondation interne ; bien qu'elle éprouve le besoin sexuel comme un besoin individuel, puisqu'en rut il lui arrive de rechercher le mâle, l'aventure sexuelle est cependant vécue par elle dans l'immédiat comme une histoire intérieure et non comme une relation au monde et à autrui. Mais la différence fondamentale entre le mâle et la femelle mammifères, c'est que dans le même rapide instant le spermatozoïde par lequel la vie du mâle se transcende en un autre lui devient étranger et se détache de son corps ; ainsi le mâle au moment où il dépasse son individualité s'y enferme à nouveau. Au contraire l'ovule a commencé à se séparer de la femelle lorsque mûri il s'est détaché du follicule pour tomber dans l'oviducte ; mais pénétré par un gamète étranger il

s'installe dans l'utérus : d'abord violée, la femelle est ensuite aliénée ; elle porte le fœtus dans son ventre jusqu'à un stade de maturation variable selon les espèces : le cobaye naît presque adulte, le chien encore tout proche de l'état fœtal ; habitée par un autre qui se nourrit de sa substance, la femelle pendant tout le temps de la gestation est à la fois soi-même et autre que soi-même ; après l'accouchement, elle nourrit le nouveau-né du lait de ses mamelles. Si bien qu'on ne sait trop quand il peut être considéré comme autonome : au moment de la fécondation, de la naissance, ou du sevrage ? Il est remarquable que plus la femelle apparaît comme un individu séparé, plus impérieusement la continuité vivante s'affirme par-delà toute séparation ; le poisson, l'oiseau qui expulsent l'ovule vierge ou l'œuf fécondé sont moins en proie à leur progéniture que la femelle mammifère. Celle-ci retrouve une autonomie après la naissance des petits : alors il s'établit entre elle et eux une distance ; et c'est à partir d'une séparation qu'elle se voue à eux ; elle s'occupe d'eux avec initiative et invention, elle lutte pour les défendre contre les autres animaux et devient même agressive. Mais normalement elle ne cherche pas à affirmer son individualité ; elle ne s'oppose pas aux mâles ni aux autres femelles ; elle n'a guère d'instinct combatif(22) ; en dépit des assertions aujourd'hui controuvées de Darwin, elle accepte sans beaucoup choisir le mâle qui se présente. Ce n'est pas qu'elle ne possède pas de qualités individuelles, bien au contraire ; dans les périodes où elle échappe aux servitudes de la maternité, elle peut parfois s'égaliser au mâle : la jument est aussi rapide que l'étalon, la chienne de chasse a autant de flair que le chien, les guenons manifestent quand on les soumet à des tests autant d'intelligence que les singes. Seulement cette individualité n'est pas revendiquée : la femelle s'abdique au profit de l'espèce qui réclame cette abdication.

Le destin du mâle est très différent ; on vient de voir que dans son dépassement même il se sépare et se confirme en lui-même. Ce trait est constant, de l'insecte aux animaux supérieurs. Même les poissons et les cétacés qui vivent par bancs, moelleusement confondus au sein de la collectivité, s'en arrachent au moment du rut ; ils s'isolent et deviennent agressifs à l'égard des autres mâles. Immédiate chez la femelle, la sexualité est chez le mâle médiatisée : il y a une distance qu'il comble activement entre le désir et son assouvissement ; il bouge, il cherche, il palpe la femelle, la caresse, l'immobilise avant de la pénétrer ; les organes qui servent aux fonctions de relation, locomotion et préhension sont souvent mieux développés chez lui. Il est remarquable que l'impulsion vivante qui produit en lui la multiplication des spermatozoïdes se traduise aussi par l'apparition d'un plumage éclatant, d'écailles brillantes, de cornes, de bois, de crinière, par son chant, son exubérance ; on ne pense plus que la

« livrée de noces » qu'il revêt au moment du rut, ni que ses parades séductrices aient une finalité sélective ; mais elles manifestent la puissance de vie qui avec un luxe gratuit et magnifique s'épanouit alors chez lui. Cette générosité vitale, l'activité déployée en vue de l'accouplement, et dans le coït même l'affirmation dominatrice de son pouvoir sur la femelle, tout contribue à poser l'individu comme tel au moment de son dépassement vivant. C'est en cela que Hegel a raison de voir chez le mâle l'élément subjectif tandis que la femelle demeure enveloppée dans l'espèce. Subjectivité et séparation signifient aussitôt conflit. L'agressivité est une des caractéristiques du mâle en rut ; elle ne s'explique pas par la compétition puisque le nombre des femelles est sensiblement égal à celui des mâles ; c'est plutôt la compétition qui s'explique à partir de cette volonté combative. On dirait que avant de procréer, le mâle revendiquant comme proprement sien l'acte qui perpétue l'espèce confirme dans sa lutte contre ses congénères la vérité de son individualité. L'espèce habite la femelle et absorbe une grande partie de sa vie individuelle ; le mâle au contraire intègre à sa vie individuelle les forces vivantes spécifiques. Sans doute, il subit lui aussi des lois qui le dépassent, il y a chez lui spermatogenèse, et un rut périodique ; mais ces processus intéressent beaucoup moins que le cycle destrien l'ensemble de l'organisme ; la production des spermatozoïdes n'est pas une fatigue non plus que l'ovogenèse proprement dite : c'est le développement de l'œuf en un animal adulte qui est pour la femelle un travail absorbant. Le coït est une opération rapide et qui ne diminue pas la vitalité du mâle. Il ne manifeste à peu près aucun instinct paternel. Très souvent il abandonne la femelle après l'accouplement. Quand il demeure près d'elle comme chef d'un groupe familial (famille monogamique, harem ou troupeau), c'est par rapport à l'ensemble de la communauté qu'il joue un rôle protecteur et nourricier ; il est rare qu'il s'intéresse directement aux enfants. Dans ces espèces favorables à l'épanouissement de la vie individuelle, l'effort du mâle vers l'autonomie – qui chez les animaux inférieurs cause sa perte – est couronné de succès. Il est généralement plus grand que la femelle, plus robuste, plus rapide, plus aventureux ; il mène une vie plus indépendante et dont les activités sont plus gratuites ; il est plus conquérant, plus impérieux : dans les sociétés animales c'est toujours lui qui commande.

Dans la nature, rien n'est jamais tout à fait clair : les deux types, mâle et femelle, ne se distinguent pas toujours avec netteté ; on observe parfois entre eux un dimorphisme – couleur du pelage, disposition des taches et bigarrures – qui semble absolument contingent ; il arrive au contraire qu'ils ne soient pas discernables et que leurs fonctions se différencient à peine, comme on en a vu pour les poissons. Cependant dans l'ensemble, et surtout en haut de l'échelle

animale, les deux sexes représentent deux aspects divers de la vie de l'espèce. Leur opposition n'est pas comme on l'a prétendu celle d'une activité et d'une passivité : non seulement le noyau ovulaire est actif mais le développement de l'embryon est un processus vivant, non un déroulement mécanique. Il serait trop simple de la définir comme celle du changement et de la permanence : le spermatozoïde ne crée que parce que dans l'œuf sa vitalité se maintient ; l'ovule ne peut se maintenir qu'en se dépassant, sinon il régresse et dégénère. Cependant il est vrai que dans ces opérations, toutes deux actives, maintenir et créer, la synthèse du devenir n'est pas réalisée de la même manière. Maintenir c'est nier la dispersion des instants, c'est au cours de leur jaillissement affirmer la continuité ; créer c'est faire éclater au sein de l'unité temporelle un présent irréductible, séparé ; et il est vrai aussi que dans la femelle c'est la continuité de la vie qui cherche à se réaliser en dépit de la séparation ; tandis que la séparation en forces neuves et individualisées est suscitée par l'initiative mâle ; il lui est donc permis de s'affirmer dans son autonomie ; l'énergie spécifique, il l'intègre à sa propre vie ; au contraire l'individualité de la femelle est combattue par l'intérêt de l'espèce ; elle apparaît comme possédée par des puissances étrangères : aliénée. Et c'est pourquoi lorsque l'individualité des organismes s'affirme davantage l'opposition des sexes ne s'atténue pas : au contraire. Le mâle trouve des chemins de plus en plus divers pour dépenser les forces dont il se rend maître ; la femelle ressent de plus en plus son asservissement ; le conflit entre ses intérêts propres et celui des forces génératrices qui l'habitent s'exaspère. L'accouchement des vaches, des juments est beaucoup plus douloureux et dangereux que celui des souris, des lapines. La femme qui est la plus individualisée des femelles apparaît aussi comme la plus fragile, celle qui vit le plus dramatiquement sa destinée et qui se distingue le plus profondément de son mâle.

Dans l'humanité comme dans la plupart des espèces il naît à peu près autant d'individus des deux sexes (100 filles pour 104 garçons) ; l'évolution des embryons est analogue ; cependant l'épithélium primitif demeure neutre plus longtemps chez le fœtus femelle ; il en résulte qu'il est plus longtemps soumis à l'influence du milieu hormonal et que son développement se trouve plus souvent inversé ; la plupart des hermaphrodites seraient des sujets génotypiquement féminins qui se seraient masculinisés ultérieurement : on dirait que l'organisme mâle se définit d'emblée comme mâle tandis que l'embryon femelle hésite à accepter sa féminité ; mais ces premiers balbutiements de la vie fœtale sont encore trop mal connus pour qu'on puisse leur assigner un sens. Une fois constitués, les appareils génitaux sont dans les deux sexes symétriques ; les hormones de l'un et de l'autre appartiennent à la même famille chimique, celle des stérols, et dérivent tous en dernière

analyse de la cholestérine ; ce sont eux qui commandent les différenciations secondaires du soma. Ni leurs formules, ni les singularités anatomiques ne définissent la femelle humaine comme telle. C'est son évolution fonctionnelle qui la distingue du mâle. Comparativement le développement de l'homme est simple. De la naissance à la puberté, il croît à peu près régulièrement ; vers quinze ou seize ans commence la spermatogenèse qui s'effectue de manière continue jusqu'à la vieillesse ; son apparition s'accompagne d'une production d'hormones qui précise la constitution virile du soma. Dès lors, le mâle a une vie sexuelle qui est normalement intégrée à son existence individuelle : dans le désir, dans le coït, son dépassement vers l'espèce se confond avec le moment subjectif de sa transcendance : il *est* son corps. L'histoire de la femme est beaucoup plus complexe. Dès la vie embryonnaire la provision d'oocytes est définitivement constituée ; l'ovaire contient environ cinquante mille ovules enfermés chacun dans un follicule et dont quatre cents environ arriveront à maturation ; dès sa naissance, l'espèce a pris possession d'elle, et tente de s'affirmer : en venant au monde la femme traverse une sorte de première puberté ; les oocytes grossissent soudainement ; puis l'ovaire se réduit d'un cinquième environ : on dirait qu'un répit est accordé à l'enfant ; tandis que son organisme se développe, son système génital demeure à peu près stationnaire : certains follicules se gonflent, mais sans arriver à maturité ; la croissance de la fillette est analogue à celle du garçon : à âge égal elle est même souvent plus grande et plus lourde que lui. Mais au moment de la puberté l'espèce réaffirme ses droits : sous l'influence de sécrétions ovariennes, le nombre des follicules en voie de croissance augmente, l'ovaire se congestionne et grossit, un des ovules arrive à maturité et le cycle menstruel s'ouvre ; le système génital prend son volume et sa forme définitifs, le soma se féminise, l'équilibre endocrinien s'établit. Il est remarquable que cet événement prenne la figure d'une *crise* ; ce n'est pas sans résistance que le corps de la femme laisse l'espèce s'installer en elle ; et ce combat l'affaiblit et la met en danger : avant la puberté, il meurt environ autant de garçons que de filles : de quatorze à dix-huit ans, il meurt 128 filles pour 100 garçons et, de dix-huit à vingt-deux ans, 105 filles pour 100 garçons. C'est à ce moment que souvent apparaissent chlorose, tuberculose, scoliose, ostéomyélite, etc. Chez certains sujets la puberté est anormalement précoce : elle peut se produire vers quatre ou cinq ans. Chez d'autres, au contraire, elle ne se déclenche pas : le sujet est alors infantile, il souffre d'aménorrhée ou de dysménorrhée. Certaines femmes présentent des signes de virilisme : un excès de sécrétions élaborées par les glandes surrénales leur donne des caractères masculins. Ces anomalies ne représentent absolument pas des victoires de l'individu sur la tyrannie de l'espèce : à celle-ci il n'est aucun moyen

d'échapper car en même temps qu'elle asservit la vie individuelle, elle l'alimente ; cette dualité s'exprime au niveau des fonctions ovariennes ; dans l'ovaire la vitalité de la femme a ses racines comme celle de l'homme dans les testicules : dans les deux cas l'individu châtré n'est pas seulement stérile : il régresse et dégénère ; non « formé », mal formé, l'organisme est tout entier appauvri et déséquilibré ; il ne s'épanouit que par l'épanouissement du système génital ; et cependant beaucoup des phénomènes génitaux n'intéressent pas la vie singulière du sujet et même la mettent en danger. Les glandes mammaires qui se développent au moment de la puberté n'ont aucun rôle dans l'économie individuelle de la femme : à n'importe quel moment de sa vie on peut en faire l'ablation. Beaucoup de sécrétions ovariennes ont leur finalité dans l'ovule, dans sa maturation, dans l'adaptation de l'utérus à ses besoins : pour l'ensemble de l'organisme elles sont un facteur de déséquilibre plutôt que de régulation ; la femme est adaptée aux besoins de l'ovule plutôt qu'à elle-même. De la puberté à la ménopause elle est le siège d'une histoire qui se déroule en elle et qui ne la concerne pas personnellement. Les Anglo-Saxons appellent la menstruation « the curse », « la malédiction » ; et en effet il n'y a dans le cycle menstruel aucune finalité individuelle. On croyait au temps d'Aristote que chaque mois s'écoulait un sang destiné à constituer en cas de fécondation le sang et la chair de l'enfant ; la vérité de cette vieille théorie c'est que sans répit la femme ébauche le travail de la gestation. Chez les autres mammifères ce cycle destrien ne se déroule que pendant une saison ; il ne s'accompagne pas d'écoulement sanglant : c'est seulement chez les singes supérieurs et chez la femme qu'il s'accomplit chaque mois dans la douleur et le sang(23). Pendant quatorze jours environ un des follicules de Graff qui enveloppent les ovules s'accroît en volume et mûrit cependant que l'ovaire sécrète l'hormone située au niveau des follicules et appelée folliculine. Le quatorzième jour s'effectue la ponte : la paroi du follicule se rompt (ce qui entraîne parfois une légère hémorragie), l'œuf tombe dans les trompes cependant que la cicatrice évolue de manière à constituer le corps jaune. Alors commence la seconde phase ou phase lutéinique caractérisée par la sécrétion de l'hormone appelée progestine qui agit sur l'utérus. Celui-ci se modifie : le système capillaire de la paroi se congestionne, elle se plisse, se gaufre, formant des espèces de dentelles ; ainsi s'édifie dans la matrice un berceau destiné à recevoir l'œuf fécondé. Ces transformations cellulaires étant irréversibles, dans les cas où il n'y a pas fécondation cet édifice ne se résorbe pas : peut-être chez les autres mammifères les débris inutiles en sont-ils emportés par les vaisseaux lymphatiques. Mais chez la femme lorsque les dentelles endométrales s'écroulent, il se produit une exfoliation de la muqueuse, les capillaires s'ouvrent et une masse sanguine suinte à

l'extérieur. Puis, tandis que le corps jaune dégénère, la muqueuse se reconstitue et une nouvelle phase folliculaire commence. Ce processus complexe, encore assez mystérieux dans ses détails, met en branle l'organisme tout entier puisqu'il s'accompagne de sécrétions hormonales qui réagissent sur la thyroïde et l'hypophyse, sur le système nerveux central et le système végétal et par conséquent sur tous les viscères. Presque toutes les femmes – plus de 85 % – présentent des troubles pendant cette période. La tension artérielle s'élève avant le début de l'écoulement sanguin et s'abaisse ensuite ; la vitesse du pouls et souvent la température augmentent : les cas de fièvre sont fréquents ; l'abdomen devient douloureux ; on observe souvent une tendance à la constipation et ensuite des diarrhées ; souvent aussi il y a augmentation du volume du foie, rétention d'urée, albuminurie ; beaucoup de sujets présentent une hyperémie de la muqueuse pituitaire (mal de gorge), et certains des troubles de l'ouïe et de la vue ; la sécrétion de sueur est augmentée et s'accompagne au début des règles d'une odeur *sui generis* qui peut être très forte et persister pendant toute la menstruation. Le métabolisme basal est augmenté. Le nombre des globules rouges diminue ; cependant le sang véhicule des substances généralement mises en réserve dans les tissus, en particulier des sels de calcium ; la présence de ces sels réagit sur l'ovaire, sur la thyroïde qui s'hypertrophie, sur l'hypophyse qui préside à la métamorphose de la muqueuse utérine et dont l'activité se trouve accrue ; cette instabilité des glandes amène une grande fragilité nerveuse : le système central est atteint, il y a souvent céphalée, et le système végétatif réagit avec exagération : il y a diminution du contrôle automatique par le système central, ce qui libère des réflexes, des complexes convulsifs et se traduit par une grande instabilité d'humeur : la femme est plus émotive, plus nerveuse, plus irritable que de coutume et peut présenter des troubles psychiques graves. C'est dans cette période qu'elle éprouve le plus péniblement son corps comme une chose opaque aliénée ; il est la proie d'une vie têtue et étrangère qui en lui chaque mois fait et défait un berceau ; chaque mois un enfant se prépare à naître et avorte dans l'écroulement des dentelles rouges ; la femme, comme l'homme, *est son corps*(24) : mais son corps est autre chose qu'elle.

La femme connaît une aliénation plus profonde quand l'œuf fécondé descend dans l'utérus et s'y développe ; certes la gestation est un phénomène normal qui, s'il se produit dans les conditions normales de santé et de nutrition, n'est pas nuisible à la mère : il s'établit même entre elle et le fœtus certaines interactions qui lui sont favorables ; cependant, contrairement à une théorie optimiste dont l'utilité sociale est trop évidente, la gestation est un travail fatigant qui ne présente pas pour la femme un bénéfice individuel(25) et exige au contraire de

lourds sacrifices. Elle s'accompagne souvent dans les premiers mois d'un manque d'appétit et de vomissements qu'on n'observe chez aucune autre femelle domestique et qui manifestent la révolte de l'organisme contre l'espèce qui prend possession de lui ; il s'appauvrit en phosphore, en calcium, en fer, ce dernier déficit étant par la suite difficile à combler ; la suractivité du métabolisme exalte le système endocrinien ; le système nerveux négatif est en état d'excitabilité augmentée ; quant au sang, son poids spécifique diminue, il est anémié, il est analogue « à celui des jeûneurs, des inanitiés, des personnes ayant subi des saignées répétées, des convalescents(26) ». Tout ce qu'une femme saine et bien nourrie peut espérer, c'est après l'accouchement de récupérer sans trop de peine ces dépenses ; mais souvent il se produit au cours de la grossesse de graves accidents ou du moins de dangereux désordres ; et si la femme n'est pas robuste, si son hygiène n'est pas soigneuse, elle sera prématurément déformée et vieillie par les maternités : on sait combien le cas est fréquent dans les campagnes. L'accouchement lui-même est douloureux ; il est dangereux. C'est dans cette crise qu'on voit avec le plus d'évidence que le corps ne satisfait pas toujours l'espèce et l'individu ensemble ; il arrive que l'enfant meure et aussi qu'en venant à la vie il tue sa mère ou que sa naissance provoque en elle une maladie chronique. L'allaitement est aussi une servitude épuisante ; un ensemble de facteurs – dont le principal est sans doute l'apparition d'une hormone, la progestine – amène dans les glandes mammaires la sécrétion du lait ; la montée en est douloureuse, elle s'accompagne souvent de fièvres et c'est au détriment de sa propre vigueur que la nourrice alimente le nouveau-né. Le conflit espèce-individu, qui dans l'accouchement prend parfois une figure dramatique, donne au corps féminin une inquiétante fragilité. On dit volontiers que les femmes « ont des maladies dans le ventre » ; et il est vrai qu'elles enferment en elles un élément hostile : c'est l'espèce qui les ronge. Beaucoup de leurs maladies ne résultent pas d'une infection d'origine externe mais d'un dérèglement interne : ainsi les fausses métrites sont produites par une réaction de la muqueuse utérine à une excitation ovarienne anormale ; si le corps jaune persiste au lieu de se résorber après la menstruation, il provoque des salpingites et des endométrites, etc.

C'est encore par une crise difficile que la femme échappe à l'emprise de l'espèce ; entre quarante-cinq et cinquante ans se déroulent les phénomènes de la ménopause, inverses de ceux de la puberté. L'activité ovarienne diminue et même disparaît : cette disparition entraîne un appauvrissement vital de l'individu. On suppose que les glandes cataboliques : thyroïde et hypophyse, s'efforcent de suppléer aux insuffisances de l'ovaire ; ainsi observe-t-on à côté de la dépression du retour d'âge des phénomènes de sursaut : bouffées de chaleur,

hypertension, nervosité ; il y a parfois recrudescence de l'instinct sexuel. Certaines femmes fixent alors de la graisse dans leurs tissus ; d'autres se virilisent. Chez beaucoup un équilibre endocrinien se rétablit. Alors la femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle ; elle n'est pas comparable à un eunuque car sa vitalité est intacte ; cependant elle n'est plus la proie de puissances qui la débordent : elle coïncide avec elle-même. On a dit parfois que les femmes âgées constituaient « un troisième sexe » ; et en effet elles ne sont pas des mâles mais ne sont plus des femelles ; et souvent cette autonomie physiologique se traduit par une santé, un équilibre, une vigueur qu'elles ne possédaient pas auparavant.

Aux différenciations proprement sexuelles se superposent chez la femme des singularités qui en sont plus ou moins directement les conséquences ; ce sont des actions hormonales qui déterminent son soma. En moyenne elle est plus petite que l'homme, moins lourde, son squelette est plus grêle, le bassin plus large, adapté aux fonctions de la gestation et de l'accouchement ; son tissu conjonctif fixe des graisses et ses formes sont plus arrondies que celles de l'homme ; l'allure générale : morphologie, peau, système pileux, etc., est nettement différente dans les deux sexes. La force musculaire est beaucoup moins grande chez la femme : environ les deux tiers de celle de l'homme ; elle a une moindre capacité respiratoire : les poumons, la trachée et le larynx sont moins grands chez elle ; la différence du larynx entraîne aussi la différence des voix. Le poids spécifique du sang est moindre chez les femmes : il y a moindre fixation d'hémoglobine ; elles sont donc moins robustes, plus disposées à l'anémie. Leur pouls bat plus vite, leur système vasculaire est plus instable : elles rougissent aisément. L'instabilité est un trait frappant de leur organisme en général ; entre autres il y a chez l'homme stabilité dans le métabolisme du calcium ; tandis que la femme fixe beaucoup moins de sels de chaux, elle en élimine pendant les règles et pendant la grossesse ; il semble que les ovaires aient touchant le calcium une action catabolique ; cette instabilité amène des désordres dans les ovaires et dans la thyroïde qui est plus développée chez elle que chez l'homme : et l'irrégularité des sécrétions endocrines réagit sur le système nerveux végétatif ; le contrôle nerveux et musculaire est imparfaitement assuré. Ce manque de stabilité et de contrôle entraîne leur émotivité, directement liée aux variations vasculaires : battements de cœur, rougeur, etc. ; et elles sont par là sujettes aux manifestations convulsives : larmes, fou rire, crises de nerfs.

On voit que beaucoup de ces traits proviennent encore de la subordination de la femme à l'espèce. C'est là la conclusion la plus frappante de cet examen : elle est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus

violemment cette aliénation ; en aucune l'asservissement de l'organisme à la fonction reproductrice n'est plus impérieux ni plus difficilement accepté : crises de la puberté et de la ménopause, « malédiction » mensuelle, grossesse longue et souvent difficile, accouchement douloureux et parfois dangereux, maladies, accidents sont caractéristiques de la femelle humaine : on dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle contre lui davantage en s'affirmant comme individu. Si on la compare au mâle, celui-ci apparaît comme infiniment privilégié : sa vie génitale ne contrarie pas son existence personnelle ; elle se déroule d'une manière continue, sans crise et généralement sans accident. En moyenne les femmes vivent aussi longtemps que lui ; mais elles sont beaucoup plus souvent malades et il y a de nombreuses périodes où elles n'ont pas la disposition d'elles-mêmes.

Ces données biologiques sont d'une extrême importance : elles jouent dans l'histoire de la femme un rôle de premier plan, elles sont un élément essentiel de sa situation : dans toutes nos descriptions ultérieures nous aurons à nous y référer. Car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente tout autrement selon qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi nous les avons si longuement étudiées ; elles sont une des clefs qui permettent de comprendre la femme. Mais ce que nous refusons, c'est l'idée qu'elles constituent pour elle un destin figé. Elles ne suffisent pas à définir une hiérarchie des sexes ; elles n'expliquent pas pourquoi la femme est l'Autre ; elles ne la condamnent pas à conserver à jamais ce rôle subordonné.

*

**

On a prétendu souvent que la seule physiologie permettait de répondre à ces questions : la réussite individuelle a-t-elle les mêmes chances dans les deux sexes ? Lequel joue dans l'espèce le rôle le plus important ? Mais le premier de ces problèmes ne se présente pas du tout de la même manière pour la femme et pour les autres femelles, car les animaux constituent des espèces données dont il est possible de fournir des descriptions statiques : il suffit de grouper des observations pour décider si la jument est ou non aussi rapide que l'étalon, si les chimpanzés mâles réussissent les tests intellectuels mieux que leurs compagnes ; tandis que l'humanité est sans cesse en devenir. Il y a eu des savants matérialistes qui ont prétendu poser le problème d'une manière purement statique ; imbus de la théorie du parallélisme psychophysiologique, ils ont cherché à établir des comparaisons mathématiques entre les organismes mâles et femelles : et ils imaginaient que ces mesures définissaient immédiatement leurs

capacités fonctionnelles. Je citerai un exemple des discussions oiseuses qu'a suscitées cette méthode. Comme on supposait que, de quelque mystérieuse façon, le cerveau sécrète la pensée, il a semblé très important de décider si le poids moyen de l'encéphale féminin est ou non moindre que celui de l'encéphale mâle. On a trouvé qu'en moyenne le premier pèse 1 220 grammes et le second 1 360, le poids de l'encéphale féminin variant de 1 000 à 1 500 grammes et celui des hommes de 1 150 à 1 700. Mais le poids absolu n'est pas significatif ; c'est du poids relatif qu'on a donc résolu de tenir compte. On trouve qu'il est de 1/48,4 chez l'homme et 1/44,2 pour la femme. Elle serait donc avantagée. Non, il faut encore rectifier : en de telles comparaisons, c'est l'organisme le plus petit qui semble toujours privilégié ; pour faire correctement abstraction du corps en comparant deux groupes d'individus, il faut diviser le poids de l'encéphale par la puissance 0,56 du poids du corps s'ils appartiennent à la même espèce. On considère qu'hommes et femmes représentent deux types différents. On arrive donc aux résultats suivants :

Pour l'homme : $P \ 0,56 = 498 \ 1 \ 360 / 498 = 2,73$

Pour la femme : $P \ 0,56 = 446 \ 1 \ 220 / 446 = 2,74$

On aboutit à l'égalité. Mais ce qui enlève beaucoup d'intérêt à ces débats soigneux c'est que nul rapport n'a pu être établi entre le poids de l'encéphale et le développement de l'intelligence. On ne saurait pas davantage donner une interprétation psychique des formules chimiques qui définissent les hormones mâles et femelles. Quant à nous nous rejetons catégoriquement l'idée d'un parallélisme psychophysiologique ; c'est une doctrine dont les fondements ont été depuis longtemps et définitivement sapés. Si je la signale c'est que, philosophiquement et scientifiquement ruinée, elle hante encore bien des esprits : on a vu que traînent encore en certains de plus antiques survivances. Nous refusons aussi tout système de références qui sous-entend l'existence d'une hiérarchie *naturelle* de valeurs, par exemple d'une hiérarchie évolutive ; il est oiseux de se demander si le corps féminin est ou non plus infantile que celui de l'homme, s'il se rapproche plus ou moins de celui des primates supérieurs, etc. Toutes ces dissertations qui mélangent un vague naturalisme avec une éthique ou une esthétique encore plus vagues ne sont que pur verbiage. C'est seulement dans une perspective humaine qu'on peut comparer dans l'espèce humaine la femelle et le mâle. Mais la définition de l'homme, c'est qu'il est un être qui n'est pas donné, qui se fait être ce qu'il est. Comme l'a dit très justement Merleau-Ponty, l'homme n'est pas une

espèce naturelle : c'est une idée historique. La femme n'est pas une réalité figée, mais un devenir ; c'est dans son devenir qu'il faudrait la confronter à l'homme, c'est-à-dire qu'il faudrait définir ses *possibilités* : ce qui fausse tant de débats c'est qu'on veut la réduire à ce qu'elle a été, à ce qu'elle est aujourd'hui, cependant qu'on pose la question de ses capacités ; le fait est que des capacités ne se manifestent avec évidence que lorsqu'elles ont été réalisées : mais le fait est aussi que lorsqu'on considère un être qui est transcendance et dépassement, on ne peut jamais arrêter les comptes.

Cependant, dira-t-on, dans la perspective que j'adopte – celle de Heidegger, de Sartre, de Merleau-Ponty –, si le corps n'est pas une *chose*, il est une situation : c'est notre prise sur le monde et l'esquisse de nos projets. La femme est plus faible que l'homme ; elle possède moins de force musculaire, moins de globules rouges, une moindre capacité respiratoire ; elle court moins vite, soulève des poids moins lourds, il n'y a à peu près aucun sport où elle puisse entrer en compétition avec lui ; elle ne peut pas affronter le mâle dans la lutte. À cette faiblesse s'ajoutent l'instabilité, le manque de contrôle et la fragilité dont nous avons parlé : ce sont des faits. Sa prise sur le monde est donc plus restreinte ; elle a moins de fermeté et moins de persévérance dans des projets qu'elle est aussi moins capable d'exécuter. C'est dire que sa vie individuelle est moins riche que celle de l'homme.

En vérité ces faits ne sauraient se nier : mais ils ne portent pas en eux-mêmes leur sens. Dès que nous acceptons une perspective humaine, définissant le corps à partir de l'existence, la biologie devient une science abstraite ; au moment où la donnée physiologique (infériorité musculaire) revêt une signification, celle-ci apparaît aussitôt comme dépendant de tout un contexte ; la « faiblesse » ne se révèle comme telle qu'à la lumière des buts que l'homme se propose, des instruments dont il dispose et des lois qu'il s'impose. S'il ne voulait pas appréhender le monde, l'idée même de *prise* sur les choses n'aurait pas de sens ; quand dans cette appréhension le plein emploi de la force corporelle n'est pas exigé, au-dessous du minimum utilisable, les différences s'annulent ; là où les mœurs interdisent la violence, l'énergie musculaire ne saurait fonder une domination : il faut des références existentielles, économiques et morales pour que la notion de *faiblesse* puisse être concrètement définie. On a dit que l'espèce humaine était une *antiphysis* ; l'expression n'est pas tout à fait exacte car l'homme ne saurait contredire le donné ; mais c'est par la manière dont il l'assume qu'il en constitue la vérité ; la nature n'a de réalité pour lui qu'en tant qu'elle est reprise par son action : sa propre nature ne fait pas exception. Pas plus que sa prise sur le monde, il n'est possible de mesurer dans l'abstrait la charge que constitue pour la

femme la fonction génératrice : le rapport de la maternité à la vie individuelle est naturellement réglé chez les animaux par le cycle du rut et des saisons ; il est indéfini chez la femme ; seule la société peut en décider ; selon qu'elle réclame plus ou moins de naissances, selon les conditions hygiéniques dans lesquelles se déroulent grossesse et accouchement, l'asservissement de la femme à l'espèce est plus ou moins étroit. Ainsi, si l'on peut dire que parmi les animaux supérieurs l'existence individuelle s'affirme plus impérieusement chez le mâle que chez la femelle, dans l'humanité les « possibilités » individuelles dépendent de la situation économique et sociale.

De toute manière, il n'arrive pas toujours que les privilèges individuels du mâle lui confèrent au sein de l'espèce la supériorité ; la femelle reconquiert dans la maternité une autre sorte d'autonomie. Quelquefois, il impose sa domination : c'est le cas, par exemple, des singes étudiés par Zuckermann ; mais souvent les deux moitiés du couple mènent une vie séparée ; le lion partage avec la lionne à égalité les soins du foyer. Ici encore le cas de l'espèce humaine ne se laisse réduire à aucun autre ; ce n'est pas comme individus que les hommes se définissent d'abord ; jamais hommes et femmes ne se sont défiés en combats singuliers ; le couple est un *mitsein* originel ; et lui-même apparaît toujours comme un élément fixe ou transitoire d'une collectivité plus vaste ; au sein de ces sociétés, qui du mâle ou de la femelle est le plus nécessaire à l'espèce ? Au niveau des gamètes, au niveau des fonctions biologiques du coït et de la gestation, le principe mâle crée pour maintenir, le principe femelle maintient pour créer : que devient cette division dans la vie sociale ? Pour les espèces fixées à des organismes étrangers ou à des substrata, pour celles à qui la nature dispense des aliments en abondance et sans effort, le rôle du mâle se borne à la fécondation ; quand il faut quêter, chasser, lutter pour assurer la nourriture nécessaire aux petits, le mâle concourt souvent à leur entretien ; ce concours devient absolument indispensable dans une espèce où les enfants demeurent incapables de subvenir à leurs besoins longtemps après que la mère a cessé de les allaiter : alors le travail du mâle prend une extrême importance ; les vies qu'il a suscitées ne se maintiendraient pas sans lui. Il suffit d'un mâle pour féconder chaque année quantité de femelles : mais pour qu'après leur naissance les enfants survivent, pour les défendre contre les ennemis, pour arracher à la nature tout ce dont ils ont besoin, ce sont les mâles qui sont nécessaires. L'équilibre des forces productrices et des forces reproductrices se réalise différemment aux divers moments économiques de l'histoire humaine, et ils conditionnent le rapport du mâle et de la femelle aux enfants et par suite entre eux. Mais nous sortons alors du domaine de la biologie : à sa seule lumière on ne saurait poser la primauté d'un des sexes quant au rôle qu'il joue pour

perpétuer l'espèce.

Enfin une société n'est pas une espèce : en elle l'espèce se réalise comme existence ; elle se transcende vers le monde et vers l'avenir ; ses mœurs ne se déduisent pas de la biologie ; les individus ne sont jamais abandonnés à leur nature, ils obéissent à cette seconde nature qu'est la coutume et dans laquelle se reflètent des désirs et des craintes qui traduisent leur attitude ontologique. Ce n'est pas en tant que corps, c'est en tant que corps assujetti à des tabous, à des lois, que le sujet prend conscience de lui-même et s'accomplit : c'est au nom de certaines valeurs qu'il se valorise. Et encore une fois ce n'est pas la physiologie qui saurait fonder des valeurs : plutôt, les données biologiques revêtent celles que l'existant leur confère. Si le respect ou la peur qu'inspire la femme interdisent d'user de violence envers elle, la supériorité musculaire du mâle n'est pas source de pouvoir. Si les mœurs veulent – comme en certaines tribus indiennes – que ce soient les jeunes filles qui se choisissent des maris, ou si c'est le père qui décide des mariages, l'agressivité sexuelle du mâle ne lui confère aucune initiative, aucun privilège. La liaison intime de la mère à l'enfant sera source pour elle de dignité ou d'indignité selon la valeur accordée à l'enfant et qui est très variable ; cette liaison même, on l'a dit, sera reconnue ou non selon les préjugés sociaux.

Ainsi, c'est à la lumière d'un contexte ontologique, économique, social et psychologique que nous aurons à éclairer les données de la biologie. L'asservissement de la femme à l'espèce, les limites de ses capacités individuelles sont des faits d'une extrême importance ; le corps de la femme est un des éléments essentiels de la situation qu'elle occupe en ce monde. Mais ce n'est pas non plus lui qui suffit à la définir ; il n'a de réalité vécue qu'en tant qu'assumé par la conscience à travers des actions et au sein d'une société ; la biologie ne suffit pas à fournir une réponse à la question qui nous préoccupe : pourquoi la femme est-elle l'*Autre* ? Il s'agit de savoir comment en elle la nature a été reprise au cours de l'Histoire ; il s'agit de savoir ce que l'humanité a fait de la femelle humaine.

CHAPITRE II

LE POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE

L'immense progrès que la psychanalyse a réalisé sur la psychophysiologie, c'est de considérer qu'aucun facteur n'intervient dans la vie psychique sans avoir revêtu un sens humain ; ce n'est pas le corps-objet décrit par les savants qui existe concrètement, mais le corps vécu par le sujet. La femme est une femelle, dans la mesure où elle s'éprouve comme telle. Il y a des données biologiquement essentielles et qui n'appartiennent pas à sa situation vécue : ainsi la structure de l'ovule ne s'y reflète pas ; au contraire un organe sans grande importance biologique tel que le clitoris y joue un rôle de premier plan. Ce n'est pas la nature qui définit la femme : c'est celle-ci qui se définit en reprenant la nature à son compte dans son affectivité.

Dans cette perspective s'est édifié tout un système : nous n'entendons pas ici le critiquer dans son ensemble mais seulement examiner sa contribution à l'étude de la femme. Ce n'est pas une entreprise facile que de discuter *la* psychanalyse. Comme toutes les religions – christianisme, marxisme – elle se montre, sur un fond de concepts rigides, d'une souplesse gênante. Tantôt les mots y sont pris dans leur sens le plus réduit, le terme phallus par exemple désignant très exactement cette excroissance charnue qu'est un sexe mâle ; tantôt indéfiniment élargis ils prennent une valeur symbolique : le phallus exprimerait tout l'ensemble du caractère et de la situation virils. Si on attaque la lettre de la doctrine, le psychanalyste prétend qu'on en méconnaît l'esprit ; si on en approuve l'esprit, il veut aussitôt vous enfermer dans la lettre. La doctrine n'a pas d'importance, dit celui-ci : la psychanalyse est une méthode ; mais le succès de la méthode fortifie le doctrinaire dans sa foi. D'ailleurs où rencontrer le vrai visage de la psychanalyse, sinon chez les psychanalystes ? Mais parmi ceux-ci comme parmi les chrétiens et les marxistes, il existe des hérétiques ; et plus d'un psychanalyste a déclaré que « les pires ennemis de la psychanalyse ce sont les psychanalystes ». En dépit d'une précision scolastique souvent pédante, beaucoup d'équivoques n'ont pas été dissipées. Comme l'ont fait remarquer Sartre et Merleau-Ponty, la proposition « la sexualité est coextensive à l'existence » peut s'entendre de deux manières très différentes ; on peut vouloir dire que tout avatar de l'existant a une signification sexuelle, ou que tout phénomène sexuel a un sens existentiel : entre ces deux affirmations, une conciliation est

possible ; mais souvent on se borne à glisser de l'une à l'autre. D'ailleurs dès qu'on distingue « sexuel » et « génital » la notion de sexualité devient floue. « Le sexuel chez Freud c'est l'aptitude intrinsèque à déclencher le génital », dit Dalbiez. Mais rien de plus trouble que l'idée d'« aptitude » c'est-à-dire de possible : seule la réalité fait la preuve indubitable de la possibilité. Freud a refusé n'étant pas philosophe de justifier philosophiquement son système ; ses disciples prétendent que par là il élude toute attaque d'ordre métaphysique. Cependant, il y a derrière toutes ses affirmations des postulats métaphysiques : utiliser son langage, c'est adopter une philosophie. Ce sont ces confusions mêmes qui, rendant la critique malaisée, l'exigent.

Freud ne s'est pas beaucoup soucié du destin de la femme ; il est clair qu'il en a calqué la description sur celle du destin masculin dont il s'est borné à modifier quelques traits. Avant lui, le sexologue Marañon avait déclaré : « En tant qu'énergie différenciée, la libido est, peut-on dire, une force de sens viril. Nous en dirons autant de l'orgasme. » Selon lui les femmes qui atteignent l'orgasme sont des femmes « viriloïdes » ; l'élan sexuel est « à sens unique » et la femme est seulement à moitié du chemin⁽²⁷⁾. Freud ne va pas jusque-là ; il admet que la sexualité de la femme est aussi évoluée que celle de l'homme ; mais il ne l'étudie guère en elle-même. Il écrit : « La libido est de façon constante et régulière d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme. » Il refuse de poser dans son originalité la libido féminine : elle lui apparaîtra donc nécessairement comme une déviation complexe de la libido humaine en général. Celle-ci se développe d'abord, pense-t-il, d'une manière identique dans les deux sexes : tous les enfants traversent une phase orale qui les fixe sur le sein maternel, puis une phase anale et enfin ils atteignent la phase génitale ; c'est à ce moment qu'ils se différencient. Freud a mis en lumière un fait dont on n'avait pas reconnu avant lui toute l'importance : l'érotisme masculin se localise définitivement dans le pénis ; tandis qu'il y a chez la femme deux systèmes érotiques distincts : l'un clitoridien qui se développe au stade infantile et l'autre vaginal qui ne s'épanouit qu'après la puberté ; quand le garçon arrive à la phase génitale, son évolution est achevée ; il faudra qu'il passe de l'attitude auto-érotique où le plaisir est visé dans sa subjectivité, à une attitude hétéro-érotique qui liera le plaisir à un objet, normalement la femme ; ce passage se produira au moment de la puberté à travers une phase narcissique : mais le pénis demeurera comme dans l'enfance l'organe érotique privilégié. La femme devra aussi à travers le narcissisme objectiver sur l'homme sa libido ; mais le processus sera beaucoup plus complexe parce qu'il faudra que du plaisir clitoridien elle passe au plaisir vaginal. Il n'y a qu'une étape génitale pour

l'homme tandis qu'il y en a deux chez la femme ; elle risque bien davantage de ne pas arriver au bout de son évolution sexuelle, de demeurer au stade infantile et en conséquence de développer des névroses.

Déjà au stade auto-érotique, l'enfant s'attache plus ou moins fortement à un objet : le garçon se fixe sur sa mère et veut s'identifier à son père ; il s'effraie de cette prétention, et il craint que pour l'en punir son père ne le mutile ; du « complexe d'Œdipe » naît le « complexe de castration » ; il développe alors des sentiments d'agressivité à l'égard du père mais en même temps il intériorise son autorité : ainsi se constitue le Surmoi qui censure les tendances incestueuses ; ces tendances sont refoulées, le complexe est liquidé, et le fils est délivré du père, qu'il a en fait installé en lui-même sous la figure de règles morales. Le Surmoi est d'autant plus fort que le complexe d'Œdipe a été plus défini et plus rigoureusement combattu. Freud a d'abord décrit de manière tout à fait symétrique l'histoire de la fillette ; ensuite il a donné à la forme féminine du complexe infantile le nom de complexe d'Électre ; mais il est clair qu'il l'a défini moins en lui-même qu'à partir de sa figure masculine ; il admet cependant entre les deux une différence très importante : la petite fille a d'abord une fixation maternelle alors que le garçon n'est à aucun moment attiré sexuellement par le père ; cette fixation est une survivance de la phase orale ; l'enfant s'identifie alors au père ; mais vers l'âge de cinq ans, elle découvre la différence anatomique des sexes et elle réagit à l'absence de pénis par un complexe de castration : elle s'imagine avoir été mutilée et en souffre ; elle doit alors renoncer à ses prétentions viriles, elle s'identifie à la mère et cherche à séduire son père. Complexe de castration et complexe d'Électre se renforcent l'un l'autre ; le sentiment de frustration de la fillette est d'autant plus cuisant qu'aimant son père elle se voudrait semblable à lui ; et inversement ce regret fortifie son amour : c'est par la tendresse qu'elle inspire au père qu'elle peut compenser son infériorité. La fillette éprouve à l'égard de sa mère un sentiment de rivalité, d'hostilité. Puis chez elle aussi le Surmoi se constitue, les tendances incestueuses sont refoulées ; mais le Surmoi est plus fragile : le complexe d'Électre est moins net que l'Œdipe, du fait que la première fixation a été maternelle ; et puisque le père était lui-même l'objet de cet amour qu'il condamnait, ses interdits avaient moins de force que dans le cas du fils rival. Comme son évolution génitale, on voit que l'ensemble du drame sexuel est plus complexe pour la petite fille que pour ses frères : elle peut être tentée de réagir au complexe de castration en refusant sa féminité, en s'entêtant à convoiter un pénis et à s'identifier au père ; cette attitude la conduira à demeurer au stade clitoridien, à devenir frigide ou à se tourner vers l'homosexualité.

Les deux reproches essentiels que l'on peut adresser à cette description viennent du fait que Freud l'a calquée sur un modèle masculin. Il suppose que la femme se sent un homme mutilé : mais l'idée de mutilation implique une comparaison et une valorisation ; beaucoup de psychanalystes admettent aujourd'hui que la fillette regrette le pénis sans supposer cependant qu'elle en a été dépouillée ; ce regret même n'est pas si général ; et il ne saurait naître d'une simple confrontation anatomique ; quantité de petites filles ne découvrent que tardivement la constitution masculine ; et, si elles la découvrent, c'est seulement par la vue ; le garçon a de son pénis une expérience vivante qui lui permet d'en tirer de l'orgueil, mais cet orgueil n'a pas un corrélatif immédiat dans l'humiliation de ses sœurs car celles-ci ne connaissent l'organe masculin que dans son extériorité : cette excroissance, cette fragile tige de chair peut ne leur inspirer que de l'indifférence et même du dégoût ; la convoitise de la fillette, lorsqu'elle apparaît, résulte d'une valorisation préalable de la virilité : Freud la prend pour accordée quand il faudrait en rendre compte(28). D'autre part, faute de s'inspirer d'une description originale de la libido féminine, la notion de complexe d'Électre est très vague. Déjà chez les garçons la présence d'un complexe d'Œdipe d'ordre proprement génital est loin d'être générale ; mais, sauf de très rares exceptions, on ne saurait admettre que le père soit pour sa fille une source d'excitation génitale ; un des grands problèmes de l'érotisme féminin, c'est que le plaisir clitoridien s'isole : c'est seulement vers la puberté, en liaison avec l'érotisme vaginal, que se développent dans le corps de la femme quantité de zones érogènes ; dire que chez une enfant de dix ans les baisers et caresses du père ont une « aptitude intrinsèque » à déclencher le plaisir clitoridien, c'est une assertion qui dans la majorité des cas n'a aucun sens. Si on admet que le « complexe d'Électre » n'a qu'un caractère affectif très diffus, alors on pose toute la question de l'affectivité que le freudisme ne nous donne pas le moyen de définir dès qu'on la distingue de la sexualité. De toute manière ce n'est pas la libido féminine qui divinise le père : la mère n'est pas divinisée par le désir qu'elle inspire au fils ; le fait que le désir féminin se porte sur un être souverain lui donne un caractère original ; mais elle n'est pas constitutive de son objet, elle le subit. La souveraineté du père est un fait d'ordre social : et Freud échoue à en rendre compte ; il avoue lui-même qu'il est impossible de savoir quelle autorité a décidé à un moment de l'Histoire que le père l'emporterait sur la mère : cette décision représente selon lui un progrès, mais dont on ne connaît pas les causes. « Ce ne peut être ici l'autorité paternelle puisque cette autorité n'a précisément été conférée au père que par le progrès », écrit-il dans son dernier ouvrage(29).

C'est pour avoir compris l'insuffisance d'un système qui fait reposer

sur la seule sexualité le développement de la vie humaine qu'Adler s'est séparé de Freud : il entend la réintégrer à la personnalité totale ; tandis que chez Freud toutes les conduites apparaissent comme provoquées par le désir c'est-à-dire par la recherche du plaisir, l'homme apparaît à Adler comme visant certains buts ; au mobile, il substitue des motifs, une finalité, des plans ; il fait à l'intelligence une place si grande que souvent le sexuel ne prend à ses yeux qu'une valeur symbolique. Selon ses théories le drame humain se décompose en trois moments : il y a chez tout individu une volonté de puissance mais qui s'accompagne d'un complexe d'infériorité ; ce conflit le conduit à user de mille subterfuges pour éviter l'épreuve du réel qu'il craint de ne pas savoir surmonter ; le sujet établit une distance entre lui et la société qu'il redoute : de là proviennent les névroses qui sont un trouble du sens social. En ce qui concerne la femme, son complexe d'infériorité prend la forme d'un refus honteux de sa féminité : ce n'est pas l'absence du pénis qui provoque ce complexe mais tout l'ensemble de la situation ; la fillette n'envie le phallus que comme le symbole des privilèges accordés aux garçons ; la place qu'occupe le père dans la famille, l'universelle prépondérance des mâles, l'éducation, tout la confirme dans l'idée de la supériorité masculine. Plus tard, au cours des rapports sexuels, la posture même du coït qui place la femme sous l'homme est une humiliation nouvelle. Elle réagit par une « protestation virile » ; ou bien elle cherche à se masculiniser, ou bien avec des armes féminines elle engage la lutte contre l'homme. C'est par la maternité qu'elle peut retrouver dans l'enfant un équivalent du pénis. Mais ceci suppose qu'elle commence par s'accepter intégralement comme femme, donc qu'elle assume son infériorité. Elle est divisée contre elle-même beaucoup plus profondément que l'homme.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les différences théoriques qui séparent Adler de Freud et sur les possibilités d'une réconciliation : ni l'explication par le mobile ni l'explication par le motif ne sont jamais suffisantes : tout mobile pose un motif, mais le motif n'est jamais appréhendé qu'à travers un mobile ; une synthèse de l'adlérisme et du freudisme semble donc réalisable. En fait, tout en faisant intervenir des notions de but et de finalité, Adler garde intégralement l'idée d'une causalité psychique ; il est un peu par rapport à Freud dans le rapport de l'énergétisme au mécanisme : qu'il s'agisse de choc ou de force attractive, le physicien admet toujours le déterminisme. C'est là le postulat commun à tous les psychanalystes : l'histoire humaine s'explique selon eux par un jeu d'éléments déterminés. Tous assignent à la femme le même destin. Son drame se ramène au conflit entre ses tendances « viriloïdes » et « féminines » ; les premières se réalisent dans le système clitoridien, les secondes dans l'érotisme vaginal ; infantilement elle s'identifie au père ; puis elle éprouve un sentiment

d'infériorité à l'égard de l'homme et elle est mise dans l'alternative ou bien de maintenir son autonomie, de se viriliser – ce qui sur le fond d'un complexe d'infériorité provoque une tension qui risque d'entraîner des névroses ; ou bien de trouver dans la soumission amoureuse un heureux accomplissement d'elle-même, solution qui lui est facilitée par l'amour qu'elle portait au père souverain ; c'est lui qu'elle recherche dans l'amant ou le mari, et l'amour sexuel s'accompagne chez elle du désir d'être dominée. Elle sera récompensée par la maternité qui lui restitue une nouvelle sorte d'autonomie. Ce drame apparaît comme doué d'un dynamisme propre ; il cherche à se dérouler à travers tous les accidents qui le défigurent et chaque femme le subit passivement.

Les psychanalystes ont beau jeu de trouver de leurs théories des confirmations empiriques : on sait qu'en compliquant assez subtilement le système de Ptolémée on a pu longtemps soutenir qu'il rendait exactement compte de la position des planètes ; en superposant à l'Œdipe un Œdipe inversé, en montrant en toute angoisse un désir, on réussira à intégrer au freudisme les faits mêmes qui le contredisent. On ne peut jamais saisir une forme qu'à partir d'un fond et la manière dont la forme est appréhendée découpe derrière elle ce fond en traits positifs ; ainsi, si l'on s'obstine à décrire une histoire singulière dans une perspective freudienne, on retrouvera derrière elle le schéma freudien ; seulement quand une doctrine oblige à multiplier les explications secondaires d'une manière indéfinie et arbitraire, quand l'observation découvre autant d'anomalies que de cas normaux, il est préférable d'abandonner les anciens cadres. Aussi bien aujourd'hui chaque psychanalyste s'emploie à assouplir à sa manière les concepts freudiens ; il tente des conciliations ; par exemple un psychanalyste contemporain écrit : « Du moment qu'il y a complexe, il y a par définition plusieurs composantes... Le complexe consiste dans le groupement de ces éléments disparates et non dans la représentation de l'un d'entre eux par les autres(30). » Mais l'idée d'un simple groupement d'éléments est inacceptable : la vie psychique n'est pas une mosaïque ; elle est tout entière en chacun de ses moments et il faut respecter cette unité. Ceci n'est possible qu'en retrouvant à travers les faits disparates l'intentionnalité originelle de l'existence. Faute de remonter à cette source, l'homme apparaît comme un champ de bataille entre des pulsions et des interdits également dénués de sens et contingents. Il y a chez tous les psychanalystes un refus systématique de l'idée de choix et de la notion de valeur qui en est corrélative ; c'est là ce qui constitue la faiblesse intrinsèque du système. Ayant coupé pulsions et interdits du choix existentiel, Freud échoue à nous en expliquer l'origine : il les prend pour donnés. Il a tenté de remplacer la notion de valeur par celle d'autorité ; mais il convient dans *Moïse et*

son peuple qu'il n'a aucun moyen de rendre compte de cette autorité. L'inceste, par exemple, est défendu parce que le père l'a défendu : mais pourquoi cette défense ? c'est mystère. Le Surmoi intériorise des ordres et des défenses émanant d'une tyrannie arbitraire ; les tendances instinctives sont là, on ne sait pas pourquoi ; ces deux réalités sont hétérogènes parce qu'on a posé la morale comme étrangère à la sexualité ; l'unité humaine apparaît comme brisée, il n'y a pas de passage de l'individu à la société : Freud est obligé pour les réunir d'inventer d'étranges romans(31). Adler a bien vu que le complexe de castration ne pouvait s'expliquer que dans un contexte social ; il a abordé le problème de la valorisation, mais il n'est pas remonté à la source ontologique des valeurs reconnues par la société et il n'a pas compris que des valeurs étaient engagées dans la sexualité proprement dite, ce qui l'a conduit à en méconnaître l'importance.

Assurément, la sexualité joue dans la vie humaine un rôle considérable : on peut dire qu'elle la pénètre tout entière ; déjà la physiologie nous a montré que la vie des testicules et celle de l'ovaire se confondent avec celle du soma. L'existant est un corps sexué ; dans ses rapports aux autres existants qui sont aussi des corps sexués, la sexualité est donc toujours engagée ; mais si corps et sexualité sont des expressions concrètes de l'existence, c'est aussi à partir de celle-ci qu'on peut en découvrir les significations : faute de cette perspective la psychanalyse prend pour accordés des faits inexplicables. Par exemple, on nous dit que la fillette a *honte* d'uriner accroupie, les fesses nues : mais qu'est-ce que la honte ? De même, avant de se demander si le mâle est orgueilleux parce qu'il a un pénis ou si dans le pénis s'exprime son orgueil, il faut savoir ce qu'est l'orgueil et comment la prétention du sujet peut s'incarner en un objet. Il ne faut pas prendre la sexualité comme une donnée irréductible ; il y a chez l'existant une « recherche de l'être » plus originelle ; la sexualité n'est qu'un de ces aspects. C'est ce que montre Sartre dans *l'Être et le Néant* ; c'est ce que dit aussi Bachelard dans ses ouvrages sur la Terre, l'Air, l'Eau : les psychanalystes considèrent que la vérité première de l'homme c'est son rapport avec son propre corps et le corps de ses semblables au sein de la société ; mais l'homme porte un intérêt primordial à la substance du monde naturel qui l'entoure et qu'il essaie de découvrir dans le travail, le jeu, dans toutes les expériences de « l'imagination dynamique » ; l'homme prétend rejoindre concrètement l'existence à travers le monde tout entier, appréhendé de toutes les façons possibles. Pétrir la terre, creuser un trou, ce sont des activités aussi originelles que l'étreinte, que le coït : on se trompe en y voyant seulement des symboles sexuels ; le trou, le visqueux, l'entaille, la dureté, l'intégrité sont des réalités premières ; l'intérêt que l'homme leur porte n'est pas dicté par la libido mais plutôt la libido sera colorée par la manière dont elles se sont

découvertes à lui. Ce n'est pas parce qu'elle symbolise la virginité féminine que l'intégrité fascine l'homme : mais c'est son amour de l'intégrité qui lui rend la virginité précieuse. Le travail, la guerre, le jeu, l'art définissent des manières d'être au monde qui ne se laissent réduire à aucune autre ; elles découvrent des qualités qui interfèrent avec celles que révèle la sexualité ; c'est à la fois à travers elles et à travers ces expériences érotiques que l'individu se choisit. Mais seul un point de vue ontologique permet de restituer l'unité de ce choix.

C'est cette notion de choix que repousse le plus violemment le psychanalyste au nom du déterminisme et de « l'inconscient collectif » ; cet inconscient fournirait à l'homme des images toutes faites et un symbolisme universel ; c'est lui qui expliquerait les analogies des rêves, des actes manqués, des délires, des allégories et des destinées humaines ; parler de liberté ce serait se refuser la possibilité d'expliquer ces troublantes concordances. Mais l'idée de liberté n'est pas incompatible avec l'existence de certaines constances. Si la méthode psychanalytique est souvent féconde malgré les erreurs de la théorie, c'est qu'il y a dans toute l'histoire singulière des données dont nul ne songe à nier la généralité : les situations et les conduites se répètent ; c'est au sein de la généralité et de la répétition que jaillit le moment de la décision. « L'anatomie, c'est le destin », disait Freud ; à ce mot fait écho celui de Merleau-Ponty : « Le corps, c'est la généralité. » L'existence est une à travers la séparation des existants : elle se manifeste dans des organismes analogues ; il y aura donc des constantes dans la liaison de l'ontologique et du sexuel. À une époque donnée, les techniques, la structure économique et sociale d'une collectivité découvrent à tous ses membres un monde identique : il y aura aussi une relation constante de la sexualité aux formes sociales ; des individus analogues, placés dans des conditions analogues, saisiront dans le donné des significations analogues ; cette analogie ne fonde pas une rigoureuse universalité, mais elle permet de retrouver dans les histoires individuelles des types généraux. Le symbole ne nous apparaît pas comme une allégorie élaborée par un mystérieux inconscient : c'est l'appréhension d'une signification à travers un *analogon* de l'objet signifiant ; du fait de l'identité de la situation existentielle à travers tous les existants et de l'identité de la facticité qu'ils ont à affronter, les significations se dévoilent de la même manière à quantité d'individus ; le symbolisme n'est pas tombé du ciel ni surgi des profondeurs souterraines : il a été élaboré, tout comme le langage, par la réalité humaine qui est *mitsein* en même temps que séparation ; et ceci explique que l'invention singulière y ait aussi sa place : pratiquement la méthode psychanalyste est bien obligée de l'admettre, que la doctrine l'y autorise ou non. Cette perspective nous permet par exemple de comprendre la valeur généralement accordée

au pénis(32). Il est impossible d'en rendre compte sans partir d'un fait existentiel : la tendance du sujet à l'*aliénation* ; l'angoisse de sa liberté conduit le sujet à se rechercher dans les choses, ce qui est une manière de se fuir ; c'est une tendance si fondamentale qu'aussitôt après le sevrage, quand il est séparé du Tout, l'enfant s'efforce de saisir dans les glaces, dans le regard de ses parents son existence aliénée. Les primitifs s'aliènent dans le mana, dans le totem ; les civilisés dans leur âme individuelle, dans leur moi, leur nom, leur propriété, leur ouvrage : c'est là la première tentation de l'inauthenticité. Le pénis est singulièrement propre à jouer pour le petit garçon ce rôle de « double » : c'est pour lui un objet étranger en même temps qu'il est lui-même ; c'est un jouet, une poupée et c'est sa propre chair ; parents et nourrices le traitent comme une petite personne. On conçoit alors qu'il devienne pour l'enfant « un *alter ego* d'habitude plus rusé, plus intelligent et plus adroit que l'individu(33) » ; du fait que la fonction urinaire et plus tard l'érection sont à mi-chemin entre les processus volontaires et les processus spontanés, du fait qu'il est une source capricieuse, quasi étrangère d'un plaisir subjectivement ressenti, le pénis est posé par le sujet comme soi-même et autre que soi-même ; la transcendance spécifique s'incarne en lui de manière saisissable et il est source de fierté ; parce que le phallus est séparé, l'homme peut intégrer à son individualité la vie qui le déborde. On conçoit alors que la longueur du pénis, la puissance du jet urinaire, de l'érection, de l'éjaculation deviennent pour lui la mesure de sa valeur propre(34). Ainsi il est constant que le phallus incarne charnellement la transcendance ; comme il est aussi constant que l'enfant se sente transcendé, c'est-à-dire frustré de sa transcendance, par le père, on retrouvera donc l'idée freudienne de « complexe de castration ». Privée de cet *alter ego* la petite fille ne s'aliène pas dans une chose saisissable, ne se récupère pas : par là elle est conduite à se faire tout entière objet, à se poser comme l'Autre ; la question de savoir si elle s'est ou non comparée aux garçons est secondaire ; l'important c'est que, même non connue par elle, l'absence du pénis l'empêche de se rendre présente à elle-même en tant que sexe ; il en résultera maintes conséquences. Mais ces constantes que nous signalons ne définissent pas néanmoins un destin : le phallus prend tant de valeur parce qu'il symbolise une souveraineté qui se réalise en d'autres domaines. Si la femme réussissait à s'affirmer comme sujet, elle inventerait des équivalents du phallus : la poupée où s'incarne la promesse de l'enfant peut devenir une possession plus précieuse que le pénis(35). Il y a des sociétés à filiation utérine où les femmes détiennent les *masques* dans lesquels la collectivité s'aliène ; le pénis alors perd beaucoup de sa gloire. Ce n'est qu'au sein de la situation saisie dans sa totalité que le privilège anatomique fonde un véritable privilège humain. La psychanalyse ne

saurait trouver sa vérité que dans le contexte historique.

Pas plus qu'il ne suffit de dire que la femme est une femelle, on ne peut la définir par la conscience qu'elle prend de sa féminité : elle en prend conscience au sein de la société dont elle est membre. Interiorisant l'inconscient et toute la vie psychique, le langage même de la psychanalyse suggère que le drame de l'individu se déroule en lui : les mots de complexe, tendances, etc., l'impliquent. Mais une vie est une relation au monde ; c'est en se choisissant à travers le monde que l'individu se définit ; c'est vers le monde qu'il faudra nous tourner pour répondre aux questions qui nous préoccupent. En particulier la psychanalyse échoue à expliquer pourquoi la femme est *l'Autre*. Car Freud même admet que le prestige du pénis s'explique par la souveraineté du père et il avoue qu'il ignore l'origine de la suprématie mâle.

Sans rejeter en bloc les apports de la psychanalyse dont certains aperçus sont féconds, nous refuserons donc sa méthode. D'abord nous ne nous bornerons pas à prendre la sexualité comme une donnée : que cette attitude soit courte, c'est ce que manifeste la pauvreté des descriptions touchant la libido féminine ; j'ai dit déjà que jamais les psychanalystes ne l'ont étudiée de front, mais seulement à partir de la libido mâle ; ils semblent ignorer la fondamentale ambivalence de l'attraction qu'exerce sur la femme le mâle. Freudiens et adlériens expliquent l'angoisse éprouvée par la femme devant le sexe masculin comme l'inversion d'un désir frustré. Stekel a mieux vu qu'il y a là une réaction originale ; mais il en rend compte d'une manière superficielle : la femme aurait peur de la défloration, de la pénétration, de la grossesse, de la douleur, et cette peur freinerait son désir ; cette explication est trop rationnelle. Au lieu d'admettre que le désir se déguise en angoisse ou est combattu par la crainte, il faudrait considérer comme une donnée originale cette sorte d'appel à la fois urgent et effrayé qu'est le désir femelle ; c'est la synthèse indissoluble de l'attraction et de la répulsion qui le caractérise. Il est remarquable que beaucoup de femelles animales fuient le coït au moment où elles le sollicitent : on les taxe de coquetterie, d'hypocrisie ; mais il est absurde de prétendre expliquer des comportements primitifs en les assimilant à des conduites complexes : ce sont eux au contraire qui sont à la source des attitudes qu'on appelle chez la femme coquetterie, hypocrisie. L'idée d'une « libido passive » déconcerte parce qu'on a défini la libido à partir du mâle comme pulsion, énergie ; mais on ne concevrait pas non plus *a priori* qu'une lumière puisse être à la fois jaune et bleue : il faut avoir l'intuition du vert. On cernerait davantage la réalité si au lieu de définir la libido en termes vagues d'« énergie » on confrontait la signification de la sexualité avec celle d'autres attitudes humaines : prendre, capter, manger, faire, subir, etc. ; car elle est un des modes

singuliers d'appréhender un objet ; il faudrait étudier aussi les qualités de l'objet érotique tel qu'il se donne non seulement dans l'acte sexuel mais dans la perception en général. Cet examen sort du cadre de la psychanalyse qui pose l'érotisme comme irréductible.

D'autre part, nous poserons tout autrement le problème de la destinée féminine : nous situerons la femme dans un monde de valeurs et nous donnerons à ses conduites une dimension de liberté. Nous pensons qu'elle a à choisir entre l'affirmation de sa transcendance et son aliénation en objet ; elle n'est pas le jouet de pulsions contradictoires ; elle invente des solutions entre lesquelles existe une hiérarchie éthique. Substituant à la valeur l'autorité, au choix la pulsion, la psychanalyse propose un ersatz de la morale : c'est l'idée de normalité. Cette idée est certes fort utile en thérapeutique ; mais elle a pris dans la psychanalyse en général une inquiétante extension. Le schéma descriptif se propose comme une loi ; et assurément une psychologie mécaniste ne saurait accepter la notion d'invention morale ; elle peut à la rigueur rendre compte du *moins* et jamais du plus ; à la rigueur elle admet des échecs, jamais des créations. Si un sujet ne reproduit pas dans sa totalité l'évolution considérée comme normale, on dira que l'évolution s'est arrêtée en route, on interprètera cet arrêt comme un manque, une négation et jamais comme une décision positive. C'est ce qui rend entre autres si choquante la psychanalyse des grands hommes : on nous dit que tel transfert, telle sublimation n'a pas réussi à s'effectuer en eux ; on ne suppose pas qu'ils l'ont peut-être refusé et que peut-être ils avaient à cela de bonnes raisons ; on ne veut pas considérer que leurs conduites ont pu être motivées par des fins librement posées ; c'est toujours dans sa liaison au passé et non en fonction d'un avenir vers lequel il se projette qu'on explique l'individu. Aussi ne nous en donne-t-on jamais qu'une image inauthentique et dans l'inauthenticité on ne saurait guère trouver d'autre critérium que la normalité. La description du destin féminin est de ce point de vue tout à fait frappante. Au sens où les psychanalystes l'entendent, « s'identifier » à la mère ou au père c'est *s'aliéner* en un modèle, c'est préférer au mouvement spontané de sa propre existence une image étrangère, c'est jouer à être. On nous montre la femme sollicitée entre deux modes d'aliénation ; il est bien évident que jouer à être un homme sera pour elle une source d'échec ; mais jouer à être une femme est aussi un leurre : être femme ce serait être l'objet, l'*Autre* ; et l'*Autre* demeure sujet au sein de sa démission. Le vrai problème pour la femme c'est refusant ces fuites de s'accomplir comme transcendance : il s'agit alors de voir quelles possibilités lui ouvrent ce qu'on appelle l'attitude virile et l'attitude féminine ; quand un enfant suit le chemin indiqué par tel ou tel de ses parents, ce peut être parce qu'il reprend librement leurs projets : sa conduite peut être le résultat

d'un choix motivé par des fins. Même chez Adler la volonté de puissance n'est qu'une sorte d'énergie absurde ; il appelle « protestation virile » tout projet où s'incarne la transcendance ; quand une fillette grimpe aux arbres c'est selon lui pour s'égaliser aux garçons : il n' imagine pas que grimper aux arbres lui plaît ; pour la mère l'enfant est tout autre chose qu'un « équivalent du pénis » ; peindre, écrire, faire de la politique ce ne sont pas seulement « de bonnes sublimations » : il y a là des buts qui sont voulus par eux-mêmes. Le nier, c'est fausser toute l'histoire humaine. On pourra remarquer un certain parallélisme entre nos descriptions et celle des psychanalystes. C'est que du point de vue des hommes – qui est celui qu'adoptent les psychanalystes mâles et femelles – on considère comme féminines les conduites d'aliénation, comme viriles celles où un sujet pose sa transcendance. Un historien de la femme, Donaldson, remarquait que les définitions « l'homme est un être humain mâle, la femme est un être humain femelle » ont été asymétriquement mutilées ; c'est singulièrement chez les psychanalystes que l'homme est défini comme être humain et la femme comme femelle : chaque fois qu'elle se comporte en être humain on dit qu'elle imite le mâle. Le psychanalyste nous décrit l'enfant et la jeune fille sollicitée de s'identifier au père et à la mère, partagée entre des tendances « viriloïdes » et « féminines » ; tandis que nous la concevons comme hésitant entre le rôle d'*objet*, d'*Autre* qui lui est proposé, et la revendication de sa liberté ; ainsi arrivera-t-il que nous tombions d'accord sur un certain nombre de faits : et en particulier quand nous considérons les chemins de fuite inauthentique qui s'offrent aux femmes. Mais nous ne leur accordons pas du tout la même signification que le freudien ou l'adlérien. Pour nous la femme se définit comme un être humain en quête de valeurs au sein d'un monde de valeurs, monde dont il est indispensable de connaître la structure économique et sociale ; nous l'étudierons dans une perspective existentielle à travers sa situation totale.

CHAPITRE III

LE POINT DE VUE DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

La théorie du matérialisme historique a mis en lumière de très importantes vérités. L'humanité n'est pas une espèce animale : c'est une réalité historique. La société humaine est un anti-physis : elle ne subit pas passivement la présence de la nature, elle la reprend à son compte. Cette reprise n'est pas une opération intérieure et subjective : elle s'effectue objectivement dans la praxis. Ainsi la femme ne saurait être considérée simplement comme un organisme sexué : parmi les données biologiques, seules ont une importance celles qui prennent dans l'action une valeur concrète ; la conscience que la femme prend d'elle-même n'est pas définie par sa seule sexualité : elle reflète une situation qui dépend de la structure économique de la société, structure qui traduit le degré de l'évolution technique auquel est parvenue l'humanité. On a vu que biologiquement les deux traits essentiels qui caractérisent la femme sont les suivants : sa prise sur le monde est moins étendue que celle de l'homme ; elle est plus étroitement asservie à l'espèce. Mais ces faits prennent une valeur tout à fait différente selon le contexte économique et social. Dans l'histoire humaine la prise sur le monde ne se définit jamais par le corps nu : la main, avec son pouce préhensif, déjà se dépasse vers l'instrument qui multiplie son pouvoir ; dès les plus anciens documents de la préhistoire, l'homme nous apparaît toujours comme armé. Au temps où il s'agissait de brandir de lourdes massues, de tenir en échec les bêtes sauvages, la faiblesse physique de la femme constituait une infériorité flagrante : il suffit que l'instrument réclame une force légèrement supérieure à celle dont la femme dispose pour qu'elle apparaisse comme radicalement impuissante. Mais il peut se faire au contraire que la technique annule la différence musculaire qui sépare l'homme de la femme : l'abondance ne crée de supériorité que dans la perspective d'un besoin ; il n'est pas mieux de trop avoir que d'avoir assez. Ainsi le maniement d'un grand nombre de machines modernes n'exige qu'une partie des ressources viriles : si le minimum nécessaire n'est pas supérieur aux capacités de la femme, elle devient dans le travail l'égale de l'homme. En fait on peut commander aujourd'hui d'immenses déploiements d'énergie simplement en pressant un bouton. Quant aux servitudes de la maternité elles prennent selon les

mœurs une importance très variable : elles sont accablantes si on impose à la femme de nombreuses préoccupations et si elle doit nourrir et élever les enfants sans secours ; si elle procrée librement, si la société vient à son aide pendant la grossesse et s'occupe de l'enfant, les charges maternelles sont légères et peuvent être facilement compensées dans le domaine du travail.

C'est selon cette perspective que Engels dans *l'Origine de la famille* retrace l'histoire de la femme : cette histoire dépendrait essentiellement de celle des techniques. À l'âge de la pierre, quand la terre était commune à tous les membres du clan, le caractère rudimentaire de la bêche, de la houe primitives limitait les possibilités agricoles : les forces féminines étaient à la mesure du travail exigé par l'exploitation des jardins. Dans cette division primitive du travail, les deux sexes constituent déjà en quelque sorte deux classes ; entre ces classes il y a égalité ; tandis que l'homme chasse et pêche, la femme demeure au foyer ; mais les tâches domestiques embrassent un travail productif : fabrication des poteries, tissage, jardinage ; et par là elle a un grand rôle dans la vie économique. Par la découverte du cuivre, de l'étain, du bronze, du fer, avec l'apparition de la charrue, l'agriculture étend son domaine : un travail intensif est exigé pour défricher les forêts, faire fructifier les champs. Alors l'homme recourt au service d'autres hommes qu'il réduit en esclavage. La propriété privée apparaît : maître des esclaves et de la terre, l'homme devient aussi propriétaire de la femme. C'est là « la grande défaite historique du sexe féminin ». Elle s'explique par le bouleversement survenu dans la division du travail par suite de l'invention des nouveaux instruments. « La même cause qui avait assuré à la femme son autorité antérieure dans la maison : son confinement dans les travaux du ménage, cette même cause y assurait maintenant la prépondérance de l'homme ; le travail de ménage de la femme disparaissait dès lors à côté du travail productif de l'homme ; le second était tout, le premier une annexe insignifiante. » Alors le droit paternel se substitue au droit maternel : la transmission du domaine se fait de père en fils et non plus de la femme à son clan. C'est l'apparition de la famille patriarcale fondée sur la propriété privée. Dans une telle famille la femme est opprimée. L'homme régissant en souverain se permet entre autres des caprices sexuels : il couche avec des esclaves ou des hétéraïes, il est polygame. Dès que les mœurs rendent la réciprocité possible la femme se venge par l'infidélité : le mariage se complète naturellement par l'adultère. C'est la seule défense de la femme contre l'esclavage domestique où elle est tenue : l'oppression sociale qu'elle subit est la conséquence de son oppression économique. L'égalité ne peut se rétablir que lorsque les deux sexes auront des droits juridiquement égaux ; mais cet affranchissement exige la rentrée de tout le sexe féminin dans

l'industrie publique. « La femme ne peut être émancipée que lorsqu'elle peut prendre part dans une grande mesure sociale à la production et n'est plus réclamée par le travail domestique que dans une mesure insignifiante. Et cela n'est devenu possible que dans la grande industrie moderne, qui non seulement admet sur une grande échelle le travail de la femme mais encore l'exige formellement... »

Ainsi le sort de la femme et celui du socialisme sont intimement liés comme on le voit aussi dans le vaste ouvrage consacré par Bebel à la femme. « La femme et le prolétaire, dit-il, sont tous deux des opprimés. » C'est le même développement de l'économie à partir du bouleversement apporté par le machinisme qui doit les libérer l'un et l'autre. Le problème de la femme se réduit à celui de sa capacité de travail. Puissante au temps où les techniques étaient adaptées à ses possibilités, détrônée quand elle est devenue incapable de les exploiter, elle retrouve dans le monde moderne son égalité avec l'homme. Ce sont les résistances du vieux paternalisme capitaliste qui dans la plupart des pays empêchent cette égalité d'être concrètement accomplie : elle le sera du jour où ces résistances seront brisées. Elle l'est déjà en U.R.S.S., affirme la propagande soviétique. Et quand la société socialiste se sera réalisée dans le monde entier il n'y aura plus des hommes et des femmes mais seulement des travailleurs égaux entre eux.

Bien que la synthèse ébauchée par Engels marque un progrès sur celles que nous avons examinées antérieurement, elle nous déçoit : les problèmes les plus importants sont escamotés. Le pivot de toute l'histoire, c'est le passage du régime communautaire à la propriété privée : on ne nous indique absolument pas comment il a pu s'effectuer ; Engels avoue même que « nous n'en savons rien jusqu'à présent⁽³⁶⁾ » ; non seulement il en ignore le détail historique mais il n'en suggère aucune interprétation. De même il n'est pas clair que la propriété privée ait fatalement entraîné l'asservissement de la femme. Le matérialisme historique prend pour accordés des faits qu'il faudrait expliquer : il pose sans le discuter le lien d'intérêt qui rattache l'homme à la propriété ; mais où cet intérêt, source des institutions sociales, a-t-il lui-même sa source ? Ainsi l'exposé de Engels demeure-t-il superficiel et les vérités qu'il découvre apparaissent comme contingentes. C'est qu'il est impossible de les approfondir sans déborder le matérialisme historique. Il ne saurait fournir de solutions aux problèmes que nous avons indiqués parce que ceux-ci intéressent l'homme tout entier et non cette abstraction qu'est l'*homo oeconomicus*.

Il est clair par exemple que l'idée même de possession singulière ne peut prendre de sens qu'à partir de la condition originelle de l'existant. Pour qu'elle apparaisse, il faut d'abord qu'il y ait dans le sujet une

tendance à se poser dans sa singularité radicale, une affirmation de son existence comme autonome et séparée. On comprend que cette prétention soit demeurée subjective, intérieure, sans vérité, tant que l'individu n'avait pas les moyens pratiques de la satisfaire objectivement : faute d'outils adéquats, il n'éprouvait pas d'abord son pouvoir sur le monde, il se sentait perdu dans la nature et dans la collectivité, passif, menacé, jouet de forces obscures ; c'est seulement en s'identifiant au clan tout entier qu'il osait se penser : le totem, le mana, la terre étaient des réalités collectives. Ce que la découverte du bronze a permis à l'homme, c'est dans l'épreuve d'un travail dur et productif de se découvrir comme créateur ; dominant la nature, il n'a plus peur d'elle, il a l'audace en face des résistances vaincues de se saisir comme activité autonome, de s'accomplir dans sa singularité(37). Mais cet accomplissement ne se fût jamais réalisé si l'homme ne l'avait originellement voulu ; la leçon du travail ne s'est pas inscrite en un sujet passif : le sujet s'est lui-même forgé et conquis en forgeant ses outils et conquérant la terre. D'autre part, l'affirmation du sujet ne suffit pas à expliquer la propriété : dans le défi, la lutte, le combat singulier, chaque conscience peut tenter de s'élever à la souveraineté. Pour que le défi ait pris la forme du potlatch, c'est-à-dire d'une rivalité économique, pour qu'à partir de là le chef d'abord, puis les membres du clan, aient revendiqué des biens privés, il faut qu'il se trouve dans l'homme une autre tendance originelle : nous avons dit déjà au chapitre précédent que l'existant ne réussit à se saisir qu'en s'aliénant ; il se cherche à travers le monde sous une figure étrangère et qu'il fait sienne. Dans le totem, le mana, dans le territoire qu'il occupe c'est son existence aliénée que rencontre le clan ; quand l'individu se sépare de la communauté, il réclame une incarnation singulière : le mana s'individualise dans le chef, puis en chaque individu ; et en même temps chacun tente de s'approprier un morceau du soi, des instruments de travail, des récoltes. Dans ces richesses qui sont siennes c'est lui-même que l'homme retrouve parce qu'il s'est perdu en elles : on comprend alors qu'il puisse leur accorder une importance aussi fondamentale qu'à sa vie même. Alors l'*intérêt* de l'homme pour sa propriété devient une relation intelligible. Mais on voit qu'on n'en peut pas rendre compte par l'outil seul : il faut saisir toute l'attitude de l'homme armé de l'outil, attitude qui implique une infrastructure ontologique.

De même il est impossible de *déduire* de la propriété privée l'oppression de la femme. Ici encore l'insuffisance du point de vue de Engels est manifeste. Il a bien compris que la faiblesse musculaire de la femme n'est devenue une infériorité concrète que dans sa relation avec l'outil de bronze et de fer : mais il n'a pas vu que les limites de sa capacité de travail ne constituaient elles-mêmes un désavantage

concret que dans une certaine perspective. C'est parce que l'homme est transcendance et ambition qu'il projette à travers tout nouvel outil de nouvelles exigences : quand il a eu inventé les instruments de bronze, il ne s'est plus contenté d'exploiter les jardins, il a voulu défricher et cultiver de vastes champs : ce n'est pas du bronze lui-même qu'a jailli cette volonté. L'incapacité de la femme a entraîné sa ruine parce que l'homme l'a appréhendée à travers un projet d'enrichissement et d'expansion. Et ce projet ne suffit pas encore à expliquer qu'elle ait été opprimée : la division du travail par sexe aurait pu être une amicale association. Si le rapport originel de l'homme avec ses semblables était exclusivement un rapport d'amitié, on ne saurait rendre compte d'aucun type d'asservissement : ce phénomène est une conséquence de l'impérialisme de la conscience humaine qui cherche à accomplir objectivement sa souveraineté. S'il n'y avait pas en elle la catégorie originelle de l'Autre, et une prétention originelle à la domination de l'Autre, la découverte de l'outil de bronze n'aurait pu entraîner l'oppression de la femme. Engels ne rend pas non plus compte du caractère singulier de cette oppression. Il a essayé de réduire l'opposition des sexes à un conflit de classe : il l'a fait d'ailleurs sans beaucoup de conviction ; la thèse n'est pas soutenable. Il est vrai que la division du travail par sexe et l'oppression qui en résulte évoquent sur certains points la division par classes : mais on ne saurait les confondre ; il n'y a dans la scission entre classes aucune base biologique ; dans le travail, l'esclave prend conscience de soi contre le maître ; le prolétariat a toujours éprouvé sa condition dans la révolte, retournant par là à l'essentiel, constituant une menace pour ses exploiters ; et ce qu'il vise c'est sa disparition en tant que classe. Nous avons dit dans l'introduction combien la situation de la femme est différente, singulièrement à cause de la communauté de vie et d'intérêts qui la rend solidaire de l'homme, et par la complicité qu'il rencontre en elle : aucun désir de révolution ne l'habite, elle ne saurait se supprimer en tant que sexe : elle demande seulement que certaines conséquences de la spécification sexuelle soient abolies. Ce qui est plus grave encore, c'est qu'on ne saurait sans mauvaise foi considérer la femme uniquement comme une travailleuse ; autant que sa capacité productrice, sa fonction de reproductrice est importante, tant dans l'économie sociale que dans la vie individuelle ; il y a des époques où il est plus utile de faire des enfants que de manier la charrue. Engels a escamoté le problème ; il se borne à déclarer que la communauté socialiste abolira la famille : c'est une solution bien abstraite ; on sait combien l'U.R.S.S. a dû changer souvent et radicalement sa politique familiale selon que s'équilibraient différemment les besoins immédiats de la production et ceux de la repopulation ; d'ailleurs supprimer la famille n'est pas nécessairement affranchir la femme : l'exemple de

Sparte et du régime nazi prouve que, pour être directement rattachée à l'État, elle peut n'en être pas moins opprimée par les mâles. Une éthique véritablement socialiste, c'est-à-dire qui cherche la justice sans supprimer la liberté, qui impose aux individus des charges mais sans abolir l'individualité, se trouvera fort embarrassée par les problèmes que pose la condition de la femme. Il est impossible d'assimiler tout simplement la gestation à un *travail* ou à un *service* tel que le service militaire. On fait plus profondément effraction dans la vie d'une femme en exigeant d'elle des enfants qu'en réglementant les occupations des citoyens : aucun État n'a jamais osé instituer le coït obligatoire. Dans l'acte sexuel, dans la maternité, la femme n'engage pas seulement du temps et des forces mais des valeurs essentielles. En vain, le matérialisme rationaliste prétend-il méconnaître ce caractère dramatique de la sexualité : on ne peut réglementer l'instinct sexuel : il n'est pas sûr qu'il ne porte pas en lui un refus de son assouvissement, disait Freud ; ce qui est certain c'est qu'il ne se laisse pas intégrer au social parce qu'il y a dans l'érotisme une révolte de l'instant contre le temps, de l'individuel contre l'universel ; à vouloir le canaliser et l'exploiter, on risque de le tuer car on ne peut disposer de la spontanéité vivante comme on dispose de la matière inerte ; et on ne peut pas davantage la forcer comme on force une liberté. On ne saurait obliger directement la femme à enfanter : tout ce qu'on peut faire c'est l'enfermer dans des situations où la maternité est pour elle la seule issue : la loi ou les mœurs lui imposent le mariage, on interdit les mesures anticonceptionnelles et l'avortement, on défend le divorce. Ce sont exactement ces vieilles contraintes du patriarcat que l'U.R.S.S. a aujourd'hui ressuscitées ; elle a ravivé les théories paternalistes du mariage ; et par là, elle a été amenée à demander à nouveau à la femme de se faire objet érotique : un discours récent invitait les citoyennes soviétiques à soigner leur toilette, à user de maquillage, à devenir coquettes pour retenir leur mari et attiser son désir. Il est impossible, on le voit bien par cet exemple, de considérer la femme uniquement comme une force productrice : elle est pour l'homme une partenaire sexuelle, une reproductrice, un objet érotique, une Autre à travers laquelle il se cherche lui-même. Les régimes totalitaires ou autoritaires ont beau, d'un commun accord, interdire la psychanalyse et déclarer que pour les citoyens loyalement intégrés à la collectivité les drames individuels n'ont pas lieu, l'érotisme est une expérience où la généralité est toujours ressaisie par une individualité. Et pour un socialisme démocratique où les classes seraient abolies mais non les individus, la question du destin individuel garderait toute son importance : la différenciation sexuelle garderait toute son importance. Le rapport sexuel qui unit la femme à l'homme n'est pas le même que celui qu'il soutient avec elle ; le lien qui la rattache à l'enfant est irréductible à

tout autre. Elle n'a pas été créée par le seul outil de bronze : la machine ne suffit pas à l'abolir. Revendiquer pour elle tous les droits, toutes les chances de l'être humain en général ne signifie pas qu'on doive s'aveugler sur sa situation singulière. Et pour la connaître il faut déborder le matérialisme historique qui ne voit dans l'homme et la femme que des entités économiques.

Ainsi nous refusons pour la même raison le monisme sexuel de Freud et le monisme économique de Engels. Un psychanalyste interprétera toutes les revendications sociales de la femme comme un phénomène de « protestation virile » ; au contraire pour le marxiste sa sexualité ne fait qu'exprimer par des détours plus ou moins complexes sa situation économique ; mais les catégories « clitoridienne » ou « vaginale » comme les catégories « bourgeoise » ou « prolétaire » sont également impuissantes à enfermer une femme concrète. Sous-tendant les drames individuels comme l'histoire économique de l'humanité il y a une infrastructure existentielle qui permet seule de comprendre dans son unité cette forme singulière qu'est une vie. La valeur du freudisme vient de ce que l'existant est un corps : la manière dont il s'éprouve comme corps en face d'autres corps traduit concrètement sa situation existentielle. De même ce qui est vrai dans la thèse marxiste, c'est que les prétentions ontologiques de l'existant prennent une figure concrète d'après les possibilités matérielles qui s'offrent à lui, singulièrement d'après celles que lui ouvrent les techniques. Mais si on ne les intègre pas à la totalité de la réalité humaine, la sexualité, la technique seules ne sauraient rien expliquer. C'est pourquoi chez Freud les interdits posés par le Surmoi et les pulsions du Moi apparaissent comme des faits contingents ; et dans l'exposé de Engels sur l'histoire de la famille, les événements les plus importants semblent surgir inopinément selon les caprices d'un mystérieux hasard. Pour découvrir la femme, nous ne refuserons pas certaines contributions de la biologie, de la psychanalyse, du matérialisme historique : mais nous considérerons que le corps, la vie sexuelle, les techniques n'existent concrètement pour l'homme qu'en tant qu'il les saisit dans la perspective globale de son existence. La valeur de la force musculaire, du phallus, de l'outil ne saurait se définir que dans un monde de valeurs : elle est commandée par le projet fondamental de l'existant se transcendant vers l'être.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

Ce monde a toujours appartenu aux mâles : aucune des raisons qu'on en a proposées ne nous ont paru suffisantes. C'est en reprenant à la lumière de la philosophie existentielle les données de la préhistoire et de l'ethnographie que nous pourrions comprendre comment la hiérarchie des sexes s'est établie. Nous avons posé déjà que lorsque deux catégories humaines se trouvent en présence, chacune veut imposer à l'autre sa souveraineté ; si toutes deux sont à même de soutenir cette revendication, il se crée entre elles soit dans l'hostilité, soit dans l'amitié, toujours dans la tension, une relation de réciprocité ; si une des deux est privilégiée, elle l'emporte sur l'autre et s'emploie à la maintenir dans l'oppression. On comprend donc que l'homme ait eu la volonté de dominer la femme : mais quel privilège lui a permis d'accomplir cette volonté ?

Les renseignements que fournissent les ethnographes sur les formes primitives de la société humaine sont terriblement contradictoires, et d'autant plus qu'ils sont mieux informés et moins systématiques. Il est singulièrement difficile de se faire une idée de la situation de la femme dans la période qui précéda celle de l'agriculture. On ne sait même pas si dans des conditions de vie si différentes de celles d'aujourd'hui la musculature de la femme, son appareil respiratoire, n'étaient pas aussi développés que chez l'homme. De durs travaux lui étaient confiés et en particulier c'est elle qui portait les fardeaux ; cependant ce dernier fait est ambigu : probablement si cette fonction lui était assignée c'est que dans les convois l'homme gardait les mains libres afin de se défendre contre les agresseurs possibles, bêtes ou gens ; son rôle était donc le plus dangereux et celui qui demandait le plus de vigueur. Il semble néanmoins qu'en de nombreux cas les femmes étaient assez robustes et assez résistantes pour participer aux expéditions des guerriers. D'après les récits d'Hérodote, d'après les traditions concernant les Amazones du Dahomey et beaucoup d'autres témoignages antiques ou modernes, il est arrivé que des femmes prennent part à des guerres ou des vendettas sanglantes ; elles y déployaient autant de courage et de cruauté que les mâles : on en cite qui mordaient à pleines dents dans le foie de leurs ennemis. Malgré tout, il est vraisemblable qu'alors comme aujourd'hui les hommes avaient le privilège de la force physique ; à l'âge de la massue et des bêtes sauvages, à l'âge où les résistances de la nature étaient à leur maximum et les outils les plus rudimentaires, cette supériorité devait avoir une extrême importance. En tout cas, si robustes que fussent alors les femmes, dans la lutte contre le monde

hostile les servitudes de la reproduction représentaient pour elles un terrible handicap : on raconte que les Amazones mutilaient leurs seins, ce qui signifie que du moins pendant la période de leur vie guerrière elles refusaient la maternité. Quant aux femmes normales, la grossesse, l'accouchement, la menstruation diminuaient leurs capacités de travail et les condamnaient à de longues périodes d'impotence ; pour se défendre contre les ennemis, pour assurer leur entretien et celui de leur progéniture elles avaient besoin de la protection des guerriers, et du produit de la chasse, de la pêche auxquelles se vouaient les mâles ; comme il n'y avait évidemment aucun contrôle des naissances, comme la nature n'assure pas à la femme des périodes de stérilité comme aux autres femelles mammifères, les maternités répétées devaient absorber la plus grande partie de leurs forces et de leur temps ; elles n'étaient pas capables d'assurer la vie des enfants qu'elles mettaient au monde. C'est là un premier fait lourd de conséquence : les débuts de l'espèce humaine ont été difficiles ; les peuples collecteurs, chasseurs et pêcheurs n'arrachaient du sol que de maigres richesses, et au prix d'un dur effort ; il naissait trop d'enfants eu égard aux ressources de la collectivité ; la fécondité absurde de la femme l'empêchait de participer activement à l'accroissement de ces ressources tandis qu'elle créait indéfiniment de nouveaux besoins. Nécessaire à la perpétuation de l'espèce, elle la perpétuait avec trop d'abondance : c'est l'homme qui assurait l'équilibre de la reproduction et de la production. Ainsi la femme n'avait pas même le privilège de maintenir la vie en face du mâle créateur ; elle ne jouait pas le rôle de l'ovule par rapport au spermatozoïde, de la matrice par rapport au phallus ; elle avait seulement une part dans l'effort de l'espèce humaine à persévérer dans son être, et c'est grâce à l'homme que cet effort aboutissait concrètement.

Cependant puisque l'équilibre production-reproduction réussit toujours à s'établir, fût-ce au prix d'infanticides, de sacrifices, de guerres, hommes et femmes du point de vue de la survivance collective sont également nécessaires ; on pourrait même supposer qu'à certains stades d'abondance alimentaire, son rôle protecteur et nourricier ait subordonné le mâle à la femme-mère ; il y a des femelles animales qui puisent dans la maternité une complète autonomie ; pourquoi la femme n'a-t-elle pas réussi à s'en faire un piédestal ? Même dans les moments où l'humanité réclamait le plus âprement des naissances, le besoin de main-d'œuvre l'emportant sur celui des matières premières à exploiter, même aux époques où la maternité a été le plus vénérée, elle n'a pas permis aux femmes de conquérir la première place(38). La raison en est que l'humanité n'est pas une simple espèce naturelle : elle ne cherche pas à se maintenir en tant qu'espèce ; son projet n'est pas la stagnation : c'est à se dépasser qu'elle tend.

Les hordes primitives ne s'intéressaient guère à leur postérité. N'étant pas rivées à un territoire, ne possédant rien, ne s'incarnant en aucune chose stable, elles ne pouvaient se former aucune idée concrète de la permanence ; elles n'avaient pas le souci de se survivre et ne se reconnaissaient pas dans leur descendance ; elles ne craignaient pas la mort et ne réclamaient pas d'héritiers ; les enfants constituaient pour elles une charge et non une richesse ; la preuve, c'est que les infanticides ont toujours été nombreux chez les peuples nomades ; et beaucoup des nouveau-nés qu'on ne massacre pas meurent faute d'hygiène dans l'indifférence générale. La femme qui engendre ne connaît donc pas l'orgueil de la création ; elle se sent le jouet passif de forces obscures, et le douloureux accouchement est un accident inutile ou même importun. Plus tard, on accorda plus de prix à l'enfant. Mais de toute façon, engendrer, allaiter ne sont pas des *activités*, ce sont des fonctions naturelles ; aucun projet n'y est engagé ; c'est pourquoi la femme n'y trouve pas le motif d'une affirmation hautaine de son existence ; elle subit passivement son destin biologique. Les travaux domestiques auxquels elle est vouée, parce qu'ils sont seuls conciliables avec les charges de la maternité, l'enferment dans la répétition et dans l'immanence ; ils se reproduisent de jour en jour sous une forme identique qui se perpétue presque sans changement de siècle en siècle ; ils ne produisent rien de neuf. Le cas de l'homme est radicalement différent ; il ne nourrit pas la collectivité à la manière des abeilles ouvrières par un simple processus vital mais par des actes qui transcendent sa condition animale. L'*homo faber* est dès l'origine des temps un inventeur : déjà le bâton, la massue dont il arme son bras pour gauler les fruits, pour assommer les bêtes sont des instruments par lesquels il agrandit sa prise sur le monde ; il ne se borne pas à transporter au foyer des poissons cueillis au sein de la mer : il faut d'abord qu'il conquière le domaine des eaux en creusant des pirogues ; pour s'approprier les richesses du monde il annexe le monde même. Dans cette action il éprouve son pouvoir ; il pose des fins, il projette vers elles des chemins : il se réalise comme existant. Pour maintenir, il crée ; il déborde le présent, il ouvre l'avenir. C'est pourquoi les expéditions de pêche et de chasse ont un caractère sacré. On accueille leurs réussites par des fêtes et des triomphes ; l'homme y reconnaît son humanité. Cet orgueil il le manifeste aujourd'hui encore quand il a bâti un barrage, un gratte-ciel, une pile atomique. Il n'a pas seulement travaillé à conserver le monde donné : il en a fait éclater les frontières, il a jeté les bases d'un nouvel avenir.

Son activité a une autre dimension qui lui donne sa suprême dignité : elle est souvent dangereuse. Si le sang n'était qu'un aliment, il n'aurait pas une valeur plus haute que le lait ; mais le chasseur n'est pas un boucher : dans la lutte contre les animaux sauvages il court des

risques. Le guerrier pour augmenter le prestige de la horde, du clan auquel il appartient, met en jeu sa propre vie. Et par là il prouve avec éclat que ce n'est pas la vie qui est pour l'homme la valeur suprême mais qu'elle doit servir des fins plus importantes qu'elle-même. La pire malédiction qui pèse sur la femme c'est qu'elle est exclue de ces expéditions guerrières ; ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue.

Nous tenons ici la clef de tout le mystère. Au niveau de la biologie, c'est seulement en se créant à neuf qu'une espèce se maintient ; mais cette création n'est qu'une répétition de la même Vie sous des formes différentes. C'est en transcendant la Vie par l'Existence que l'homme assure la répétition de la Vie : par ce dépassement il crée des valeurs qui déniaient à la pure répétition toute valeur. Chez l'animal, la gratuité, la variété des activités mâles restent vaines parce que aucun projet ne l'habite ; quand il ne sert pas l'espèce, ce qu'il fait n'est rien ; tandis qu'en servant l'espèce, le mâle humain modèle la face du monde, il crée des instruments neufs, il invente, il forge l'avenir. Se posant comme souverain il rencontre la complicité de la femme elle-même : car elle est elle aussi un existant, elle est habitée par la transcendance et son projet n'est pas la répétition mais son dépassement vers un avenir autre ; elle trouve au cœur de son être la confirmation des prétentions masculines. Elle s'associe aux hommes dans les fêtes qui célèbrent les succès et les victoires des mâles. Son malheur, c'est d'avoir été biologiquement vouée à répéter la Vie, alors qu'à ses yeux mêmes la Vie ne porte pas en soi ses raisons d'être, et que ces raisons sont plus importantes que la vie même.

Certains passages de la dialectique par laquelle Hegel définit le rapport du maître à l'esclave s'appliqueraient bien mieux au rapport de l'homme à la femme. Le privilège du Maître, dit-il, vient de ce qu'il affirme l'Esprit contre la Vie par le fait de risquer sa vie : mais en fait l'esclave vaincu a connu ce même risque ; tandis que la femme est originellement un existant qui donne *la* Vie et ne risque pas *sa* vie ; entre le mâle et elle il n'y a jamais eu de combat ; la définition de Hegel s'applique singulièrement à elle. « L'autre [conscience] est la conscience dépendante pour laquelle la réalité essentielle est la vie animale, c'est-à-dire l'être donné par une entité autre. » Mais ce rapport se distingue du rapport d'oppression parce que la femme vise et reconnaît elle aussi les valeurs qui sont concrètement atteintes par les mâles ; c'est lui qui ouvre l'avenir vers lequel elle aussi se transcende ; en vérité les femmes n'ont jamais opposé aux valeurs mâles des valeurs femelles : ce sont des hommes désireux de maintenir les prérogatives masculines qui ont inventé cette division ; ils n'ont

prétendu créer un domaine féminin – règne de la vie, de l'immanence – que pour y enfermer la femme ; mais c'est par-delà toute spécification sexuelle que l'existant cherche dans le mouvement de sa transcendance sa justification : la soumission même des femmes en est la preuve. Ce qu'elles revendiquent aujourd'hui c'est d'être reconnues comme existants au même titre que les hommes et non de soumettre l'existence à la vie, l'homme à son animalité.

Une perspective existentielle nous a donc permis de comprendre comment la situation biologique et économique des hordes primitives devait amener la suprématie des mâles. La femelle est plus que le mâle en proie à l'espèce ; l'humanité a toujours cherché à s'évader de sa destinée spécifique ; par l'invention de l'outil, l'entretien de la vie est devenu pour l'homme activité et projet tandis que dans la maternité la femme demeurerait rivée à son corps, comme l'animal. C'est parce que l'humanité se met en question dans son être c'est-à-dire préfère à la vie des raisons de vivre qu'en face de la femme l'homme s'est posé comme le maître ; le projet de l'homme n'est pas de se répéter dans le temps : c'est de régner sur l'instant et de forger l'avenir. C'est l'activité mâle qui créant des valeurs a constitué l'existence elle-même comme valeur ; elle l'a emporté sur les forces confuses de la vie ; elle a asservi la Nature et la Femme. Il nous faut voir à présent comment cette situation s'est perpétuée et a évolué à travers les siècles. Quelle place l'humanité a-t-elle faite à cette partie d'elle-même qui s'est en son sein définie comme l'Autre ? Quels droits lui a-t-on reconnus ? Comment les hommes l'ont-ils définie ?

CHAPITRE II

Nous venons de voir que dans la horde primitive, le sort de la femme est très dur ; chez les femelles animales la fonction reproductrice est naturellement limitée et quand elle s'effectue l'individu est dispensé plus ou moins complètement d'autres fatigues ; seules les femelles domestiques sont parfois exploitées jusqu'à épuisement de leurs forces en tant que reproductrices et dans leurs capacités individuelles par un maître exigeant. Ce fut sans doute le cas de la femme en un temps où la lutte contre un monde ennemi réclamait le plein emploi des ressources de la communauté ; aux fatigues d'une procréation incessante et déréglée s'ajoutaient celles des dures tâches domestiques. Cependant certains historiens prétendent que c'est à ce stade que la supériorité du mâle est le moins marquée ; ce qu'il faudrait dire plutôt c'est que cette supériorité est immédiatement vécue, pas encore posée et voulue ; on ne s'applique pas à compenser les désavantages cruels qui handicapent la femme ; mais on ne cherche pas non plus à la brimer comme il arrivera plus tard en régime paternaliste. Aucune institution n'entérine l'inégalité des sexes ; aussi bien n'y a-t-il pas d'institutions : pas de propriété, pas d'héritage, pas de droit. La religion est neutre : on adore quelque totem asexué.

C'est quand les nomades se fixèrent au sol et devinrent agriculteurs qu'on voit apparaître les institutions et le droit. L'homme ne se borne plus à se débattre durement contre les forces hostiles ; il commence à s'exprimer concrètement à travers la figure qu'il impose au monde, à penser ce monde et à se penser ; à ce moment la différenciation sexuelle se reflète dans la structure de la collectivité ; elle prend un caractère singulier : dans les communautés agricoles la femme est souvent revêtue d'un extraordinaire prestige. Ce prestige s'explique essentiellement par l'importance toute neuve que prend l'enfant dans une civilisation basée sur le travail de la terre ; en s'installant sur un territoire, les hommes en réalisent l'appropriation ; sous une forme collective la propriété apparaît ; elle exige de ses possesseurs une postérité ; la maternité devient une fonction sacrée. Beaucoup de tribus vivent en régime communautaire : cela ne signifie pas que les femmes appartiennent à tous les hommes de la collectivité ; on ne croit guère aujourd'hui que le mariage par promiscuité ait jamais été pratiqué ; mais hommes et femmes n'ont d'existence religieuse, sociale et économique qu'en tant que groupe : leur individualité demeure un pur fait biologique ; le mariage, quelle que soit sa forme : monogamie, polygamie, polyandrie, n'est lui aussi qu'un accident profane qui ne

crée aucun lien mystique. Il n'est pour l'épouse source d'aucune servitude, elle demeure intégrée à son clan. L'ensemble du clan rassemblé sous un même totem possède mystiquement un même mana, matériellement la jouissance commune d'un même territoire. Selon le processus d'aliénation dont j'ai parlé, le clan se saisit dans ce territoire sous une figure objective et concrète ; par la permanence du sol il se réalise donc comme une unité dont l'identité persiste à travers la dispersion du temps. Seule cette démarche existentielle permet de comprendre l'identification qui a subsisté jusqu'à nos jours entre le clan, la gens, la famille et la propriété. À la conception des tribus nomades pour qui n'existe que l'instant, la communauté agricole substitue celle d'une vie enracinée dans le passé et s'annexant l'avenir : on vénère l'ancêtre totémique qui donne son nom aux membres du clan ; et le clan accorde un intérêt profond à ses descendants : il se survivra à travers le sol qu'il leur lègue et qu'ils exploiteront. La communauté pense son unité et veut son existence par-delà le présent : elle se reconnaît dans les enfants, elle les reconnaît comme siens, en eux elle s'accomplit et se dépasse.

Mais beaucoup de primitifs ignorent la part que prend le père à la procréation des enfants ; ils considèrent ceux-ci comme la réincarnation des larves ancestrales qui flottent autour de certains arbres, de certains rochers, dans certains lieux sacrés, et qui descendent dans le corps de la femme ; on estime parfois que celle-ci ne doit pas être vierge pour que cette infiltration soit possible, mais d'autres peuples croient qu'elle se produit aussi bien par les narines ou par la bouche ; de toute façon, la défloration est ici secondaire et, pour des raisons mystiques, elle est rarement l'apanage du mari. La mère est évidemment nécessaire à la naissance de l'enfant ; c'est elle qui conserve et nourrit le germe dans son sein et c'est donc par elle que dans le monde visible la vie du clan se propage. Elle se trouve ainsi jouer un rôle de premier plan. Très souvent les enfants appartiennent au clan de leur mère, portent son nom, participent à ses droits et particulièrement à la jouissance de la terre que le clan détient. La propriété communautaire se transmet alors par les femmes : par elles les champs et les moissons sont assurés aux membres du clan et inversement c'est par leurs mères que ceux-ci sont destinés à tel ou à tel domaine. On peut donc considérer que mystiquement la terre appartient aux femmes : elles ont une emprise à la fois religieuse et légale sur la glèbe et ses fruits. Le lien qui les unit est plus étroit encore qu'une appartenance ; le régime de droit naturel se caractérise par une véritable assimilation de la femme à la terre ; en toutes deux s'accomplit à travers ses avatars la permanence de la vie, la vie qui est essentiellement génération. Chez les nomades la procréation ne semble guère qu'un accident et les richesses du sol demeurent méconnues ;

mais l'agriculteur admire le mystère de la fécondité qui s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternel ; il sait qu'il a été engendré comme le bétail et les récoltes, il veut que son clan engendre d'autres hommes qui le perpétueront en perpétuant la fertilité des champs ; la nature tout entière lui apparaît comme une mère ; la terre est femme ; et la femme est habitée par les mêmes puissances obscures que la terre(39). C'est en partie pour cette raison que le travail agricole lui est confié : capable d'appeler dans son sein les larves ancestrales, elle a aussi la puissance de faire jaillir des champs ensemencés les fruits et les épis. Il s'agit dans l'un et l'autre cas non d'une opération créatrice mais d'une conjuration magique. À ce stade l'homme ne se borne plus à collecter les produits du sol : mais il ne connaît pas encore sa puissance ; il hésite entre les techniques et la magie ; il se sent passif, dépendant de la Nature qui dispense au hasard l'existence et la mort. Certes, il reconnaît plus ou moins l'utilité de l'acte sexuel et des techniques qui domestiquent le sol : mais enfants et moissons n'en apparaissent pas moins comme des dons surnaturels ; et ce sont les mystérieux effluves émanant du corps féminin qui attirent en ce monde les richesses enfouies aux sources mystérieuses de la vie. De telles croyances sont encore vivaces aujourd'hui parmi de nombreuses tribus d'Indiens, d'Australiens, de Polynésiens(40) ; elles ont pris d'autant plus d'importance qu'elles s'harmonisaient avec les intérêts pratiques de la collectivité. La maternité destine la femme à une existence sédentaire ; il est naturel, tandis que l'homme chasse, pêche, guerroye, qu'elle demeure au foyer. Mais chez les peuples primitifs on ne cultive guère que des jardins de dimensions modestes et contenus dans les limites du village ; leur exploitation est une tâche domestique ; les instruments de l'âge de pierre ne réclament pas un effort intensif ; économie et mystique sont d'accord pour abandonner aux femmes le travail agricole. Dans la mesure où elle commence à naître, l'industrie domestique est aussi leur lot : elles tissent tapis et couvertures, elles façonnent les poteries. Souvent ce sont elles qui président aux échanges des marchandises : le commerce est entre leurs mains. C'est donc par elles que la vie du clan se maintient et se propage ; de leur travail et de leurs vertus magiques dépendent enfants, troupeaux, moissons, ustensiles, toute la prospérité du groupe dont elles sont l'âme. Tant de puissance inspire aux hommes un respect mêlé de terreur qui se reflète dans leur culte. C'est en elles que va se résumer toute la Nature étrangère.

On a dit déjà que l'homme ne se pense jamais qu'en pensant l'*Autre* ; il saisit le monde sous le signe de la dualité ; celle-ci n'a pas d'abord un caractère sexuel. Mais naturellement étant différente de l'homme qui se pose comme le même c'est dans la catégorie de l'*Autre* que la femme est rangée ; l'*Autre* enveloppe la femme ; elle n'est

d'abord pas assez importante pour l'incarner seule, si bien que se dessine au cœur de l'Autre une subdivision : dans les vieilles cosmogonies un même élément a souvent une incarnation à la fois mâle et femelle ; ainsi l'Océan et la Mer chez les Babyloniens sont la double incarnation du chaos cosmique. Quand le rôle de la femme grandit, elle absorbe presque dans sa totalité la région de l'Autre. Alors apparaissent les divinités féminines à travers lesquelles on adore l'idée de fécondité. On a retrouvé à Suse l'image la plus ancienne de la Grande Déesse, la Grande Mère à la robe longue, à la haute coiffure, que d'autres statues nous montrent couronnée de tours ; les fouilles de Crète en ont livré plusieurs effigies. Elle est tantôt stéatopyge et accroupie, tantôt plus mince et debout, parfois vêtue et souvent nue, serrant les bras sous ses seins gonflés. Elle est la reine du ciel, une colombe la figure ; elle est aussi impératrice des Enfers, elle en sort en rampant, et le serpent la symbolise. Elle se manifeste dans les montagnes, les bois, sur la mer, dans les sources. Partout elle crée la vie ; si elle tue, elle ressuscite. Capricieuse, luxurieuse, cruelle comme la Nature, à la fois propice et redoutable, elle règne sur toute l'Égée, sur la Phrygie, la Syrie, l'Anatolie, sur toute l'Asie occidentale. Elle s'appelle Ishtar à Babylone, Astarté chez les peuples sémitiques et chez les Grecs Géa, Rhéa ou Cybèle ; on la retrouve en Égypte sous les traits d'Isis, les divinités mâles lui sont subordonnées. Suprême idole dans les régions lointaines du ciel et des Enfers, la femme est sur terre entourée de tabous comme tous les êtres sacrés, elle est elle-même tabou ; à cause des pouvoirs qu'elle détient on la regarde comme magicienne, sorcière ; on l'associe aux prières, elle devient parfois prêtresse telles les druidesses chez les anciens Celtes ; en certains cas elle participe au gouvernement de la tribu, il arrive même qu'elle l'exerce seule. Ces âges reculés ne nous ont légué aucune littérature. Mais les grandes époques patriarcales conservent dans leur mythologie, leurs monuments, leurs traditions, le souvenir d'un temps où les femmes occupaient une situation très haute. Du point de vue féminin, l'époque brahmanique est une régression sur celle du Rig Véda, et celle-ci sur le stade primitif qui l'a précédée. Les Bédouines de l'époque pré-islamique avaient un statut bien supérieur à celui que leur assigne le Coran. Les grandes figures de Niobé, de Médée, évoquent une ère où les mères considérant leurs enfants comme leur bien propre s'en enorgueillaient. Et dans les poèmes homériques, Andromaque, Hécube ont une importance que la Grèce classique ne reconnaît plus aux femmes cachées dans l'ombre du gynécée.

Ces faits ont amené à supposer qu'existait dans les temps primitifs un véritable Règne des femmes ; c'est cette hypothèse proposée par Baschoffen qu'a reprise Engels ; le passage du matriarcat au patriarcat lui apparaît comme « la grande défaite historique du sexe féminin ».

Mais en vérité cet âge d'or de la Femme n'est qu'un mythe. Dire que la femme était l'*Autre* c'est dire qu'il n'existait pas entre les sexes un rapport de réciprocité : Terre, Mère, Déesse, elle n'était pas pour l'homme une semblable ; c'est *au-delà* du règne humain que sa puissance s'affirmait : elle était donc *hors* de ce règne. La société a toujours été mâle ; le pouvoir politique a toujours été aux mains des hommes. « L'autorité publique ou simplement sociale appartient toujours aux hommes », affirme Lévi-Strauss au terme de son étude sur les sociétés primitives. Le semblable, l'autre, qui est aussi le même, avec qui s'établissent des relations réciproques, c'est toujours pour le mâle un individu mâle. La dualité qui se découvre sous une forme ou une autre au cœur des collectivités oppose un groupe d'hommes à un groupe d'hommes : et les femmes font partie des biens que ceux-ci possèdent et qui sont entre eux un instrument d'échange. L'erreur est venue de ce qu'on a confondu deux figures de l'altérité qui s'excluent rigoureusement. Dans la mesure où la femme est considérée comme l'Autre absolu, c'est-à-dire – quelle que soit sa magie – comme l'inessentiel, il est précisément impossible de la regarder comme un autre sujet(41). Les femmes n'ont donc jamais constitué un groupe séparé qui se fût posé *pour soi* en face du groupement mâle ; elles n'ont jamais eu une relation directe et autonome avec les hommes. « Le lien de réciprocité qui fonde le mariage n'est pas établi entre des hommes et des femmes, mais entre des hommes au moyen de femmes qui en sont seulement la principale occasion », dit Lévi-Strauss(42). La condition concrète de la femme n'est pas affectée par le type de filiation qui prévaut dans la société à laquelle elle appartient ; que le régime soit patrilinéaire, matrilinéaire, bilatéral ou indifférencié (l'indifférenciation n'étant jamais rigoureuse), elle est toujours sous la tutelle des hommes ; la seule question est de savoir si elle demeure après le mariage soumise à l'autorité de son père ou de son frère aîné – autorité qui s'étendra aussi à ses enfants – ou si elle passe sous celle du mari. En tout cas : « La femme, elle, n'est jamais que le symbole de sa lignée... la filiation matrilinéaire, c'est la main du père ou du frère de la femme qui s'étend jusqu'au village du frère(43). » Elle n'est que médiatrice du droit, non sa détentrice. En vérité, ce sont les relations des deux groupes masculins qui sont définies par le régime de filiation, et non le rapport des deux sexes. Pratiquement la condition concrète de la femme n'est pas liée d'une manière stable à tel ou tel type de droit. Il arrive qu'en régime matrilinéaire elle occupe une situation très haute : encore faut-il prendre garde que la présence d'une femme chef, d'une reine, à la tête d'une tribu ne signifie absolument pas que les femmes y soient souveraines : l'avènement de Catherine de Russie n'a en rien modifié le sort des paysannes russes ; et il n'est pas moins fréquent qu'elle vive dans l'abjection. D'ailleurs, les cas où la femme

demeure dans son clan et où son mari n'est admis qu'à lui faire des visites rapides, voire clandestines, sont très rares. Presque toujours elle s'en va habiter sous le toit de son époux : ce fait suffit à manifester la primauté du mâle. « Derrière les oscillations du mode de filiation, dit Lévi-Strauss, la permanence de la résidence patrilocale atteste la relation fondamentale d'asymétrie entre les sexes qui caractérise la société humaine. » Comme elle garde ses enfants auprès d'elle, il en résulte que l'organisation territoriale de la tribu ne se recoupe pas avec son organisation totémique : celle-ci est rigoureusement fondée, celle-là contingente ; mais pratiquement c'est la première qui a le plus d'importance car le lieu où les gens travaillent et vivent compte plus que leur appartenance mystique. Dans les régimes de transition qui sont les plus répandus, il y a deux espèces de droits, l'un religieux, l'autre basé sur l'occupation et le travail de la terre, qui s'entrepénètrent. Pour n'être qu'une institution laïque, le mariage n'en a pas moins une grande importance sociale et la famille conjugale, quoique dépouillée de signification religieuse, existe fortement sur le plan humain. Même dans les collectivités où se rencontre une grande liberté sexuelle, il convient que la femme qui met un enfant au monde soit mariée ; elle ne réussit pas à constituer, seule avec sa progéniture, un groupe autonome ; et la protection religieuse de son frère ne suffit pas ; la présence d'un époux est exigée. Il a souvent de grandes responsabilités à l'égard des enfants ; ceux-ci n'appartiennent pas à son clan, mais c'est cependant lui qui les nourrit et les élève ; il se crée entre mari et femme, père et fils, des liens de cohabitation, de travail, d'intérêts communs, de tendresse. Entre cette famille laïque et le clan totémique les rapports sont très complexes comme en témoigne la diversité des rites du mariage. Primitivement le mari achète une femme au clan étranger, ou du moins il y a d'un clan à l'autre un échange de prestations, le premier livrant un de ses membres, le second cédant du bétail, des fruits, du travail. Mais comme le mari prend à charge sa femme et les enfants de celle-ci, il arrive aussi qu'il reçoive des frères de l'épousée une rétribution. Entre les réalités mystiques et économiques l'équilibre est instable. L'homme a souvent beaucoup plus d'attachement pour ses fils que pour ses neveux ; c'est en tant que père qu'il choisira de s'affirmer quand une telle affirmation deviendra possible. Et c'est pourquoi toute société tend vers une forme patriarcale lorsque son évolution amène l'homme à prendre conscience de soi et à imposer sa volonté. Mais il est important de souligner que même aux temps où il était encore confondu devant les mystères de la Vie, de la Nature, de la Femme, il ne s'est jamais démis de son pouvoir ; quand, effrayé par la dangereuse magie que recèle la femme, il la pose comme l'essentiel, c'est lui qui la pose et il se réalise ainsi comme l'essentiel dans cette aliénation qu'il consent ; malgré les

fécondes vertus qui la pénètrent, l'homme demeure son maître comme il est maître de la terre fertile ; elle est destinée à être soumise, possédée, exploitée comme l'est aussi la Nature dont elle incarne la magique fertilité. Le prestige dont elle jouit aux yeux des hommes, c'est d'eux qu'elle le reçoit ; ils s'agenouillent devant l'Autre, ils adorent la Déesse Mère. Mais si puissante que celle-ci paraisse, c'est à travers des notions créées par la conscience mâle qu'elle est saisie. Toutes les idoles inventées par l'homme, si terrifiantes qu'il les ait forgées, sont en fait dans sa dépendance et c'est pourquoi il lui sera possible de les détruire. Dans les sociétés primitives cette dépendance n'est pas reconnue et posée, mais elle existe immédiatement, en soi ; et elle sera facilement médiatisée dès que l'homme prendra une plus claire conscience de lui-même, dès qu'il osera s'affirmer et s'opposer. Et en vérité, même quand l'homme se saisit comme donné, passif, subissant les hasards des pluies et du soleil, il se réalise aussi comme transcendance, comme projet ; déjà en lui l'esprit, la volonté s'affirment contre la confusion et la contingence de la vie. L'ancêtre totémique dont la femme assume les multiples incarnations est plus ou moins nettement sous son nom d'animal ou d'arbre un principe mâle ; la femme en perpétue l'existence charnelle, mais son rôle est seulement nourricier, non pas créateur ; en aucun domaine elle ne crée ; elle entretient la vie de la tribu en lui donnant des enfants et du pain, rien de plus ; elle demeure vouée à l'immanence ; de la société elle incarne seulement l'aspect statique, fermé sur soi. Tandis que l'homme continue d'accaparer les fonctions qui ouvrent cette société sur la nature et sur l'ensemble de la collectivité humaine ; les seuls travaux dignes de lui, ce sont la guerre, la chasse, la pêche ; il conquiert des proies étrangères et les annexe à la tribu ; guerre, chasse, pêche représentent une expansion de l'existence, son dépassement vers le monde ; le mâle demeure la seule incarnation de la transcendance. Il n'a pas encore les moyens pratiques de dominer totalement la Femme-Terre, il n'ose pas encore se dresser contre elle : mais déjà il veut s'en arracher. C'est à mon sens dans cette volonté qu'il faut chercher la raison profonde de la fameuse coutume de l'exogamie si répandue dans les sociétés à filiation utérine. Même si l'homme ignore le rôle qu'il joue dans la procréation, le mariage a pour lui une grande importance : c'est par là qu'il accède à la dignité d'adulte et qu'il reçoit en partage une parcelle du monde ; par sa mère il est lié au clan, aux ancêtres, et à tout ce qui constitue sa propre substance ; mais dans toutes ses fonctions laïques, travail, mariage, il prétend s'évader de ce cercle, affirmer la transcendance contre l'immanence, s'ouvrir un avenir différent du passé où il plonge ses racines ; selon le type d'appartenance reconnu dans les différentes sociétés, la prohibition de l'inceste prend des formes différentes, mais elle garde des époques

primitives à nos jours le même sens : ce que l'homme souhaite posséder, c'est ce qu'il n'est pas ; il s'unit à ce qui lui apparaît comme Autre que lui. Il ne faut donc pas que l'épouse participe au mana de l'époux, il faut qu'elle lui soit étrangère : donc étrangère à son clan. Le mariage primitif se fonde parfois sur un rapt soit réel soit symbolique : c'est que la violence faite à autrui est l'affirmation la plus évidente de son altérité. En conquérant sa femme par la force, le guerrier prouve qu'il a su s'annexer une richesse étrangère et faire éclater les bornes du destin que sa naissance lui avait assignées ; l'achat sous ses différentes formes – tribut payé, prestation de services – manifeste avec moins d'éclat la même signification(44).

Peu à peu, l'homme a médiatisé son expérience et dans ses représentations comme dans son existence pratique, c'est le principe mâle qui a triomphé. L'Esprit l'a emporté sur la Vie, la transcendance sur l'immanence, la technique sur la magie et la raison sur la superstition. La dévaluation de la femme représente une étape nécessaire dans l'histoire de l'humanité : car c'est non de sa valeur positive mais de la faiblesse de l'homme qu'elle tirait son prestige ; en elle s'incarnaient les inquiétants mystères naturels : l'homme échappe à son emprise quand il se libère de la nature. C'est le passage de la pierre au bronze qui lui permet de réaliser par son travail la conquête du sol et de se conquérir lui-même. L'agriculteur est soumis aux hasards de la terre, des germinations, des saisons, il est passif, il conjure et il attend : c'est pourquoi les esprits totémiques peuplaient le monde humain ; le paysan subissait les caprices de ces puissances qui l'investissaient. L'ouvrier au contraire modèle l'outil selon son dessein ; il lui impose avec ses mains la figure de son projet ; en face de la nature inerte, qui lui résiste mais qu'il vainc, il s'affirme comme volonté souveraine ; qu'il précipite ses coups sur l'enclume, il précipite l'achèvement de l'outil : tandis que rien ne peut hâter le mûrissement des épis ; il apprend sur la chose façonnée sa responsabilité : son geste adroit ou maladroit la façonne ou la brise ; prudent, habile, il l'amène à un point de perfection dont il est fier : son succès ne dépend pas de la faveur des dieux mais de lui-même ; il défie ses compagnons, il s'enorgueillit de ses réussites ; et s'il fait encore quelque place aux rites, des techniques exactes lui semblent bien plus importantes ; les valeurs mystiques passent au second plan et les intérêts pratiques au premier ; il ne s'affranchit pas entièrement des dieux : mais il les sépare de lui en se séparant d'eux ; il les relègue dans leur ciel olympien et garde pour lui le domaine terrestre ; le grand Pan commence à s'étioler quand retentit le premier coup de marteau et le règne de l'homme s'ouvre. Il apprend son pouvoir. Dans le rapport de son bras créateur à l'objet fabriqué il expérimente la causalité : le grain semé germe ou ne germe pas tandis que le métal réagit toujours de la même manière au feu, à la

trempe, à l'action mécanique ; ce monde d'ustensiles se laisse enfermer dans des concepts clairs : la pensée rationnelle, la logique et les mathématiques peuvent alors apparaître. Toute la figure de l'univers est bouleversée. La religion de la femme était liée au règne de l'agriculture, règne de la durée irréductible, de la contingence, du hasard, de l'attente, du mystère ; celui de l'*homo faber*, c'est le règne du temps qu'on peut vaincre comme l'espace, de la nécessité, du projet, de l'action, de la raison. Même quand il affronte la terre l'homme l'affrontera dorénavant en ouvrier ; il découvre qu'on peut enrichir le sol, qu'il est bon de le laisser reposer, qu'il faut traiter de telle façon telle semence : c'est lui qui fait pousser les récoltes ; il creuse des canaux, il irrigue ou assèche le sol, il trace des routes, il bâtit des temples : il crée le monde à neuf. Les peuples qui sont demeurés sous la coupe de la déesse-mère, ceux où s'est perpétuée la filiation utérine se sont aussi arrêtés à un stade de civilisation primitive. C'est que la femme n'était vénérée que dans la mesure où l'homme se faisait l'esclave de ses propres craintes, le complice de sa propre impuissance : c'est dans la terreur et non dans l'amour qu'il lui rendait un culte. Il ne pouvait s'accomplir qu'en commençant par la détrôner(45). C'est le principe mâle de force créatrice, de lumière, d'intelligence, d'ordre qu'il reconnaîtra alors comme souverain. Auprès de la déesse-mère surgit un dieu, fils, ou amant, qui lui est encore inférieur mais qui lui ressemble trait pour trait et qui lui est associé. Lui aussi incarne un principe de fécondité : c'est un taureau, c'est le Minotaure, c'est le Nil fertilisant les plaines d'Égypte. Il meurt en automne et renaît au printemps après que l'épouse-mère invulnérable, mais éplorée, ait consacré ses forces à rechercher son corps et à le ranimer. On voit apparaître en Crète ce couple que l'on retrouve sur tous les rivages de la Méditerranée : c'est en Égypte Isis et Horus, Astarté et Adonis en Phénicie, Cybèle et Attis en Asie Mineure et, dans la Grèce hellénique, Rhéa et Zeus. Puis la Grande Mère se trouva détrônée. En Égypte, où la condition de femme reste exceptionnellement favorable, la déesse Nout qui incarne le ciel et Isis, la terre fécondée, épouse du Nil, Osiris, demeurent des déesses d'une extrême importance ; mais c'est cependant Râ, le dieu soleil, lumière et énergie virile, qui est le roi suprême. À Babylone, Ishtar n'est plus que l'épouse de Bel-Mardouk ; c'est lui qui crée les choses et qui en garantit l'harmonie. Le dieu des Sémites est mâle. Quand Zeus règne au ciel, il faut que Géa, Rhéa, Cybèle abdiquent : il ne reste en Déméter qu'une divinité encore imposante mais secondaire. Les dieux védiques ont des épouses mais qu'on n'adore pas au même titre qu'eux. Le Jupiter romain ne connaît pas d'égal(46).

Ainsi le triomphe du patriarcat ne fut ni un hasard ni le résultat d'une révolution violente. Dès l'origine de l'humanité, leur privilège

biologique a permis aux mâles de s'affirmer seuls comme sujets souverains ; ils n'ont jamais abdiqué ce privilège ; ils ont aliéné en partie leur existence dans la Nature et dans la Femme ; mais ils l'ont ensuite reconquise ; condamnée à jouer le rôle de l'Autre, la femme était aussi condamnée à ne posséder qu'une puissance précaire : esclave ou idole ce n'est jamais elle qui a choisi son lot. « Les hommes font les dieux, les femmes les adorent », a dit Frazer ; ce sont eux qui décident si leurs divinités suprêmes seront femelles ou mâles ; la place de la femme dans la société est toujours celles qu'ils lui assignent, en aucun temps elle n'a imposé sa propre loi.

Peut-être cependant si le travail producteur était demeuré à la mesure de ses forces, la femme aurait réalisé *avec* l'homme la conquête de la nature ; l'espèce humaine se fût affirmée contre les dieux à travers les individus mâles et femelles ; mais elle n'a pas pu faire siennes les promesses de l'outil. Engels n'a expliqué qu'incomplètement sa déchéance : il ne suffit pas de dire que l'invention du bronze et du fer a profondément modifié l'équilibre des forces productrices et que par là l'infériorité de la femme s'est accomplie ; cette infériorité ne suffit pas en soi à rendre compte de l'oppression qu'elle a subie. Ce qui lui a été néfaste c'est que ne devenant pas pour l'ouvrier un compagnon de travail elle a été exclue du *mitsein* humain : que la femme soit faible et de capacité productrice inférieure n'explique pas cette exclusion ; c'est parce qu'elle ne participait pas à sa manière de travailler et de penser, parce qu'elle demeurerait asservie aux mystères de la vie, que le mâle n'a pas reconnu en elle un semblable ; du moment qu'il ne l'adoptait pas, qu'elle gardait à ses yeux la dimension d'*autre*, l'homme ne pouvait que se faire son oppresseur. La volonté mâle d'expansion et de domination a transformé l'incapacité féminine en une malédiction. L'homme a voulu épuiser les possibilités nouvelles ouvertes par les nouvelles techniques : il a fait appel à une main-d'œuvre servile, il a réduit son semblable en esclavage. Le travail des esclaves étant beaucoup plus efficace que celui que la femme pouvait fournir, elle a perdu le rôle économique qu'elle jouait dans la tribu. Et dans son rapport avec l'esclave le maître a trouvé une confirmation de sa souveraineté beaucoup plus radicale que dans l'autorité mitigée qu'il exerçait sur la femme. Étant vénérée et redoutée pour sa fécondité, étant *autre* que l'homme et participant au caractère inquiétant de l'*autre*, la femme tenait d'une certaine manière l'homme dans sa dépendance au moment même où elle dépendait de lui ; la réciprocité du rapport maître-esclave existait *actuellement* pour elle et par là elle échappait à l'esclavage. L'esclave, lui, n'est protégé par aucun tabou, il n'est rien qu'un homme asservi, non pas différent mais inférieur : le jeu dialectique de son rapport au maître mettra des siècles à s'actualiser ; au sein de la société patriarcale organisée, l'esclave n'est qu'une bête de

somme à face humaine : le maître exerce sur lui une autorité tyrannique ; par là s'exalte son orgueil : et il le retourne contre la femme. Tout ce qu'il gagne, il le gagne contre elle ; plus il devient puissant, plus elle déchoit. En particulier quand il devient propriétaire du sol⁽⁴⁷⁾ il revendique aussi la propriété de la femme. Naguère il était possédé par *le mana*, par *la Terre* : maintenant il a *une* âme, *des* terres ; affranchi de *la Femme* il réclame aussi une femme et une postérité à lui. Il veut que le travail familial qu'il utilise au profit de ses champs, soit totalement *sien* et pour cela il faut que les travailleurs lui appartiennent : il asservit sa femme et ses enfants. Il lui faut des héritiers en qui se prolongera sa vie terrestre du fait qu'il leur lègue ses biens et qui lui rendront par-delà la tombe les honneurs nécessaires au repos de son âme. Le culte des dieux domestiques se superpose à la constitution de la propriété privée et la fonction d'héritier est économique et mystique à la fois. Ainsi du jour où l'agriculture cesse d'être une opération essentiellement magique et devient d'abord un travail créateur, l'homme se découvre comme force génératrice ; il revendique ses enfants en même temps que ses moissons⁽⁴⁸⁾.

Il n'y a pas dans les temps primitifs de révolution idéologique plus importante que celle qui substitue l'agnation à la filiation utérine ; désormais la mère est ravalée au rang de nourrice, de servante et la souveraineté du père est exaltée ; c'est lui qui détient les droits et les transmet. Apollon, dans les *Euménides* d'Eschyle, proclame ces vérités neuves : « Ce n'est pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant : elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein ; celui qui engendre, c'est le père. La femme comme un dépositaire étranger reçoit le germe et s'il plaît aux dieux elle le conserve. » Il est évident que ces affirmations ne résultent pas d'une découverte scientifique : elles sont une profession de foi. Sans doute l'expérience de la causalité technique où l'homme puise l'assurance de son pouvoir créateur l'a conduit à reconnaître qu'il était aussi nécessaire que la mère à la procréation. L'idée a guidé l'observation ; mais celle-ci se borne à accorder au père un rôle égal à celui de la mère : elle amenait à supposer que, sur le plan naturel, la condition de la conception, c'était la rencontre du sperme et des menstrues ; l'idée qu'exprime Aristote : la femme est seulement matière, « le principe du mouvement qui est le mâle dans tous les êtres qui naissent est meilleur et plus divin », cette idée traduit une volonté de puissance qui dépasse toute connaissance. En s'attribuant exclusivement sa postérité, l'homme se dégage définitivement de l'emprise de la féminité, il conquiert contre la femme la domination du monde. Vouée à la procréation et à des tâches secondaires, dépouillée de son importance pratique et de son prestige mystique, la femme n'apparaît plus que comme servante.

Cette conquête, les hommes l'ont figurée comme l'aboutissement

d'une lutte violente. Une des plus antiques cosmogonies, celle des Assyro-Babyloniens, nous raconte leur victoire dans un texte qui date du VII^e siècle mais qui reproduit une légende beaucoup plus ancienne. L'Océan et la Mer, Atoum et Tamiat, engendrèrent le monde céleste, le monde terrestre et tous les grands dieux ; mais trouvant ceux-ci trop turbulents ils décidèrent de les anéantir ; et c'est Tamiat, la femme-mère, qui mena la lutte contre le plus fort et le plus beau de ses descendants, Bel-Mardouk ; celui-ci, l'ayant défiée au combat, après une terrible bataille la tua et trancha son corps en deux ; d'une moitié il fit la voûte céleste, de l'autre, le support du monde terrestre ; puis il organisa l'univers et créa l'humanité. Dans le drame des *Euménides* qui illustre le triomphe du patriarcat sur le droit maternel, Oreste assassine aussi Clytemnestre. Par ces sanglantes victoires, la force virile, les puissances solaires d'ordre et de lumière l'emportent sur le chaos féminin. En absolvant Oreste, le tribunal des dieux proclame qu'il était le fils d'Agamemnon avant d'être celui de Clytemnestre. Le vieux droit maternel est mort : c'est l'audacieuse révolte du mâle qui l'a tué. On a vu qu'en vérité le passage au droit paternel s'est accompli par de lentes transitions. La conquête masculine a été une reconquête : l'homme n'a fait que prendre possession de ce que déjà il possédait ; il a mis le droit en harmonie avec la réalité. Il n'y a eu ni lutte, ni victoire, ni défaite. Cependant ces légendes ont un sens profond. Au moment où l'homme s'affirme comme sujet et liberté, l'idée d'Autre se médialise. De ce jour le rapport avec l'Autre est un drame : l'existence de l'Autre est une menace, un danger. La vieille philosophie grecque, que Platon sur ce point ne dément pas, a montré que l'altérité est la même chose que la négation, donc le Mal. Poser l'Autre, c'est définir un manichéisme. C'est pourquoi les religions et les codes traitent la femme avec tant d'hostilité. À l'époque où le genre humain s'est élevé jusqu'à la rédaction écrite de ses mythologies et de ses lois, le patriarcat est définitivement établi : ce sont les mâles qui composent les codes. Il est naturel qu'ils donnent à la femme une situation subordonnée ; mais on pourrait imaginer qu'ils la considèrent avec la même bienveillance que les enfants et le bétail. Il n'en est rien. Organisant l'oppression de la femme, les législateurs ont peur d'elle. Des vertus ambivalentes dont elle était revêtue on retient surtout l'aspect néfaste : de sacrée elle devient impure. Ève donnée à Adam pour être sa compagne a perdu le genre humain ; quand ils veulent se venger des hommes, les dieux païens inventent la femme et c'est la première-née de ces créatures femelles, Pandore, qui déchaîne tous les maux dont souffre l'humanité. L'Autre, c'est la passivité en face de l'activité, la diversité qui brise l'unité, la matière opposée à la forme, le désordre qui résiste à l'ordre. La femme est ainsi vouée au Mal. « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; et un

principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme », dit Pythagore. Les lois de Manou la définissent comme un être vil qu'il convient de tenir en esclavage. Le Lévitique l'assimile aux bêtes de somme possédées par le patriarche. Les lois de Solon ne lui confèrent aucun droit. Le code romain la met en tutelle et proclame son « imbécillité ». Le droit canon la considère comme la « porte du Diable ». Le Coran la traite avec le plus absolu mépris.

Et cependant le Mal est nécessaire au Bien, la matière à l'idée et la nuit à la lumière. L'homme sait que pour assouvir ses désirs, pour perpétuer son existence, la femme lui est indispensable ; il lui faut l'intégrer à la société : dans la mesure où elle se soumet à l'ordre établi par les mâles, elle est purifiée de sa souillure originelle. L'idée est fortement exprimée dans les lois de Manou : « Une femme par un mariage légitime revêt les mêmes qualités que son époux, semblable à la rivière qui se perd dans l'océan et elle est admise après sa mort dans le même paradis céleste. » Ainsi la Bible trace avec éloge le portrait de la « femme forte ». Le christianisme, malgré sa haine de la chair, respecte la vierge consacrée et l'épouse chaste et docile. Associée au culte, la femme peut même avoir un rôle religieux important : la *brahmani* aux Indes, la *flaminia* à Rome sont aussi saintes que leur mari ; dans le couple c'est l'homme qui domine, mais l'union des principes mâle et femelle demeure nécessaire au mécanisme de la fécondité, à la vie et à l'ordre de la société.

C'est cette ambivalence de l'Autre, de la Femme qui va se refléter dans la suite de son histoire ; elle sera jusqu'à nos jours soumise à la volonté des hommes. Mais cette volonté est ambiguë : par une totale annexion la femme serait ravalée au rang d'une chose ; or l'homme prétend revêtir de sa propre dignité ce qu'il conquiert et possède ; l'Autre garde à ses yeux un peu de sa magie primitive ; comment faire de l'épouse à la fois une servante et une compagne, c'est un des problèmes qu'il cherchera à résoudre ; son attitude évoluera au cours des siècles, ce qui entraînera aussi une évolution dans le destin féminin(49).

CHAPITRE III

Détrônée par l'avènement de la propriété privée, c'est à la propriété privée que le sort de la femme est lié à travers les siècles : pour une grande partie son histoire se confond avec l'histoire de l'héritage. On comprend l'importance fondamentale de cette institution si l'on garde à l'esprit que le propriétaire aliène son existence dans la propriété ; il y tient plus qu'à sa vie même ; elle déborde les limites étroites de cette vie temporelle, elle subsiste par-delà la destruction du corps, incarnation terrestre et sensible de l'âme immortelle ; mais cette survivance ne se réalise que si la propriété demeure aux mains du possesseur : elle ne saurait par-delà la mort être sienne que si elle appartient à des individus en qui il se prolonge et se reconnaisse, qui soient *siens*. Cultiver le domaine paternel, rendre un culte aux mânes du père, c'est pour l'héritier une seule et même obligation : il assure la survivance des ancêtres sur terre et dans le monde souterrain. L'homme n'acceptera donc de partager avec la femme ni ses biens ni ses enfants. Il n'arrivera pas à imposer totalement et pour toujours ses prétentions. Mais au moment où le patriarcat est puissant, il arrache à la femme tous ses droits sur la détention et la transmission des biens. Il paraît d'ailleurs logique de les lui dénier. Quand on admet que les enfants d'une femme ne sont plus siens, du même coup ils n'ont aucun lien avec le groupe dont la femme est issue. Par le mariage, la femme n'est plus désormais prêtée d'un clan à un autre : elle est radicalement enlevée au groupe dans lequel elle est née et annexée à celui de son époux ; il l'achète comme on achète une tête de bétail ou un esclave, il lui impose ses divinités domestiques : et les enfants qu'elle engendre appartiennent à la famille de l'époux. Si elle était héritière, elle transmettrait donc abusivement les richesses de la famille paternelle à celle de son mari : on l'exclut soigneusement de la succession. Mais inversement, du fait qu'elle ne possède rien, la femme n'est pas élevée à la dignité d'une personne ; elle fait elle-même partie du patrimoine de l'homme, d'abord de son père, puis de son mari. Sous le régime strictement patriarcal, le père peut condamner à mort dès leur naissance ses enfants mâles et femelles ; mais au premier cas la société limite le plus souvent son pouvoir : tout nouveau-né mâle normalement constitué est admis à vivre ; tandis que la coutume de l'exposition des filles est très répandue ; chez les Arabes il y avait des infanticides massifs : aussitôt nées, les filles étaient jetées dans des fosses. Accepter l'enfant femelle c'est de la part du père un acte de libre générosité ; la femme n'entre dans ces sociétés que par une sorte de

grâce qui lui est concédée, et non légitimement comme le mâle. En tout cas, la souillure de la naissance apparaît beaucoup plus grave pour la mère quand l'enfant est une fille : chez les Hébreux le Lévitique réclame en ce cas une purification deux fois plus longue que si l'accouchée a mis au monde un garçon. Dans les collectivités où existe la coutume du « prix du sang » on n'exige qu'une petite somme lorsque la victime est de sexe féminin : sa valeur est par rapport au mâle comme celle de l'esclave par rapport à l'homme libre. Jeune fille, le père a tous pouvoirs sur elle ; par le mariage il les transmet à l'époux dans sa totalité. Puisqu'elle est sa propriété comme l'esclave, la bête de somme, la chose, il est naturel que l'homme puisse avoir autant d'épouses qu'il lui plaît ; seules des raisons économiques limitent la polygamie ; le mari peut répudier ses femmes au gré de ses caprices, la société ne leur octroie à peu près aucune garantie. En revanche, la femme est asservie à une chasteté rigoureuse. Malgré les tabous, les sociétés de droit maternel autorisent une grande licence de mœurs ; la chasteté pré-nuptiale est rarement exigée ; et l'adultère est considéré sans beaucoup de sévérité. Au contraire, quand la femme devient la propriété de l'homme, il la veut vierge et il en exige sous les peines les plus graves une totale fidélité ; ce serait le pire des crimes que de risquer de donner les droits d'héritage à un rejeton étranger : c'est pourquoi le *pater familias* a le droit de mettre à mort l'épouse coupable. Aussi longtemps que dure la propriété privée, aussi longtemps l'infidélité conjugale est considérée du côté de la femme comme crime de haute trahison. Tous les codes, qui jusqu'à nos jours ont maintenu l'inégalité en matière d'adultère, arguent de la gravité de la faute commise par la femme qui risque d'introduire dans la famille un bâtard. Et si le droit de se faire justice à soi-même a été aboli depuis Auguste, le code Napoléon promet encore l'indulgence du jury au mari justicier. Quand la femme appartenait à la fois au clan paternel et à la famille conjugale, entre les deux séries de liens qui s'enchevêtraient et même s'opposaient, elle réussissait à conserver une assez grande liberté, chacun des deux systèmes lui servant d'appui contre l'autre : par exemple elle pouvait souvent choisir son mari d'après son caprice, du fait que le mariage n'était qu'un événement laïque n'affectant pas la structure profonde de la société. Mais en régime patriarcal elle est la propriété de son père qui la marie à son gré ; ensuite rivée au foyer de l'époux elle n'est plus que sa chose et la chose du *genos* où elle a été introduite.

Quand la famille et le patrimoine privé demeurent sans contestation les bases de la société, la femme demeure aussi totalement aliénée. C'est ce qui s'est produit dans le monde musulman. La structure en est féodale, c'est-à-dire qu'il n'est pas apparu d'État assez fort pour unifier et soumettre les différentes tribus : aucun pouvoir ne tient en échec

celui du chef patriarcal. La religion qui s'est créée au moment où le peuple arabe était guerrier et conquérant a affiché pour la femme le plus total mépris. « Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu leur a donné la prééminence et aussi parce qu'ils dotent les femmes », dit le Coran ; elle n'a jamais détenu ni pouvoir réel ni prestige mystique. La Bédouine travaille durement, elle manie la charrue et porte des fardeaux : par là elle établit avec son époux un lien de dépendance réciproque ; elle sort librement, à visage découvert. La musulmane voilée et enfermée est encore aujourd'hui dans la plupart des couches de la société une sorte d'esclave. Je me rappelle dans un village troglodyte de Tunisie une caverne souterraine où quatre femmes étaient accroupies : la vieille épouse borgne, édentée, au visage horriblement ravagé, faisait cuire des pâtes sur un petit brasier au milieu d'une âcre fumée ; deux épouses un peu plus jeunes mais presque aussi défigurées berçaient des enfants dans leurs bras : l'une d'elles allaitait ; assise devant un métier à tisser une jeune idole merveilleusement parée de soie, d'or et d'argent nouait des brins de laine. En quittant cet antre sombre – royaume de l'immanence, matrice et tombeau –, j'ai croisé dans le corridor qui montait vers la lumière le mâle vêtu de blanc, éclatant de propreté, souriant, solaire. Il revenait du marché où il avait causé avec d'autres hommes des affaires du monde ; il passerait quelques heures dans cette retraite qui était sienne au cœur du vaste univers auquel il appartenait, dont il n'était pas séparé. Pour les vieillardes flétries, pour la jeune mariée vouée à la même rapide déchéance, il n'y avait pas d'autre univers que la cave enfumée d'où elles ne sortaient qu'à la nuit, silencieuses et voilées.

Les Juifs de l'époque biblique ont à peu près les mêmes mœurs que les Arabes. Les patriarches sont polygames et ils peuvent répudier leurs femmes à peu près selon leurs caprices ; on exige sous des peines rigoureuses que la jeune épouse soit livrée vierge à son époux ; en cas d'adultère, elle est lapidée ; elle est confinée dans les travaux du ménage comme le prouve le portrait de la femme forte : « Elle travaille la laine et le lin... elle se lève quand il est encore nuit... Dans la nuit sa lampe ne s'éteint pas... Le pain de la paresse, elle n'en mange pas. » Même chaste et travailleuse, c'est une impure, on l'entoure de tabous ; son témoignage n'est pas reçu en justice. L'Ecclésiaste parle d'elle avec le plus profond dégoût : « J'ai trouvé plus amère que la mort la femme dont le cœur est un piège et un filet et dont les mains sont des liens... j'ai trouvé un homme entre mille mais je n'ai pas trouvé une femme entre toutes. » À la mort de son mari, l'usage sinon la loi demandait que la veuve épousât un frère du défunt.

Cette coutume du *lévirat* se rencontre chez beaucoup de peuples d'Orient. Dans tous les régimes où la femme est en tutelle, un des problèmes qui se posent est la situation faite aux veuves. La solution la

plus radicale, c'est de les sacrifier sur le tombeau de leur époux. Mais il n'est pas vrai que même aux Indes la loi ait jamais imposé de tels holocaustes ; les lois de Manou admettaient que l'épouse survive à l'époux ; les suicides spectaculaires n'ont jamais été qu'une mode aristocratique. Il est beaucoup plus fréquent que la veuve soit mise à la disposition des héritiers de son époux. Le *lévirat* prend parfois la forme de la polyandrie ; pour prévenir les incertitudes du veuvage on donne comme maris à une femme tous les frères d'une famille, coutume qui sert aussi à défendre les gens contre l'impuissance possible du mari. Il semble d'après un texte de César qu'en Bretagne tous les hommes d'une famille aient eu ainsi en commun un certain nombre de femmes.

Le patriarcat ne s'est pas partout établi sous cette forme radicale. À Babylone les lois d'Hammourabi reconnaissaient certains droits à la femme : elle reçoit une part de l'héritage paternel et quand elle se marie son père lui constitue une dot. En Perse, la polygamie est en usage ; la femme est tenue à une obéissance absolue envers le mari que le père lui choisit dès qu'elle est nubile ; mais elle est plus honorée que chez la plupart des peuples orientaux ; l'inceste n'est pas interdit, il existait de fréquents mariages entre frère et sœur ; elle est chargée de l'éducation des enfants jusqu'à l'âge de sept ans quand il s'agit des garçons, jusqu'à leur mariage en ce qui regarde les filles. La femme peut recevoir une partie de l'héritage de son mari si le fils ne s'en montre pas digne ; si elle est « épouse privilégiée » au cas où le mari meurt sans laisser de fils adulte, on lui confie la tutelle des enfants mineurs et l'administration des affaires. Les règles du mariage montrent clairement l'importance qu'a pour le chef de famille l'existence d'une postérité. Il semble qu'il y ait eu cinq formes de mariage(50) : 1° La femme se mariait avec le consentement de ses parents ; on l'appelait alors « épouse privilégiée » ; ses enfants appartenaient à son mari. 2° Quand une femme était enfant unique, le premier de ses enfants était remis à ses parents pour leur tenir lieu de fille ; ensuite elle devenait « épouse privilégiée ». 3° Si un homme mourait célibataire, sa famille dotait et mariait une femme étrangère : on l'appelait femme adoptée ; la moitié des enfants appartenait au mort, l'autre moitié au mari vivant. 4° Une veuve, sans enfants, remariée s'appelait femme servante : elle devait la moitié des enfants du second lit au mari mort. 5° La femme qui se mariait sans le consentement de ses parents ne pouvait pas hériter d'eux avant que son fils aîné devenu majeur ne l'eût donnée comme « épouse privilégiée » à son père à lui ; si son mari mourait avant, elle était regardée comme mineure et mise en tutelle. Le statut de la femme adoptée et de la femme servante établit le droit de tout homme à se survivre dans une descendance à laquelle ne le rattache pas

nécessairement un lien du sang. Ceci confirme ce que nous disions plus haut : ce lien a été en quelque sorte inventé par l'homme quand il a voulu s'annexer par-delà sa vie finie une immortalité terrestre et souterraine.

C'est en Égypte que la condition de la femme a été la plus favorisée. Les déesses-mères en devenant épouses ont gardé leur prestige ; l'unité religieuse et sociale, c'est le couple ; la femme apparaît comme alliée et complémentaire de l'homme. Sa magie est si peu hostile que la peur même de l'inceste est surmontée et qu'on n'hésite pas à confondre la sœur avec l'épouse⁽⁵¹⁾. Elle a les mêmes droits que l'homme, la même puissance juridique ; elle hérite, elle possède des biens. Cette chance singulière n'a rien d'un hasard : elle provient de ce que dans l'Égypte ancienne le sol appartenait au roi et aux castes supérieures des prêtres et des guerriers ; pour les particuliers, la propriété foncière était seulement usufructière ; le fonds demeurant inaliénable, les biens transmis par héritage n'avaient que peu de valeur et on ne trouvait aucun inconvénient à les partager. Par l'absence du patrimoine privé, la femme gardait la dignité d'une personne. Elle se mariait librement, et veuve elle pouvait se remarier à son gré. Le mâle pratiquait la polygamie, mais, bien que tous ses enfants fussent légitimes, il n'avait qu'une épouse véritable, la seule qui fût associée au culte et liée à lui également : les autres n'étaient que des esclaves privées de tous droits. L'épouse en chef ne changeait pas d'état en se mariant : elle demeurait maîtresse de ses biens et libre de contracter. Quand le pharaon Bochoris établit la propriété privée, la femme occupait une position trop forte pour en être délogée ; Bochoris ouvrit l'ère des contrats et le mariage même devint contractuel. Il y eut trois types de contrats : l'un concernait le mariage servile ; la femme devenait la chose de l'homme mais elle spécifiait parfois qu'il n'aurait pas d'autre concubine qu'elle ; cependant l'épouse légitime était considérée comme l'égale de l'homme et tous les biens leur étaient communs ; souvent le mari s'engageait à lui payer une somme d'argent en cas de divorce. Cette coutume conduisit un peu plus tard à un type de contrat singulièrement favorable à la femme : le mari lui consentait une créance factice. Il y avait de graves pénalités contre l'adultère, mais le divorce était pour les deux conjoints à peu près libre. La pratique des contrats restreignit beaucoup la polygamie ; les femmes accaparaient les fortunes et les transmettaient à leurs enfants ce qui amena l'avènement d'une classe ploutocratique. Ptolémée Philopater décréta que les femmes ne pourraient plus aliéner leurs biens sans autorisation maritale, ce qui faisait d'elles d'éternelles mineures. Mais même au temps où elles avaient un statut privilégié, unique dans le monde antique, elles n'ont pas été socialement les égales des hommes ; associées au culte, au gouvernement, elles pouvaient jouer le rôle de régente, mais le pharaon

était mâle ; les prêtres et les guerriers étaient mâles ; elles n'intervenaient dans la vie publique que d'une manière secondaire ; et dans la vie privée on exigeait d'elles une fidélité sans réciprocité.

Les mœurs des Grecs demeurent très proches des mœurs orientales ; cependant ils ne pratiquent pas la polygamie. On ne sait pas exactement pourquoi. En fait, l'entretien d'un harem a toujours été une lourde charge : c'est le fastueux Salomon, ce sont les sultans des *Mille et Une Nuits*, les rois, les chefs, les riches propriétaires qui peuvent s'offrir le luxe d'un vaste sérail ; l'homme moyen se contentait de trois ou quatre femmes ; le paysan n'en possédait guère plus de deux. D'autre part – sauf en Égypte où il n'y a pas de propriété foncière particulière –, le souci de garder intact le patrimoine amenait à accorder au fils aîné des droits singuliers sur l'héritage paternel ; par là s'établissait une hiérarchie entre les femmes, la mère de l'héritier principal étant revêtue d'une dignité très supérieure à celle des autres épouses. Si la femme possède elle-même des biens, si elle est dotée, elle est pour son mari une personne : il lui est attaché par un lien religieux et exclusif. À partir de là sans doute s'est établie la coutume de ne reconnaître qu'une seule épouse : en vérité, le citoyen grec demeurerait agréablement polygame puisqu'il pouvait trouver chez les prostituées de la ville et chez les servantes du gynécée l'assouvissement de ses désirs. « Nous avons des hétaires pour les plaisirs de l'esprit, dit Démosthène, des *pallages* pour le plaisir des sens, et des épouses pour nous donner des fils. » La *pallage* remplaçait la femme dans le lit du maître au cas où celle-ci était malade, indisposée, enceinte ou relevant de couches ; de sorte que du gynécée au harem la différence n'est pas grande. À Athènes, la femme est enfermée dans ses appartements, tenue par les lois dans une contrainte sévère et surveillée par des magistrats spéciaux. Elle demeure pendant toute son existence dans une perpétuelle minorité ; elle est sous la puissance de son tuteur : soit son père, soit le mari, soit l'héritier du mari, soit, à défaut, l'État, représenté par des fonctionnaires publics ; ce sont là ses maîtres et ils disposent d'elle comme d'une marchandise, le pouvoir du tuteur s'étendant à la fois sur la personne et sur ses biens ; le tuteur peut transmettre ses droits à son gré : le père donne sa fille en adoption ou en mariage ; le mari peut en répudiant son épouse la livrer à un nouveau mari. La loi grecque assure cependant à la femme une dot qui sert à son entretien et qui doit lui être intégralement restituée si le mariage est dissous ; elle autorise aussi en certains cas très rares la femme à demander le divorce ; mais ce sont les seules garanties que la société lui octroie. Bien entendu tout l'héritage est légué aux enfants mâles, la dot représente non un bien acquis par filiation mais une sorte de service qui est imposé au tuteur. Cependant, grâce à l'usage de la dot la veuve ne passe plus comme une possession héréditaire entre les

maines des héritiers de son mari : elle retourne sous la tutelle de ses parents.

Un des problèmes qui se posent dans les sociétés fondées sur l'agnation, c'est le sort de l'héritage en l'absence de tout descendant mâle. Les Grecs avaient institué la coutume de l'épiclérat : l'héritière devait épouser dans le *genos* paternel son parent le plus âgé ; ainsi les biens que lui léguait son père étaient transmis à des enfants appartenant au même groupe, le domaine demeurait la propriété du *genos* ; l'épicière n'était pas héritière mais seulement une machine à procréer un héritier ; cette coutume la mettait entièrement à la merci de l'homme puisqu'elle était livrée automatiquement au premier-né des mâles de sa famille qui se trouvait être le plus souvent un vieillard.

Puisque l'oppression de la femme a sa cause dans la volonté de perpétuer la famille et de maintenir intact le patrimoine, dans la mesure où elle échappe à la famille, elle échappe donc aussi à cette absolue dépendance ; si la société niant la propriété privée refuse la famille, le sort de la femme s'en trouve considérablement amélioré. Sparte où prévalait un régime communautaire était la seule cité où la femme fût traitée presque à égalité avec l'homme. Les filles étaient élevées comme les garçons ; l'épouse n'était pas confinée dans le foyer de son mari : celui-ci n'était autorisé qu'à lui faire de furtives visites nocturnes ; et son épouse lui appartenait si peu qu'au nom de l'eugénisme un autre homme pouvait réclamer de s'unir à elle : la notion même d'adultère disparaît lorsque disparaît l'héritage ; tous les enfants appartenant en commun à toute la cité, les femmes ne sont pas non plus jalousement asservies à un maître : ou inversement on peut dire que ne possédant ni bien propre, ni descendance singulière, le citoyen ne possède pas non plus de femme. Les femmes subissent les servitudes de la maternité comme les hommes celles de la guerre : mais sauf l'accomplissement de ce devoir civique, aucune contrainte ne restreint leur liberté.

À côté des femmes libres dont nous venons de parler et des esclaves vivant à l'intérieur du *genos* – dont le chef de famille a la propriété absolue –, on rencontre en Grèce des prostituées. Les peuples primitifs connaissaient la prostitution hospitalière, concession de la femme à l'hôte de passage, qui avait sans doute des raisons mystiques, et la prostitution sacrée destinée à libérer au profit de la collectivité les mystérieuses puissances de la fécondation. Ces coutumes existaient dans l'Antiquité classique. Hérodote rapporte qu'au V^e siècle avant Jésus-Christ chaque femme de Babylone devait une fois dans sa vie se livrer à un homme étranger dans le temple de Mylitta contre une pièce de monnaie qu'elle remettait au trésor du temple ; elle rentrait ensuite chez elle pour vivre dans la chasteté. La prostitution religieuse s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui chez les « almées » d'Égypte et les

bayadères des Indes qui constituent des castes respectées de musiciennes et de danseuses. Mais le plus souvent, en Égypte, en Inde, dans l'Asie occidentale, il y a eu glissement de la prostitution sacrée à la prostitution légale, la classe sacerdotale trouvant dans ce commerce un moyen de s'enrichir. Chez les Hébreux mêmes il y avait des prostituées vénales. En Grèce, c'est surtout au bord de la mer, dans les îles, et les cités où venaient beaucoup d'étrangers qu'existaient des temples où se rencontrent les « jeunes filles hospitalières aux étrangers » comme les appelle Pindare : l'argent qu'elles reçoivent est destiné au culte, c'est-à-dire aux prêtres et indirectement à leur entretien. En réalité, sous une forme hypocrite, on exploite – à Corinthe entre autres – les besoins sexuels des marins, des voyageurs ; et c'est déjà de prostitution vénale qu'il s'agit. C'est Solon qui en fit une institution. Il acheta des esclaves asiatiques et les enferma dans les « dictérions » situés à Athènes près du temple de Vénus, non loin du port, la direction en était confiée à des « pornotropos » chargés d'administrer financièrement l'établissement ; chaque fille touchait un salaire et l'ensemble des bénéfices revenait à l'État. Ensuite s'ouvrirent des « kapailéia » qui étaient des établissements privés : un priape rouge leur servait d'enseigne. Bientôt, outre les esclaves, des femmes grecques de basse condition s'y firent recevoir comme pensionnaires. Les dictérions étaient considérés comme si nécessaires qu'ils avaient été reconnus comme lieux d'asile inviolables. Cependant les courtisanes étaient notées d'infamie, elles n'avaient aucun droit social, leurs enfants étaient dispensés de les nourrir ; elles devaient porter un costume spécial d'étoffes bariolées ornées de bouquets de fleurs et se teindre les cheveux en safran. Outre les femmes enfermées dans les dictérions, il existait aussi des courtisanes libres qu'on peut ranger en trois catégories : les Dictériades analogues aux femmes en carte d'aujourd'hui ; les Aulétrides qui étaient danseuses et joueuses de flûte ; et les Hétaïres, demi-mondaines qui venaient généralement de Corinthe, qui avaient liaisons officielles avec les hommes les plus notables de Grèce et qui jouaient le rôle social des « femmes du monde » modernes. Les premières se rencontraient parmi les affranchies ou les filles grecques de basses classes ; exploitées par les proxénètes, elles menaient une existence misérable. Les secondes réussissaient souvent à s'enrichir grâce à leurs talents de musiciennes : la plus célèbre fut Lamia, maîtresse de Ptolémée d'Égypte, puis de son vainqueur le roi de Macédoine Démétrios Poliorcète. Quant aux dernières, on sait que plusieurs furent associées à la gloire de leurs amants. Disposant librement d'elles-mêmes et de leur fortune, intelligentes, cultivées, artistes, elles sont traitées comme des personnes par les hommes qui s'enchantent de leur commerce. Du fait qu'elles échappent à la famille, qu'elles se situent en marge de la

société, elles échappent aussi à l'homme : elles peuvent alors lui apparaître comme une semblable et presque une égale. En Aspasie, en Phryné, en Laïs, s'affirme la supériorité de la femme affranchie sur l'honnête mère de famille.

À part ces brillantes exceptions, la femme grecque est réduite à un demi-esclavage ; elle n'a pas même la liberté de s'en indigner : c'est à peine si Aspasie, et plus passionnément Sapho, font entendre quelques protestations. Chez Homère subsistent des réminiscences de l'époque héroïque où les femmes avaient quelque puissance : cependant les guerriers les renvoient avec dureté à leurs appartements. On trouve le même mépris chez Hésiode : « Celui qui se confie à une femme se confie à un voleur. » Dans la grande époque classique, la femme est résolument confinée dans le gynécée. « La meilleure femme est celle dont les hommes parlent le moins », disait Périclès. Platon qui se propose d'admettre un conseil de matrones à l'administration de la république et de donner aux filles une éducation libre est une exception ; il excite les railleries d'Aristophane ; à une femme qui l'interroge sur les affaires publiques, un mari répond dans *Lysistrata* : « Cela ne te regarde pas. Tais-toi, sinon tu seras battue... Tisse ta voile. » Aristote exprime l'opinion commune quand il déclare que la femme est femme en vertu d'une déficience, qu'elle doit vivre enfermée dans son foyer et subordonnée à l'homme. « L'esclave est entièrement privé de la liberté de délibérer ; la femme la possède, mais faible et inefficace », affirme-t-il. Selon Xénophon, la femme et son époux sont profondément étrangers l'un à l'autre : « Existe-t-il des gens avec qui tu t'entretiens moins qu'avec ta femme ? – Il y en a bien peu... » ; tout ce qu'on demande à la femme dans l'*Économique* c'est d'être une maîtresse de maison attentive, prudente, économe, laborieuse comme l'abeille, une intendante modèle. La condition modeste à laquelle la femme est réduite n'empêche pas les Grecs d'être profondément misogynes. Déjà au VII^e siècle avant Jésus-Christ, Archiloque écrit de mordantes épigrammes contre les femmes ; on lit chez Simonide d'Amorgos : « Les femmes sont le plus grand mal que Dieu ait jamais créé : qu'elles semblent parfois utiles, elles se changent bientôt en tracas pour leurs maîtres. » Et chez Hipponax : « Il n'y a que deux jours dans la vie où votre femme vous réjouit : le jour de ses noces et le jour de son enterrement. » Ce sont les Ioniens qui dans les histoires de Milet manifestent le plus de hargne : on connaît entre autres le conte de la matrone d'Éphèse. Ce qu'on reproche surtout aux femmes à cette époque, c'est d'être paresseuses, acariâtres, dépensières, c'est-à-dire précisément l'absence des qualités que l'on exige d'elles. « Il y a bien des monstres sur terre et dans la mer, mais le plus grand de tous est encore la femme », écrit Ménandre. « La femme est une souffrance qui ne vous lâche pas. » Quand par l'institution de la dot la femme eut pris

une certaine importance, on déplore alors son arrogance ; c'est un des thèmes familiers à Aristophane et surtout à Ménandre. « J'ai épousé une sorcière avec une dot. Je l'ai prise pour ses champs et sa maison, et cela, ô Apollon, est le pire des maux !... » « Maudit soit celui qui inventa le mariage et puis le second, et le troisième, le quatrième et tous ceux qui les imitèrent. » « Si vous êtes pauvre et que vous épousez une femme riche, c'est vous réduire à être en même temps esclave et pauvre. » La femme grecque était tenue trop étroitement pour qu'on lui reprochât ses mœurs ; et ce n'est pas la chair qu'on vilipende en elle. Ce sont surtout les charges et les servitudes du mariage qui pèsent aux hommes : cela nous laisse supposer que malgré la rigueur de sa condition, bien que presque aucun droit ne lui fût reconnu, elle devait tenir au foyer une place importante et jouir de quelque autonomie ; vouée à l'obéissance, elle pouvait désobéir ; elle pouvait accabler son époux de scènes, de larmes, de bavardages, d'injures, le mariage destiné à asservir la femme était aussi pour le mari une chaîne. Dans le personnage de Xanthippe se résument tous les griefs du citoyen grec contre l'épouse mégère et contre les infortunes de la vie conjugale.

*

* *

C'est le conflit de la famille et de l'État qui définit l'histoire de la femme romaine. Les Étrusques constituaient une société à filiation utérine et il est probable qu'au temps de la royauté Rome connaissait encore l'exogamie liée au régime de droit maternel : les rois latins ne se transmettaient pas héréditairement le pouvoir. Ce qui est certain, c'est qu'après la mort de Tarquin le droit patriarcal s'affirme : la propriété agricole, le domaine privé, donc la famille, sont la cellule de la société. La femme va être étroitement asservie au patrimoine et partant au groupe familial : les lois la privent même de toutes les garanties qui étaient reconnues aux femmes grecques ; elle passe son existence dans l'incapacité et la servitude. Bien entendu, elle est exclue des affaires publiques, tout « office viril » lui est rigoureusement interdit ; et dans sa vie civile elle est une éternelle mineure. On ne lui refuse pas directement sa part de l'héritage paternel, mais par un moyen détourné on l'empêche d'en disposer : on la soumet à l'autorité d'un tuteur. « La tutelle a été établie dans l'intérêt des tuteurs eux-mêmes, dit Caïus, afin que la femme dont ils sont héritiers présomptifs ne puisse leur ravir son héritage par testament, ni l'appauvrir par des aliénations ou des dettes. » Le premier tuteur de la femme, c'est son père ; à défaut, les agnats paternels remplissent cette fonction. Quand la femme se marie, elle passe « dans la main » de son époux ; il y a trois formes de mariage : la *conferratio* où les époux offrent à Jupiter Capitolin un gâteau d'épeautre en présence du *flamen dialis* ; la *coemptio*, vente

fictive par laquelle le père plébéen « mancipait » sa fille au mari ; et l'*usus*, résultant d'une cohabitation d'une année ; toutes trois sont avec « manu » c'est-à-dire que l'époux se substitue au père ou aux tuteurs agnats ; sa femme est assimilée à une de ses filles, c'est lui qui a désormais tout pouvoir sur sa personne et sur ses biens. Mais dès l'époque de la loi des XII Tables, du fait que la Romaine appartenait à la fois à la gens paternelle et à la gens conjugale il naissait des conflits qui sont à l'origine de son émancipation légale. En effet le mariage avec « manu » dépouille les tuteurs agnats. Pour défendre l'intérêt des parents paternels, on voit apparaître le mariage *sine manu* ; en ce cas, les biens de la femme restent sous la dépendance des tuteurs, le mari n'a de droits que sur sa personne ; ce pouvoir même il le partage avec le *pater familias* qui garde sur sa fille une autorité absolue. Le tribunal domestique est chargé de régler les différends qui peuvent opposer père et mari : une telle institution permet à la femme un recours du père au mari, du mari au père ; elle n'est pas la chose d'un individu. D'ailleurs, bien que la gens soit extrêmement forte comme le prouve l'existence même de ce tribunal indépendant des tribunaux publics, le père de famille qui en est le chef est avant tout un citoyen : son autorité est illimitée, il gouverne absolument épouse et enfants ; mais ceux-ci ne sont pas sa propriété ; plutôt, il administre leur existence en vue du bien public ; la femme qui met au monde les enfants et dont le travail domestique embrasse souvent des tâches agricoles, est très utile au pays et profondément respectée. On remarque ici un fait très important que nous retrouvons tout au cours de l'Histoire : le droit abstrait ne suffit pas à définir la situation concrète de la femme ; celle-ci dépend en grande partie du rôle économique qu'elle joue ; et souvent même liberté abstraite et pouvoirs concrets varient en sens inverse. Légalement plus asservie que la Grecque, la Romaine est bien plus profondément intégrée à la société ; à la maison elle siège dans l'atrium qui est le centre de la demeure, au lieu d'être reléguée dans le secret du gynécée ; c'est elle qui préside au travail des esclaves ; elle dirige l'éducation des enfants et souvent son influence s'exercera sur eux jusque dans un âge avancé ; elle partage les travaux et les soucis de son époux, elle est considérée comme copropriétaire de ses biens ; la formule du mariage « Ubi tu Gaïus, ego Gaïa » n'est pas une formule creuse ; on appelle la matrone « domina » ; elle est maîtresse du foyer, associée au culte, non pas esclave mais compagne de l'homme ; le lien qui l'unit à lui est si sacré qu'en cinq siècles on ne compte pas un seul divorce. Elle n'est pas confinée dans ses appartements : elle assiste aux repas, aux fêtes, elle va au théâtre ; dans la rue les hommes lui cèdent le pas, consuls et licteurs se rangent sur son passage. Les légendes lui accordent dans l'Histoire un rôle éminent : on connaît assez celles des Sabines, de Lucrèce, de Virginie ; Coriolan cède aux supplications de sa

mère et de son épouse ; la loi de Lucinius qui consacre le triomphe de la démocratie romaine lui aurait été inspirée par sa femme ; c'est Cornélie qui forgea l'âme des Gracques. « Partout les hommes gouvernent les femmes, disait Caton, et nous qui gouvernons tous les hommes, ce sont nos femmes qui nous gouvernent. »

Peu à peu la situation légale de la Romaine s'adapte à sa condition pratique. Au temps de l'oligarchie patricienne, chaque *pater familias* est au sein de la république un souverain indépendant ; mais quand le pouvoir de l'État s'affirme, il lutte contre la concentration des fortunes, contre l'arrogance des puissantes familles. Le tribunal domestique s'efface devant la justice publique. Et la femme acquiert des droits de plus en plus importants. Quatre pouvoirs limitaient primitivement sa liberté : le père et le mari disposaient de sa personne, le tuteur et la *manus* de ses biens. L'État s'autorise de l'opposition du père et du mari pour restreindre leurs droits : c'est le tribunal d'État qui jugera les cas d'adultère, de divorce, etc. De même on détruit l'une par l'autre la *manus* et la tutelle. Dans l'intérêt du tuteur on avait déjà séparé la *manus* du mariage ; ensuite la *manus* devient un expédient que les femmes utilisent pour se délivrer des tuteurs, soit en contractant des mariages fictifs, soit en obtenant de leur père ou de l'État des tuteurs complaisants. Sous la législation impériale, la tutelle sera entièrement abolie. En même temps la femme obtient un garant positif de son indépendance : son père est obligé de lui reconnaître une dot ; celle-ci ne revient pas aux agnats après la dissolution du mariage et elle n'appartient jamais au mari ; la femme peut d'un instant à l'autre en exiger la restitution par un brusque divorce, ce qui met l'homme à sa merci. « En acceptant la dot, il vendait son pouvoir », dit Plaute. Dès la fin de la République la mère s'est vu reconnaître à l'égal du père le droit au respect de ses enfants ; on lui accorde la garde de sa progéniture en cas de tutelle ou de mauvaise conduite du mari. Sous Hadrien, un sénatus-consulte lui confère quand elle a trois enfants et que le défunt est sans postérité un droit à la succession *ab intestat* de chacun d'eux. Et sous Marc Aurèle s'achève l'évolution de la famille romaine : à partir de 178 la mère a pour héritiers ses enfants qui l'emportent sur les agnats ; la famille est fondée désormais sur la *conjunctio sanguinis* et la mère apparaît comme l'égale du père ; la fille hérite comme ses frères.

Cependant on observe dans l'histoire du droit romain un mouvement qui contredit celui que nous venons de décrire : rendant la femme indépendante de la famille, le pouvoir central la reprend lui-même en tutelle ; il la soumet à diverses incapacités légales.

En effet, elle prendrait une importance inquiétante si elle pouvait être à la fois riche et indépendante ; on va donc s'efforcer de lui retirer d'une main ce qu'on lui a concédé de l'autre. La loi Oppia qui

interdisait aux Romains le luxe fut votée au moment où Annibal menaçait Rome : le danger passé, les femmes en réclamèrent l'abrogation ; Caton dans un discours célèbre demanda qu'elle fût maintenue : mais la manifestation des matrones rassemblées sur la place publique l'emporta contre lui. Différentes lois, d'autant plus sévères que les mœurs se relâchaient davantage furent ensuite proposées, mais sans grand succès : elles ne firent guère que susciter des fraudes. Seul triompha le sénatus-consulte velléien qui interdisait à la femme d'« intercéder » pour autrui⁽⁵²⁾, la privant de presque toute capacité civile. C'est au moment où la femme est pratiquement la plus émancipée qu'on proclame l'infériorité de son sexe, ce qui est un remarquable exemple du processus de justification mâle dont j'ai parlé : comme on ne limite plus ses droits en tant que fille, épouse, sœur, c'est en tant que sexe qu'on lui refuse l'égalité avec l'homme ; on prétexte pour la brimer « l'imbécillité, la fragilité du sexe ».

Le fait est que les matrones ne firent pas un très bon usage de leur liberté neuve ; mais c'est qu'aussi il leur fut interdit d'en tirer positivement parti. De ces deux courants contraires – un courant individualiste qui arrache la femme à la famille, un courant étatiste qui la moleste en tant qu'individu – il résulte que sa situation est sans équilibre. Elle est héritière, elle a droit à l'égal du père au respect des enfants, elle teste, elle échappe grâce à l'institution de la dot à la contrainte conjugale, elle peut divorcer et se remarier selon son caprice : mais ce n'est que d'une manière négative qu'elle s'émancipe puisqu'on ne lui propose aucun emploi concret de ses forces. L'indépendance économique demeure abstraite puisqu'elle n'engendre aucune capacité politique ; c'est ainsi que faute de pouvoir *agir*, les Romaines *manifestent* : elles se répandent en tumulte dans la ville, elles assiègent les tribunaux, elles fomentent des conjurations, dictent des prescriptions, attisent les guerres civiles ; en cortège elles vont chercher la statue de la Mère des dieux et l'escortent le long du Tibre, introduisant ainsi à Rome les divinités orientales ; en 114 éclate le scandale des Vestales dont le collège est supprimé. La vie et les vertus publiques leur demeurant inaccessibles, quand la dissolution de la famille rend inutiles et périmées les vertus privées de naguère, il n'y a plus aucune morale qui se propose aux femmes. Elles ont le choix entre deux solutions : ou s'entêter à respecter les mêmes valeurs que leurs aïeules ; ou n'en plus reconnaître aucune. On voit à la fin du I^{er} siècle, au début du second, nombre de femmes qui demeurent les compagnes et associées de leurs époux comme au temps de la République : Plotine partage la gloire et les responsabilités de Trajan ; Sabine se rend si célèbre par ses bienfaits que de son vivant des statues la divinisent ; sous Tibère, Sextia refuse de survivre à Æmilius Scaurus et Pascea à Pomponius Labeus ; Pauline s'ouvre les veines en même temps que

Sénèque ; Pline le Jeune a rendu fameux le « Poète, non dolet » d'Arria ; Martial admire en Claudia Rufina, en Virginia, en Sulpicia des épouses irréprochables et des mères dévouées. Mais il y a quantité de femmes qui se refusent à la maternité et qui multiplient les divorces ; les lois continuent à interdire l'adultère : certaines matrones vont jusqu'à se faire inscrire parmi les prostituées afin de n'être pas gênées dans leurs débauches(53). Jusque-là, la littérature latine avait toujours été respectueuse des femmes : alors les satiristes se déchaînent contre elles. Ils s'attaquent d'ailleurs non à la femme en général mais essentiellement à leurs contemporaines. Juvénal leur reproche leur luxure, leur goinfrerie ; il les blâme de prétendre aux occupations des hommes : elles s'intéressent à la politique, se plongent dans des dossiers de procès, discutent avec les grammairiens et les rhéteurs, se passionnent pour la chasse, les courses de char, l'escrime, la lutte. Le fait est que c'est surtout par leur goût du divertissement et par leurs vices qu'elles rivalisent avec les hommes ; pour viser des buts plus hauts, elles manquent d'une éducation suffisante ; et d'ailleurs aucune fin ne leur est proposée ; l'action leur demeure interdite. La Romaine de l'ancienne République a une place sur terre, mais elle y est enchaînée faute de droits abstraits, et d'indépendance économique ; la Romaine de la décadence est le type de la fausse émancipée qui ne possède, dans un monde dont les hommes demeurent concrètement les seuls maîtres, qu'une liberté vide : elle est libre « pour rien ».

CHAPITRE IV

L'évolution de la condition féminine ne s'est pas poursuivie continûment. Avec les grandes invasions, toute la civilisation est remise en question. Le droit romain lui-même subit l'influence d'une idéologie neuve : le christianisme ; et dans les siècles qui suivent, les barbares font triompher leurs lois. La situation économique, sociale et politique est bouleversée : celle de la femme en subit le contrecoup.

L'idéologie chrétienne n'a pas peu contribué à l'oppression de la femme. Sans doute y a-t-il dans l'Évangile un souffle de charité qui s'étend aussi bien aux femmes qu'aux lépreux ; ce sont les petites gens, les esclaves et les femmes qui s'attachent le plus passionnément à la loi nouvelle. Dans les tout premiers temps du christianisme, les femmes, quand elles se soumettaient au joug de l'Église, étaient relativement honorées ; elles témoignaient comme martyres aux côtés des hommes ; elles ne pouvaient cependant participer au culte qu'à titre secondaire ; les « diaconesses » n'étaient autorisées qu'à accomplir des tâches laïques : soins donnés aux malades, secours dispensés aux indigents. Et si le mariage est considéré comme une institution exigeant la fidélité réciproque, il semble évident que l'épouse doit y être totalement subordonnée à l'époux : à travers saint Paul s'affirme la tradition juive, farouchement antiféministe. Saint Paul commande aux femmes l'effacement et la retenue ; il fonde sur l'Ancien et le Nouveau Testament le principe de la subordination de la femme à l'homme. « L'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé en vue de la femme, mais la femme en vue de l'homme. » Et ailleurs : « Comme l'Église est soumise au Christ, ainsi soient soumises en toutes choses les femmes à leur mari. » Dans une religion où la chair est maudite, la femme apparaît comme la plus redoutable tentation du démon. Tertullien écrit : « Femme, tu es la porte du diable. Tu as persuadé celui que le diable n'osait attaquer en face. C'est à cause de toi que le fils de Dieu a dû mourir ; tu devrais toujours t'en aller vêtue de deuil et de haillons. » Saint Ambroise : « Adam a été conduit au péché par Ève et non Ève par Adam. Celui que la femme a conduit au péché, il est juste qu'elle le reçoive comme souverain. » Et saint Jean Chrysostome : « En toutes les bêtes sauvages il ne s'en trouve pas de plus nuisante que la femme. » Quand au IV^e siècle le droit canonique se constitue, le mariage apparaît comme une concession aux faiblesses humaines, il est incompatible avec la perfection chrétienne. « Mettons la main à la cognée et coupons par ses racines l'arbre stérile du mariage », écrit saint Jérôme. À partir de

Grégoire VI, lorsque le célibat a été imposé aux prêtres, le caractère dangereux de la femme est plus sévèrement souligné : tous les Pères de l'Église proclament son abjection. Saint Thomas sera fidèle à cette tradition quand il déclare que la femme n'est qu'un être « occasionnel » et incomplet, une sorte d'homme manqué. « L'homme est la tête de la femme tout ainsi que le Christ est la tête de l'homme », écrit-il. « Il est constant que la femme est destinée à vivre sous l'emprise de l'homme et n'a de son chef aucune autorité. » Aussi le droit canon n'admet-il d'autre régime matrimonial que le régime dotal qui rend la femme incapable et impuissante. Non seulement les offices virils lui demeurent interdits, mais on lui défend de déposer en justice et on ne reconnaît pas la valeur de son témoignage. Les empereurs subissent de façon mitigée l'influence des Pères de l'Église ; la législation de Justinien honore la femme en tant qu'épouse et mère, mais l'asservit à ces fonctions ; ce n'est pas à son sexe, c'est à sa situation au sein de la famille qu'est due son incapacité. Le divorce est interdit et il est exigé que le mariage soit un événement public ; la mère a sur ses enfants une autorité égale à celle du père, elle a les mêmes droits à leurs successions ; si son mari meurt, elle devient leur tutrice légale. Le sénatus-consulte velléien est modifié : dorénavant, elle pourra intercéder au profit des tiers, mais elle ne peut contracter pour son mari ; sa dot devient inaliénable ; c'est le patrimoine des enfants et il lui est interdit d'en disposer.

À ces lois se juxtaposent dans les territoires occupés par les Barbares les traditions germaniques. Les mœurs des Germains étaient singulières. Ils ne connaissaient de chef que pendant les guerres ; en temps de paix la famille était une société autonome ; il semble qu'elle fût intermédiaire entre les clans fondés sur la filiation utérine et la gens patriarcale ; le frère de la mère avait le même pouvoir que le père et tous deux gardaient sur leur nièce et fille une autorité égale à celle de son mari. Dans une société où toute capacité avait sa source dans la force brutale la femme était en fait entièrement impuissante ; mais on lui reconnaissait des droits que la dualité des pouvoirs domestiques dont elle dépendait lui garantissait ; asservie, elle était cependant respectée ; son mari l'achetait : mais le prix de cet achat constituait un douaire qui était sa propriété ; son père en outre la dotait ; elle recevait sa part de la succession paternelle et, en cas de meurtre de ses parents, une part de la composition payée par le meurtrier. La famille était monogame, l'adultère sévèrement puni et le mariage respecté. La femme demeurait toujours en tutelle, mais elle était étroitement associée à son époux. « Dans la paix, dans la guerre, elle partage son sort ; avec lui elle vit, avec lui elle meurt », écrit Tacite. Elle assistait aux combats, apportant de la nourriture aux guerriers et les encourageant par sa présence. Veuve, une partie de la puissance de son

époux défunt lui était transmise. Son incapacité ayant ses racines dans sa faiblesse physique n'était pas considérée comme exprimant une infériorité morale. Des femmes étaient prêtresses, prophétesses, ce qui conduit à supposer qu'elles avaient une instruction supérieure à celle des hommes. Dans les successions, parmi les objets qui revenaient de droit aux femmes on compta plus tard les bijoux et les livres.

C'est cette tradition qui se perpétue pendant le Moyen Âge. La femme est dans l'absolue dépendance du père et du mari : au temps de Clovis, le *mundium* pèse sur elle pendant toute sa vie ; mais les Francs ont renoncé à la chasteté germanique : sous les Mérovingiens et les Carolingiens règne la polygamie ; la femme est mariée sans son consentement, répudiée selon les caprices du mari qui a sur elle droit de vie et de mort ; on la traite comme une servante. Elle est protégée par les lois : mais c'est en tant qu'elle est la propriété de l'homme, et la mère de ses enfants. L'appeler « prostituée » sans en avoir fait la preuve, c'est une injure qui se paie quinze fois plus cher que toute insulte adressée à un homme ; l'enlèvement d'une femme mariée équivaut au meurtre d'un homme libre ; serrer la main ou le bras d'une femme mariée entraîne une amende de quinze à trente-cinq sous ; l'avortement est interdit sous peine d'une amende de cent sous ; le meurtre d'une femme enceinte coûte quatre fois celui d'un homme libre ; une femme qui a donné des preuves de fécondité vaut trois fois un homme libre ; mais elle perd tout son prix quand elle ne peut plus être mère ; si elle épouse un esclave elle est mise hors la loi et ses parents sont autorisés à la tuer. Elle n'a aucun droit en tant que personne. Cependant quand l'État devient puissant s'ébauche l'évolution que nous avons vue s'accomplir à Rome : la tutelle des incapables, enfants et femmes, cesse d'être un droit de famille pour devenir une charge publique ; à partir de Charlemagne le *mundium* qui pèse sur la femme va appartenir au roi ; il n'intervient d'abord que dans les cas où la femme est privée de ses tuteurs naturels ; puis, il accapare peu à peu les pouvoirs familiaux ; mais ce changement n'amène pas l'émancipation de la femme franque. Le *mundium* devient pour le tuteur une charge, il a le devoir de protéger sa pupille : cette protection entraîne pour celle-ci le même esclavage que naguère.

Quand au sortir des convulsions du haut Moyen Âge la féodalité s'organise, la condition de la femme y apparaît comme très incertaine. Ce qui caractérise le droit féodal c'est qu'il y a confusion entre le droit de souveraineté et celui de propriété, entre les droits publics et les droits privés. C'est là ce qui explique que la femme se trouve tour à tour abaissée et relevée par ce régime. Elle se voit d'abord dénier tous droits privés parce qu'elle n'a aucune capacité politique. En effet, jusqu'au XI^e siècle, l'ordre est fondé sur la seule force, la propriété sur le pouvoir des armes. Un fief, disent les juristes, c'est « une terre que l'on tient à

charge de service militaire » ; la femme ne saurait détenir le domaine féodal parce qu'elle est incapable de le défendre. Sa situation change quand les fiefs deviennent héréditaires et patrimoniaux ; on a vu qu'il traînait dans le droit germanique quelques survivances du droit maternel : en l'absence d'héritiers mâles, la fille pouvait hériter. De là vient que la féodalité admet aussi vers le XI^e siècle la succession féminine. Cependant le service militaire est toujours exigé des vassaux ; et le sort de la femme n'est pas amélioré du fait qu'elle devient héritière ; elle a besoin d'un tuteur masculin ; c'est le mari qui joue ce rôle : c'est lui qui reçoit l'investiture, qui porte le fief, qui a l'usufruit des biens. Telle l'épicière grecque, la femme est l'instrument à travers lequel le domaine se transmet, non sa détentrice ; elle n'est pas pour autant émancipée ; elle est en quelque sorte absorbée par le fief, elle fait partie des biens immeubles. Le domaine n'est plus la chose de la famille comme au temps de la gens romaine : il est la propriété du suzerain ; et la femme appartient aussi au suzerain. C'est lui qui lui choisit un époux ; quand elle a des enfants, c'est à lui plutôt qu'à son mari qu'elle les donne : ils seront les vassaux qui défendront ses biens. Elle est donc esclave du domaine, et du maître de ce domaine à travers la « protection » d'un mari qu'on lui a imposé : il est peu d'époques où son sort ait été plus dur. Une héritière, c'est une terre et un château : les prétendants se disputent cette proie et la jeune fille n'a parfois que douze ans ou moins encore quand son père ou son seigneur la donnent en cadeau à quelque baron. Multiplier les mariages, c'est pour un homme multiplier ses domaines ; aussi les répudiations abondent ; l'Église les autorise hypocritement ; le mariage étant interdit entre parents jusqu'au septième degré, et la parenté se définissant par des rapports spirituels tels que ceux de parrain-marraine, aussi bien que par les liens du sang, on trouve toujours quelque prétexte à une annulation ; on compte au XI^e siècle quantité de femmes qui ont été répudiées quatre ou cinq fois. Veuve, la femme doit accepter aussitôt un nouveau maître. Dans les chansons de geste on voit Charlemagne remarier en bloc toutes les veuves de ses barons morts en Espagne ; dans *Girart de Vienne* la duchesse de Bourgogne vient d'elle-même réclamer au roi un nouvel époux. « Mon mari vient de mourir, mais à quoi sert le deuil ?... Trouvez-moi un mari qui soit puissant car j'en ai bien besoin pour défendre ma terre » ; quantités d'épopées nous montrent le roi ou le suzerain disposant tyranniquement des jeunes filles et des veuves. On y voit aussi que l'époux traitait sans aucun égard la femme qu'on lui avait donnée en cadeau ; il la maltraitait, la souffletait, la traînait par les cheveux, la battait ; tout ce que réclame Beaumanoir dans les *Coutumes de Beauvaisis* c'est que le mari « châtie raisonnablement » son épouse. Cette civilisation guerrière n'a pour la femme que du mépris. Le chevalier ne s'intéresse pas aux femmes : son

cheval lui semble un trésor de bien plus grande valeur ; dans les chansons de geste ce sont toujours les jeunes filles qui font des avances aux jeunes gens ; mariées, on réclame d'elles une fidélité sans réciprocité ; l'homme ne les associe pas à sa vie. « Maudit soit le chevalier qui va demander conseil à une dame quand il doit tournoyer. » Et dans Renaud de Montauban on lit cette apostrophe : « Rentrez dans vos appartements peints et dorés, seyez-vous dans l'ombre, buvez, mangez, brodez, teintez la soie mais ne vous occupez pas de nos affaires. Notre affaire est de lutter avec le glaive et l'acier. Silence ! » La femme partage parfois la vie rude des mâles. Jeune fille, elle est rompue à tous les exercices du corps, elle monte à cheval, chasse au faucon ; elle ne reçoit presque aucune instruction et est élevée sans pudeur : c'est elle qui accueille les hôtes du château, qui veille à leurs repas, à leurs bains, qui les « tastonne » pour les aider à s'endormir ; femme, il lui arrive de poursuivre les bêtes fauves, d'accomplir de longs et difficiles pèlerinages ; quand le mari est au loin c'est elle qui défend la seigneurie. On admire ces châtelaines que l'on nomme « virago » parce qu'elles se comportent exactement comme les hommes : elles sont âpres au gain, perfides, cruelles, elles oppriment leurs vassaux. L'Histoire et la légende nous ont légué le souvenir de plusieurs d'entre elles : la châtelaine Aubie ayant fait construire une tour plus haute qu'aucun donjon fit aussitôt couper la tête de l'architecte afin que son secret fût bien gardé ; elle chassa son mari de ses domaines : il y revint en cachette et la tua. Mabille, femme de Roger de Montgomerri, se plaisait à réduire à la mendicité les nobles de sa seigneurie : ils se vengèrent en la décapitant. Julienne, fille bâtarde de Henri 1^{er} d'Angleterre, défendit contre lui le château de Breteuil et l'attira dans un guet-apens, ce dont il la punit durement. Cependant de tels faits demeurent exceptionnels. Ordinairement la châtelaine passe ses journées à filer, à faire oraison, à attendre son époux et à s'ennuyer.

On a prétendu souvent que l'amour courtois qui naît au XII^e dans le Midi méditerranéen aurait amené une amélioration du sort de la femme. Sur ces origines, diverses thèses s'affrontent : selon les uns, la « courtoisie » découle des rapports de la suzeraine avec ses jeunes vassaux ; d'autres la rattachent aux hérésies cathares et au culte de la Vierge ; d'autres font dériver l'amour profane de l'amour de Dieu en général. On n'est pas bien sûr que les cours d'amour aient jamais existé. Ce qui est certain c'est qu'en face d'Ève pécheresse l'Église a été amenée à exalter la Mère du Rédempteur : son culte est devenu si important qu'on a pu dire qu'au XIII^e siècle, Dieu s'était fait femme ; une mystique de la femme se développe donc sur le plan religieux. D'autre part les loisirs de la vie de château permettent aux dames nobles de faire fleurir autour d'elles le luxe de la conversation, de la politesse, de la poésie ; des femmes lettrées comme Béatrice

de Valentinois, Aliénor d'Aquitaine et sa fille Marie de France, Blanche de Navarre, et bien d'autres, attirent et pensionnent les poètes ; il y a dans le Midi d'abord puis dans le Nord un épanouissement culturel qui revêt les femmes d'un prestige nouveau. L'amour courtois a été décrit souvent comme platonique ; Chrétien de Troyes, sans doute pour complaire à sa protectrice, bannit l'adultère de ses romans : il ne peint d'autres amours coupables que celles de Lancelot et de Guenièvre ; mais en fait l'époux féodal étant un tuteur et un tyran, la femme cherchait un amant en dehors du mariage ; l'amour courtois était une compensation à la barbarie des mœurs officielles. « L'amour dans le sens moderne du mot ne se produit dans l'Antiquité qu'en dehors de la société officielle, remarque Engels. Le point même où l'Antiquité s'est arrêtée dans ses tendances à l'amour sexuel est celui d'où le Moyen Âge repart : l'adultère. » Et c'est en effet cette forme que revêtira l'amour aussi longtemps que l'institution du mariage se perpétuera.

En fait, si la courtoisie adoucit le sort de la femme, elle ne le modifie pas profondément. Ce ne sont pas les idéologies : religion ou poésie, qui conduisent à une libération de la femme ; c'est pour de tout autres causes qu'à la fin de l'âge féodal elle gagne un peu de terrain. Quand la suprématie du pouvoir royal s'impose aux feudataires, le suzerain perd une grande partie de ses droits : en particulier on lui supprime peu à peu celui de décider du mariage de ses vassales ; en même temps on enlève au tuteur féodal la jouissance des biens de sa pupille ; les bénéfices attachés à la tutelle tombent ; et quand le service du fief est réduit à une prestation en argent, la tutelle même disparaît ; la femme était incapable d'assurer le service militaire ; mais elle peut aussi bien que l'homme s'acquitter d'une obligation monétaire ; le fief n'est plus alors qu'un simple patrimoine et il n'y a plus de raison pour que les deux sexes ne soient pas traités sur un pied d'égalité. En fait, les femmes demeurent en Allemagne, en Suisse, en Italie, soumises à une perpétuelle tutelle ; mais la France admet selon le mot de Beaumanoir que « une fille vaut un homme ». La tradition germanique donnait à la femme pour tuteur un champion : quand elle n'a plus besoin de champion, elle se passe de tuteur ; en tant que sexe elle n'est plus frappée d'incapacité. Célibataire ou veuve elle a tous les droits de l'homme ; la propriété lui confère la souveraineté : possédant un fief elle le gouverne ce qui signifie qu'elle rend la justice, qu'elle signe des traités, qu'elle édicte des lois. On la voit même jouer un rôle militaire, commander des troupes, prendre part aux combats ; il existe avant Jeanne d'Arc des femmes soldats, et si la Pucelle étonne, elle ne scandalise pas.

Cependant tant de facteurs se conjuguent contre l'indépendance de la femme que jamais ils ne se trouvent tous abolis ensemble : la faiblesse physique ne joue plus ; mais la subordination féminine

demeure utile à la société au cas où la femme est mariée. Aussi la puissance maritale survit à la disparition du régime féodal. On voit s'affirmer le paradoxe qui se perpétue encore aujourd'hui : la femme la plus pleinement intégrée à la société est celle qui possède le moins de privilèges. Dans la féodalité civile, le mariage garde la même figure qu'aux temps de la féodalité militaire : l'époux demeure le tuteur de l'épouse. Lorsque la bourgeoisie se constitue, elle observe les mêmes lois. Dans le droit coutumier comme dans le droit féodal, il n'y a d'émancipation qu'en dehors du mariage ; la fille et la veuve ont les mêmes capacités que l'homme ; mais en se mariant la femme tombe sous la tutelle et la *main-bournie* du mari ; il peut la battre ; il surveille sa conduite, ses relations, sa correspondance, il dispose de sa fortune non en vertu d'un contrat mais par le fait même du mariage. « Si tost comme mariage est fait, dit Beaumanoir, li biens de l'un et de l'autre sont communs par la vertu du mariage et li hons en est mainburnissière. » C'est que l'intérêt du patrimoine exige chez nobles et bourgeois qu'un seul maître l'administre. Ce n'est pas parce qu'elle est jugée foncièrement incapable qu'on subordonne l'épouse à son époux : quand rien n'y contredit on reconnaît à la femme la plénitude de ses capacités. De la féodalité à nos jours la femme mariée est délibérément sacrifiée à la propriété privée. Il est important de noter que cette servitude est d'autant plus rigoureuse que les biens détenus par le mari sont plus considérables : c'est dans les classes possédantes que la dépendance de la femme a toujours été la plus concrète ; encore aujourd'hui c'est chez les riches propriétaires fonciers que se survit la famille patriarcale ; plus l'homme se sent socialement et économiquement puissant, plus il joue avec autorité les *pater familias*. Au contraire, un commun dénuement fait du lien conjugal un lien réciproque. Ce n'est ni la féodalité ni l'Église qui ont affranchi la femme. C'est bien plutôt à partir du servage que s'opère le passage de la famille patriarcale à une famille authentiquement conjugale. Le serf et son épouse ne possédaient rien, ils avaient seulement la jouissance commune de leur maison, des meubles, des ustensiles : l'homme n'avait aucune raison de chercher à se rendre maître de la femme qui ne détenait aucun bien ; en revanche, les liens de travail et d'intérêt qui les unissaient élevaient l'épouse au rang d'une compagne. Quand le servage est aboli, la pauvreté demeure ; c'est dans les petites communautés rurales et chez les artisans qu'on voit les époux vivre sur un pied d'égalité ; la femme n'est ni une chose ni une servante : ce sont là luxe d'homme riche ; le pauvre éprouve la réciprocité du lien qui l'attache à sa moitié ; dans le travail libre, la femme conquiert une autonomie concrète parce qu'elle retrouve un rôle économique et social. Farces et fabliaux du Moyen Âge reflètent une société d'artisans, de petits marchands, de paysans où le mari n'a sur sa femme d'autre

privège que de pouvoir la battre : mais elle oppose la ruse à la force et les époux se retrouvent à égalité. Tandis que la femme riche paie de sa soumission son oisiveté.

Au Moyen Âge la femme conservait encore quelques privilèges : dans les villages elle prenait part aux assemblées d'habitants, elle participait aux réunions primaires en vue de l'élection des députés aux états généraux ; et le mari ne pouvait disposer de sa propre autorité que des meubles : pour aliéner les biens immeubles le consentement de la femme était nécessaire. C'est au XVI^e que se codifient les lois qui se perpétuent pendant tout l'Ancien Régime ; à cette époque les mœurs féodales ont totalement disparu et rien ne protège les femmes contre les prétentions des hommes qui veulent les enchaîner au foyer domestique. L'influence du droit romain si méprisant pour la femme se fait ici sentir ; comme au temps des Romains, les violentes diatribes contre la sottise et la fragilité du sexe ne sont pas à l'origine du code mais apparaissent comme des justifications ; c'est après coup que les hommes se trouvent des raisons d'agir comme il leur est commode de le faire. « Entre les mauvaises conditions que les femmes ont, lit-on dans le *Songe de Verger*, je trouve *en droit* qu'elles ont neuf mauvaises conditions. Premièrement une femme de sa propre nature procure son dommage... Secondement les femmes de leur propre nature ci sont très avares... Tiercement leurs volontés ci sont très soudaines... Quatrement femmes de leur propre volonté sont mauvaises... Quintement elles sont jongleuses... Derechef femmes sont réputées fausses et partant selon droit civil une femme ne peut pas être reçue en témoin au testament... Derechef une femme fait toujours le contraire de ce qu'on luy commande de faire... Derechef les femmes ci allèguent volontiers et racontent leur propre vitupère et honte. Derechef elles sont cautes et malicieuses. Monseigneur saint Augustin disait que « la femme est une beste qui n'est pas ferme ni estable » ; elle est haineuse à la confusion de son mari, elle est nourrissante de mauviseté et est commencement de tous plaids et de toutes tensons, et si trouve voye et chemin de toute iniquité. » Des textes analogues foisonnent vers cette époque. L'intérêt de celui-ci c'est que chaque accusation est destinée à justifier une des dispositions que le code a prises contre les femmes et la situation inférieure dans laquelle elles sont maintenues. Bien entendu tout « office viril » leur est interdit ; on rétablit le sénatus-consulte velléien qui les prive de toute capacité civile ; le droit d'aînesse et le privilège de masculinité les placent au second rang pour recueillir l'héritage paternel. Célibataire, la fille demeure sous la tutelle du père, s'il ne la marie pas, il l'enferme généralement au couvent. Fille mère, la recherche de la paternité est autorisée mais elle ne donne droit qu'à des frais de gésine et à des aliments pour l'enfant ; mariée, elle passe sous l'autorité du mari : il fixe le domicile, dirige la vie du ménage, répudie

sa femme en cas d'adultère, l'enferme dans un monastère ou plus tard obtient une lettre de cachet pour l'envoyer à la Bastille ; aucun acte n'est valable sans son habilitation ; tous les apports de la femme à la communauté sont assimilés à une dot au sens romain du mot ; mais le mariage étant indissoluble, il faut la mort du mari pour que la disposition des biens revienne à l'épouse ; d'où l'adage : « *Uxor non est propria socia sed speratur fore.* » Du fait qu'elle n'administre pas son capital, même si elle conserve des droits sur lui elle n'en a pas la responsabilité ; il n'offre aucun contenu à son action : elle n'a pas de prise concrète sur le monde. Ses enfants mêmes, on considère comme au temps des *Euménides* qu'ils appartiennent au père plutôt qu'à elle : elle les « donne » à son époux dont l'autorité est très supérieure à la sienne et qui est le véritable maître de sa postérité ; c'est même un argument qu'utilisera Napoléon, déclarant que, de même qu'un poirier appartient au propriétaire des poires, de même la femme est propriété de l'homme à qui elle fournit des enfants. Tel demeure le statut de la femme française à travers tout l'Ancien Régime ; peu à peu le velléien sera aboli par la jurisprudence mais il faut attendre le code Napoléon pour qu'il disparaisse définitivement. C'est le mari qui est responsable des dettes de l'épouse comme de sa conduite et elle n'a de comptes à rendre qu'à lui ; elle n'a presque aucun rapport direct avec les pouvoirs publics ni relations autonomes avec des individus étrangers à sa famille. Beaucoup plus qu'une associée, elle apparaît dans le travail et la maternité comme une servante : les objets, les valeurs, les êtres qu'elle crée ne sont pas son bien propre mais celui de la famille, donc de l'homme qui en est le chef. Dans les autres pays sa situation n'est pas plus libérale, au contraire ; certains ont conservé la tutelle ; en tous, les capacités de la femme mariée sont nulles et les mœurs sévères. Tous les codes européens ont été rédigés à partir du droit canon, du droit romain et du droit germanique qui étaient tous défavorables à la femme ; tous les pays connaissent la propriété privée et la famille et se soumettent aux exigences de ces institutions.

Dans tous ces pays, une des conséquences de l'asservissement de « l'honnête femme » à la famille, c'est l'existence de la prostitution. Maintenues hypocritement en marge de la société, les prostituées y remplissent un rôle des plus importants. Le christianisme les accable de son mépris mais les accepte comme un mal nécessaire. « Supprimez les prostituées, dit saint Augustin, vous troublez la société par le libertinage. » Et plus tard saint Thomas – ou du moins le théologien qui a signé sous son nom le livre IV du *De regimine principum* – déclare : « Retranchez les femmes publiques du sein de la société, la débauche la troublera par des désordres de tout genre. Les prostituées sont dans une cité ce qu'est le cloaque dans un palais : supprimez le cloaque, le palais deviendra un lieu malpropre et infect. » Dans le haut

Moyen Âge, il régnait une si grande licence de mœurs qu'il n'y avait guère besoin de filles de joie ; mais quand la famille bourgeoise s'organisa et que la monogamie devint rigoureuse, il fallut bien que l'homme allât chercher la joie hors du foyer.

En vain un capitulaire de Charlemagne l'interdit-il avec une absolue rigueur ; en vain Saint Louis ordonna-t-il en 1254 de chasser les prostituées et en 1269 de détruire les lieux de prostitution : à Damiette, nous dit Joinville, les tentes des prostituées étaient contiguës à la tente du roi. Plus tard, l'effort de Charles IX en France, celui de Marie-Thérèse en Autriche au XVIII^e échouèrent également. L'organisation de la société rendait la prostitution nécessaire. « Les prostituées, dira pompeusement Schopenhauer, sont les sacrifices humains sur l'autel de la monogamie. » Et un historien de la morale européenne, Lecky, formule la même idée : « Type suprême du vice, elles sont le gardien le plus actif de la vertu. » On a rapproché justement leur situation de celle des Juifs auxquels elles étaient souvent assimilées(54) : l'usure, le trafic de l'argent sont interdits par l'Église exactement comme l'acte sexuel extra-conjugal ; mais la société ne peut se passer de spéculateurs financiers ni d'amour libre ; ces fonctions sont donc dévolues à des castes maudites : on les parque dans des ghettos ou dans des quartiers réservés. À Paris, les femmes de *petit gouvernement* travaillaient dans des *clapiers* où elles arrivaient le matin et qu'elles quittaient le soir après le couvre-feu sonné ; elles habitaient dans certaines rues d'où elles n'avaient pas le droit de s'écarter ; dans la plupart des autres villes les maisons de débauche étaient situées hors les murs. Comme les Juifs on les obligeait à porter sur leurs vêtements des signes distinctifs. En France le plus généralement employé était une aiguillette de couleur déterminée suspendue à l'une des épaules ; souvent la soie, les fourrures, les parures des femmes honnêtes leur étaient interdites. Elles étaient de *droit* notées d'infamie, elles n'avaient aucun recours contre la police et la magistrature, il suffisait de la réclamation de quelque voisin pour qu'on les expulsât de leur logis. Pour la majorité d'entre elles, la vie était difficile et misérable. Certaines étaient enfermées dans des maisons publiques. Un voyageur français, Antoine de Lalaing, a laissé le tableau d'une maison espagnole de Valence à la fin du XV^e siècle. L'endroit, dit-il, est « grand comme une petite ville et fermé à l'entour de murs et de une seule porte. Et devant la porte y est ordonné un gibet pour les malfaiteurs qui pourraient être dedans ; à la porte, un homme a ce ordonné oste les bastons des veuillants entrer dedans et leur dit s'ils lui veulent bailler leur argent et s'ils en ont, qu'il leur en rendra au vuider bon compte sans perdre ; et d'aventure, s'ils en ont et ne le baillent, si on leur vole la nuit, le portier n'en est répondant. En ce lieu sont trois ou quatre rues pleines de petites maisons où en chacune a fille bien gorgiasses vestues de velours et de

satins. Et sont de deux à trois cents filles ; elles ont leurs maisonnettes tendues et accoustrées de bons linges. Le taux ordonné est quatre deniers de leur monnaie, lesquels à nous valent un gros... Tavernes et cabarets y sont. On ne peut par la chaleur si bien revoir ce lieu de jour que on faict de nuit ou soir car elles sont lors assises à leurs huys, la belle lampe pendante emprès d'elles pour les mieux voir à l'aise. Il y a deux médecins ordonnés et gagiés à la ville pour chacune semaine visiter les filles à savoir si elles ont aucune maladie propre ou aultres secrettes, pour les faire vidier du lieu. S'il y en a aucune malade de la ville, les seigneurs d'icelle ont ordonné bien pour les mectre à leurs dépens et les foraines sont renvoyées où elles veulent aller⁽⁵⁵⁾. » L'auteur s'étonne d'ailleurs d'une police si bien faite. Beaucoup de prostituées étaient libres ; quelques-unes gagnaient largement leur vie. Comme au temps des hétaires la haute galanterie ouvrait plus de possibilités à l'individualisme féminin que la vie de « l'honnête femme ».

Une condition singulière c'est en France celle de la célibataire ; l'indépendance légale dont elle jouit s'oppose de façon choquante aux servitudes de l'épouse ; elle est un personnage insolite ; aussi les mœurs s'empressent de lui retirer tout ce que lui accordent les lois ; elle a toutes les capacités civiles : mais ce sont là des droits abstraits et vides ; elle ne possède ni autonomie économique, ni dignité sociale ; généralement la vieille fille demeure cachée dans l'ombre de la famille paternelle ou elle retrouve ses semblables au fond des couvents : là elle ne connaît guère d'autre forme de liberté que la désobéissance et le péché ; ainsi les Romaines de la décadence ne s'affranchissaient que par le vice. La négativité demeure le lot des femmes tant que leur affranchissement reste négatif.

Dans de telles conditions on voit comme il est rare qu'une femme ait eu des possibilités d'agir ou simplement de se manifester : dans les classes travailleuses, l'oppression économique annule l'inégalité des sexes ; mais elle enlève toutes chances à l'individu ; chez les nobles et les bourgeois la femme est brimée en tant que sexe : elle n'a qu'une existence parasitaire ; elle est peu instruite ; il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'elle puisse concevoir et réaliser aucun projet concret. Les reines, les régentes ont ce rare bonheur : leur souveraineté les exalte au-dessus de leur sexe ; la loi salique en France interdit aux femmes la succession au trône ; mais à côté de leur époux, après sa mort, elles jouent parfois un grand rôle : ainsi sainte Clotilde, sainte Radegonde, Blanche de Castille. La vie conventuelle rend la femme indépendante de l'homme : certaines abbesses possèdent de grands pouvoirs ; Héloïse s'est illustrée comme abbesse autant que comme amoureuse. Dans le rapport mystique, donc autonome, qui les attache à Dieu, des âmes féminines puisent l'inspiration et la force d'une âme

virile ; et le respect dont elles sont revêtues par la société leur permet d'accomplir de difficiles entreprises. L'aventure de Jeanne d'Arc tient du miracle : et ce ne fut d'ailleurs qu'une brève équipée. Mais l'histoire de sainte Catherine de Sienne est significative ; c'est au sein d'une existence tout à fait normale qu'elle se crée à Sienne une grande réputation par son active charité et par les visions qui manifestent son intense vie intérieure ; elle acquiert ainsi cette autorité nécessaire au succès et qui manque généralement aux femmes ; on fait appel à son influence pour exhorter les condamnés à mort, ramener les égarés, apaiser les querelles entre familles et cités. Elle est soutenue par la collectivité qui se reconnaît en elle, et c'est ainsi qu'elle peut remplir sa mission pacificatrice, prêchant de ville en ville la soumission au pape, entretenant de vastes correspondances avec évêques et souverains, et finalement choisie par Florence comme ambassadrice pour aller chercher le pape à Avignon. Les reines, par droit divin, les saintes, par leurs éclatantes vertus, s'assurent dans la société un appui qui leur permet de s'égaliser aux hommes. Des autres au contraire on exige une silencieuse modestie. La réussite d'une Christine de Pisan est une chance surprenante : encore fallut-il qu'elle fût veuve et chargée d'enfants pour se décider à gagner sa vie de sa plume.

Dans l'ensemble l'opinion des hommes du Moyen Âge est en effet peu favorable aux femmes. Certes les poètes courtois ont exalté l'amour ; on voit paraître de nombreux *Arts d'amour*, entre autres le poème d'André le Chapelain et le célèbre *Roman de la Rose* où Guillaume de Lorris engage les jeunes gens à se vouer au service des dames. Mais à cette littérature influencée par celle des troubadours s'opposent des écrits d'inspiration bourgeoise qui attaquent les femmes avec malignité : fabliaux, farces, lais, leur reprochent leur paresse, leur coquetterie, leur luxure. Ses pires ennemis sont les clercs. C'est au mariage qu'ils s'en prennent. L'Église en a fait un sacrement et cependant l'a interdit à l'élite chrétienne : il y a là une contradiction qui est à la source de la « Querelle des femmes ». Elle est dénoncée avec une vigueur singulière dans les *Lamentations de Matheolus* publiées quinze ans après la première partie du *Roman de la Rose*, traduites en français cent ans plus tard et qui furent célèbres en leur temps. Mathieu a perdu sa « clergie » en prenant une femme ; il maudit son mariage, il maudit les femmes et le mariage en général. Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme puisqu'il y a incompatibilité entre mariage et clergie ? Il ne peut exister de paix dans le mariage : il faut que ce soit l'œuvre du diable ; ou alors Dieu ne savait pas ce qu'il faisait. Mathieu espère que la femme ne ressuscitera pas au jour du jugement. Mais Dieu lui répond que le mariage est un purgatoire grâce auquel on gagne le ciel ; et transporté aux cieux en rêve, Mathieu voit une légion de maris qui l'accueillent aux cris de « Vecy, vecy, le vrai martyr ! » On

trouve chez Jean de Meung, qui est aussi un clerc, une inspiration analogue ; il enjoint aux jeunes gens de se soustraire au joug des femmes ; d'abord il attaque l'amour :

*L'amour ce est pays haineux
L'amour ce est haine amoureuse ;*

il attaque le mariage qui réduit l'homme en esclavage, qui le voue à être trompé ; et il dirige contre la femme une violente diatribe. Les défenseurs de la femme s'efforcent en réponse de démontrer sa supériorité. Voici quelques-uns des arguments où puiseront jusqu'au XVII^e siècle les apologistes du sexe faible :

« Mulier perfetur viro scilicet. *Materia* : quia Adam factus est de limo terræ, Eva de costa Ade. *Loco* : quia Adam factus est extra paradysum, Eva in paradiso. *In conceptione* : quia mulier concepit Deum, quid homo non potuit. *Apparicionem* : quia Christus apparuit mulieri post mortem resurrectionem, scilicet Magdalene. *Exaltatione* : quia mulier exaltata est super chorus angelorum scilicet beata Maria...

(56) »

À quoi les adversaires répliquaient que si le Christ est apparu d'abord aux femmes c'est qu'il les savait bavardes et qu'il avait hâte de faire connaître sa résurrection.

La querelle se poursuit au cours du XV^e siècle. L'auteur des *Quinze joyes du mariage* décrit avec complaisance les infortunes des pauvres maris. Eustache Deschamps écrit sur le même thème un interminable poème. C'est à cette époque que s'ouvre la *Querelle du roman de la Rose*. Pour la première fois on voit une femme prendre la plume pour défendre son sexe ; Christine de Pisan attaque vivement les clercs dans l'*Épître au Dieu d'amour*. Des clercs aussitôt se lèvent pour défendre Jean de Meung ; mais Gerson, chancelier à l'université de Paris, se range aux côtés de Christine ; il rédige en français son traité pour atteindre un plus large public. Martin le Franc jette sur le champ de bataille l'indigeste *Chaperon des Dames* qu'on lit encore deux cents ans plus tard. Et Christine intervient de nouveau. Elle réclame surtout qu'il soit permis aux femmes de s'instruire : « Si la coustume était de mettre les petites filles à l'école et que communément on leur fit apprendre les sciences comme on fait aux fils, elles apprendraient aussi parfaitement et entendraient les subtilités de toutes les arz et sciences comme ils font. »

Cette dispute en vérité ne concerne qu'indirectement les femmes. Nul ne songe à réclamer pour elles un rôle social différent de celui qui leur est assigné. Il s'agit plutôt de confronter la vie de clerc et l'état de mariage ; c'est dire qu'il s'agit d'un problème masculin soulevé par

l'attitude ambiguë de l'Église à l'égard du mariage. C'est ce conflit que Luther tranchera en refusant le célibat des prêtres. La condition de la femme n'est pas influencée par cette guerre littéraire. La satire des farces et fabliaux tout en raillant la société telle qu'elle est ne prétend pas la changer : elle se moque des femmes mais ne complotte rien contre elles. La poésie courtoise exalte la féminité : mais un tel culte n'implique pas, au contraire, l'assimilation des sexes. La « querelle » est un phénomène secondaire où se reflète l'attitude de la société mais qui ne la modifie pas.

*
* *

On a dit que le statut légal de la femme était demeuré à peu près inchangé du début du XV^e au XIX^e ; mais dans les classes privilégiées, sa condition concrète évolue. La Renaissance italienne est une époque d'individualisme qui se montre propice à l'éclosion de toutes les fortes personnalités, sans distinction de sexe. On y rencontre des femmes qui sont de puissantes souveraines, telles Jeanne d'Aragon, Jeanne de Naples, Isabelle d'Este ; d'autres furent d'aventureuses condottières qui prirent les armes comme les hommes : ainsi la femme de Giralomo Riario lutta pour la liberté de Forlì ; Hippolita Fioramenti commanda les troupes du duc de Milan et pendant le siège de Pavie conduisit aux remparts une compagnie de grandes dames. Pour défendre leur ville contre Montluc, les Siennoises constituèrent trois troupes de trois mille femmes chacune, que des femmes commandaient. D'autres Italiennes se rendirent célèbres par leur culture ou leurs talents : telles Isara Nogara, Veronica Gambara, Gaspara Stampa, Vittoria Colonna qui fut l'amie de Michel-Ange, et surtout Lucrèce Tornabuoni, mère de Laurent et Julien de Médicis, qui écrivit, entre autres, des hymnes, une vie de saint Jean-Baptiste et de la Vierge. Parmi ces femmes distinguées on compte en majorité des courtisanes ; joignant à la liberté des mœurs celle de l'esprit, s'assurant par l'exercice de leur métier une autonomie économique, beaucoup étaient traitées par les hommes avec une déférente admiration ; elles protégeaient les arts, s'intéressaient à la littérature, à la philosophie et souvent elles-mêmes écrivaient ou peignaient : Isabelle de Luna, Catarina di San Celso, Impéria, qui était poète et musicienne, renouent la tradition d'Aspasie et de Phryné. Cependant pour beaucoup la liberté ne prend encore que la figure de la licence : les orgies et les crimes des grandes dames et des courtisanes italiennes sont demeurés légendaires.

Cette licence est aussi la principale liberté qu'on rencontre dans les siècles suivants parmi les femmes que leur rang ou leur fortune affranchissent de la morale courante ; celle-ci demeure dans l'ensemble aussi rigoureuse qu'au Moyen Âge. Quant aux accomplissements

positifs, ils ne sont encore possibles qu'à un très petit nombre. Les reines sont toujours des privilégiées : Catherine de Médicis, Élisabeth d'Angleterre, Isabelle la Catholique sont de grandes souveraines. Quelques grandes figures de saintes se font aussi vénérer. L'étonnante destinée de sainte Thérèse d'Avila s'explique à peu près de la même manière que celle de sainte Catherine : elle puise dans sa confiance en Dieu une solide confiance en soi-même ; en portant au point le plus haut les vertus qui conviennent à son état, elle s'assure l'appui de ses confesseurs et du monde chrétien : elle peut émerger par-delà la condition ordinaire d'une religieuse ; elle fonde des monastères, les administre, elle voyage, entreprend, persévère avec le courage aventureux d'un homme ; la société ne lui oppose pas d'obstacle ; écrire même n'est pas une audace : ses confesseurs le lui commandent. Elle manifeste avec éclat qu'une femme peut s'élever aussi haut qu'un homme quand par un hasard étonnant les chances d'un homme lui sont données.

Mais en fait ces chances demeurent très inégales ; au XVI^e siècle, les femmes sont encore peu instruites. Anne de Bretagne appelle de nombreuses femmes à la cour où naguère on ne voyait que des hommes ; elle s'efforce de former un cortège de filles d'honneur : mais elle se soucie de leur éducation plus que de leur culture. Parmi les femmes qui un peu plus tard se distinguent par leur esprit, leur influence intellectuelle, leurs écrits, la plupart sont de grandes dames : la duchesse de Retz, M^{me} de Lignerolle, la duchesse de Rohan et sa fille Anne ; les plus célèbres sont des princesses : la reine Margot et Marguerite de Navarre. Perrette du Guillet semble avoir été une bourgeoise ; mais Louise Labé fut sans doute une courtisane : en tout cas, elle était d'une grande liberté de mœurs.

C'est essentiellement dans le domaine intellectuel qu'au XVII^e les femmes continueront à se distinguer ; la vie mondaine se développe et la culture se répand ; le rôle joué par les femmes dans les salons est considérable ; du fait même qu'elles ne sont pas engagées dans la construction du monde, elles ont les loisirs de s'adonner à la conversation, aux arts, aux lettres ; leur instruction n'est pas organisée mais à travers des entretiens, des lectures, l'enseignement de précepteurs privés ou des conférences publiques, elles parviennent à acquérir des connaissances supérieures à celles de leurs époux : M^{lle} de Gournay, M^{me} de Rambouillet, M^{lle} de Scudéry, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Sévigné jouissent en France d'une vaste réputation ; et hors de France une semblable renommée s'attache aux noms de la princesse Élisabeth, de la reine Christine, de M^{lle} de Schurman qui correspondait avec tout le monde savant. Grâce à cette culture et au prestige qu'elle leur confère, les femmes parviennent à s'immiscer dans l'univers masculin ; de la littérature, de la

casuistique amoureuse, beaucoup d'ambitieuses glissent aux intrigues politiques. En 1623 le nonce du pape écrivait : « En France tous les grands événements, toutes les intrigues d'importance dépendent le plus souvent des femmes. » La princesse de Condé fomenta la « conspiration des femmes » ; Anne d'Autriche est entourée de femmes dont elle suit volontiers les conseils ; Richelieu prête une oreille complaisante à la duchesse d'Aiguillon ; on sait quel rôle jouèrent pendant la Fronde M^{me} de Montbazou, la duchesse de Chevreuse, M^{lle} de Montpensier, la duchesse de Longueville, Anne de Gonzague et tant d'autres. Enfin M^{me} de Maintenon donna un exemple éclatant de l'influence que peut exercer dans les affaires d'État une conseillère adroite. Animatrices, conseillères, intrigantes, c'est d'une manière oblique que les femmes s'assurent le rôle le plus efficace : la princesse des Ursins en Espagne gouverne avec plus d'autorité, mais sa carrière est brève. À côté de ces grandes dames, quelques personnalités s'affirment dans le monde qui échappe aux contraintes bourgeoises ; on voit apparaître une espèce inconnue : l'actrice. C'est en 1545 qu'on a signalé pour la première fois la présence d'une femme sur une scène ; en 1592 on n'en connaissait encore qu'une seule ; au début du XVII^e la plupart d'entre elles sont des femmes d'acteur ; ensuite elles prennent de l'indépendance dans leur carrière comme dans leur vie privée. Quant à la courtisane, après avoir été Phryné, Impéria, elle trouve son incarnation la plus achevée en Ninon de Lenclos : du fait qu'elle exploite sa féminité, elle la dépasse ; à vivre parmi les hommes elle prend des qualités viriles ; l'indépendance de ses mœurs l'incline à l'indépendance d'esprit : Ninon de Lenclos a porté la liberté au point le plus extrême où il fût alors permis à une femme de la porter.

Au XVIII^e la liberté et l'indépendance de la femme grandissent encore. Les mœurs demeurent en principe sévères : la jeune fille ne reçoit qu'une éducation sommaire ; elle est mariée ou mise au couvent sans qu'on la consulte. La bourgeoisie, classe montante dont l'existence se consolide, impose à l'épouse une morale rigoureuse. Mais, en revanche, la décomposition de la noblesse permet aux femmes du monde les plus grandes licences et la haute bourgeoisie même est contaminée par ces exemples ; ni les couvents ni le foyer conjugal ne réussissent à contenir la femme. Encore une fois, pour la majorité d'entre elles, cette liberté demeure négative et abstraite : elles se bornent à chercher le plaisir. Mais celles qui sont intelligentes et ambitieuses se créent des possibilités d'action. La vie de salon prend un essor neuf : on connaît assez le rôle joué par M^{me} Geoffrin, M^{me} du Deffand, M^{lle} de Lespinasse, M^{me} d'Épinay, M^{me} de Tencin ; protectrices, inspiratrices, les femmes constituent le public favori de l'écrivain ; elles s'intéressent personnellement à la littérature, à la philosophie, aux sciences : telles M^{me} du Châtelet, elles ont leur cabinet

de physique, leur laboratoire de chimie, elles expérimentent, elles dissèquent ; elles interviennent plus activement que jamais dans la vie politique : tour à tour M^{me} de Prie, M^{me} de Mailly, M^{me} de Châteauneuf, M^{me} de Pompadour, M^{me} du Barry gouvernent Louis XV ; il n'est guère de ministre qui n'ait son égérie ; c'est au point que Montesquieu estime qu'en France tout se fait par les femmes ; elles constituent, dit-il, « un nouvel État dans l'État » ; et Collé écrit à la veille de 1789 : « Elles ont tellement pris le dessus chez les Français, elles les ont tellement subjugués qu'ils ne pensent et ne sentent que d'après elles. » À côté des femmes de la société, il y a aussi des actrices et des femmes galantes qui jouissent d'une vaste renommée : Sophie Arnould, Julie Talma, Adrienne Lecouvreur.

Ainsi à travers tout l'Ancien Régime, c'est le domaine culturel qui est le plus accessible aux femmes qui tentent de s'affirmer. Aucune cependant n'a atteint aux sommets d'un Dante ou d'un Shakespeare ; ce fait s'explique par la médiocrité générale de leur condition. La culture n'a jamais été l'apanage que d'une élite féminine, et non de la masse ; et c'est de la masse que sont souvent issus les génies masculins ; les privilégiées mêmes rencontraient autour d'elles des obstacles qui leur barraient l'accès des hautes cimes. Rien n'arrêtait l'envolée d'une sainte Thérèse, d'une Catherine de Russie, mais mille circonstances se liguait contre la femme écrivain. Dans son petit livre *A room of one's own* Virginia Woolf s'est amusée à inventer le destin d'une sœur supposée de Shakespeare ; tandis qu'il apprenait au collège un peu de latin, de grammaire, de logique, elle fût demeurée au foyer dans une complète ignorance ; pendant qu'il braconnait, courait les campagnes, couchait avec les femmes du voisinage, elle eût raccommodé des torchons sous l'œil de ses parents ; si elle était partie comme lui hardiment chercher fortune à Londres, elle ne fût pas devenue une actrice gagnant librement sa vie : ou elle eût été reconduite à sa famille qui l'eût mariée de force ; ou séduite, abandonnée, déshonorée elle se serait tuée de désespoir. On peut aussi l'imaginer devenant une joyeuse prostituée, une Moll Flanders telle que la campa Daniel de Foe : mais en aucun cas elle n'eût dirigé une troupe et écrit des drames. En Angleterre, remarque V. Woolf, les femmes écrivains ont toujours suscité l'hostilité. Le docteur Johnson les comparait à « un chien marchant sur ses jambes de derrière : ce n'est pas bien fait mais c'est étonnant ». Les artistes se soucient plus que quiconque de l'opinion d'autrui ; les femmes en dépendent étroitement : on conçoit quelle force est nécessaire à une femme artiste simplement pour oser passer outre ; souvent elle s'épuise dans cette lutte. À la fin du XVII^e siècle, lady Winhilsea qui est noble et sans enfants tente l'aventure d'écrire ; certains passages de son œuvre montrent qu'elle avait une nature sensible et poétique ; mais elle s'est

consumée dans la haine, la colère et la peur :

*Hélas ! une femme qui prend la plume
Est considérée comme une créature si présomptueuse
Qu'elle n'a aucun moyen de racheter son crime !*

Presque toute son œuvre est consacrée à s'indigner contre la condition des femmes. Le cas de la duchesse de Newcastle est analogue ; grande dame elle aussi, en écrivant elle suscite le scandale. « Les femmes vivent comme des blattes ou des chouettes, elles meurent comme des vers », écrit-elle avec fureur. Insultée, ridiculisée, elle dut s'enfermer dans ses domaines ; et malgré un tempérament généreux, devenue à moitié folle, elle ne produisit plus que d'extravagantes élucubrations. C'est seulement au XVIII^e qu'une bourgeoise, Mrs. Aphra Behn, devenue veuve, vécut de sa plume comme un homme ; d'autres suivirent son exemple ; mais même au XIX^e elles étaient souvent obligées de se cacher ; elles n'avaient pas même « une chambre à elles », c'est-à-dire qu'elles ne jouissaient pas de cette indépendance matérielle qui est une des conditions nécessaires de la liberté intérieure.

On a vu qu'à cause du développement de la vie mondaine et de son étroite liaison avec la vie intellectuelle, la situation des Françaises a été un peu plus favorable. Néanmoins l'opinion est pour une grande part hostile aux « bas bleus ». Pendant la Renaissance, nobles dames et femmes d'esprit suscitent un mouvement en faveur de leur sexe ; les doctrines platoniciennes importées d'Italie spiritualisent l'amour et la femme. Quantité de lettrés s'emploient à la défendre. On voit paraître la *Nef des Dames vertueuses*, le *Chevalier des dames*, etc. Érasme dans le *Petit Sénat* donne la parole à Cornélie qui expose avec âpreté les griefs de son sexe. « Les hommes sont des tyrans... Ils nous traitent comme des jouets... ils font de nous leurs blanchisseuses et leurs cuisinières. » Il réclame qu'on permette aux femmes de s'instruire. Cornelius Agrippa dans un ouvrage qui fut très célèbre, *Déclamation de la Noblesse et de l'Excellence du Sexe féminin*, s'applique à montrer la supériorité féminine. Il reprend les vieux arguments cabalistiques : Ève veut dire Vie et Adam Terre. Créée après l'homme, la femme est plus achevée que lui. Elle est née au paradis, lui au-dehors. Quand elle tombe à l'eau, elle surnage ; l'homme coule. Elle est faite d'une côte d'Adam et non de terre. Ses menstrues guérissent toutes les maladies. Ève ignorante ne fit qu'errer ; c'est Adam qui pécha ; c'est pourquoi Dieu s'est fait homme : et d'ailleurs après sa résurrection c'est à des femmes qu'il est apparu. Ensuite Agrippa déclare que les femmes sont plus vertueuses que les hommes. Il énumère les « claires dames » dont

le sexe peut s'enorgueillir, ce qui est aussi un lieu commun de ces apologies. Enfin, il dresse un réquisitoire contre la tyrannie mâle : « Agissant contre tout droit, violant impunément l'égalité naturelle, la tyrannie de l'homme a privé la femme de la liberté qu'elle reçoit en naissant. » Pourtant elle engendre des enfants, elle est aussi intelligente et même plus fine que l'homme ; il est scandaleux qu'on limite ses activités, « ce qui se fait non sans doute par l'ordre de Dieu, non par nécessité ni par raison, mais par la force de l'usage, par l'éducation, par le travail, et principalement par la violence et l'oppression. » Il ne demande certes pas l'égalité des sexes, mais veut qu'on traite la femme avec respect. L'ouvrage eut un immense succès. Et aussi, *le Fort inexpugnable*, autre apologie de la femme ; et la *Parfaite Amye* d'Héroët empreint d'un mysticisme platonicien. Dans un curieux livre qui annonce la doctrine saint-simonienne Postel annonce la venue d'une nouvelle Ève, mère régénératrice du genre humain : il croit même l'avoir rencontrée ; elle est morte, et elle s'est peut-être réincarnée en lui. Avec plus de modération, Marguerite de Valois dans son *Docte et subtil discours* proclame qu'il y a dans la femme quelque chose de divin. Mais l'écrivain qui servit le mieux la cause de son sexe, ce fut Marguerite de Navarre qui proposa contre la licence des mœurs un idéal de mysticisme sentimental et de chasteté sans pruderie, s'essayant à concilier mariage et amour pour l'honneur et le bonheur des femmes. Bien entendu les adversaires de la femme ne désarment pas. On retrouve entre autres dans la *Controverse des sexes masculins et féminins*, qui répond à Agrippa, les vieux arguments du Moyen Âge. Rabelais s'amuse au Tiers Livre à une vive satire du mariage qui reprend la tradition de Mathieu et de Deschamps : cependant ce sont les femmes qui dans l'heureuse abbaye de Thélème feront la loi. L'antiféminisme prend une virulence nouvelle en 1617, avec l'*Alphabet de l'imperfection et malice des femmes* de Jacques Olivier : on voyait sur la couverture une gravure représentant une femme aux mains de harpie, couverte des plumes de la luxure, juchée sur des pattes de poule, parce qu'elle est comme la poule mauvaise ménagère : sous chaque lettre de l'alphabet s'inscrivait un de ses défauts. C'était une fois de plus un homme d'Église qui ravivait la vieille querelle ; M^{lle} de Gournay rétorqua par l'*Égalité des hommes et des femmes*. Là-dessus toute une littérature libertine, *Parnasses et cabinets satyriques*, s'attaque aux mœurs des femmes cependant que pour les ravalier les dévots citaient saint Paul, les Pères de l'Église, l'Ecclésiaste. La femme fournissait aussi un inépuisable thème aux satires de Mathurin Régnier et de ses amis. Dans l'autre camp, des apologistes reprennent et commentent à qui mieux mieux les arguments d'Agrippa. Le père du Boscq dans l'*Honnête Femme* réclame qu'il soit permis aux femmes de s'instruire. L'*Astrée* et toute

une littérature galante célèbrent leurs mérites en rondeaux, sonnets, élégies, etc.

Les succès mêmes obtenus par les femmes soulèvent contre elles de nouvelles attaques ; les *Précieuses* ont indisposé l'opinion ; on applaudit *les Précieuses ridicules* et un peu plus tard *les Femmes savantes*. Ce n'est pas cependant que Molière soit ennemi des femmes : il attaque vivement les mariages imposés, il demande pour la jeune fille la liberté sentimentale, pour l'épouse le respect et l'indépendance. Au contraire Bossuet dans ses sermons ne les ménage guère. La première femme, prêche-t-il, n'était « qu'une portion d'Adam et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit ». La satire de Boileau contre les femmes n'est guère qu'un exercice de rhétorique mais elle suscite une levée de boucliers : Pradon, Regnard, Perrault ripostent avec feu. La Bruyère, Saint-Évremond se montrent favorables aux femmes. Le féministe le plus décidé de l'époque c'est Poulain de la Barre qui publie en 1673 un ouvrage d'inspiration cartésienne, *De l'égalité des deux sexes*. Il estime que les hommes étant les plus forts ont partout favorisé leur sexe et que les femmes acceptent par coutume cette dépendance. Elles n'ont jamais eu leurs chances : ni liberté, ni instruction. On ne saurait donc les juger d'après ce qu'elles ont fait dans le passé. Rien n'indique qu'elles soient inférieures à l'homme. L'anatomie révèle des différences, mais dont aucune ne constitue pour le mâle un privilège. Et Poulain de la Barre conclut en réclamant pour les femmes une solide instruction. Fontenelle écrit pour elles le *Traité de la Pluralité des Mondes*. Et si Fénelon, suivant M^{me} de Maintenon et l'abbé Fleury, se montre dans son programme d'éducation très timide, l'universitaire janséniste Rollin veut au contraire que les femmes fassent de sérieuses études.

Le XVIII^e siècle aussi est divisé. En 1744 à Amsterdam l'auteur de la *Controverse sur l'âme de la femme* déclare que « la femme créée uniquement pour l'homme cessera d'être à la fin du monde parce qu'elle cessera d'être utile à l'objet pour lequel elle avait été créée, d'où il s'ensuit nécessairement que son âme n'est pas immortelle ». D'une manière un peu moins radicale, Rousseau qui se fait ici l'interprète de la bourgeoisie voue la femme à son mari et à la maternité. « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes... La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter ses injustices », affirme-t-il. Cependant l'idéal démocratique et individualiste du XVIII^e est favorable aux femmes ; elles apparaissent à la plupart des philosophes comme des êtres humains égaux à ceux du sexe fort. Voltaire dénonce l'injustice de leur sort. Diderot considère que leur infériorité a été en grande partie *faite* par la société. « Femmes, je vous plains ! » écrit-il. Il pense que : « Dans toutes les coutumes la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées

comme des êtres imbéciles. » Montesquieu estime paradoxalement que les femmes devraient être subordonnées à l'homme dans la vie du foyer mais que tout les dispose à une action politique. « Il est contre la raison et contre la nature que les femmes soient maîtresses de maison... il ne l'est pas qu'elles gouvernent un empire. » Helvétius montre que c'est l'absurdité de son éducation qui crée l'infériorité de la femme ; d'Alembert partage cette opinion. Chez une femme, M^{me} de Ciray, on voit poindre timidement un féminisme économique. Mais il n'y a guère que Mercier dans son *Tableau de Paris* qui s'indigne de la misère des ouvrières et qui aborde ainsi la question fondamentale du travail féminin. Condorcet veut que les femmes accèdent à la vie politique. Il les considère comme les égales de l'homme et les défend contre les attaques classiques : « On a dit que les femmes... n'avaient pas proprement le sentiment de la justice, qu'elles obéissaient plutôt à leur sentiment qu'à leur conscience... (Mais) ce n'est pas la nature, c'est l'éducation, c'est l'existence sociale qui cause cette différence. » Et ailleurs : « Plus les femmes ont été asservies par les lois, plus leur empire a été dangereux... Il diminuerait si les femmes avaient moins d'intérêt à le conserver, s'il cessait d'être pour elles le seul moyen de se défendre et d'échapper à l'oppression. »

CHAPITRE V

On pourrait s'attendre que la Révolution eût changé le sort de la femme. Il n'en fut rien. Cette révolution bourgeoise fut respectueuse des institutions et des valeurs bourgeoises ; et elle fut faite à peu près exclusivement par les hommes. Il est important de souligner que pendant tout l'Ancien Régime ce furent les femmes des classes travailleuses qui connurent en tant que sexe le plus d'indépendance. La femme avait le droit de tenir un commerce et elle possédait toutes les capacités nécessaires à un exercice autonome de son métier. Elle prenait part à la production à titre de lingère, blanchisseuse, brunisseuse, revendeuse, etc. ; elle travaillait soit à domicile soit dans de petites entreprises ; son indépendance matérielle lui permettait une grande liberté de mœurs : la femme du peuple peut sortir, fréquenter les tavernes, disposer de son corps à peu près comme un homme ; elle est l'associée de son mari et son égale. C'est sur le plan économique et non sur le plan sexuel qu'elle subit l'oppression. Dans les campagnes la paysanne prend une part considérable au travail rural ; elle est traitée en servante ; souvent elle ne mange pas à la même table que le mari et les fils, elle trime plus durement qu'eux et les charges de la maternité ajoutent à ses fatigues. Mais comme dans les antiques sociétés agricoles, étant nécessaire à l'homme elle en est aussi respectée ; leurs biens, leurs intérêts, leurs soucis sont communs ; elle exerce dans la maison une grande autorité. Ce sont ces femmes qui du sein de leur vie difficile auraient pu s'affirmer comme des personnes et réclamer des droits ; mais une tradition de timidité et de soumission pesait sur elles : les cahiers des États Généraux ne présentent qu'un nombre presque insignifiant de revendications féminines ; elles se bornent à ceci : « Que les hommes ne puissent exercer les métiers qui sont l'apanage des femmes. » Et certes on voit les femmes aux côtés de leurs hommes dans les manifestations, les émeutes ; ce sont elles qui vont chercher à Versailles « le boulanger, la boulangère et le petit mitron ». Mais ce n'est pas le peuple qui a dirigé l'entreprise révolutionnaire et ce n'est pas lui qui en a recueilli les fruits. Quant aux bourgeoises, quelques-unes se rallièrent avec ardeur à la cause de la liberté : M^{me} Roland, Lucile Desmoulins, Théroigne de Méricourt ; l'une d'elles influença profondément le cours des événements : Charlotte Corday lorsqu'elle assassina Marat. Il y eut quelques mouvements féministes. Olympe de Gouges proposa en 1789 une « Déclaration des droits de la Femme » symétrique à la « Déclaration des droits de l'Homme », où elle demande que tous les privilèges masculins soient abolis. En 1790

on retrouve les mêmes idées dans la *Motion de la pauvre jacotte* et dans d'autres libelles analogues ; mais malgré l'appui de Condorcet ces efforts avortent et Olympe périt sur l'échafaud. À côté du journal *l'Impatient* qu'elle avait fondé apparaissent d'autres feuilles, mais leur durée est éphémère. Les clubs féminins fusionnent pour la plupart avec les clubs masculins et sont absorbés par eux. Quand le 28 brumaire 1793 l'actrice Rose Lacombe, présidente de la Société des femmes républicaines et révolutionnaires, accompagnée d'une députation de femmes, force l'entrée du Conseil général, le procureur Chaumette fait retentir dans l'assemblée des paroles qui semblent inspirées de saint Paul et de saint Thomas : « Depuis quand est-il permis aux femmes d'abjurer leur sexe, de se faire homme ?... (La nature) a dit à la femme : Sois femme. Les soins de l'enfance, les détails du ménage, les diverses inquiétudes de la maternité, voilà tes travaux. » On leur interdit l'entrée du Conseil et bientôt même celui des clubs où elles faisaient leur apprentissage politique. En 1790 on a supprimé le droit d'aînesse et le privilège de masculinité ; filles et garçons sont devenus égaux touchant la succession ; en 1792 une loi établit le divorce et par là détendit la rigueur des liens matrimoniaux ; mais ce ne furent là que de minces conquêtes. Les femmes de la bourgeoisie étaient trop intégrées à la famille pour connaître entre elles une solidarité concrète ; elles ne constituaient pas une caste séparée susceptible d'imposer des revendications : économiquement, leur existence était parasitaire. Ainsi tandis que les femmes qui, malgré leur sexe, auraient pu participer aux événements en étaient empêchées en tant que classe, celles de la classe agissante étaient condamnées à demeurer à l'écart en tant que femmes. C'est quand le pouvoir économique tombera aux mains des travailleurs qu'il deviendra possible à la travailleuse de conquérir des capacités que la femme parasite, noble ou bourgeoise, n'a jamais obtenues.

Pendant la liquidation de la Révolution la femme jouit d'une liberté anarchique. Mais quand la société se réorganise, elle est à nouveau durement asservie. Du point de vue féministe, la France était en avance sur les autres pays ; mais pour le malheur de la Française moderne, son statut a été décidé en temps de dictature militaire ; le code Napoléon qui fixe son sort pour un siècle a beaucoup retardé son émancipation. Comme tous les militaires, Napoléon ne veut voir dans la femme qu'une mère ; mais héritier d'une révolution bourgeoise il n'entend pas briser la structure de la société et donner à la mère la prééminence sur l'épouse : il interdit la recherche de la paternité ; il définit avec dureté la condition de la fille mère et celle de l'enfant naturel. Cependant la femme mariée elle-même ne trouve pas de recours dans sa dignité de mère ; le paradoxe féodal se perpétue. Fille et femme sont privées de la qualité de citoyen, ce qui leur interdit des fonctions telles que la

profession d'avocat et l'exercice de la tutelle. Mais la femme célibataire jouit de la plénitude de ses capacités civiles tandis que le mariage conserve le *mundium*. La femme doit *obéissance* à son mari ; il peut la faire condamner à la réclusion en cas d'adultère et obtenir le divorce contre elle ; s'il tue la coupable prise en flagrant délit, il est excusable aux yeux de la loi ; tandis que le mari n'est susceptible d'être frappé d'une amende que s'il amène une concubine au domicile conjugal, et c'est en ce cas seulement que la femme peut obtenir le divorce contre lui. C'est l'homme qui fixe le domicile conjugal, il a sur les enfants beaucoup plus de droits que la mère ; et – sauf au cas où la femme dirige une entreprise commerciale – son autorisation est nécessaire pour qu'elle puisse s'obliger. La puissance maritale s'exerce avec rigueur à la fois sur la personne de l'épouse et sur ses biens.

Pendant tout le XIX^e siècle, la jurisprudence ne fait que renforcer les rigueurs du code, privant entre autres la femme de tout droit d'aliénation. En 1826 la Restauration abolit le divorce ; l'Assemblée constituante de 1848 refuse de le rétablir ; il ne réapparaît qu'en 1884 : encore est-il très difficile à obtenir. C'est que la bourgeoisie n'a jamais été plus puissante, et cependant elle comprend quelles menaces implique la révolution industrielle ; elle s'affirme avec une autorité inquiète. La liberté d'esprit héritée du XVIII^e n'entame pas la morale familiale ; celle-ci demeure telle que la définissent au début du XIX^e les penseurs réactionnaires que sont Joseph de Maistre et Bonald. Ceux-ci fondent sur la volonté divine la valeur de l'ordre et réclament une société rigoureusement hiérarchisée ; la famille, cellule sociale indissoluble, sera le microcosme de la société. « L'homme est à la femme ce que la femme est à l'enfant ; ou le pouvoir est au ministre ce que le ministre est au sujet », dit Bonald. Ainsi le mari gouverne, la femme administre, les enfants obéissent. Le divorce est bien entendu interdit ; et la femme est confinée au foyer. « Les femmes appartiennent à la famille et non à la société politique, et la nature les a faites pour les soins domestiques et non pour les fonctions publiques », dit encore Bonald. Dans la famille, que Le Play définit vers le milieu du siècle, ces hiérarchies sont respectées.

D'une manière un peu différente, Auguste Comte réclame aussi la hiérarchie des sexes ; il y a entre eux « des différences radicales à la fois physiques et morales qui dans toutes les espèces animales et surtout *dans la race humaine* les séparent profondément l'un de l'autre ». La féminité est une sorte d'« enfance continue » qui éloigne la femme du « type idéal de la race ». Cette infantilité biologique se traduit par une faiblesse intellectuelle ; le rôle de cet être purement affectif, c'est celui d'épouse et de ménagère, elle ne saurait entrer en concurrence avec l'homme : « ni la direction ni l'éducation ne lui conviennent ». Comme chez Bonald la femme est confinée dans la famille et dans cette société

en miniature le père gouverne car la femme est « incapable de tout gouvernement même domestique » ; elle administre seulement et conseille. Son instruction doit être bornée. « Les femmes et les prolétaires ne peuvent ni ne doivent devenir des auteurs, pas plus qu'ils ne le veulent. » Et Comte prévoit que l'évolution de la société amènera la suppression totale du travail féminin à l'extérieur de la famille. Dans la seconde partie de son œuvre, Comte, influencé par son amour pour Clotilde de Vaux, exalte la femme jusqu'à en faire presque une divinité, l'émanation du grand être ; c'est elle que dans le temple de l'Humanité la religion positiviste proposera à l'adoration du peuple ; mais c'est seulement par sa moralité qu'elle mérite ce culte ; tandis que l'homme agit, elle aime : pureté et amour la rendent ici supérieure au mâle ; elle est plus profondément altruiste que lui. Mais selon le système positiviste elle n'en reste pas moins enfermée dans la famille ; le divorce lui est interdit et il serait même souhaitable que son veuvage fût éternel ; elle n'a aucun droit économique ni politique ; elle n'est qu'épouse et éducatrice.

D'une manière plus cynique, Balzac exprime le même idéal. « La destinée de la femme et sa seule gloire sont de faire battre le cœur des hommes, écrit-il dans la *Physiologie du Mariage*... La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat ; elle est mobilière car la possession vaut titre ; enfin la femme n'est à proprement parler qu'une annexe de l'homme. » Il se fait ici le porte-parole de la bourgeoisie dont l'antiféminisme redouble de vigueur par réaction contre la licence du XVIII^e et contre les idées progressistes qui la menacent. Ayant lumineusement exposé au début de la *Physiologie du Mariage* que cette institution d'où l'amour est exclu conduit nécessairement la femme à l'adultère, Balzac exhorte l'époux à la tenir dans une totale sujétion s'il veut éviter le ridicule du déshonneur. Il faut lui refuser l'instruction et la culture, lui interdire tout ce qui lui permettrait de développer son individualité, lui imposer des vêtements incommodes, l'encourager à suivre un régime anémiant. La bourgeoisie suit exactement ce programme ; les femmes sont asservies à la cuisine, au ménage, on surveille jalousement leurs mœurs ; on les enferme dans les rites d'un savoir-vivre qui entrave toute tentative d'indépendance. Par compensation, on les honore, on les entoure des plus exquises politesses. « La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône », dit Balzac ; il est convenu qu'en toutes circonstances insignifiantes l'homme doit s'effacer devant elles, leur céder la première place ; au lieu de leur faire porter les fardeaux comme dans les sociétés primitives, on s'empresse de les décharger de toute tâche pénible et de tout souci : c'est les délivrer du même coup de toute responsabilité. On espère qu'ainsi dupées, séduites par la facilité de leur condition, elles accepteront le rôle de mère et de ménagère dans

lequel on veut les confiner. Et le fait est que la plupart des femmes de la bourgeoisie capitulent. Comme leur éducation et leur situation parasitaire les mettent sous la dépendance de l'homme, elles n'osent pas même présenter de revendications : celles qui ont cette audace ne rencontrent guère d'écho. « Il est plus facile de charger les gens de chaînes que de les leur enlever si les chaînes donnent de la considération », a dit Bernard Shaw. La femme bourgeoise tient à ses chaînes parce qu'elle tient à ses privilèges de classe. On lui explique inlassablement, et elle sait que l'émancipation des femmes serait un affaiblissement de la société bourgeoise ; libérée du mâle, elle serait condamnée au travail ; elle peut regretter de n'avoir sur la propriété privée que des droits subordonnés à ceux de son mari, elle déplorerait encore davantage que cette propriété fût abolie ; elle n'éprouve aucune solidarité avec les femmes des classes ouvrières : elle est beaucoup plus proche de son mari que des travailleuses du textile. Elle fait siens ses intérêts.

Cependant ces résistances têtues ne peuvent empêcher la marche de l'Histoire ; l'avènement du machinisme ruine la propriété foncière, provoque l'émancipation de la classe laborieuse et corrélativement celle de la femme. Tout socialisme, arrachant la femme à la famille, favorise sa libération : Platon rêvant d'un régime communautaire y promettait aux femmes une autonomie analogue à celle dont elles jouissaient à Sparte. Avec les socialismes utopiques de Saint-Simon, Fourier, Cabet, naît l'utopie de la « femme libre ». L'idée saint-simonienne d'association universelle exige la suppression de tout esclavage : celui de l'ouvrier et celui de la femme ; c'est parce que les femmes sont comme les hommes des êtres humains que Saint-Simon et après lui Leroux, Pecqueux, Carnot réclament leur affranchissement. Malheureusement cette thèse raisonnable n'est pas celle qui trouve le plus de crédit dans l'école. Celle-ci exalte la femme au nom de sa féminité, ce qui est le plus sûr moyen de la desservir. Sous prétexte que l'unité sociale, c'est le couple, le Père Enfantin veut introduire une femme dans chaque couple directeur qu'il appelle le couple-prêtre ; il attend d'une femme-messie l'avènement d'un monde meilleur et les Compagnons de la Femme s'embarquent pour l'Orient à la recherche de ce sauveur femelle. Il est influencé par Fourier qui confond l'affranchissement de la femme et la réhabilitation de la chair ; Fourier réclame la liberté pour tout individu d'obéir à l'attraction passionnelle ; il veut remplacer le mariage par l'amour ; ce n'est pas dans sa personne mais dans sa fonction amoureuse qu'il considère la femme. Cabet promet lui aussi que le communisme icarien réalisera une complète égalité des sexes, encore qu'il n'accorde aux femmes qu'une participation restreinte à la vie politique. En fait les femmes ne tiennent qu'une place secondaire dans le mouvement saint-simonien :

seule Claire Bazard qui fonde et fait vivre pendant une brève période le journal appelé *la Femme nouvelle* joue un rôle assez important. Beaucoup d'autres petites revues paraissent à la suite mais leurs revendications sont timides ; elles demandent l'éducation de la femme plutôt que son émancipation ; c'est à élever l'instruction des femmes que s'attache Carnot et à sa suite Legouvé. L'idée de la femme associée, de la femme régénératrice se maintient à travers tout le XIX^e ; on la retrouve chez Victor Hugo. Mais la cause de la femme est plutôt discréditée par ces doctrines qui au lieu de l'assimiler à l'homme l'opposent à lui, lui reconnaissant l'intuition, le sentiment et non la raison. Elle est discréditée aussi par la maladresse de ses partisans. En 1848, les femmes fondent des clubs, des journaux ; Eugénie Niboyer édite la *Voix des Femmes*, journal auquel collabora Cabet. Une délégation féminine se rendit à l'Hôtel de Ville pour revendiquer « les droits de la femme » mais elle n'obtint rien. En 1849, Jeanne Decoin se présenta à la députation, elle ouvrit une campagne électorale qui sombra dans le ridicule. Le ridicule tua aussi le mouvement des « Vésuviennes » et des Blooméristes qui se promenaient en costumes extravagants. Les femmes les plus intelligentes de l'époque restent à l'écart de ces mouvements : M^{me} de Staël avait lutté pour sa propre cause plutôt que pour celle de ses sœurs ; George Sand réclame le droit à l'amour libre mais elle refuse de collaborer à la *Voix des Femmes* ; ses revendications sont surtout sentimentales. Flora Tristan croit à la rédemption du peuple par la femme ; mais elle s'intéresse à l'émancipation de la classe ouvrière plutôt qu'à celle de son sexe. David Stern, M^{me} de Girardin s'associent cependant au mouvement féministe.

Dans l'ensemble le mouvement réformiste qui se développe au XIX^e est favorable au féminisme du fait qu'il cherche la justice dans l'égalité. Il y a une remarquable exception : c'est Proudhon. Sans doute à cause de ses racines paysannes, il réagit violemment contre le mysticisme saint-simonien ; il demeure partisan de la petite propriété et du même coup il confine la femme au foyer. « Ménagère ou courtisane » c'est le dilemme dans lequel il l'enferme. Jusque-là, les attaques contre le féminisme avaient été menées par les conservateurs qui combattaient aussi âprement le socialisme : le *Charivari* entre autres trouvait là une inépuisable source de plaisanteries ; c'est Proudhon qui rompt l'alliance entre féminisme et socialisme ; il proteste contre le banquet des femmes socialistes présidé par Leroux, il fulmine contre Jeanne Decoin. Dans l'ouvrage intitulé *la Justice*, il pose que la femme doit demeurer dans la dépendance de l'homme ; lui seul compte en tant qu'individu social, il n'y a pas dans le couple une association, ce qui supposerait l'égalité, mais union ; la femme est inférieure à l'homme d'abord parce que sa force physique n'est que les 2/3 de celle du mâle, ensuite parce qu'elle est intellectuellement et moralement inférieure

dans la même mesure : sa valeur est dans l'ensemble 2x2x2 contre 3x3x3, soit les 8/27 de celle du sexe fort. Deux femmes, M^{me} Adam et M^{me} d'Héricourt, lui ayant répondu, l'une avec fermeté, la seconde avec une exaltation moins heureuse, Proudhon rétorque par la *Pornocratie ou la femme dans les temps modernes*. Cependant comme tous les antiféministes, il adresse d'ardentes litanies à la « vraie femme », esclave et miroir du mâle ; malgré cette dévotion il dut lui-même reconnaître que la vie qu'il lui imposa ne rendit pas sa propre épouse heureuse : les lettres de M^{me} Proudhon ne sont qu'une longue lamentation.

Ce ne sont pas ces débats théoriques qui influent sur le cours des événements : plutôt ils les reflètent avec hésitation. La femme reconquiert une importance économique qu'elle avait perdue depuis les époques préhistoriques parce qu'elle s'échappe du foyer et prend à l'usine une nouvelle part à la production. C'est la machine qui permet ce bouleversement car la différence de force physique entre travailleurs mâles et femelles se trouve en un grand nombre de cas annulée. Comme le brusque essor de l'industrie réclame une main-d'œuvre plus considérable que celle qui est fournie par les travailleurs mâles, la collaboration des femmes est nécessaire. C'est là la grande révolution qui transforme au XIX^e le sort de la femme et qui ouvre pour elle une ère neuve. Marx et Engels en mesurent toute la portée et ils promettent aux femmes une libération impliquée par celle du prolétariat. En effet, « la femme et le travailleur ont tous deux ceci de commun qu'ils sont des opprimés », dit Bebel. Et tous deux échapperont ensemble à l'oppression grâce à l'importance que prendra à travers l'évolution technique leur travail producteur. Engels montre que le sort de la femme est étroitement lié à l'histoire de la propriété privée : une catastrophe a substitué le patriarcat au régime de droit maternel et a asservi la femme au patrimoine ; mais la révolution industrielle est la contrepartie de cette déchéance et aboutira à l'émancipation féminine. Il écrit : « La femme ne peut être émancipée que lorsqu'elle prend part dans une grande mesure sociale à la production et n'est plus réclamée par le travail domestique que dans une mesure insignifiante. Et ceci n'est devenu possible que dans la grande industrie moderne qui non seulement admet sur une grande échelle le travail de la femme, mais encore l'exige formellement. »

Au début du XIX^e la femme était plus honteusement exploitée que les travailleurs de l'autre sexe. Le travail à domicile constituait ce que les Anglais appellent le « sweating system » ; malgré un travail continu, l'ouvrière ne gagnait pas assez pour subvenir à ses besoins. Jules Simon dans *L'Ouvrière* et même le conservateur Leroy-Beaulieu dans *le Travail des Femmes au XIX^e* publié en 1873 dénoncent des abus odieux ; ce dernier déclare que plus de deux cent mille ouvrières

françaises ne gagnaient pas cinquante centimes par jour. On comprend qu'elles se soient hâtées d'émigrer vers les manufactures ; d'ailleurs il ne leur resta bientôt hors des ateliers que les métiers d'aiguille, le blanchissage et la domesticité, tous métiers d'esclaves payés à des salaires de famine ; même la dentelle, la bonneterie, etc., sont accaparées par l'usine ; en revanche, il y a des offres d'emploi massives dans les industries du coton, de la laine et de la soie ; les femmes sont surtout utilisées dans les ateliers de filature et de tissage. Les patrons souvent les préfèrent aux hommes. « Elles font du meilleur travail et moins payé. » Cette formule cynique éclaire le drame du travail féminin. Car c'est par le travail que la femme a conquis sa dignité d'être humain ; mais ce fut une conquête singulièrement dure et lente. Filature et tissage s'accomplissent dans des conditions hygiéniques lamentables. « À Lyon, écrit Blanqui, dans les ateliers de passementerie quelques femmes sont obligées de travailler presque suspendues à des courroies en se servant à la fois de leurs pieds et de leurs mains. » En 1831, les ouvrières en soie travaillent l'été dès trois heures du matin jusqu'à la nuit, l'hiver de cinq heures jusqu'à onze heures du soir, soit dix-sept heures par jour, « dans des ateliers souvent malsains où ne pénètrent jamais, dit Norbert Truquin, les rayons du soleil. La moitié de ces jeunes filles deviennent poitrinaires avant la fin de leur apprentissage. Lorsqu'elles se plaignent on les accuse de faire des grimaces(57) ». En outre les commis abusent des jeunes ouvrières. « Pour en venir à bout, ils usaient des moyens les plus révoltants, le besoin et la faim », dit l'auteur anonyme de *la Vérité sur les événements de Lyon*. Il arrive que les femmes cumulent le travail agricole et celui de l'usine. On les exploite cyniquement. Marx raconte dans une note du *Capital* : « M. E** fabricant me fit connaître qu'il n'employait que des femmes à ses métiers à tisser mécaniques, qu'il donnait la préférence aux femmes mariées et parmi elles à celles qui avaient à la maison de la famille à entretenir parce qu'elles montraient beaucoup plus d'attention et de docilité que les célibataires et devaient travailler jusqu'à l'épuisement de leurs forces pour procurer aux leurs les moyens de subsistance indispensables. – C'est ainsi, ajoute Marx, que les qualités propres de la femme sont faussées à son détriment et que tous les éléments moraux et délicats de sa nature deviennent des moyens de l'asservir et de la faire souffrir. » Résumant le *Capital* et commentant Bebel, G. Derville écrit : « Bête de luxe ou bête de somme, voilà ce qu'est presque exclusivement aujourd'hui la femme. Entretienue par l'homme lorsqu'elle ne travaille pas, elle est encore entretenue par lui lorsqu'elle se tue à travailler. » La situation de l'ouvrière était si lamentable que Sismondi, Blanqui demandent qu'on interdise aux femmes l'accès aux ateliers. La cause en est en partie que les femmes n'ont pas su d'abord se défendre et s'organiser en syndicat.

Les « associations » féminines datent de 1848 et au début ce sont des associations de production. Le mouvement progressa avec une extrême lenteur comme on le voit par les chiffres suivants :

En 1905, on compte 69 405 femmes sur une totalité de 781 392 syndiqués ;

En 1908, on compte 88 906 femmes sur une totalité de 957 120 syndiqués :

En 1912, on compte 92 336 femmes sur une totalité de 1 064 413 syndiqués ;

En 1920, on compte 239 016 ouvrières et employées syndiquées sur 1 580 967 travailleurs et parmi les travailleuses agricoles seulement 36 193 syndiquées sur 1 083 957 soit en tout 292 000 femmes syndiquées sur un ensemble de 3 076 585 de travailleurs syndiqués. C'est une tradition de résignation et de soumission, un manque de solidarité et de conscience collective qui les laisse ainsi désarmées devant les nouvelles possibilités qui s'ouvrent à elles.

Il résulte de cette attitude que le travail féminin n'a été que lentement et tardivement réglementé. Il faut attendre jusqu'en 1874 pour que la loi intervienne ; et encore malgré les campagnes menées sous l'Empire, il n'y a que deux dispositions touchant les femmes ; l'une interdit aux mineures le travail de nuit et exige qu'on les laisse chômer le dimanche et les jours fériés ; leur journée de travail est limitée à douze heures ; quant aux femmes de plus de vingt et un ans, on se borne à leur défendre le travail souterrain dans les mines et les carrières. La première charte du travail féminin date du 2 novembre 1892 ; elle interdit le travail de nuit et limite la journée d'usine ; mais elle laisse la porte ouverte à toutes les fraudes. En 1900 la journée est limitée à dix heures ; en 1905 le repos hebdomadaire est rendu obligatoire ; en 1907 la travailleuse obtient la libre disposition de ses gains ; en 1909 on garantit des congés payés aux femmes en couches ; en 1911 les dispositions de 1892 sont reprises impérativement ; en 1913 on règle les modalités concernant le repos des femmes avant et après l'accouchement, on leur interdit les travaux dangereux et excessifs. Peu à peu une législation sociale se constitue et le travail féminin s'entoure de garantie d'hygiène : on exige des sièges pour les vendeuses, les longues stations aux étalages extérieurs sont interdites, etc. Le B.I.T. a abouti à des conventions internationales concernant les conditions sanitaires du travail féminin, les congés à octroyer en cas de grossesse, etc.

Une seconde conséquence de l'inertie résignée des travailleuses, ce furent les salaires dont elles durent se contenter. Pourquoi les salaires féminins ont-ils été fixés à un niveau si bas, c'est un phénomène dont on a proposé diverses explications et qui tient à un ensemble de

facteurs. Il est insuffisant de dire que les besoins des femmes sont moindres que ceux des hommes : ce n'est là qu'une justification postérieure. Plutôt, les femmes, comme on a vu, n'ont pas su se défendre contre leurs exploiteurs ; elles avaient à affronter la concurrence des prisons qui jetaient sur le marché des produits fabriqués sans frais de main-d'œuvre ; elles se faisaient concurrence les unes aux autres. Il faut en outre remarquer que c'est au sein d'une société où subsiste la communauté conjugale que la femme cherche à s'émanciper par le travail : liée au foyer de son père, de son mari, elle se contente le plus souvent d'apporter dans le ménage un appoint ; elle travaille hors de la famille, mais pour celle-ci ; et puisqu'il ne s'agit pas pour l'ouvrière de subvenir à la totalité de ses besoins, elle est amenée à accepter une rémunération très inférieure à celle qu'exige un homme. Une quantité importante de femmes se contentant de salaires de rabais, tout l'ensemble du salaire féminin s'est bien entendu aligné à ce niveau qui est le plus avantageux pour l'employeur.

En France d'après l'enquête menée en 1889-1893, pour une journée de travail égale à celle de l'homme, l'ouvrière n'obtenait que la moitié de la paye masculine. D'après l'enquête de 1908, les plus hauts gains horaires des ouvrières à domicile ne dépassaient pas vingt centimes l'heure et descendaient jusqu'à cinq centimes : il était impossible à la femme ainsi exploitée de vivre sans aumône ou sans un protecteur. En Amérique, en 1918, la femme n'a que la moitié du salaire masculin. Vers cette époque pour la même quantité de charbon extraite des mines allemandes la femme gagnait environ 25 % de moins que l'homme. Entre 1911 et 1943 les salaires féminins en France se sont relevés un peu plus rapidement que ceux des hommes mais ils sont demeurés nettement inférieurs.

Si les employeurs ont accueilli avec empressement les femmes à cause des bas salaires qu'elles acceptaient, ce même fait a provoqué des résistances du côté des travailleurs masculins. Entre la cause du prolétariat et celle des femmes il n'y a pas eu une solidarité aussi immédiate que Bebel et Engels ne le prétendaient. Le problème s'est présenté un peu de la même manière qu'aux U.S.A. à propos de la main-d'œuvre noire. Les minorités les plus opprimées d'une société sont volontiers utilisées par les oppresseurs comme une arme contre l'ensemble de la classe à laquelle elles se rattachent ; du même coup, elles apparaissent d'abord comme ennemies et il faut une conscience plus profonde de la situation pour que les intérêts des Noirs et des Blancs, des ouvrières et des ouvriers réussissent à se coaliser au lieu de s'opposer les uns aux autres. On comprend que les travailleurs mâles aient d'abord vu dans cette concurrence à bon marché une menace redoutable et qu'ils se soient montrés hostiles. C'est seulement quand les femmes ont été intégrées à la vie syndicale qu'elles ont pu défendre

leurs propres intérêts et cesser de mettre en danger ceux de la classe ouvrière dans son ensemble.

En dépit de toutes ces difficultés, l'évolution du travail féminin s'est poursuivie. En 1900 on comptait encore en France 900 000 ouvrières à domicile qui fabriquaient des vêtements, des objets de cuir et de peau, des couronnes mortuaires, des sacs, des verroteries, des articles de Paris ; mais ce nombre a diminué considérablement. En 1906, 42 % des femmes en âge de travailler (entre dix-huit et soixante ans) étaient employées dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, les banques, les assurances, les bureaux, les professions libérales. Ce mouvement a été précipité dans le monde entier par la crise de main-d'œuvre de 14-18 et par celle de la dernière guerre mondiale. La petite bourgeoisie, la bourgeoisie moyenne se sont décidées à le suivre et les femmes ont envahi aussi les professions libérales. D'après un des derniers recensements d'avant la dernière guerre on trouve que sur la totalité des femmes de dix-huit à soixante ans, environ 42 % travaillent en France, 37 % en Finlande, 34,2 % en Allemagne, 27,7 % aux Indes, 26,9 % en Angleterre, 19,2 % aux Pays-Bas, 17,7 % aux U.S.A. Mais en France et aux Indes, c'est à cause de l'importance du travail rural que les chiffres sont si élevés. Si on excepte la paysannerie, on trouve en France en 1940 environ 500 000 chefs d'établissement, un million d'employées, deux millions d'ouvrières, un million et demi d'isolées ou de chômeuses. Parmi les ouvrières il y a 650 000 domestiques ; 1 200 000 travaillent dans les industries de transformation dont 440 000 dans l'industrie textile, 315 000 dans le vêtement, 380 000 à domicile comme couturières. Pour le commerce, les professions libérales, les services publics, France, Angleterre et U.S.A. viennent à peu près au même rang.

Un des problèmes essentiels qui se posent à propos de la femme, c'est, avons-nous vu, la conciliation de son rôle reproducteur et de son travail producteur. La raison profonde qui à l'origine de l'histoire voue la femme au travail domestique et lui interdit de prendre part à la construction du monde, c'est son asservissement à la fonction génératrice. Chez les femelles animales il y a un rythme du rut et des saisons qui assure l'économie de leurs forces ; au contraire entre la puberté et la ménopause la nature ne limite pas les capacités de gestation de la femme. Certaines civilisations interdisent les unions précoces ; on cite des tribus indiennes où il est exigé qu'un repos d'au moins deux années soit assuré aux femmes entre leurs accouchements ; mais dans l'ensemble pendant de nombreux siècles la fécondité féminine n'a pas été réglementée. Il existe dès l'Antiquité(58) des pratiques anticonceptionnelles, généralement à l'usage des femmes : potions, suppositoires, tampons vaginaux ; mais elles restaient le secret des prostituées et des médecins ; peut-être ce secret

fut-il connu de ces Romaines de la décadence à qui les satiristes reprochent leur stérilité. Mais le Moyen Âge les ignore ; on n'en trouve aucune trace jusqu'au XVIII^e siècle. Pour quantité de femmes, la vie était, en ces temps, une suite ininterrompue de grossesses ; même les femmes de mœurs faciles payaient par de nombreuses maternités leur licence amoureuse. À certaines époques l'humanité a bien éprouvé le besoin de réduire le nombre de la population ; mais en même temps les nations redoutaient de s'affaiblir ; dans les époques de crise et de misère c'est par le retard de l'âge du mariage chez les célibataires que se réalisait un abaissement du taux des naissances. La règle demeurerait de se marier jeune et d'avoir autant d'enfants que la femme pouvait en porter ; la mortalité infantile seule réduisait le nombre des enfants vivants. Déjà au XVII^e l'abbé de Pure(59) proteste contre « l'hydropisie amoureuse » à laquelle les femmes sont condamnées ; et M^{me} de Sévigné recommande à sa fille d'éviter de trop fréquentes grossesses. Mais c'est au XVIII^e que la tendance malthusienne se développe en France. D'abord les classes aisées, puis l'ensemble de la population estiment raisonnable de limiter selon les ressources des parents le nombre des enfants, et les procédés anticonceptionnels commencent à s'introduire dans les mœurs. En 1778 le démographe Moreau écrit : « Les femmes riches ne sont pas les seules qui regardent la propagation de l'espèce comme une duperie du vieux temps ; déjà ces funestes secrets inconnus à tout animal autre que l'homme ont pénétré dans la campagne ; on trompe la nature jusque dans les villages. » La pratique du « coïtus interruptus » se répand dans la bourgeoisie d'abord, puis dans les populations rurales et chez les ouvriers ; le préservatif qui existait déjà en tant qu'antivénérien devient un anticonceptionnel qui se répand surtout après la découverte de la vulcanisation, vers 1840(60). Dans les pays anglo-saxons, le « birth-control » est officiellement autorisé et on a découvert de nombreuses méthodes permettant de dissocier ces deux fonctions naguère inséparables : fonction sexuelle, fonction reproductrice. Les travaux de la médecine viennoise en établissant avec précision le mécanisme de la conception et les conditions qui lui sont favorables ont suggéré aussi les manières de l'éviter. En France la propagande anticonceptionnelle et la vente de pessaires, tampons vaginaux, etc., est interdite ; mais le « birth-control » n'en est pas moins répandu.

Quant à l'avortement, il n'est nulle part autorisé officiellement par les lois. Le droit romain n'accordait pas de protection spéciale à la vie embryonnaire ; il ne considérait pas le *nasciturus* comme un être humain mais comme une partie du corps maternel. *Partus antequam edatur mulieris portio est vel viscerum*(61). Au temps de la décadence l'avortement apparaît comme une pratique normale et le législateur quand il voulut encourager les naissances n'osa pas l'interdire. Si la

femme avait refusé l'enfant contre la volonté de son mari, celui-ci pouvait la faire punir : mais c'était sa désobéissance qui constituait un délit. Dans l'ensemble de la civilisation orientale et gréco-romaine, l'avortement est admis par la loi.

C'est le christianisme qui a bouleversé sur ce point les idées morales en douant l'embryon d'une âme ; alors l'avortement devint un crime contre le fœtus lui-même. « Toute femme qui fait en sorte qu'elle ne puisse engendrer autant d'enfants qu'elle pourrait se rend coupable d'autant d'homicides, de même que la femme qui cherche à se blesser après la conception », dit saint Augustin. À Byzance, l'avortement n'entraînait qu'une relégation temporaire ; chez les Barbares qui pratiquaient l'infanticide, il n'était blâmé que s'il avait été perpétré par violence, contre le gré de la mère : on le rachetait en payant le prix du sang. Mais les premiers conciles édictent contre cet « homicide » les peines les plus sévères, quel que soit l'âge présumé du fœtus. Cependant une question se pose qui fut l'objet de discussions infinies : à quel moment l'âme pénètre-t-elle dans le corps ? Saint Thomas et la plupart des auteurs fixèrent l'animation vers le quarantième jour pour les enfants de sexe masculin et le quatre-vingtième pour ceux du sexe féminin ; alors se fit une distinction entre le fœtus animé et le fœtus inanimé. Au cours du Moyen Âge, le livre pénitentiel déclare : « Si une femme enceinte fait périr son fruit avant quarante-cinq jours, elle subit une pénitence d'un an. Si c'est au bout de soixante jours, de trois ans. Enfin si l'enfant est déjà animé, elle doit être traitée en homicide. » Cependant le livre ajoute : « Il y a une grande différence entre la femme pauvre qui détruit son enfant pour la peine qu'elle a à le nourrir, et celle qui n'a d'autre but que de cacher le crime de fornication. » En 1556, Henri II publia un édit célèbre sur le recel de la grossesse ; le simple recel étant puni de mort, on en déduisit qu'à plus forte raison la peine devait être appliquée aux manœuvres abortives ; en fait, c'est l'infanticide que visait l'édit ; mais on s'en autorisa pour édicter la peine de mort contre les auteurs et complices de l'avortement. La distinction entre fœtus animé et inanimé disparut vers le XVIII^e. À la fin du siècle, Beccaria, dont l'influence fut considérable en France, plaida en faveur de la femme qui refuse l'enfant. Le code de 1791 excuse celle-ci mais punit ses complices de « vingt ans de fer ». L'idée que l'avortement est un homicide disparaît au XIX^e : on le considère plutôt comme un crime contre l'État. La loi de 1810 le défend absolument sous peine de réclusion et de travaux forcés pour l'avortée et ses complices ; en fait, les médecins le pratiquent toujours quand il s'agit de sauver la vie de la mère. Du fait même que la loi est trop sévère, les jurés vers la fin du siècle cessent de l'appliquer ; il n'y avait qu'un nombre infime d'arrestations et on acquittait les 4/5 des accusées. En 1923, une nouvelle loi prévoit encore les travaux forcés

pour les complices et auteurs de l'intervention, mais punit la femme seulement de prison ou d'une amende ; en 1939, un nouveau décret vise spécialement les techniciens : aucun sursis ne leur sera plus accordé. En 1941, l'avortement a été décrété crime contre la sûreté de l'État. Dans les autres pays, c'est un délit sanctionné par une peine correctionnelle ; en Angleterre cependant c'est un crime de « felony » puni par la prison ou les travaux forcés. Dans l'ensemble, codes et tribunaux ont beaucoup plus d'indulgence pour l'avortée elle-même que pour ses complices. Cependant l'Église n'a en rien relâché sa rigueur. Le code du droit canonique promulgué le 27 mars 1917 déclare : « Ceux qui procurent l'avortement sans en excepter la mère une fois l'effet obtenu encourent une excommunication *latae sententiae* réservée à l'ordinaire. » Aucune raison ne peut être alléguée, même le danger de mort couru par la mère. Le pape a encore déclaré tout récemment qu'entre la vie de la mère et celle de l'enfant, il faut sacrifier la première : en effet la mère étant baptisée peut gagner le ciel – curieusement, l'enfer n'intervient jamais dans ces calculs – tandis que le fœtus est voué aux limbes à perpétuité(62).

C'est seulement pendant une courte période que l'avortement a été officiellement autorisé, en Allemagne avant le nazisme, en U.R.S.S. avant 1936. Mais malgré religion et lois il tient dans tous les pays une place considérable. En France, on en compte chaque année de huit cent mille à un million – soit autant que de naissances –, les deux tiers des avortées étant des femmes mariées, beaucoup ayant déjà un ou deux enfants. Malgré les préjugés, les résistances, les survivances d'une morale périmée, on a donc vu se réaliser le passage d'une fécondité libre à une fécondité dirigée par l'État ou les individus. Les progrès de l'obstétrique ont considérablement diminué les dangers de l'accouchement ; les souffrances de l'enfantement sont en train de disparaître ; ces jours-ci – mars 1949 – on a décrété en Angleterre que l'emploi de certaines méthodes d'anesthésie était obligatoire ; elles sont déjà généralement appliquées aux U.S.A. et commencent à se répandre en France. Par l'insémination artificielle s'achève l'évolution qui permettra à l'humanité de maîtriser la fonction reproductrice. En particulier ces changements ont pour la femme une immense importance ; elle peut réduire le nombre de ses grossesses, les intégrer rationnellement à sa vie au lieu d'en être l'esclave. À son tour la femme au cours du XIX^e s'affranchit de la nature ; elle conquiert la maîtrise de son corps. Soustraite en très grande partie aux servitudes de la reproduction elle peut assumer le rôle économique qui se propose à elle et qui lui assurera la conquête de sa personne tout entière.

C'est par la convergence de ces deux facteurs : participation à la production, affranchissement de l'esclavage de la reproduction, que s'explique l'évolution de la condition de la femme. Comme Engels

l'avait prévu, son statut social et politique devait nécessairement se transformer. Le mouvement féministe ébauché en France par Condorcet, en Angleterre par Mary Wollstonecraft dans son ouvrage *Vindication of the Rights of Women* et repris au début du siècle par les saint-simoniens, n'avait pu aboutir tant qu'il manquait de bases concrètes. À présent les revendications de la femme vont prendre tout leur poids. Elles se feront entendre au sein même de la bourgeoisie. Par suite du rapide développement de la civilisation industrielle, la propriété foncière se trouve en recul par rapport à la propriété mobilière : le principe de l'unité du groupe familial perd de sa force. La mobilité du capital permet à son détenteur au lieu d'être possédé par sa fortune de la posséder sans réciprocité et de pouvoir en disposer. C'est à travers le patrimoine que la femme était substantiellement attachée à l'époux : le patrimoine aboli, ils ne sont plus que juxtaposés et les enfants mêmes ne constituent pas un lien d'une solidité comparable à celle de l'intérêt. Ainsi l'individu va s'affirmer contre le groupe ; cette évolution est particulièrement frappante en Amérique où triomphe la forme moderne du capitalisme : le divorce va y fleurir et mari et femme n'apparaissent plus que comme des associés provisoires. En France, où la population rurale est importante, où le code Napoléon a mis en tutelle la femme mariée, l'évolution sera lente. En 1884, le divorce est rétabli et la femme peut l'obtenir au cas où le mari commet l'adultère ; cependant sur le terrain pénal, la différence des sexes est maintenue : l'adultère n'est un délit que s'il est perpétré par la femme. Le droit de tutelle accordé avec restriction en 1907 n'est pleinement conquis qu'en 1917. En 1912 on a autorisé la recherche de la paternité naturelle. Il faut attendre 1938 et 1942 pour voir modifié le statut de la femme mariée : alors on abroge le devoir d'obéissance, quoique le père demeure le chef de famille ; il fixe le domicile mais la femme peut s'opposer à son choix si elle apporte des raisons valables ; ses capacités sont accrues ; cependant dans la formule embarrassée : « La femme mariée a pleine capacité de droit. Cette capacité n'est limitée que par le contrat de mariage et la loi », la dernière partie de l'article conteste la première. L'égalité des époux n'est pas encore réalisée.

Quant aux droits politiques, ce n'est pas sans peine qu'en France, en Angleterre, aux U.S.A. ils ont été conquis. En 1867, Stuart Mill faisait devant le Parlement anglais le premier plaidoyer en faveur du vote des femmes qui ait jamais été officiellement prononcé. Il réclamait impérieusement dans ses écrits l'égalité de la femme et de l'homme au sein de la famille et de la société. « Je suis convaincu que les relations sociales des deux sexes qui subordonnent un sexe à l'autre au nom de la loi sont mauvaises en elles-mêmes et forment l'un des principaux obstacles qui s'opposèrent au progrès de l'humanité ; je suis convaincu qu'elles doivent faire place à une égalité parfaite. » À sa suite les

Anglaises s'organisent politiquement sous la conduite de Mrs. Fawcett ; les Françaises se rangent derrière Maria Deraismes qui entre 1868 et 1871 étudie dans une série de conférences publiques le sort de la femme ; elle soutient une vive controverse contre Alexandre Dumas fils qui conseillait au mari trahi par une femme infidèle : « Tue-la. » Ce fut Léon Richier qui fut le véritable fondateur du féminisme ; il créa en 1869 les « Droits de la Femme » et organisa le Congrès international du Droit des femmes tenu en 1878. La question du droit de vote ne fut pas encore abordée ; les femmes se bornèrent à réclamer des droits civils, pendant trente ans le mouvement resta très timide en France comme en Angleterre. Cependant une femme, Hubertine Auclert, ouvrit une campagne suffragiste ; elle créa un groupement, le « Suffrage des femmes » et un journal *la Citoyenne*. De nombreuses sociétés se constituèrent sous son influence mais leur action ne fut guère efficace. Cette faiblesse du féminisme a sa source dans ses divisions intestines ; à vrai dire, comme on l'a déjà signalé, les femmes ne sont pas solidaires en tant que sexe : elles sont d'abord liées à leur classe ; les intérêts des bourgeoises et ceux des femmes prolétaires ne se recoupent pas. Le féminisme révolutionnaire reprend la tradition saint-simonienne et marxiste ; il faut noter d'ailleurs qu'une Louise Michel se prononce contre le féminisme parce que ce mouvement ne fait que détourner des forces qui doivent être tout entières employées dans la lutte des classes ; par l'abolition du capital, le sort de la femme se trouvera réglé.

En 1879, le congrès socialiste a proclamé l'égalité des sexes et dès lors l'alliance féminisme-socialisme ne sera plus dénoncée mais puisque c'est de l'émancipation des travailleurs en général que les femmes attendent la liberté, elles ne s'attachent que de manière secondaire à leur cause propre. Au contraire les bourgeoises réclament des droits nouveaux au sein de la société telle qu'elle est, et elles se défendent d'être des révolutionnaires ; elles veulent introduire dans les mœurs des réformes vertueuses : suppression de l'alcoolisme, de la littérature pornographique, de la prostitution. En 1892, se réunit le congrès appelé Congrès féministe qui a donné son nom au mouvement ; il n'en sort pas grand-chose. Cependant en 1897 passe une loi qui permet à la femme d'être témoin dans les actes des tribunaux, mais une doctoresse en droit qui prétend s'inscrire au barreau est déboutée de sa demande. En 1898, elles obtiennent l'électorat au Tribunal de Commerce, l'électorat et l'éligibilité au Conseil supérieur du Travail, l'admission au Conseil supérieur de l'Assistance publique et à l'école des Beaux-Arts. En 1900, un nouveau congrès rassemble les féministes ; mais il n'aboutit pas non plus à de grands résultats. Cependant pour la première fois en 1901 la question du vote féminin est posée par Viviani devant la Chambre : il propose

d'ailleurs de limiter le suffrage aux célibataires et aux divorcées. À ce moment, le mouvement féministe gagne en importance. En 1909, est fondée l'Union française pour le Suffrage des femmes dont l'animatrice est M^{me} Brunschwig ; elle organise des conférences, des meetings, des congrès, des manifestations. En 1909, Buisson dépose un rapport sur une proposition de Dussausoy accordant aux femmes l'électorat aux assemblées locales. En 1910, Thomas fait une proposition en faveur du suffrage féminin ; renouvelée en 1918, elle triomphe en 1919 devant la Chambre ; mais elle échoue en 1922 devant le Sénat. La situation est assez complexe. Au féminisme révolutionnaire, au féminisme dit indépendant de M^{me} Brunschwig s'est adjoint un féminisme chrétien : Benoît XV en 1919 s'est prononcé en faveur du vote des femmes ; M^{gr} Baudrillart et le père Sertillanges font une ardente propagande en ce sens ; les catholiques pensent en effet que les femmes représentent en France un élément conservateur et religieux ; c'est bien ce que craignent les radicaux : la vraie raison de leur opposition, c'est qu'ils ont peur d'un déplacement de voix s'ils permettent aux femmes de voter. Au Sénat de nombreux catholiques, le groupe de l'Union républicaine, et d'autre part les partis d'extrême gauche sont pour le vote des femmes : mais la majorité de l'assemblée est contre. Jusqu'en 1932, elle use de procédés dilatoires et se refuse à discuter les propositions concernant le suffrage féminin ; en 1932, néanmoins, la Chambre ayant voté par trois cent dix-neuf voix contre une l'amendement accordant aux femmes l'électorat et l'éligibilité, le Sénat ouvre un débat qui dure pendant plusieurs séances : l'amendement est rejeté. Le compte rendu paru à l'*Officiel* est des plus significatifs ; on y trouve tous les arguments que les antiféministes ont développés pendant un demi-siècle dans des ouvrages dont l'énumération même serait fastidieuse. En premier lieu viennent les arguments galants, du genre : nous aimons trop la femme pour laisser les femmes voter ; on exalte à la manière de Proudhon la « vraie femme » qui accepte le dilemme « courtisane ou ménagère » : la femme perdrait son charme en votant ; elle est sur un piédestal, qu'elle n'en descende pas ; elle a tout à perdre et rien à gagner en devenant électrice ; elle gouverne les hommes sans avoir besoin de bulletin de vote, etc. Plus gravement on objecte l'intérêt de la famille : la place de la femme est à la maison ; les discussions politiques amèneraient la discorde entre époux. Certains avouent un antiféminisme modéré. Les femmes sont différentes de l'homme. Elles ne font pas de service militaire. Les prostituées voteront-elles ? Et d'autres affirment avec arrogance leur supériorité mâle : Voter est une charge et non un droit, les femmes n'en sont pas dignes. Elles sont moins intelligentes et moins instruites que l'homme. Si elles votaient, les hommes s'effémineraient. Leur éducation politique n'est pas faite. Elles voteraient selon le mot d'ordre du mari. Si elles

veulent être libres, qu'elles s'affranchissent d'abord de leur couturière. On propose aussi cet argument d'une superbe naïveté : il y a plus de femmes que d'hommes en France. En dépit de la pauvreté de toutes ces objections, il a fallu attendre jusqu'en 1945 pour que la Française acquière ses capacités politiques.

La Nouvelle-Zélande avait accordé à la femme dès 1893 la plénitude de ses droits ; l'Australie suit en 1908. Mais en Angleterre, en Amérique, la victoire a été difficile. L'Angleterre victorienne cantonnait impérieusement la femme au foyer ; Jeanne Austen se cachait pour écrire ; il fallait beaucoup de courage ou un destin exceptionnel pour devenir George Eliot, Emily Brontë ; en 1888, un savant anglais écrivait : « Les femmes non seulement ne sont pas la race, elles ne sont pas même la moitié de la race mais une sous-espèce destinée uniquement à la reproduction. » Mrs. Fawcett fonde vers la fin du siècle le mouvement suffragiste mais c'est comme en France un mouvement timide. C'est vers 1903 que les revendications féminines prennent une tournure singulière. La famille Pankhurst crée à Londres la « Woman Social and Political Union » qui est ralliée au parti travailliste et qui entreprend une action résolument militante. C'est la première fois dans l'Histoire qu'on voit les femmes tenter un effort en tant que femmes : c'est ce qui donne un intérêt particulier à l'aventure des « suffragettes » d'Angleterre et d'Amérique. Elles mènent pendant quinze ans une politique de pression qui rappelle par certains côtés l'attitude d'un Gandhi : se refusant la violence, elles en inventent plus ou moins ingénieusement des succédanés. Elles envahissent Albert Hall pendant les meetings du parti libéral en brandissant des bannières de calicot où sont inscrits les mots « Vote for women » ; elles pénètrent de force dans le cabinet de Lord Asquith, elles tiennent des meetings dans Hyde Park ou à Trafalgar Square, elles défilent dans les rues en portant des pancartes, elles font des conférences ; au cours des manifestations, elles insultent les policiers ou les attaquent à coups de pierre de manière à susciter des procès ; en prison, elles adoptent la tactique de la grève de la faim ; elles récoltent des fonds, elles rassemblent autour d'elles des millions de femmes et d'hommes ; elles émeuvent l'opinion si bien qu'en 1907 il y a deux cents membres du Parlement qui constituent un comité pour le suffrage des femmes ; dorénavant, tous les ans certains d'entre eux proposent une loi en faveur du suffrage des femmes, loi qui est rejetée tous les ans avec les mêmes arguments. C'est en 1907 que le W.S.P.U. organise la première marche sur le Parlement à laquelle prennent part quantité de travailleuses en châles et quelques femmes de l'aristocratie ; la police les refoule ; mais l'année suivante, comme on a menacé d'interdire aux femmes mariées le travail dans certaines galeries de mines les ouvrières du Lancashire sont appelées par le W.S.P.U. à tenir à

Londres un grand meeting. Il y a de nouvelles arrestations auxquelles les suffragettes emprisonnées répondent en 1909 par une longue grève de la faim. Relâchées, elles organisent de nouveaux cortèges : l'une d'elles montée sur un cheval qu'on a badigeonné de chaux figure la reine Élisabeth. Le 18 juillet 1910, jour où la loi sur le suffrage féminin doit être déposée à la Chambre, un défilé de neuf kilomètres de long se déploie à travers Londres ; la loi rejetée, il y a de nouveaux meetings, de nouvelles arrestations. En 1912, elles adoptent une tactique plus violente : elles brûlent des maisons inhabitées, lacèrent des tableaux, piétinent des plates-bandes, elles lancent des pierres contre la police ; en même temps, elles envoient délégation sur délégation à Lloyd George, à Sir Edmond Grey ; elles se cachent dans Albert Hall et interviennent bruyamment pendant les discours de Lloyd George. La guerre interrompit leurs activités. Il est très difficile de savoir dans quelle mesure cette action a hâté les événements. Le vote fut accordé aux Anglaises d'abord en 1918 sous une forme restreinte, ensuite en 1928 sans restriction : ce furent en grande partie les services qu'elles rendirent pendant la guerre qui leur valurent ce succès.

La femme américaine s'était d'abord trouvée plus émancipée que l'Européenne. Au début du XIX^e, les femmes ont dû prendre part au dur travail de pionnier accompli par les hommes ; elles ont lutté à leurs côtés ; elles étaient beaucoup moins nombreuses qu'eux et de ce fait elles ont pris une valeur très haute. Mais peu à peu leur condition s'est rapprochée de celle des femmes du Vieux Monde ; la galanterie à leur égard s'est maintenue ; elles ont gardé des privilèges culturels et une position dominante à l'intérieur de la famille ; les lois leur accordaient volontiers un rôle religieux et moral ; mais les commandes de la société n'en demeuraient pas moins toutes aux mains des mâles. Certaines commencèrent vers 1830 à revendiquer leurs droits politiques. Elles entreprirent aussi une campagne en faveur des Noirs. Le congrès antiesclavagiste tenu en 1840 à Londres leur ayant été fermé, la quakeresse Lucretia Mott fonda une association féministe. Le 18 juillet 1840 dans une Convention réunie à Seneca Falls elles composent un manifeste où règne l'inspiration quaker et qui donne le ton à tout le féminisme américain. « L'homme et la femme ont été créés égaux, pourvus par le Créateur d'inaliénables droits... Le gouvernement n'est fait que pour sauvegarder ces droits... L'homme fait de la femme mariée une morte civile... Il usurpe les prérogatives de Jéhovah qui seul peut assigner aux hommes leur sphère d'action. » Trois ans plus tard, M^{me} Beecher-Stowe écrit *la Case de l'Oncle Tom* qui soulèvera l'opinion en faveur des Noirs. Emerson et Lincoln appuient le mouvement féministe. Quand éclate la guerre de Sécession les femmes y participent ardemment ; mais en vain réclament-elles que l'amendement qui donne aux Noirs le droit de voter soit ainsi rédigé :

« Ni couleur ni sexe... ne font obstacle au droit électoral. » Cependant un des articles de l'amendement était ambigu, Miss Anthony, grand leader féministe, en prend prétexte pour voter à Rochester avec quatorze de ses camarades ; elle fut condamnée à cent dollars d'amende. En 1869, elle fonde l'Association nationale pour le suffrage des femmes et cette même année l'État du Wyoming accorde le droit de vote aux femmes. Mais c'est seulement en 1893 que le Colorado, puis en 1896 l'Idaho et l'Utah suivent cet exemple. Ensuite les progrès sont très lents. Mais sur le plan économique les femmes réussissent beaucoup mieux qu'en Europe. En 1900, il y a aux U.S.A. 5 millions de femmes qui travaillent, dont 1 300 000 dans l'industrie, 500 000 dans le commerce ; on en compte un grand nombre dans le commerce, l'industrie, les affaires et toutes les professions libérales. Il y a des avocates, des docteurs et 3 373 femmes pasteurs. La fameuse Marie Baker Eddy fonde la Christian Scientist Church. Les femmes prennent l'habitude de se réunir en clubs : ils groupent en 1900 environ deux millions de membres.

Cependant neuf États seulement ont accordé le vote aux femmes. En 1913, le mouvement suffragiste s'organise sur le modèle du mouvement militant anglais. Deux femmes le dirigent : Miss Stevens, et une jeune quakeresse, Alice Paul. Elles obtiennent de Wilson l'autorisation de défiler en grand cortège avec bannières et insignes ; elles organisent ensuite une campagne de conférences, des meetings, des défilés, des manifestations de toutes sortes. Des neuf États où le vote féminin est admis les femmes électrices se rendent en grande pompe au Capitole, réclamant le vote féminin pour l'ensemble de la nation. À Chicago on voit pour la première fois des femmes s'assembler en un parti afin de libérer leur sexe : cette assemblée devient le « Parti des Femmes ». En 1917, les suffragettes inventent une nouvelle tactique : elles s'installent en planton aux portes de la Maison-Blanche, bannières en main, et souvent enchaînées aux grilles afin qu'on ne puisse les expulser. Au bout de six mois, on les arrête et elles sont envoyées au pénitencier d'Oxacaqua ; elles font la grève de la faim et finissent par être libérées. De nouveaux défilés entraînent des débuts d'émeute. Le gouvernement finit par consentir à nommer un Comité de suffrage à la Chambre. Le Comité exécutif du Parti des Femmes tient une conférence à Washington ; à la sortie, l'amendement en faveur du vote féminin est présenté à la Chambre et voté le 10 janvier 1918. Reste à enlever le vote au Sénat. Wilson ne promettant pas d'exercer une pression suffisante, les suffragettes recommencent à manifester ; elles tiennent un meeting aux portes de la Maison-Blanche. Le président se décide à adresser un appel au Sénat mais l'amendement est rejeté par deux voix de majorité. C'est un congrès républicain qui votera l'amendement en juin 1919. Ensuite pendant dix ans se poursuit la

lutte pour l'égalité complète des deux sexes. À la sixième conférence des Républiques américaines tenue à La Havane en 1928, les femmes obtiennent la création d'un Comité interaméricain des femmes. En 1933, les traités de Montevideo élèvent la condition de la femme par une convention internationale. Dix-neuf républiques américaines signent la convention accordant aux femmes l'égalité de tous les droits.

En Suède existe aussi un mouvement féministe très important. Au nom des vieilles traditions les Suédoises revendiquent le droit « à l'instruction, au travail, à la liberté ». Ce sont surtout les femmes de lettres qui mènent le combat, et c'est l'aspect moral du problème qui les intéresse d'abord ; puis groupées en puissantes associations elles gagnent les libéraux mais se heurtent à l'hostilité des conservateurs. Les Norvégiennes en 1907, les Finlandaises en 1906 obtiennent le suffrage que les Suédoises attendront encore pendant des années.

Les pays latins, comme les pays d'Orient, oppriment la femme par la rigueur des mœurs encore plus que par celle des lois. En Italie le fascisme a systématiquement freiné l'évolution du féminisme. Recherchant l'alliance de l'Église, respectant la famille et prolongeant une tradition d'esclavage féminin, l'Italie fasciste a doublement asservi la femme : aux pouvoirs publics et à son mari. La situation a été très différente en Allemagne. En 1790, l'étudiant Hippel avait lancé le premier manifeste du féminisme allemand. Au début du XIX^e avait fleuri un féminisme sentimental analogue à celui de George Sand. En 1848, la première féministe allemande, Louise Otto, réclamait le droit pour les femmes d'aider à la transformation de leur pays : son féminisme était essentiellement nationaliste. Elle fondait en 1865 l'« Association générale des femmes allemandes ». Cependant les socialistes allemands réclament avec Bebel l'abolition de l'inégalité des sexes. Clara Zetkin entre en 1892 dans les conseils du parti. On voit apparaître des associations ouvrières féminines et des unions de femmes socialistes groupées en une Fédération. Les Allemandes échouent en 1914 à faire établir une armée nationale des femmes mais elles participent ardemment à l'effort de guerre. Après la défaite allemande, elles obtiennent le droit de vote et prennent part à la vie politique : Rosa Luxemburg lutte dans le groupe Spartacus aux côtés de Liebknecht et meurt assassinée en 1919. La majorité des Allemandes s'est prononcée pour le parti de l'ordre ; plusieurs d'entre elles siègent au Reichstag. C'est donc à des femmes émancipées qu'Hitler a imposé à nouveau l'idéal de Napoléon : « Küche, Kirche, Kinder. » « La présence d'une femme déshonorerait le Reichstag », a-t-il déclaré. Comme le nazisme était anticatholique et antibourgeois, il a donné à la mère une place privilégiée ; la protection accordée aux filles mères et aux enfants naturels affranchit en grande partie la femme du mariage ; comme à Sparte, elle dépendait de l'État beaucoup plus que d'aucun individu, ce

qui lui donnait à la fois plus ou moins d'autonomie qu'à une bourgeoise vivant en régime capitaliste.

C'est en U.R.S.S. que le mouvement féministe a pris le plus d'ampleur. Il s'est ébauché à la fin du XIX^e, parmi les étudiantes de l'intelligentsia ; elles sont moins attachées à leur cause personnelle qu'à l'élection révolutionnaire en général ; elles « vont au peuple » et luttent contre l'Okrana selon les méthodes nihilistes : Véra Zassoulich exécute en 1878 le préfet de police Trépov. Pendant la guerre russo-japonaise les femmes dans beaucoup de métiers remplacent les hommes ; elles prennent conscience d'elles-mêmes et l'Union russe pour les droits de la femme réclame l'égalité politique des sexes ; au sein de la première Douma se crée un groupe parlementaire des droits de la femme, mais qui n'a pas d'efficacité. C'est de la révolution que viendra l'émancipation des travailleuses. Déjà en 1905 elles avaient largement participé aux grèves politiques de masse déclenchées dans le pays ; elles étaient montées sur les barricades. En 1917, quelques jours avant la Révolution, à l'occasion de la Journée internationale des Femmes (le 8 mars) elles manifestent en masse dans les rues de Saint-Petersbourg en exigeant du pain, la paix et le retour de leurs maris. Elles prennent part à l'insurrection d'octobre ; entre 1918 et 1920 elles jouent un grand rôle économique et même militaire dans la lutte de l'U.R.S.S. contre les envahisseurs. Fidèle à la tradition marxiste, Lénine a lié l'émancipation des femmes à celle des travailleurs ; il leur a donné l'égalité politique et l'égalité économique.

L'article 122 de la constitution de 1936 pose que : « En U.R.S.S. la femme jouit des mêmes droits que l'homme dans tous les domaines de la vie économique, officielle, culturelle, publique et politique. » Et ces principes ont été précisés par l'Internationale communiste. Elle réclame : « Égalité sociale de la femme et de l'homme devant la loi et dans la vie pratique. Transformation radicale du droit conjugal et du code de la famille. Reconnaissance de la maternité comme fonction sociale. Mise à la charge de la société des soins et de l'éducation des enfants et adolescents. Lutte civilisatrice organisée contre l'idéologie et les traditions qui font de la femme une esclave. » Dans le domaine économique les conquêtes de la femme ont été éclatantes. Elle a obtenu l'égalité des salaires avec les travailleurs mâles et elle a intensément participé à la production ; par là, elle a pris une importance politique et sociale considérable. Dans la brochure éditée récemment par l'Association France-U.R.S.S., il est dit qu'aux élections générales de 1939 il y avait 457 000 femmes députées aux Soviets de région, d'arrondissement, de ville et de village, 1 480 aux Soviets supérieurs des républiques socialistes, 227 siégeaient au Soviet suprême de l'U.R.S.S. Près de 10 millions sont membres de syndicats. Elles constituaient 40 % du contingent des ouvriers et employés de

l'U.R.S.S. ; on a compté parmi les stakhanovistes un grand nombre d'ouvrières. On sait quelle part la femme russe a pris à la dernière guerre ; elles ont fourni un énorme travail jusque dans les branches de production où prédominaient les professions masculines : métallurgie et mines, flottage du bois, chemins de fer, etc. Elles se sont distinguées comme aviatrices, parachutistes, elles ont formé des armées de partisans.

Cette participation de la femme à la vie publique a soulevé un problème difficile : c'est son rôle dans la vie familiale. Pendant toute une période, on a cherché à l'affranchir des contraintes domestiques : le 16 novembre 1924, l'assemblée plénière du Komintern a proclamé que : « La révolution est impuissante tant que subsistent la notion de famille et les relations familiales. » Le respect accordé à l'union libre, la facilité des divorces, la réglementation légale de l'avortement assuraient la liberté de la femme en face de l'homme ; des lois sur les congés de grossesse, des crèches, jardins d'enfants, etc., allégeaient les charges de la maternité. Il est difficile, à travers des témoignages passionnés et contradictoires, de démêler quelle était sa situation concrète ; ce qui est sûr c'est qu'aujourd'hui les exigences de la repopulation ont amené une politique familiale différente : la famille apparaît comme la cellule sociale élémentaire et la femme est à la fois travailleuse et ménagère(63). La morale sexuelle est des plus strictes ; depuis la loi de juin 1936 qu'a renforcée celle du 7 juin 1941 l'avortement est interdit, le divorce à peu près supprimé ; l'adultère est condamné par les mœurs. Subordonnée étroitement à l'État comme tous les travailleurs, étroitement liée à son foyer, mais accédant à la vie politique et à la dignité que confère le travail producteur, la femme russe est dans une condition singulière qu'il serait profitable de pouvoir étudier de près dans sa singularité ; les circonstances malheureusement me l'interdisent.

Dans la session qu'elle vient de tenir à l'O.N.U. la commission de la condition de la femme a réclamé que l'égalité des droits des deux sexes soit reconnue à travers toutes les nations et elle a approuvé plusieurs motions tendant à faire de ce statut légal une réalité concrète. Il semble donc que la partie soit gagnée. L'avenir ne peut que conduire à une assimilation de plus en plus profonde de la femme à la société naguère masculine.

*
* *

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur cette histoire, nous voyons s'en dégager plusieurs conclusions. Et d'abord celle-ci : toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes. De même qu'en Amérique il n'y a pas de problème noir mais un problème blanc(64) ; de

même que « l'antisémitisme n'est pas un problème juif : c'est notre problème(65) » ; ainsi le problème de la femme a toujours été un problème d'hommes. On a vu pour quelles raisons ils ont eu au départ avec la force physique le prestige moral ; ils ont créé les valeurs, les mœurs, les religions ; jamais les femmes ne leur ont disputé cet empire. Quelques isolées – Sapho, Christine de Pisan, Mary Woolestonecraft, Olympe de Gouges – ont protesté contre la dureté de leur destin ; et il s'est parfois produit des manifestations collectives : mais les matrones romaines se liguant contre la loi Oppia ou les suffragettes anglo-saxonnes n'ont réussi à exercer une pression que parce que les hommes étaient tout disposés à la subir. Ce sont eux qui ont toujours tenu le sort de la femme entre leurs mains ; et ils n'en ont pas décidé en fonction de son intérêt ; c'est à leurs propres projets, à leurs craintes, à leurs besoins qu'ils ont eu égard. Quand ils ont révééré la déesse-mère, c'est que la Nature leur faisait peur ; dès que l'outil de bronze leur a permis de s'affirmer contre elle, ils ont institué le patriarcat ; c'est le conflit de la famille et de l'État qui définit alors le statut de la femme ; c'est l'attitude du chrétien en face de Dieu, du monde et de sa propre chair qui s'est reflétée dans la condition qu'il lui a assignée ; ce qu'on a appelé au Moyen Âge « querelle des femmes » ce fut une querelle entre clercs et laïques à propos du mariage et du célibat ; c'est le régime social fondé sur la propriété privée qui a entraîné la tutelle de la femme mariée, et c'est la révolution technique réalisée par les hommes qui a affranchi les femmes d'aujourd'hui. C'est une évolution de l'éthique masculine qui a amené la réduction des nombreuses familles par le « birth-control » et partiellement affranchi la femme des servitudes de la maternité. Le féminisme lui-même n'a jamais été un mouvement autonome : ce fut en partie un instrument aux mains des politiciens, en partie un épiphénomène reflétant un drame social plus profond. Jamais les femmes n'ont constitué une caste séparée : et en vérité elles n'ont pas cherché à jouer en tant que sexe un rôle dans l'Histoire. Les doctrines qui réclament l'avènement de la femme en tant qu'elle est chair, vie, immanence, qu'elle est l'Autre, sont des idéologies masculines qui n'expriment aucunement les revendications féminines. La majorité des femmes se résigne à leur sort sans tenter aucune action ; celles qui ont essayé de le changer ont prétendu non s'enfermer dans leur singularité et la faire triompher mais la surmonter. Quand elles sont intervenues dans le cours du monde, c'est en accord avec les hommes, dans des perspectives masculines.

Cette intervention, dans l'ensemble, a été secondaire et épisodique. Les classes où les femmes jouissaient d'une certaine autonomie économique et participaient à la production étaient les classes opprimées et en tant que travailleuses elles étaient encore plus esclaves

que les travailleurs mâles. Dans les classes dirigeantes la femme était parasite et comme telle asservie aux lois masculines : dans les deux cas, l'action lui était à peu près impossible. Le droit et les mœurs ne coïncidaient pas toujours : et entre eux l'équilibre s'établissait de manière que la femme ne fût jamais concrètement libre. Dans l'ancienne république romaine, les conditions économiques donnent à la matrone des pouvoirs concrets : mais elle n'a aucune indépendance légale ; il en va souvent de même dans les civilisations paysannes, et dans la petite bourgeoisie commerçante ; maîtresse-servante à l'intérieur de la maison, la femme est socialement une mineure. Inversement, dans les époques où la société se désagrège, la femme s'émancipe ; mais en cessant d'être vassale de l'homme, elle perd son fief ; elle n'a qu'une liberté négative qui ne trouve à se traduire que par la licence et la dissipation : ainsi pendant la décadence romaine, la Renaissance, le XVIII^e siècle, le Directoire. Ou bien elle trouve à s'employer, mais elle est asservie ; ou elle est affranchie, mais elle n'a plus rien à faire d'elle-même. Il est remarquable entre autres que la femme mariée ait eu sa place dans la société mais n'y ait joui d'aucun droit ; tandis que la célibataire, fille honnête ou prostituée, avait toutes les capacités de l'homme ; mais jusqu'à ce siècle elle était plus ou moins exclue de la vie sociale. De cette opposition du droit et des mœurs a résulté entre autres ce curieux paradoxe : l'amour libre n'est pas défendu par la loi, tandis que l'adultère est un délit ; souvent cependant la jeune fille qui « faute » est déshonorée tandis que l'inconduite de l'épouse est considérée avec indulgence : quantité de jeunes filles du XVII^e à nos jours se mariaient afin de pouvoir prendre librement des amants. Par cet ingénieux système la grande masse des femmes est étroitement tenue en lisières : il faut des circonstances exceptionnelles pour que entre ces deux séries de contraintes, ou abstraites ou concrètes, une personnalité féminine réussisse à s'affirmer. Les femmes qui ont accompli des œuvres comparables à celles des hommes sont celles que la force des institutions sociales avait exaltées au-delà de toute différenciation sexuelle. Isabelle la Catholique, Élisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie n'étaient ni mâle ni femelle : des souverains. Il est remarquable que socialement abolie leur féminité n'ait plus constitué une infériorité : la proportion des reines qui eurent de grands règnes est infiniment supérieure à celle des grands rois. La religion opère la même transformation : Catherine de Sienne, sainte Thérèse sont par-delà toute condition physiologique des âmes saintes ; leur vie séculière et leur vie mystique, leurs actions et leurs écrits s'élèvent à des hauteurs où peu d'hommes ont jamais atteint. On est en droit de penser que si les autres femmes échouèrent à marquer profondément le monde c'est qu'elles étaient confinées dans leur condition. Elles n'ont guère pu intervenir que d'une manière

négative ou oblique. Judith, Charlotte Corday, Véra Zassoulich assassinent ; les Frondeuses conspirent ; pendant la Révolution, pendant la Commune, des femmes luttent aux côtés des hommes contre l'ordre établi ; à une liberté sans droit, sans pouvoir, il est permis de se raidir dans le refus et la révolte tandis qu'il lui est interdit de participer à une construction positive ; tout au plus réussira-t-elle à s'immiscer par un chemin détourné dans les entreprises masculines. Aspasia, M^{me} de Maintenon, la princesse des Ursins furent des conseillères écoutées : encore a-t-il fallu qu'on consentît à les écouter. Les hommes exagèrent volontiers l'étendue de ces influences quand ils veulent convaincre la femme qu'elle a la plus belle part ; mais en fait les voix féminines se taisent là où commence l'action concrète ; elles ont pu susciter des guerres, non suggérer la tactique d'une bataille ; elles n'ont guère orienté la politique que dans la mesure où la politique se réduisait à l'intrigue : les vraies commandes du monde n'ont jamais été aux mains des femmes ; elles n'ont pas agi sur les techniques ni sur l'économie, elles n'ont pas fait ni défait des États, elles n'ont pas découvert des mondes. C'est par elles que certains événements ont été déclenchés : mais elles ont été prétextes beaucoup plus qu'agents. Le suicide de Lucrèce n'a eu qu'une valeur de symbole. Le martyr demeure permis à l'opprimé ; pendant les persécutions chrétiennes, au lendemain de défaites sociales ou nationales, des femmes ont joué un rôle de témoin ; mais jamais un martyr n'a changé la face du monde. Même les manifestations et les initiatives féminines n'ont pris de valeur que lorsqu'une décision masculine les a efficacement prolongées. Les Américaines groupées autour de M^{me} Beecher-Stowe soulèvent violemment l'opinion contre l'esclavage ; mais les vraies raisons de la guerre de Sécession ne furent pas d'ordre sentimental. La « journée des femmes » du 8 mars 1917 a peut-être précipité la révolution russe : elle ne fut cependant qu'un signal. La plupart des héroïnes féminines sont d'une espèce baroque : des aventurières, des originales remarquables moins par l'importance de leurs actions que par la singularité de leurs destinées ; ainsi Jeanne d'Arc, M^{me} Roland, Flora Tristan, si on les compare à Richelieu, à Danton, à Lénine, on voit que leur grandeur est surtout subjective : ce sont des figures exemplaires plutôt que des agents historiques. Le grand homme jaillit de la masse et il est porté par les circonstances : la masse des femmes est en marge de l'Histoire, et les circonstances sont pour chacune d'elles un obstacle et non un tremplin. Pour changer la face du monde, il faut y être d'abord solidement ancré ; mais les femmes solidement enracinées dans la société sont celles qui lui sont soumises ; à moins d'être désignées pour l'action par droit divin – et en ce cas elles se sont montrées aussi capables que les hommes –, l'ambitieuse, l'héroïne sont des monstres étranges. C'est seulement depuis que les femmes

commencent à se sentir chez elles sur cette terre qu'on a vu apparaître une Rosa Luxemburg, une M^{me} Curie. Elles démontrent avec éclat que ce n'est pas l'infériorité des femmes qui a déterminé leur insignifiance historique : c'est leur insignifiance historique qui les a vouées à l'infériorité(66).

Le fait est flagrant dans le domaine où elles ont le mieux réussi à s'affirmer, c'est-à-dire le domaine culturel. Leur sort a été profondément lié à celui des lettres et des arts ; déjà chez les Germains les fonctions de prophétesse, de prêtresse revenaient aux femmes ; parce qu'elles sont en marge du monde, c'est vers elles que les hommes vont se tourner quand ils s'efforcent par la culture de franchir les bornes de leur univers et d'accéder à ce qui est autre. Le mysticisme courtois, la curiosité humaniste, le goût de la beauté qui s'épanouit dans la Renaissance italienne, la préciosité du XVII^e, l'idéal progressiste du XVIII^e amènent sous des formes diverses une exaltation de la féminité. La femme est alors le principal pôle de la poésie, la substance de l'œuvre d'art ; les loisirs dont elle dispose lui permettent de se consacrer aux plaisirs de l'esprit : inspiratrice, juge, public de l'écrivain, elle devient son émule ; c'est elle souvent qui fait prévaloir un mode de sensibilité, une éthique qui alimente les cœurs masculins et ainsi elle intervient dans son propre destin : l'instruction des femmes est une conquête en grande partie féminine. Et cependant, si ce rôle collectif joué par les femmes intellectuelles est important, leurs contributions individuelles sont, dans l'ensemble, d'un moindre prix. C'est parce qu'elle n'est pas engagée dans l'action que la femme a une place privilégiée dans les domaines de la pensée et de l'art ; mais l'art et la pensée ont dans l'action leurs sources vives. Être située en marge du monde, ce n'est pas une situation favorable pour qui prétend le recréer : ici encore pour émerger par-delà le donné, il faut d'abord y être profondément enraciné. Les accomplissements personnels sont presque impossibles dans les catégories humaines collectivement maintenues dans une situation inférieure. « Avec des jupes, où voulez-vous qu'on aille ? » demandait Marie Bashkirtseff. Et Stendhal : « Tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public. » À vrai dire, on ne naît pas génie : on le devient ; et la condition féminine a rendu jusqu'à présent ce devenir impossible.

Les antiféministes tirent de l'examen de l'Histoire deux arguments contradictoires : 1° les femmes n'ont jamais rien créé de grand ; 2° la situation de la femme n'a jamais empêché l'épanouissement des grandes personnalités féminines. Il y a de la mauvaise foi dans ces deux affirmations ; les réussites de quelques privilégiées ne compensent ni n'excusent l'abaissement systématique du niveau collectif ; et que ces réussites soient rares et limitées prouve précisément que les circonstances leur sont défavorables. Comme l'ont

soutenu Christine de Pisan, Poulain de la Barre, Condorcet, Stuart Mill, Stendhal, dans aucun domaine la femme n'a jamais eu ses chances. C'est pourquoi aujourd'hui un grand nombre d'entre elles réclament un nouveau statut ; et encore une fois, leur revendication n'est pas d'être exaltée dans leur féminité : elles veulent qu'en elles-mêmes comme dans l'ensemble de l'humanité la transcendance l'emporte sur l'immanence ; elles veulent qu'enfin leur soient accordés les droits abstraits et les possibilités concrètes sans la conjugaison desquelles la liberté n'est qu'une mystification(67).

Cette volonté est en train de s'accomplir. Mais la période que nous traversons est une période de transition ; ce monde qui a toujours appartenu aux hommes est encore entre leurs mains ; les institutions et les valeurs de la civilisation patriarcale en grande partie se survivent. Les droits abstraits sont bien loin d'être partout intégralement reconnus aux femmes : en Suisse, elles ne votent pas encore ; en France la loi de 1942 maintient sous une forme atténuée les prérogatives de l'époux. Et les droits abstraits, nous venons de le dire, n'ont jamais suffi à assurer à la femme une prise concrète sur le monde : entre les deux sexes, il n'y a pas aujourd'hui encore de véritable égalité.

D'abord, les charges du mariage demeurent beaucoup plus lourdes pour la femme que pour l'homme. On a vu que les servitudes de la maternité ont été réduites par l'usage – avoué ou clandestin – du « birth-control » ; mais la pratique n'en est pas universellement répandue ni rigoureusement appliquée ; l'avortement étant officiellement interdit, beaucoup de femmes ou compromettent leur santé par des manœuvres abortives non contrôlées, ou se trouvent accablées par le nombre de leurs maternités. Les soins des enfants comme l'entretien du foyer sont encore supportés presque exclusivement par la femme. En France, en particulier, la tradition antiféministe est si tenace qu'un homme croirait déchoir en participant à des tâches naguère réservées aux femmes. Il en résulte que la femme peut plus difficilement que l'homme concilier sa vie familiale et son rôle de travailleuse. Dans les cas où cet effort est exigé d'elle par la société, son existence est beaucoup plus pénible que celle de son époux.

Considérons par exemple le sort des paysannes. En France elles constituent la majorité des femmes qui participent au travail producteur ; et elles sont généralement mariées. La célibataire en effet demeure, le plus souvent, servante dans la maison paternelle ou dans celle d'un frère ou d'une sœur ; elle ne devient maîtresse d'un foyer qu'en acceptant la domination d'un mari ; les mœurs et les traditions lui assignent d'une région à l'autre des rôles divers : la paysanne normande préside le repas tandis que la femme corse ne s'assied pas à la même table que les hommes ; mais en tout cas, jouant dans

l'économie domestique un rôle des plus importants, elle participe aux responsabilités de l'homme, elle est associée à ses intérêts, elle partage avec lui la propriété ; elle est respectée et souvent c'est elle qui effectivement gouverne : sa situation rappelle celle qu'elle occupait dans les anciennes communautés agricoles. Elle a souvent autant ou plus de prestige moral que son mari ; mais sa condition concrète est beaucoup plus dure. Les soins du jardinage, de la basse-cour, de la bergerie, de la porcherie lui incombent exclusivement ; elle prend part aux gros travaux : soin des étables, épandage du fumier, semailles, labourage, sarclage, fenaison ; elle bêche, arrache les mauvaises herbes, moissonne, vendange, et parfois aide à charger et décharger les chariots de paille, foin, bois et fagots, litières, etc. En outre, elle prépare les repas, tient le ménage : lessive, raccommodage, etc. Elle assure les dures charges de la maternité et du soin des enfants. Elle se lève à l'aube, nourrit la basse-cour et le petit bétail, sert le premier repas des hommes, donne des soins aux enfants et s'en va travailler aux champs ou dans les bois ou au jardin potager ; elle puise l'eau à la fontaine, sert le second repas, lave la vaisselle, travaille de nouveau aux champs jusqu'au dîner ; après le dernier repas elle occupe la veillée à raccommoder, nettoyer, égrener le maïs, etc. Comme elle n'a pas loisir de s'occuper de sa santé même pendant les grossesses, elle se déforme vite, elle est prématurément flétrie et usée, rongée de maladies. Les quelques compensations que l'homme trouve de temps à autre dans la vie sociale lui sont refusées : il va en ville le dimanche et les jours de foire, rencontre d'autres hommes, va au café, boit, joue aux cartes, il chasse, il pêche. Elle reste à la ferme et ne connaît aucun loisir. Seules les paysannes aisées, qui se font aider par des servantes, ou qui sont dispensées du travail des champs mènent une vie qui s'équilibre heureusement : elles sont socialement honorées et jouissent au foyer d'une grande autorité sans être écrasées de labeur. Mais la plupart du temps le travail rural réduit la femme à la condition de bête de somme.

La commerçante, la patronne qui dirige une petite entreprise ont été de tout temps des privilégiées ; elles sont les seules à qui le code ait reconnu depuis le Moyen Âge des capacités civiles ; l'épicière, la crémillère, l'hôtelière, la buraliste ont une position équivalant à celle de l'homme ; célibataires ou veuves, elles sont à elles seules une raison sociale ; mariées, elles possèdent la même autonomie que leur époux. Elles ont la chance que leur travail s'exerce au lieu même où se trouve leur foyer et qu'il ne soit généralement pas trop absorbant.

Il en va tout autrement pour l'ouvrière, l'employée, la secrétaire, la vendeuse, qui travaillent au-dehors. Il leur est beaucoup plus difficile de concilier leur métier avec le soin du ménage (courses, préparation des repas, nettoyage, entretien de vêtements demandent au moins trois heures et demie de travail quotidien et six heures le dimanche ; c'est un

chiffre considérable quand il s'additionne à celui des heures d'usine ou de bureau). Quant aux professions libérales, même si avocats, médecins, professeurs se font un peu aider dans leur ménage, le foyer et les enfants représentent aussi pour elles des charges et des soucis qui sont un lourd handicap. En Amérique, le travail du ménage est simplifié par d'ingénieuses techniques ; mais la tenue et l'élégance qu'on exige de la travailleuse lui imposent une autre servitude ; et elle demeure responsable de la maison et des enfants. D'autre part, la femme qui cherche son indépendance dans le travail a beaucoup moins de chances que ses concurrents masculins. Son salaire est dans beaucoup de métiers inférieur à celui des hommes ; ses tâches sont moins spécialisées et partant moins bien payées que celles d'un ouvrier qualifié ; et à égalité de tâche elle est moins rémunérée. Du fait qu'elle est dans l'univers des mâles une nouvelle venue, elle a moins de possibilités de réussite qu'eux. Hommes et femmes répugnent également à être sous les ordres d'une femme ; ils témoignent toujours plus de confiance à un homme ; être une femme c'est sinon une tare du moins une singularité. Pour « arriver », il est utile à une femme de s'assurer un appui masculin. Ce sont les hommes qui occupent les places les plus avantageuses, qui détiennent les postes les plus importants. Il est essentiel de souligner qu'hommes et femmes constituent économiquement deux castes(68).

Le fait qui commande la condition actuelle de la femme, c'est la survivance têtue dans la civilisation neuve qui est en train de s'ébaucher des traditions les plus antiques. C'est là ce que méconnaissent les observateurs hâtifs qui estiment la femme inférieure aux chances qui lui sont aujourd'hui offertes, ou encore qui ne voient dans ces chances que des tentations dangereuses. La vérité est que sa situation est sans équilibre, et c'est pour cette raison qu'il lui est très difficile de s'y adapter. On ouvre aux femmes les usines, les bureaux, les facultés, mais on continue à considérer que le mariage est pour elle une carrière des plus honorables qui la dispense de toute autre participation à la vie collective. Comme dans les civilisations primitives, l'acte amoureux est chez elle un service qu'elle a le droit de se faire plus ou moins directement payer. Sauf en U.R.S.S.(69), il est partout permis à la femme moderne de regarder son corps comme un capital à exploiter. La prostitution est tolérée(70), la galanterie encouragée. Et la femme mariée est autorisée à se faire entretenir par son mari ; elle est en outre revêtue d'une dignité sociale très supérieure à celle de la célibataire. Les mœurs sont bien loin d'octroyer à celle-ci des possibilités sexuelles équivalant à celles du célibataire mâle ; en particulier la maternité lui est à peu près défendue, la fille mère demeurant un objet de scandale. Comment le mythe de Cendrillon(71) ne garderait-il pas toute sa valeur ? Tout encourage encore la jeune fille

à attendre du « prince charmant » fortune et bonheur plutôt qu'à tenter seule la difficile et incertaine conquête. En particulier, elle peut espérer accéder grâce à lui à une caste supérieure à la sienne, miracle que ne récompensera pas le travail de toute sa vie. Mais un tel espoir est néfaste parce qu'il divise ses forces et ses intérêts(72) ; c'est cette division qui est peut-être pour la femme le plus grave handicap. Les parents élèvent encore leur fille en vue du mariage plutôt qu'ils ne favorisent son développement personnel ; elle y voit tant d'avantages qu'elle le souhaite elle-même ; il en résulte qu'elle est souvent moins spécialisée, moins solidement formée que ses frères, elle s'engage moins totalement dans sa profession ; par là elle se voue à y demeurer inférieure ; et le cercle vicieux se noue : cette infériorité renforce son désir de trouver un mari. Tout bénéfice a toujours pour envers une charge ; mais si les charges sont trop lourdes, le bénéfice n'apparaît plus que comme une servitude ; pour la majorité des travailleurs, le travail est aujourd'hui une corvée ingrate : pour la femme, celle-ci n'est pas compensée par une conquête concrète de sa dignité sociale, de sa liberté des mœurs, de son autonomie économique ; il est naturel que nombre d'ouvrières, d'employées, ne voient dans le droit au travail qu'une obligation dont le mariage les délivrerait. Cependant du fait qu'elle a pris conscience de soi et qu'elle peut s'affranchir aussi du mariage par le travail, la femme n'en accepte pas non plus docilement la sujétion. Ce qu'elle souhaiterait c'est que la conciliation de la vie familiale et d'un métier ne réclamât pas d'elle d'épuisantes acrobaties. Même alors, tant que subsistent les tentations de la facilité – de par l'inégalité économique qui avantage certains individus et le droit reconnu à la femme de se vendre à un de ces privilégiés – elle aura besoin d'un effort moral plus grand que le mâle pour choisir le chemin de l'indépendance. On n'a pas assez compris que la tentation aussi est un obstacle, et même un des plus dangereux. Ici elle se double d'une mystification puisque en fait il y aura une gagnante sur des milliers à la loterie du beau mariage. L'époque actuelle invite les femmes, les oblige même au travail ; mais elle fait miroiter à leurs yeux des paradis d'oisiveté et de délices : elle en exalte les élues bien au-dessus de celles qui demeurent rivées à ce monde terrestre.

Le privilège économique détenu par les hommes, leur valeur sociale, le prestige du mariage, l'utilité d'un appui masculin, tout engage les femmes à vouloir ardemment plaire aux hommes. Elles sont encore dans l'ensemble en situation de vassalité. Il s'ensuit que la femme se connaît et se choisit non en tant qu'elle existe pour soi mais telle que l'homme la définit. Il nous faut donc la décrire d'abord telle que les hommes la rêvent puisque son être-pour-les-hommes est un des facteurs essentiels de sa condition concrète.

TROISIÈME PARTIE

MYTHES

CHAPITRE PREMIER

L'histoire nous a montré que les hommes ont toujours détenu tous les pouvoirs concrets ; depuis les premiers temps du patriarcat ils ont jugé utile de maintenir la femme dans un état de dépendance ; leur codes se sont établis contre elle ; et c'est ainsi qu'elle a été concrètement constituée comme l'Autre. Cette condition servait les intérêts économiques des mâles ; mais elle convenait aussi à leurs prétentions ontologiques et morales. Dès que le sujet cherche à s'affirmer, l'Autre qui le limite et le nie lui est cependant nécessaire : il ne s'atteint qu'à travers cette réalité qu'il n'est pas. C'est pourquoi la vie de l'homme n'est jamais plénitude et repos, elle est manque et mouvement, elle est lutte. En face de soi, l'homme rencontre la Nature ; il a prise sur elle, il tente de se l'appropriier. Mais elle ne saurait le combler. Ou bien elle ne se réalise que comme une opposition purement abstraite, elle est obstacle et demeure étrangère ; ou bien elle subit passivement le désir de l'homme et se laisse assimiler par lui ; il ne la possède qu'en la consommant, c'est-à-dire en la détruisant. Dans ces deux cas, il demeure seul ; il est seul quand il touche une pierre, seul quand il digère un fruit. Il n'y a présence de l'autre que si l'autre est lui-même présent à soi : c'est-à-dire que la véritable altérité est celle d'une conscience séparée de la mienne et identique à elle. C'est l'existence des autres hommes qui arrache chaque homme à son immanence et qui lui permet d'accomplir la vérité de son être, de s'accomplir comme transcendance, comme échappement vers l'objet, comme projet. Mais cette liberté étrangère, qui confirme ma liberté, entre aussi en conflit avec elle : c'est la tragédie de la conscience malheureuse ; chaque conscience prétend se poser seule comme sujet souverain. Chacune essaie de s'accomplir en réduisant l'autre en esclavage. Mais l'esclave dans le travail et la peur s'éprouve lui aussi comme essentiel et, par un retournement dialectique, c'est le maître qui apparaît comme l'inessentiel. Le drame peut être surmonté par la libre reconnaissance de chaque individu en l'autre, chacun posant à la fois soi et l'autre comme objet et comme sujet dans un mouvement réciproque. Mais l'amitié, la générosité, qui réalisent concrètement cette reconnaissance des libertés, ne sont pas des vertus faciles ; elles sont assurément le plus haut accomplissement de l'homme, c'est par là qu'il se trouve dans sa vérité : mais cette vérité est celle d'une lutte sans cesse ébauchée, sans cesse abolie ; elle exige que l'homme à chaque instant se surmonte. On peut dire aussi en un autre langage que l'homme atteint une attitude authentiquement

morale quand il renonce à être pour assumer son existence ; par cette conversion, il renonce aussi à toute possession, car la possession est un mode de recherche de l'être ; mais la conversion par laquelle il atteint la véritable sagesse n'est jamais faite, il faut sans cesse la faire, elle réclame une constante tension. Si bien que, incapable de s'accomplir dans la solitude, l'homme dans ses rapports avec ses semblables est sans cesse en danger : sa vie est une entreprise difficile dont la réussite n'est jamais assurée.

Mais il n'aime pas la difficulté ; il a peur du danger. Il aspire contradictoirement à la vie et au repos, à l'existence et à l'être ; il sait bien que « l'inquiétude de l'esprit » est la rançon de son développement, que sa distance à l'objet est la rançon de sa présence à soi ; mais il rêve de quiétude dans l'inquiétude et d'une plénitude opaque qu'habiterait cependant la conscience. Ce rêve incarné, c'est justement la femme ; elle est l'intermédiaire souhaité entre la nature étrangère à l'homme et le semblable qui lui est trop identique⁽⁷³⁾. Elle ne lui oppose ni le silence ennemi de la nature, ni la dure exigence d'une reconnaissance réciproque ; par un privilège unique elle est une conscience et cependant il semble possible de la posséder dans sa chair. Grâce à elle, il y a un moyen d'échapper à l'implacable dialectique du maître et de l'esclave qui a sa source dans la réciprocité des libertés.

On a vu qu'il n'y a pas eu d'abord des femmes affranchies que les mâles auraient asservies et que jamais la division des sexes n'a fondé une division en castes. Assimiler la femme à l'esclave est une erreur ; il y a eu parmi les esclaves des femmes mais il a toujours existé des femmes libres, c'est-à-dire revêtues d'une dignité religieuse et sociale : elles acceptaient la souveraineté de l'homme et celui-ci ne se sentait pas menacé d'une révolte qui pût le transformer à son tour en objet. La femme apparaissait ainsi comme l'inessentiel qui ne retourne jamais à l'essentiel, comme l'Autre absolu, sans réciprocité. Tous les mythes de la création expriment cette conviction précieuse au mâle et, entre autres, la légende de la Genèse, qui, à travers le christianisme, s'est perpétuée dans la civilisation occidentale. Ève n'a pas été façonnée en même temps que l'homme ; elle n'a été fabriquée ni d'une substance différente, ni de la même glaise qui servit à modeler Adam : elle a été tirée du flanc du premier mâle. Sa naissance même n'a pas été autonome ; Dieu n'a pas spontanément choisi de la créer à fin d'elle-même et pour en être directement adoré en retour : il l'a destinée à l'homme ; c'est pour sauver Adam de sa solitude qu'il la lui a donnée, elle a dans son époux son origine et sa fin ; elle est son complément sur le mode de l'inessentiel. Ainsi apparaît-elle comme une proie privilégiée. Elle est la nature élevée à la translucidité de la conscience, elle est une conscience naturellement soumise. Et c'est là le

merveilleux espoir que souvent l'homme a mis dans la femme : il espère s'accomplir comme être en possédant charnellement un être, tout en se faisant confirmer dans sa liberté par une liberté docile. Aucun homme ne consentirait à être une femme, mais tous souhaitent qu'il y ait des femmes. « Remercions Dieu d'avoir créé la femme. » – « La Nature est bonne puisqu'elle a donné aux hommes la femme. » Dans ces phrases et d'autres analogues, l'homme affirme une fois de plus avec une arrogante naïveté que sa présence en ce monde est un fait inéluctable et un droit, celle de la femme un simple accident : mais c'est un accident bienheureux. Apparaissant comme l'Autre, la femme apparaît du même coup comme une plénitude d'être par opposition à cette existence dont l'homme éprouve en soi le néant ; l'Autre, étant posé comme objet aux yeux du sujet, est posé comme en soi, donc comme être. Dans la femme s'incarne positivement le manque que l'existant porte en son cœur, et c'est en cherchant à se rejoindre à travers elle que l'homme espère se réaliser.

Elle n'a cependant pas représenté pour lui la seule incarnation de l'Autre, et elle n'a pas toujours gardé au cours de l'Histoire la même importance. Il est des moments où elle est éclipsée par d'autres idoles. Quand la Cité, l'État dévorent le citoyen, il n'a plus la possibilité de s'occuper de son destin privé. Étant vouée à l'État, la Spartiate a une condition supérieure à celle des autres femmes grecques. Mais aussi n'est-elle transfigurée par aucun rêve masculin. Le culte du chef, qu'il soit Napoléon, Mussolini, Hitler, exclut tout autre culte. Dans les dictatures militaires, les régimes totalitaires, la femme n'est plus un objet privilégié. On comprend que la femme soit divinisée dans un pays riche et dont les citoyens ne savent trop quel sens donner à leur vie : c'est ce qui se produit en Amérique. En revanche, les idéologies socialistes qui réclament l'assimilation de tous les êtres humains refusent pour l'avenir et dès le présent qu'aucune catégorie humaine soit objet ou idole : dans la société authentiquement démocratique qu'annonce Marx, il n'y a pas de place pour l'Autre. Cependant peu d'hommes coïncident exactement avec le soldat, le militant qu'ils ont choisi d'être ; dans la mesure où ils demeurent des individus, la femme garde à leurs yeux une valeur singulière. J'ai vu des lettres écrites par des soldats allemands à des prostituées françaises où, en dépit du nazisme, la tradition de la fleur bleue s'avérait naïvement vivace. Ces écrivains communistes tels qu'Aragon en France, Vittorini en Italie donnent dans leurs œuvres une place de premier plan à la femme, amante et mère. Peut-être le mythe de la femme s'éteindra-t-il un jour : plus les femmes s'affirment comme des êtres humains, plus la merveilleuse qualité de l'Autre meurt en elles. Mais aujourd'hui il existe encore au cœur de tous les hommes.

Tout mythe implique un Sujet qui projette ses espoirs et ses craintes

vers un ciel transcendant. Les femmes ne se posant pas comme Sujet n'ont pas créé de mythe viril dans lequel se refléteraient leurs projets ; elles n'ont ni religion ni poésie qui leur appartiennent en propre : c'est encore à travers les rêves des hommes qu'elles rêvent. Ce sont les dieux fabriqués par les mâles qu'elles adorent. Ceux-ci ont forgé pour leur propre exaltation les grandes figures viriles : Hercule, Prométhée, Parsifal ; dans le destin de ces héros, la femme n'a qu'un rôle secondaire. Sans doute, il existe des images stylisées de l'homme en tant qu'il est saisi dans ses rapports avec la femme : le père, le séducteur, le mari, le jaloux, le bon fils, le mauvais fils ; mais ce sont aussi les hommes qui les ont fixées, et elles n'atteignent pas à la dignité du mythe ; elles ne sont guère que des clichés. Tandis que la femme est exclusivement définie dans son rapport avec l'homme. L'asymétrie des deux catégories mâle et femelle se manifeste dans la constitution unilatérale des mythes sexuels. On dit parfois « le sexe » pour désigner la femme ; c'est elle qui est la chair, ses délices et ses dangers : que pour la femme ce soit l'homme qui est sexué et charnel est une vérité qui n'a jamais été proclamée parce qu'il n'y a personne pour la proclamer. La représentation du monde comme le monde lui-même est l'opération des hommes ; ils le décrivent du point de vue qui est le leur et qu'ils confondent avec la vérité absolue.

Il est toujours difficile de décrire un mythe ; il ne se laisse pas saisir ni cerner, il hante les consciences sans jamais être posé en face d'elles comme un objet figé. Celui-ci est si ondoyant, si contradictoire qu'on n'en décèle pas d'abord l'unité : Dalila et Judith, Aspasia et Lucrèce, Pandore et Athéné, la femme est à la fois Ève et la Vierge Marie. Elle est une idole, une servante, la source de la vie, une puissance des ténèbres ; elle est le silence élémentaire de la vérité, elle est artifice, bavardage et mensonge ; elle est la guérisseuse et la sorcière ; elle est la proie de l'homme, elle est sa perte, elle est tout ce qu'il n'est pas et qu'il veut avoir, sa négation et sa raison d'être.

« Être femme, dit Kierkegaard(74), est quelque chose de si étrange, de si mélangé, de si compliqué, qu'aucun prédicat n'arrive à l'exprimer et que les multiples prédicats qu'on voudrait employer se contrediraient de telle manière que seule une femme peut le supporter. » Cela vient de ce qu'elle est considérée non positivement, telle qu'elle est pour soi : mais négativement, telle qu'elle apparaît à l'homme. Car s'il y a d'autres Autre que la femme, il n'en reste pas moins qu'elle est toujours définie comme Autre. Et son ambiguïté, c'est celle même de l'idée d'Autre : c'est celle de la condition humaine en tant qu'elle se définit dans son rapport avec l'Autre. On l'a dit déjà, l'Autre c'est le Mal ; mais nécessaire au Bien, il retourne au Bien ; c'est par lui que j'accède au Tout, mais c'est lui qui m'en sépare ; il est la porte de l'infini et la mesure de ma finitude. Et c'est pourquoi la femme

n'incarne aucun concept figé ; à travers elle s'accomplit sans trêve le passage de l'espoir à l'échec, de la haine à l'amour, du bien au mal, du mal au bien. Sous quelque aspect qu'on la considère, c'est cette ambivalence qui frappe d'abord.

L'homme recherche dans la femme l'Autre comme Nature et comme son semblable. Mais on sait quels sentiments ambivalents la Nature inspire à l'homme. Il l'exploite, mais elle l'écrase, il naît d'elle et il meurt en elle ; elle est la source de son être et le royaume qu'il soumet à sa volonté ; c'est une gangue matérielle dans laquelle l'âme est prisonnière, et c'est la réalité suprême ; elle est la contingence et l'Idée, la finitude et la totalité ; elle est ce qui s'oppose à l'Esprit et lui-même. Tour à tour alliée, ennemie, elle apparaît comme le chaos ténébreux d'où sourd la vie, comme cette vie même, et comme l'au-delà vers lequel elle tend : la femme résume la nature en tant que Mère, Épouse et Idée ; ces figures tantôt se confondent et tantôt s'opposent et chacune d'elles a un double visage.

L'homme plonge ses racines dans la Nature ; il a été engendré comme les animaux et les plantes ; il sait bien qu'il n'existe qu'en tant qu'il vit. Mais depuis l'avènement du patriarcat, la Vie a revêtu à ses yeux un double aspect : elle est conscience, volonté, transcendance, elle est esprit ; et elle est matière, passivité, immanence, elle est chair. Eschyle, Aristote, Hippocrate ont proclamé que sur terre comme dans l'Olympe c'est le principe mâle qui est véritablement créateur : c'est de lui que sont issus la forme, le nombre, le mouvement ; par Déméter se multiplient les épis, mais l'origine de l'épi et sa vérité sont en Zeus ; la fécondité de la femme n'est regardée que comme une vertu passive. Elle est la terre et l'homme la semence, elle est l'Eau et il est le Feu. La création a été souvent imaginée comme un mariage du feu et de l'eau ; c'est l'humidité chaude qui donne naissance aux êtres vivants ; le Soleil est l'époux de la Mer ; Soleil, feu sont des divinités mâles ; et la Mer est un des symboles maternels qu'on retrouve le plus universellement. Inerte, l'eau subit l'action des rayons flamboyants, qui la fertilisent. De même la glèbe entaillée par le travail du laboureur reçoit, immobile, les grains dans ses sillons. Cependant son rôle est nécessaire : c'est elle qui nourrit le germe, qui l'abrite et lui fournit sa substance. C'est pourquoi, même la Grande Mère une fois détrônée, l'homme a continué à rendre un culte aux déesses de la fécondité(75) ; il doit à Cybèle ses récoltes, ses troupeaux, sa prospérité. Il lui doit sa propre vie. Il exalte l'eau à l'égal du feu. « Gloire à la mer ! Gloire à ses flots environnés de feu sacré ! Gloire à l'onde ! Gloire au feu ! Gloire à l'étrange aventure », écrit Goethe dans le *Second Faust*. Il vénère la Terre : « The matron Clay », comme la nomme Blake. Un prophète indien conseille à ses disciples de ne pas bêcher la terre car « c'est un péché de blesser ou de

couper, de déchirer notre mère commune par des travaux agricoles... Irai-je prendre un couteau pour le plonger dans le sein de ma mère ?... Irai-je mutiler ses chairs afin d'arriver jusqu'à ses os ?... Comment oserais-je couper la chevelure de ma mère ? ». En Inde centrale les Baija considèrent aussi que c'est un péché de « déchirer le sein de leur terre-mère avec la charrue » Inversement, Eschyle dit d'Œdipe qu'il « a osé ensemer le sillon sacré où il s'était formé ». Sophocle parle des « sillons paternels » et du « laboureur, maître d'un champ lointain qu'il ne visite qu'une fois au temps des semailles ». La bien-aimée d'une chanson égyptienne déclare : « Je suis la terre ! » Dans les textes islamiques la femme est appelée « champ... vigne aux raisins ». Saint François d'Assise dans un de ses hymnes parle de « notre sœur, la terre, notre mère, qui nous conserve et nous soigne, qui produit les fruits les plus variés avec les fleurs multicolores et avec l'herbe ». Michelet prenant des bains de limon à Acqui s'exclame : « Chère mère commune ! Nous sommes un. Je viens de vous, j'y retourne !... » Et même il est des époques où s'affirme un romantisme vitaliste qui souhaite le triomphe de la Vie sur l'Esprit : alors la fertilité magique de la terre, de la femme, apparaît comme plus merveilleuse que les opérations concertées du mâle ; alors l'homme rêve de se confondre à nouveau avec les ténèbres maternelles pour y retrouver les vraies sources de son être. La mère est la racine enfoncée dans les profondeurs du cosmos et qui en pompe les suc, elle est la fontaine d'où jaillit l'eau vive qui est aussi un lait nourricier, une source chaude, une boue faite de terre et d'eau, riche de forces régénératrices(76).

Mais plus générale est chez l'homme sa révolte contre sa condition charnelle ; il se considère comme un dieu déchu : sa malédiction c'est d'être tombé d'un ciel lumineux et ordonné dans les ténèbres chaotiques du ventre maternel. Ce feu, ce souffle actif et pur dans lequel il souhaite se reconnaître, c'est la femme qui l'emprisonne dans la boue de la terre. Il se voudrait nécessaire comme une pure Idée, comme l'Un, le Tout, l'Esprit absolu ; et il se trouve enfermé dans un corps limité, dans un lieu et un temps qu'il n'a pas choisis, où il n'était pas appelé, inutile, encombrant, absurde. La contingence charnelle, c'est celle de son être même qu'il subit dans son délaissement, dans son injustifiable gratuité. Elle le voue aussi à la mort. Cette gélatine tremblante qui s'élabore dans la matrice (la matrice secrète et close comme un tombeau) évoque trop la molle viscosité des charognes pour qu'il ne s'en détourne pas avec un frisson. Partout où la vie est en train de se faire, germination, fermentation, elle soulève le dégoût parce qu'elle ne se fait qu'en se défaisant ; l'embryon glaireux ouvre le cycle qui s'achève dans la pourriture de la mort. Parce qu'il a horreur de la gratuité et de la mort, l'homme a horreur d'avoir été engendré ; il voudrait renier ses attaches animales ; du fait de sa naissance, la

Nature meurtrière a prise sur lui. Chez les primitifs, l'accouchement est entouré des plus sévères tabous ; en particulier, le placenta doit être soigneusement brûlé ou jeté à la mer ; car quiconque s'en emparerait tiendrait la destinée du nouveau-né entre ses mains ; cette gangue où s'est formé le fœtus est le signe de sa dépendance ; en l'anéantissant, on permet à l'individu de s'arracher au magma vivant et de se réaliser comme être autonome. La souillure de la naissance rejaillit sur la mère. Le Lévitique et tous les codes antiques imposent à l'accouchée des rites purificateurs ; et dans beaucoup de campagnes la cérémonie des relevailles maintient cette tradition. On sait quelle gêne spontanée, gêne qui se camoufle souvent en ricanement, éprouvent les enfants, les jeunes filles, les hommes, devant le ventre d'une femme enceinte, les seins gonflés d'une nourrice. Dans les musées Dupuytren, les curieux contemplent les embryons de cire et les fœtus en conserve avec le morbide intérêt qu'ils porteraient au viol d'une sépulture. À travers tout le respect dont l'entoure la société, la fonction de gestation inspire une répulsion spontanée. Et si le petit garçon dans sa première enfance demeure sensuellement attaché à la chair maternelle, quand il grandit, quand il se socialise et prend conscience de son existence individuelle, cette chair lui fait peur ; il veut l'ignorer et ne voir en sa mère qu'une personne morale ; s'il tient à la penser pure et chaste, c'est moins par jalousie amoureuse que par le refus de lui reconnaître un corps. Un adolescent se décontenance, rougit si, se promenant avec ses camarades, il rencontre sa mère, ses sœurs, quelques femmes de sa famille : c'est que leur présence le rappelle vers les régions de l'immanence d'où il veut s'envoler ; elle découvre les racines d'où il veut s'arracher. L'irritation du garçonnet quand sa mère l'embrasse et le cajole a le même sens ; il renie la famille, la mère, le sein maternel. Il voudrait, telle Athéné, avoir surgi dans le monde adulte, armé de pied en cap, invulnérable(77). Avoir été conçu, enfanté, c'est la malédiction qui pèse sur son destin, l'impureté qui entache son être. Et c'est l'annonce de sa mort. Le culte de la germination a toujours été associé au culte des morts. La Terre-Mère engloutit dans son sein les ossements de ses enfants. Ce sont des femmes – Parques et Moires – qui tissent la destinée humaine ; mais ce sont elles aussi qui en tranchent les fils. Dans la plupart des représentations populaires, la Mort est femme, et c'est aux femmes qu'il appartient de pleurer les morts parce que la mort est leur œuvre(78).

Ainsi la Femme-Mère a un visage de ténèbres : elle est le chaos d'où tout est issu et où tout doit un jour retourner ; elle est le Néant. Dans la Nuit se confondent les multiples aspects du monde que révèle le jour : nuit de l'esprit enfermé dans la généralité et l'opacité de la matière, nuit du sommeil et du rien. Au cœur de la mer, il fait nuit : la femme est la *Mare tenebrarum* redoutée des anciens navigateurs ; il fait nuit

dans les entrailles de la terre. Cette nuit, où l'homme est menacé de s'engloutir, et qui est l'envers de la fécondité, l'épouvante. Il aspire au ciel, à la lumière, aux cimes ensoleillées, au froid pur et cristallin de l'azur ; et sous ses pieds, il y a un gouffre moite, chaud, obscur tout prêt à le happer ; quantité de légendes nous montrent le héros qui se perd à jamais en retombant dans les ténèbres maternelles : caverne, abîme, enfer.

Mais de nouveau ici l'ambivalence joue : si la germination est toujours associée à la mort, celle-ci l'est aussi à la fécondité. La mort détestée apparaît comme une nouvelle naissance et la voilà alors bénie. Le héros mort ressuscite, tel Osiris, à chaque printemps et il est régénéré par un nouvel enfantement. Le suprême espoir de l'homme, dit Jung(79), « c'est que les sombres eaux de la mort deviennent les eaux de vie, que la mort et sa froide étreinte soient le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'engloutissant le soleil, le ré-enfante dans ses profondeurs ». C'est un thème commun à de nombreuses mythologies que l'ensevelissement du dieu-soleil au sein de la mer et sa réapparition éclatante. Et l'homme à la fois veut vivre mais aspire au repos, au sommeil, au néant. Il ne se souhaite pas immortel et par là il peut apprendre à aimer la mort. « La matière inorganique est le sein maternel, écrit Nietzsche. Être délivré de la vie, c'est redevenir vrai, c'est se parachever. Celui qui comprendrait cela considérerait comme une fête de retourner à la poussière insensible. » Chaucer met cette prière dans la bouche d'un vieil homme qui ne peut mourir :

*De mon bâton, nuit et jour
Je heurte la terre, porte de ma mère,
Et je dis : Ô chère mère, laisse-moi entrer.*

L'homme veut affirmer son existence singulière et se reposer orgueilleusement sur sa « différence essentielle », mais il souhaite aussi briser les barrières du moi, se confondre avec l'eau, la terre, la nuit, avec le Néant, avec le Tout. La femme qui condamne l'homme à la finitude lui permet aussi de dépasser ses propres limites : et de là vient la magie équivoque dont elle est revêtue.

Dans toutes les civilisations et de nos jours encore, elle inspire à l'homme de l'horreur : c'est l'horreur de sa propre contingence charnelle qu'il projette en elle. La fillette encore impubère n'enferme pas de menace, elle n'est l'objet d'aucun tabou et ne possède aucune caractère sacré. Dans beaucoup de sociétés primitives son sexe même apparaît comme innocent : des jeux érotiques sont permis dès l'enfance entre garçons et filles. C'est du jour où elle est susceptible d'engendrer que la femme devient impure. On a souvent décrit les sévères tabous

qui dans les sociétés primitives entourent la fillette au jour de sa première menstruation ; même en Égypte, où la femme est traitée avec des égards singuliers, elle demeurerait confinée pendant tout le temps de ses règles(80). Souvent on l'expose sur le toit d'une maison, on la relègue dans une cabane située hors des limites du village, on ne doit ni la voir, ni la toucher : mieux, elle ne doit pas elle-même s'effleurer de sa main ; chez les peuples où l'épouillage est une pratique quotidienne, on lui remet un bâtonnet avec lequel il lui est loisible de se gratter ; elle ne doit pas toucher de ses doigts les aliments ; parfois, il lui est radicalement interdit de manger ; en d'autres cas, la mère et la sœur sont autorisées à la nourrir par l'intermédiaire d'un instrument ; mais tous les objets qui sont entrés en contact avec elle pendant cette période doivent être brûlés. Passé cette première épreuve, les tabous menstruels sont un peu moins sévères, mais ils demeurent rigoureux. On lit en particulier dans le Lévitique : « La femme qui aura un flux de sang en sa chair, restera sept jours dans son impureté. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir. Tout lit sur lequel elle couchera... tout objet sur lequel elle s'assiera sera impur. Quiconque touchera son lit, lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir. » Ce texte est exactement symétrique de celui qui traite de l'impureté produite en l'homme par la gonorrhée. Et le sacrifice purificateur est identique dans les deux cas. Une fois purifiée du flux, il faut compter sept jours, et apporter deux tourterelles ou deux jeunes pigeons au sacrificateur qui les offrira à l'Éternel. Il est à remarquer que dans les sociétés matriarcales les vertus attachées à la menstruation sont ambivalentes. D'une part, elle paralyse les activités sociales, détruit la force vitale, fait faner les fleurs, tomber les fruits ; mais elle a aussi des effets bienfaisants : les menstrues sont utilisées dans les philtres d'amour, dans les remèdes, en particulier pour guérir les coupures et les ecchymoses. Encore aujourd'hui, certains Indiens, quand ils partent combattre les monstres fantomatiques qui hantent leurs rivières, placent à l'avant du bateau un tampon de fibres imprégné de sang menstruel : les émanations en sont néfastes à leurs ennemis surnaturels. Les jeunes filles de certaines cités grecques portaient en hommage au temple d'Astarté le linge taché de leur premier sang. Mais, depuis l'avènement du patriarcat, on n'a plus attribué que des pouvoirs néfastes à la louche liqueur qui s'écoule du sexe féminin. Pline dit dans son *Histoire naturelle* : « La femme menstruée gâte les moissons, dévaste les jardins, tue les germes, fait tomber les fruits, tue les abeilles ; si elle touche le vin, il devient du vinaigre ; le lait s'aigrit... »

Un vieux poète anglais exprime le même sentiment quand il écrit :

Oh ! menstruating woman, thou'st a fiend

From whom all nature should be screened !

*« Oh ! femme, tes menstrues sont un fléau
Dont il faudrait protéger toute la nature. »*

Ces croyances se sont perpétuées jusqu'à nos jours avec beaucoup de force. En 1878, un membre de l'Association médicale britannique a fait une communication au *British Medical Journal* où il déclarait que : « C'est un fait indubitable que la viande se corrompt quand elle est touchée par des femmes ayant leurs règles » ; il dit connaître personnellement deux cas où des jambons ont été gâtés en de telles circonstances. Au début de ce siècle, dans les raffineries du Nord, un règlement défendait aux femmes d'entrer dans la fabrique quand elles étaient atteintes par ce que les Anglo-Saxons appellent le « curse », la « malédiction » : car alors le sucre noircissait. Et à Saigon, on n'emploie pas de femmes dans les fabriques d'opium : par l'effet de leurs règles, l'opium tourne et devient amer. Ces croyances survivent dans beaucoup de campagnes françaises. Toute cuisinière sait qu'il lui est impossible de réussir une mayonnaise si elle est indisposée ou simplement en présence d'une femme indisposée. En Anjou, récemment, un vieux jardinier, ayant emmagasiné dans un cellier la récolte de cidre de l'année, écrivait au maître de la maison : « Il faut demander aux jeunes dames du logis et aux invitées de ne pas traverser le cellier à certains jours du mois : elles empêcheraient le cidre de fermenter. » Mise au courant de cette lettre, la cuisinière haussa les épaules : « Ça n'a jamais empêché le cidre de fermenter, dit-elle, c'est pour le lard seulement que c'est mauvais : on ne peut pas saler le lard devant une femme indisposée ; il pourrirait(81). »

Il serait très insuffisant d'assimiler ces répugnances à celles que suscite en tout cas le sang : certes, le sang est en soi un élément sacré, pénétré plus qu'aucun autre du mana mystérieux qui est à la fois vie et mort. Mais les pouvoirs maléfiques du sang menstruel sont plus singuliers. Il incarne l'essence de la féminité. Et c'est pourquoi son écoulement met en danger la femme elle-même dont le mana est ainsi matérialisé. Pendant l'initiation des Chago on exhorte les filles à dissimuler soigneusement leur sang menstruel. « Ne le montre pas à ta mère, elle mourrait. Ne le montre pas à tes compagnes car il peut y avoir une mauvaise qui s'emparera du linge avec lequel tu t'es essuyée et ton mariage sera stérile. Ne le montre pas à une méchante femme qui prendra le linge pour le mettre en haut de sa hutte... si bien que tu ne pourras pas avoir d'enfant. Ne jette pas le linge sur le sentier ou dans la brousse. Une méchante personne peut faire de vilaines choses avec. Enterre-le dans le sol. Dissimule le sang aux regards de ton père, de tes frères et de tes sœurs. Si tu le laisses voir, c'est un péché(82). »

Chez les Aléoutes, si le père voit sa fille pendant que celle-ci a ses premières règles, elle risque de devenir aveugle ou muette. On pense que pendant cette période la femme est possédée par un esprit et chargée d'une puissance dangereuse. Certains primitifs croient que le flux est provoqué par la morsure d'un serpent, la femme ayant avec le serpent et le lézard de louches affinités : il participerait au venin de la bête rampante. Le Lévitique rapproche le flux menstruel de la gonorrhée ; le sexe féminin saignant n'est pas seulement une blessure, mais une plaie suspecte. Et Vigny associe la notion de souillure et celle de maladie quand il écrit : « La femme, enfant malade et douze fois impure. » Fruit de troubles alchimies intérieures, l'hémorragie périodique dont souffre la femme est étrangement accordée avec le cycle de la lune : la lune aussi a de dangereux caprices(83). La femme fait partie du redoutable engrenage qui commande le cours des planètes et du soleil, elle est la proie des forces cosmiques qui règlent le destin des étoiles, des marées, et dont les hommes subissent les radiations inquiétantes. Mais surtout il est frappant que l'action du sang menstruel soit liée à des idées de crème qui tourne, de mayonnaise qui ne prend pas, de fermentation, de décomposition ; on prétend aussi qu'il est susceptible de provoquer le bris d'objets fragiles, de faire sauter les cordes des violons et des harpes ; mais il a surtout de l'influence sur des substances organiques, à mi-chemin entre la matière et la vie ; et cela moins parce qu'il est sang, que parce qu'il émane des organes génitaux ; sans même en connaître la fonction exacte, on sait qu'il est lié à la germination de la vie : ignorant l'existence de l'ovaire, les anciens voyaient même dans les menstrues le complémentaire du sperme. En vérité, ce n'est pas ce sang qui fait de la femme une impure, mais plutôt il manifeste son impureté ; il apparaît au moment où la femme peut être fécondée ; quand il disparaît, elle redevient généralement stérile ; il jaillit de ce ventre où s'élabore le fœtus. À travers lui s'exprime l'horreur que l'homme éprouve pour la fécondité féminine.

Parmi les tabous qui concernent la femme en état d'impureté, il n'en est aucun d'aussi rigoureux que l'interdiction de tout commerce sexuel avec elle. Le Lévitique condamne à sept jours d'impureté l'homme qui transgresse cette règle. Les Lois de Manou sont plus sévères : « La sagesse, l'énergie, la force, la vitalité d'un homme qui approche une femme souillée d'excrétions menstruelles périssent définitivement. » Les pénitents ordonnaient cinquante jours de pénitence aux hommes qui avaient eu des relations sexuelles pendant la menstruation. Puisque le principe féminin est considéré comme atteignant alors le maximum de sa force, on redoute que, dans un contact intime, il ne triomphe du principe mâle. D'une manière plus imprécise, l'homme répugne à retrouver dans la femme qu'il possède

l'essence redoutée de la mère ; il s'attache à dissocier ces deux aspects de la féminité : c'est pourquoi la prohibition de l'inceste sous la forme de l'exogamie, ou sous des figures plus modernes, est une loi universelle ; c'est pourquoi l'homme s'éloigne sexuellement de la femme dans les moments où elle est plus particulièrement vouée à son rôle reproducteur : pendant ses règles, quand elle est enceinte, quand elle allaite. Le complexe d'Œdipe – dont il faudrait d'ailleurs réviser la description – ne contredit pas cette attitude, mais au contraire l'implique. L'homme se défend contre la femme en tant qu'elle est source confuse du monde et trouble devenir organique.

Cependant, c'est aussi sous cette figure qu'elle permet à la société qui s'est séparée du cosmos et des dieux de demeurer en communication avec eux. Elle assure encore aujourd'hui chez les Bédouins, chez les Iroquois la fécondité des champs ; dans la Grèce antique, elle entend les voix souterraines ; elle capte le langage du vent et des arbres : elle est Pythie, Sibylle, prophétesse ; les morts et les dieux parlent par sa bouche. Elle a conservé aujourd'hui ces pouvoirs de divination : elle est médium, chiromancienne, tireuse de cartes, voyante, inspirée ; elle entend des voix, elle a des apparitions. Quand les hommes éprouvent le besoin de se replonger au sein de la vie végétale et animale – tel Antée qui touchait la terre pour reprendre des forces –, ils font appel à la femme. À travers les civilisations rationalistes de la Grèce et de Rome subsistent les cultes chtoniens. Ils se déploient d'ordinaire en marge de la vie religieuse officielle ; ils finissent même, comme à Éleusis, par prendre la forme de mystères : leur sens est inverse de celui des cultes solaires où l'homme affirme sa volonté de séparation et de spiritualité ; mais ils en sont le complément ; l'homme cherche à s'arracher à sa solitude par l'extase : c'est là le but des mystères, des orgies, des bacchanales. Dans le monde reconquis par les mâles, c'est un Dieu mâle, Dionysos, qui a usurpé les vertus magiques et sauvages d'Ishtar, d'Astarté ; mais ce sont encore des femmes qui se déchaînent autour de son image : Ménades, Thyades, Bacchantes appellent les hommes à l'ivresse religieuse, à la folie sacrée. Le rôle de la prostitution sacrée est analogue : il s'agit à la fois de déchaîner et de canaliser les puissances de la fécondité. Aujourd'hui encore les fêtes populaires se caractérisent par des explosions d'érotisme ; la femme n'y apparaît pas simplement comme un objet de jouissance, mais un moyen d'atteindre à cet *hybris* où l'individu se dépasse. « Ce qu'un être possède au fond de lui-même de perdu, de tragique, la "merveille aveuglante", ne peut plus être rencontré que sur un lit », écrit G. Bataille.

Dans le déchaînement érotique, l'homme en étreignant l'amante cherche à se perdre dans l'infini mystère de la chair. Mais nous avons vu qu'au contraire sa sexualité normale dissocie la Mère de l'Épouse. Il

a de la répugnance pour les mystérieuses alchimies de la vie, tandis que sa propre vie s'alimente et s'enchanté des fruits savoureux de la terre ; il souhaite se les approprier ; il convoite Vénus sortie toute neuve des eaux. C'est comme épouse que la femme se découvre d'abord dans le patriarcat puisque le créateur suprême est mâle. Avant d'être la mère du genre humain, Ève est la compagne d'Adam ; elle a été donnée à l'homme pour qu'il la possède et la féconde comme il possède et féconde le sol ; et à travers elle, il fait de toute la nature son royaume. Ce n'est pas seulement un plaisir subjectif et éphémère que l'homme cherche dans l'acte sexuel. Il veut conquérir, prendre, posséder ; avoir une femme, c'est la vaincre ; il pénètre en elle comme le soc dans les sillons ; il la fait sienne comme il fait sienne la terre qu'il travaille ; il laboure, il plante, il sème : ces images sont vieilles comme l'écriture ; de l'Antiquité à nos jours on pourrait en citer mille exemples : « La femme est comme le champ et l'homme comme la semence », disent les Lois de Manou. Dans un dessin d'André Masson on voit un homme, une pelle à la main, qui bêche le jardin d'un sexe féminin(84). La femme est la proie de son époux, son bien.

L'hésitation du mâle entre la peur et le désir, entre la crainte d'être possédé par des forces incontrôlables et la volonté de les capter se reflète d'une manière saisissante dans les mythes de la Virginité. Tantôt redoutée par le mâle, tantôt souhaitée ou même exigée, elle apparaît comme la forme la plus achevée du mystère féminin ; elle en est donc l'aspect le plus inquiétant et le plus fascinant à la fois. Selon que l'homme se sent écrasé par les puissances qui le cernent, ou qu'il se croit orgueilleusement capable de les annexer, il refuse ou réclame que son épouse lui soit livrée vierge. Dans les sociétés les plus primitives, où le pouvoir de la femme est exalté, c'est la crainte qui l'emporte ; il convient que la femme ait été déflorée avant la nuit des noces. Marco Polo affirmait des Tibétains « qu'aucun d'eux ne voudrait prendre pour femme une fille qui serait vierge ». On a parfois expliqué ce refus d'une manière rationnelle : l'homme ne veut pas d'une épouse qui n'a pas déjà suscité des désirs masculins. Le géographe arabe El Bekri, parlant des Slaves, rapporte que « si un homme se marie et trouve que sa femme est vierge, il lui dit : "Si tu valais quelque chose, des hommes t'auraient aimée et il y en aurait un qui t'aurait pris ta virginité." Puis il la chasse et la répudie ». On prétend même que certains primitifs n'acceptent de se marier qu'avec une femme qui a été déjà mère, faisant ainsi la preuve de sa fécondité. Mais les véritables motifs des coutumes si répandues de la défloration sont mystiques. Certains peuples s'imaginent qu'il y a dans le vagin un serpent qui mordrait l'époux au moment de la rupture de l'hymen ; on accorde de terrifiantes vertus au sang virginal, apparenté au sang menstruel et susceptible lui aussi de ruiner la vigueur du mâle. À travers ces images

s'exprime l'idée que le principe féminin a d'autant plus de force, contient d'autant plus de menaces qu'il est intact(85). Il y a des cas où la question de la défloration ne se pose pas ; par exemple chez les indigènes décrits par Malinowski, du fait que les jeux sexuels sont autorisés dès l'enfance il résulte que les filles ne sont jamais vierges. Parfois, la mère, la sœur aînée ou quelque matrone défloie systématiquement la fillette et tout au long de son enfance élargissent l'orifice vaginal. Il arrive aussi que la défloration soit exécutée au moment de la puberté par des femmes à l'aide d'un bâton, d'un os, d'une pierre et qu'elle ne soit regardée que comme une opération chirurgicale. Chez d'autres tribus, la fillette est soumise, quand elle devient pubère, à une sauvage initiation : des hommes l'entraînent hors du village et la défloient à l'aide d'instruments ou en la violant. Un des rites les plus fréquents est celui qui consiste à livrer les vierges à des étrangers de passage, soit qu'on pense qu'ils ne sont pas allergiques à ce mana dangereux pour les seuls mâles de la tribu, soit qu'on ne se soucie pas des maux qu'on déchaîne sur eux. Plus souvent encore c'est le prêtre, ou l'homme médecin, ou le cacique, le chef de la tribu, qui dépucelle la fiancée dans la nuit qui précède ses noces ; sur la côte de Malabar les brahmanes sont chargés de cette opération qu'ils exécutent, paraît-il, sans joie et pour laquelle ils réclament un salaire considérable. On sait que tous les objets sacrés sont dangereux pour le profane, mais que les individus eux-mêmes consacrés peuvent les manier sans risque ; on comprend donc que prêtres et chefs soient capables de dompter les forces maléfiques contre lesquelles l'époux doit se protéger. À Rome il ne restait de ces coutumes qu'une cérémonie symbolique : on asseyait la fiancée sur le phallus d'un Priape de pierre, ce qui avait le double but d'augmenter sa fécondité et d'absorber les fluides trop puissants et par là même néfastes dont elle était chargée. Le mari se défend d'autre manière encore : il défloie lui-même la vierge, mais au cours de cérémonies qui le rendent, dans ce moment critique, invulnérable ; par exemple il opère en présence de tout le village à l'aide d'un bâton ou d'un os. À Samoa, il use de son doigt entouré préalablement d'un linge blanc dont il distribue aux assistants les lambeaux tachés de sang. Il se trouve aussi qu'il soit autorisé à défloier normalement sa femme, mais qu'il ne doive pas éjaculer en elle avant que trois jours soient écoulés, de manière que le germe générateur ne soit pas souillé par le sang de l'hymen.

Par un retournement classique dans le domaine des choses sacrées, le sang virginal devient dans les sociétés moins primitives un symbole propice. Il y a encore en France des villages où, le matin des noces, on exhibe devant parents et amis le drap ensanglanté. C'est que dans le régime patriarcal l'homme est devenu le maître de la femme ; et les mêmes vertus qui effraient chez les bêtes ou les éléments indomptés

deviennent des qualités précieuses pour le propriétaire qui a su les domestiquer. De la fougue du cheval sauvage, de la violence de la foudre et des cataractes, l'homme a fait les instruments de sa prospérité. Ainsi veut-il s'annexer la femme dans toute sa richesse intacte. Des motifs rationnels jouent certainement un rôle dans la consigne de vertu imposée à la jeune fille : comme la chasteté de l'épouse, l'innocence de la fiancée est nécessaire pour que le père ne coure aucun risque de léguer ses biens à un enfant étranger. Mais c'est d'une manière plus immédiate que la virginité de la femme est exigée quand l'homme considère l'épouse comme sa propriété personnelle. D'abord l'idée de possession est toujours impossible à réaliser positivement ; en vérité, on n'a jamais rien ni personne ; on tente donc de l'accomplir d'une façon négative ; la plus sûre manière d'affirmer qu'un bien est mien, c'est d'empêcher autrui d'en user. Et puis rien ne semble à l'homme plus désirable que ce qui n'a jamais appartenu à aucun être humain : alors la conquête apparaît comme un événement unique et absolu. Les terres vierges ont toujours fasciné les explorateurs ; des alpinistes se tuent chaque année pour avoir voulu violer une montagne intouchée ou même seulement pour avoir tenté d'ouvrir sur son flanc une nouvelle voie ; et des curieux risquent leur vie pour descendre sous terre au fond des grottes jamais sondées. Un objet que les hommes ont déjà asservi est devenu un instrument ; coupé de ses attaches naturelles, il perd ses plus profondes vertus : il y a plus de promesses dans l'eau indomptée des torrents que dans celle des fontaines publiques. Un corps vierge a la fraîcheur des sources secrètes, le velouté matinal d'une corolle close, l'orient de la perle que le soleil n'a encore jamais caressée. Grotte, temple, sanctuaire, jardin secret, comme l'enfant l'homme est fasciné par les lieux ombreux et clos qu'aucune conscience n'a jamais animés, qui attendent qu'on leur prête une âme : ce qu'il est seul à saisir et à pénétrer, il lui semble qu'en vérité il le crée. En outre, un des buts que poursuit tout désir, c'est la consommation de l'objet désiré qui implique sa destruction. En brisant l'hymen, l'homme possède le corps féminin plus intimement que par une pénétration qui le laisse intact ; dans cette opération irréversible, il en fait sans équivoque un objet passif, il affirme sa prise sur lui. Ce sens s'exprime très exactement dans la légende du chevalier qui se fraie un chemin difficile parmi les buissons épineux pour cueillir une rose jamais respirée ; non seulement il la découvre, mais il en brise la tige et c'est alors qu'il l'a conquise. L'image est si claire qu'en langage populaire « prendre sa fleur » à une femme signifie détruire sa virginité, et que cette expression a donné naissance au mot « défloration ».

Mais la virginité n'a cet attrait érotique que si elle s'allie à la jeunesse ; sinon le mystère en redevient inquiétant. Beaucoup

d'hommes d'aujourd'hui éprouvent une répulsion sexuelle devant des vierges trop prolongées ; ce n'est pas seulement pour des raisons psychologiques qu'on regarde les « vieilles filles » comme des matrones aigries et méchantes. La malédiction est dans leur chair même, cette chair qui n'est objet pour aucun sujet, qu'aucun désir n'a faite désirable, qui s'est épanouie et flétrie sans trouver une place dans le monde des hommes ; détournée de sa destination, elle devient un objet baroque et qui inquiète comme inquiète la pensée incommunicable d'un fou. D'une femme de quarante ans, encore belle, mais présumée vierge, j'ai entendu un homme dire avec grossièreté : « C'est plein de toiles d'araignée là-dedans... » Et en effet, les caves et les greniers où personne n'entre plus, qui ne servent à rien, s'emplissent d'un mystère malpropre ; les fantômes les hantent volontiers ; abandonnées de l'humanité, les maisons deviennent la demeure des esprits. À moins que la virginité féminine n'ait été consacrée à un dieu, on croit volontiers qu'elle implique quelque mariage avec le démon. Les vierges que l'homme n'a pas maîtrisées, les vieilles femmes qui ont échappé à son pouvoir sont, plus facilement que les autres, regardées comme des sorcières ; car le sort de la femme étant d'être vouée à un autre, si elle ne subit pas le joug de l'homme, elle est prête à accepter celui du diable.

Exorcisée par les rites de la défloration ou purifiée au contraire par sa virginité, l'épouse peut alors apparaître comme une proie désirable. En l'étreignant, ce sont toutes les richesses de la vie que l'amant souhaite posséder. Elle est toute la faune, toute la flore terrestres : gazelle, biche, lis et rose, pêche duvetée, framboise parfumée ; elle est pierreries, nacre, agate, perle, soie, l'azur du ciel, la fraîcheur des sources, l'air, la flamme, la terre et l'eau. Tous les poètes d'Orient et d'Occident ont métamorphosé le corps de la femme en fleurs, en fruits, en oiseaux. Ici encore, à travers l'Antiquité, le Moyen Âge et l'époque moderne, c'est toute une épaisse anthologie qu'il faudrait citer. On connaît assez le Cantique des Cantiques où le bien-aimé dit à la bien-aimée :

Tes yeux sont des colombes...

Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres...

Tes dents sont un troupeau de brebis tondues...

Ta joue est une moitié de grenade...

Tes deux seins sont deux faons...

Il y a sous ta langue du miel et du lait...

Dans *Arcane 17*, André Breton reprend ce cantique éternel : « Mélusine à l'instant du second cri : elle a jailli de ses hanches sans

globe, son ventre est toute la moisson d'août, son torse s'élance en feu d'artifice de sa taille cambrée, moulée sur deux ailes d'hirondelle, ses seins sont des hermines prises dans leur propre cri, aveuglantes à force de s'éclaircir du charbon ardent de leur bouche brûlante. Et ses bras sont l'âme des ruisseaux qui chantent et parfument... »

L'homme retrouve sur la femme les étoiles brillantes et la lune rêveuse, la lumière du soleil, l'ombre des grottes ; et, en retour, les fleurs sauvages des buissons, la rose orgueilleuse des jardins sont des femmes. Nymphes, dryades, sirènes, ondines, fées hantent les campagnes, les bois, les lacs, les mers, les landes. Rien de plus ancré au cœur des hommes que cet animisme. Pour le marin, la mer est une femme dangereuse, perfide, difficile à conquérir, mais qu'il chérit à travers son effort pour la dompter. Orgueilleuse, rebelle, virginale et méchante, la montagne est femme pour l'alpiniste qui veut, au péril de sa vie, la violer. On prétend souvent que ces comparaisons manifestent une sublimation sexuelle ; elles expriment plutôt entre la femme et les éléments une affinité aussi originelle que la sexualité même. L'homme attend de la possession de la femme autre chose que l'assouvissement d'un instinct ; elle est l'objet privilégié à travers lequel il asservit la Nature. Il peut arriver que d'autres objets jouent ce rôle. Parfois c'est sur le corps des jeunes garçons que l'homme recherche le sable des plages, le velouté des nuits, l'odeur des chèvrefeuilles. Mais la pénétration sexuelle n'est pas le seul mode par lequel peut se réaliser une appropriation charnelle de la terre. Dans son roman *To an unknown God*, Steinbeck montre un homme qui a choisi comme médiatrice entre lui et la nature une roche moussue ; dans *la Chatte*, Colette décrit un jeune mari qui a fixé son amour sur sa chatte favorite, parce que, à travers cette bête sauvage et douce, il a sur l'univers sensuel une prise que le corps trop humain de sa compagne ne réussit pas à lui donner. Dans la mer, dans la montagne, l'Autre peut s'incarner aussi parfaitement que chez la femme ; elles opposent à l'homme la même résistance passive et imprévue qui lui permet de s'accomplir ; elles sont un refus à vaincre, une proie à posséder. Si la mer et la montagne sont femmes, c'est que la femme est aussi pour l'amant la mer et la montagne(86).

Mais il n'est pas donné indifféremment à n'importe quelle femme de servir ainsi de médiatrice entre l'homme et le monde ; l'homme ne se contente pas de trouver dans sa partenaire des organes sexuels complémentaires des siens. Il faut qu'elle incarne le merveilleux épanouissement de la vie, et qu'en même temps elle en dissimule les troubles mystères. On lui demandera donc avant toutes choses la jeunesse et la santé, car serrant dans ses bras une chose vivante, l'homme ne peut s'en enchanter que s'il oublie que toute vie est habitée par la mort. Il souhaite davantage encore : que la bien-aimée soit belle.

L'idéal de la beauté féminine est variable ; mais certaines exigences demeurent constantes ; entre autres, puisque la femme est destinée à être possédée, il faut que son corps offre les qualités inertes et passives d'un objet. La beauté virile, c'est l'adaptation du corps à des fonctions actives, c'est la force, l'agilité, la souplesse, c'est la manifestation d'une transcendance animant une chair qui ne doit jamais retomber sur elle-même. L'idéal féminin n'est symétrique que dans les sociétés telles que Sparte, l'Italie fasciste, l'Allemagne nazie, qui destinaient la femme à l'État et non à l'individu, qui la considéraient exclusivement comme mère et ne faisaient aucune place à l'érotisme. Mais quand la femme est livrée au mâle comme son bien, ce que celui-ci réclame, c'est que chez elle la chair soit présente dans sa pure facticité. Son corps n'est pas saisi comme le rayonnement d'une subjectivité, mais comme une chose empâtée dans son immanence ; il ne faut pas que ce corps renvoie au reste du monde, il ne doit pas être promesse d'autre chose que de lui-même : il lui faut arrêter le désir. La forme la plus naïve de cette exigence, c'est l'idéal hottentot de la Vénus stéatopyge, les fesses étant la partie du corps la moins innervée, celle où la chair apparaît comme un donné sans destination. Le goût des Orientaux pour les femmes grasses est de la même espèce ; ils aiment le luxe absurde de cette prolifération adipeuse que n'anime aucun projet, qui n'a d'autre sens que d'être là(87). Même dans les civilisations d'une sensibilité plus subtile où interviennent des notions de forme et d'harmonie, les seins et les fesses demeurent des objets privilégiés à cause de la gratuité, de la contingence de leur épanouissement. Les coutumes, les modes se sont souvent appliquées à couper le corps féminin de sa transcendance : la Chinoise aux pieds bandés peut à peine marcher, les griffes vernies de la star d'Hollywood la privent de ses mains, les hauts talons, les corsets, les paniers, les vertugadins, les crinolines étaient destinés moins à accentuer la cambrure du corps féminin qu'à en augmenter l'impotence. Alourdi de graisse, ou au contraire si diaphane que tout effort lui est interdit, paralysé par des vêtements incommodes et par les rites de la bienséance, c'est alors qu'il apparaît à l'homme comme sa chose. Le maquillage, les bijoux servent aussi à cette pétrification du corps et du visage. La fonction de la parure est très complexe ; elle a chez certains primitifs un caractère sacré ; mais son rôle le plus habituel est d'achever la métamorphose de la femme en idole. Idole équivoque : l'homme la veut charnelle, sa beauté participera à celle des fleurs et des fruits ; mais elle doit aussi être lisse, dure, éternelle comme un caillou. Le rôle de la parure est à la fois de la faire participer plus intimement à la nature et de l'en arracher, c'est de prêter à la vie palpitante la nécessité figée de l'artifice. La femme se fait plante, panthère, diamant, nacre, en mêlant à son corps des fleurs, des fourrures, des pierreries, des coquillages, des plumes ; elle se parfume

afin d'exhaler un arôme comme la rose et le lis : mais plumes, soie, perles et parfums servent aussi à dérober la crudité animale de sa chair, de son odeur. Elle peint sa bouche, ses joues pour leur donner la solidité immobile d'un masque ; son regard, elle l'emprisonne dans l'épaisseur du khôl et du mascara, il n'est plus que l'ornement chatoyant de ses yeux ; nattés, bouclés, sculptés, ses cheveux perdent leur inquiétant mystère végétal. Dans la femme parée, la Nature est présente, mais captive, modelée par une volonté humaine selon le désir de l'homme. Une femme est d'autant plus désirable que la nature y est davantage épanouie et plus rigoureusement asservie : c'est la femme « sophistiquée » qui a toujours été l'objet érotique idéal. Et le goût pour une beauté plus naturelle n'est souvent qu'une forme spacieuse de sophistication. Remy de Gourmont souhaite que la femme porte ses cheveux flottants, libres comme les ruisseaux et les herbes des prairies : mais c'est sur la chevelure d'une Veronica Lake qu'on peut caresser les ondulations de l'eau et des épis, non sur une tignasse hirsute vraiment abandonnée à la nature. Plus une femme est jeune et saine, plus son corps neuf et lustré semble voué à une fraîcheur éternelle, moins l'artifice lui est utile ; mais il faut toujours dissimuler à l'homme la faiblesse charnelle de cette proie qu'il étreint et la dégradation qui la menace. C'est aussi parce qu'il en redoute le destin contingent, parce qu'il la rêve immuable, nécessaire, que l'homme recherche sur le visage de la femme, sur son torse et ses jambes l'exactitude d'une idée. Chez les peuples primitifs, l'idée est seulement celle de la perfection du type populaire : une race aux lèvres épaisses, au nez plat forge une Vénus aux lèvres épaisses, au nez plat ; plus tard on applique aux femmes les canons d'une esthétique plus complexe. Mais en tout cas, plus les traits et les proportions d'une femme paraissent concertés, plus elle réjouit le cœur de l'homme parce qu'elle semble échapper aux avatars des choses naturelles. On aboutit donc à cet étrange paradoxe que, souhaitant saisir dans la femme la nature, mais transfigurée, l'homme voue la femme à l'artifice. Elle n'est pas physis seulement mais tout autant antiphysis ; et cela non seulement dans la civilisation des permanentes électriques, de l'épilation à la cire, des guêpières de latex, mais aussi au pays des négresses à plateau, en Chine et partout sur la terre. Swift a dénoncé dans la fameuse ode à Celia cette mystification ; il décrit avec dégoût l'attrail de la coquette et rappelle avec dégoût les servitudes animales de son corps ; il a doublement tort de s'indigner ; car l'homme veut à la fois que la femme soit bête et plante et qu'elle se cache derrière une armature fabriquée ; il l'aime sortant des flots et d'une maison de couture, nue et vêtue, nue sous ses vêtements, telle que précisément il la rencontre dans l'univers humain. Le citadin cherche dans la femme l'animalité ; mais pour le jeune paysan qui fait son service militaire le bordel incarne toute la

magie de la ville. La femme est champ et pâturage mais elle est aussi Babylone.

Cependant c'est là le premier mensonge, la première trahison de la femme : c'est celle de la vie même qui, fût-elle revêtue des formes les plus attrayantes, est toujours habitée par les ferments de la vieillesse et de la mort. L'usage même que l'homme fait d'elle détruit ses vertus les plus précieuses : alourdie par les maternités, elle perd son attrait érotique ; même stérile, il suffit du passage des ans pour altérer ses charmes. Infirme, laide, vieille, la femme fait horreur. On dit qu'elle est flétrie, fanée, comme on le dirait d'une plante. Certes, chez l'homme aussi la décrépitude effraie ; mais l'homme normal n'expérimente pas les autres hommes comme chair ; il n'a avec ces corps autonomes et étrangers qu'une solidarité abstraite. C'est sur le corps de la femme, ce corps qui lui est destiné, que l'homme éprouve sensiblement la déchéance de la chair. C'est avec les yeux hostiles du mâle que « la belle heaulmière » de Villon contemple la dégradation de son corps. La vieille femme, la laide ne sont pas seulement des objets sans attraits ; elles suscitent une haine mêlée de peur. En elles se retrouve la figure inquiétante de la Mère tandis que les charmes de l'Épouse sont évanouis.

Mais l'Épouse même est une proie dangereuse. En Vénus sortie des eaux, fraîche écume, blonde moisson, Déméter se survit ; s'appropriant la femme par la jouissance qu'il tire d'elle, l'homme éveille aussi en elle les louches puissances de la fécondité ; c'est le même organe qu'il pénètre et qui accouche de l'enfant. C'est pourquoi dans toutes les sociétés l'homme est protégé par tant de tabous contre les menaces du sexe féminin. La réciprocité n'est pas vraie, la femme n'a rien à craindre du mâle ; le sexe de celui-ci est considéré comme laïque, profane. Le phallus peut être élevé à la dignité d'un dieu : dans le culte qu'on lui rend il n'entre aucun élément de terreur et au cours de la vie quotidienne la femme n'a pas à être mystiquement défendue contre lui ; il lui est seulement propice. Il est remarquable d'ailleurs qu'en beaucoup de sociétés de droit maternel il existe une sexualité très libre ; mais c'est seulement pendant l'enfance de la femme, dans sa première jeunesse, lorsque le coït n'est pas lié à l'idée de génération. Malinowski raconte avec quelque étonnement que les jeunes gens qui couchent ensemble librement dans la « maison des célibataires » affichent volontiers leurs amours ; c'est que la fille, non mariée, est considérée comme incapable d'enfanter et l'acte sexuel n'est qu'un tranquille plaisir profane. Une fois qu'elle est mariée au contraire, son époux ne doit plus lui donner aucun signe public d'affection, il ne doit pas la toucher, et toute allusion à leurs rapports intimes est sacrilège : c'est qu'elle participe alors à l'essence redoutable de la mère et que le coït est devenu un acte sacré. Dès lors, il s'entoure d'interdits et de

précautions. Le coït est défendu quand on cultive la terre, quand on ensemence, quand on plante : en ce cas, c'est parce qu'on ne veut pas que se gaspillent dans des relations interindividuelles les forces fécondantes qui sont nécessaires à la prospérité des moissons et donc au bien de la communauté ; c'est par respect pour les pouvoirs attachés à la fécondité qu'on enjoint de les économiser. Mais, dans la plupart des occasions, la continence protège la virilité de l'époux ; elle est commandée lorsque l'homme part pour la pêche, pour la chasse, et surtout quand il se prépare à la guerre ; dans l'union avec la femme, le principe mâle s'affaiblit, et il faut donc qu'il l'évite chaque fois qu'il a besoin de l'intégrité de ses forces. On s'est demandé si l'horreur que l'homme éprouve à l'égard de la femme vient de celle que lui inspire la sexualité en général, ou inversement. On constate que, dans le Lévitique en particulier, la pollution nocturne est regardée comme une souillure, encore que la femme n'y soit pas mêlée. Et dans nos sociétés modernes, la masturbation est considérée comme un danger et un péché : beaucoup des enfants et des jeunes gens qui s'y adonnent ne le font qu'à travers d'horribles angoisses. C'est l'intervention de la société et singulièrement des parents qui fait du plaisir solitaire un vice ; mais plus d'un jeune garçon a été spontanément effrayé par ses premières éjaculations : sang ou sperme, tout écoulement de sa propre substance lui semble inquiétant ; c'est sa vie, son mana qui lui échappe. Cependant, même si subjectivement un homme peut traverser des expériences érotiques où la femme n'est pas présente, elle est objectivement impliquée dans sa sexualité : comme le disait Platon dans le mythe des androgynes, l'organisme du mâle suppose celui de la femme. C'est la femme qu'il découvre en découvrant son propre sexe, même si elle ne lui est donnée ni en chair et en os, ni en image ; et inversement c'est en tant qu'elle incarne la sexualité que la femme est redoutable. On ne peut jamais séparer l'aspect immanent et l'aspect transcendant de l'expérience vivante : ce que je crains ou désire, c'est toujours un avatar de ma propre existence, mais rien ne m'arrive qu'à travers ce qui n'est pas moi. Le non-moi est impliqué dans les pollutions nocturnes, dans l'érection, sinon sous la figure précise de la femme, du moins en tant que Nature et Vie : l'individu se sent possédé par une magie étrangère. Aussi bien l'ambivalence des sentiments qu'il porte à la femme se retrouve dans son attitude envers son propre sexe : il en est fier, il en rit, il en a honte. Le petit garçon compare avec défi son pénis à celui de ses camarades ; sa première érection l'enorgueillit et l'effraie à la fois. L'homme fait regarder son sexe comme un symbole de transcendance et de puissance il en tire vanité comme d'un muscle strié et en même temps comme d'une grâce magique : c'est une liberté riche de toute la contingence du donné, un donné librement voulu ; c'est sous cet aspect contradictoire qu'il s'en enchante ; mais il en

soupçonne le leurre ; cet organe par lequel il prétend s'affirmer ne lui obéit pas ; lourd de désirs inassouvis, s'érigeant inopinément, parfois se soulageant en rêve, il manifeste une vitalité suspecte et capricieuse. L'homme prétend faire triompher l'Esprit sur la Vie, l'activité sur la passivité ; sa conscience tient la nature à distance, sa volonté la modèle, mais, sous la figure du sexe, il retrouve en lui la vie, la nature et la passivité. « Les parties sexuelles sont le véritable foyer de la volonté, dont le pôle contraire est le cerveau », écrit Schopenhauer. Ce qu'il appelle volonté, c'est l'attachement à la vie, qui est souffrance et mort, tandis que le cerveau, c'est la pensée qui se détache de la vie en se la représentant : la honte sexuelle, c'est selon lui la honte que nous éprouvons devant notre stupide entêtement charnel. Même si l'on récuse le pessimisme propre à ses théories, il a raison de voir dans l'opposition sexe-cerveau l'expression de la dualité de l'homme. En tant que sujet, il pose le monde et, restant hors de l'univers qu'il pose, il s'en fait le souverain ; s'il se saisit comme chair, comme sexe, il n'est plus conscience autonome, liberté transparente : il est engagé dans le monde, un objet limité et périssable. Et sans doute l'acte générateur dépasse les frontières du corps : mais dans le même instant il les constitue. Le pénis, père des générations, est symétrique de la matrice maternelle ; sorti d'un germe engraisé dans le ventre de la femme, l'homme est lui-même porteur de germes et, par cette semence qui donne la vie, c'est aussi sa propre vie qui se renie. « La naissance des enfants, c'est la mort des parents », dit Hegel. L'éjaculation est promesse de mort, elle affirme l'espèce contre l'individu ; l'existence du sexe et son activité nient la singularité orgueilleuse du sujet. C'est cette contestation de l'esprit par la vie qui fait du sexe un objet de scandale. L'homme exalte le phallus dans la mesure où il le saisit comme transcendance et activité, comme mode d'appropriation de l'autre ; mais il en a honte quand il n'y voit qu'une chair passive à travers laquelle il est le jouet des forces obscures de la Vie. Cette honte se camoufle volontiers en ironie. Le sexe d'autrui suscite facilement le rire ; du fait qu'elle imite un mouvement concerté et qu'elle est cependant subie, l'érection paraît souvent ridicule ; et la simple présence des organes génitaux, dès qu'elle est évoquée, suscite la gaieté. Malinowski raconte qu'il suffisait aux sauvages parmi lesquels il vivait de prononcer le nom de ces « parties honteuses » pour faire naître des rires inextinguibles ; beaucoup de plaisanteries dites gauloises ou grasses ne vont guère plus loin que ces rudimentaires jeux de mots. Chez certains primitifs, les femmes ont le droit pendant les jours consacrés au sarclage des jardins de violer brutalement tout étranger qui s'aventure dans le village ; l'attaquant toutes ensemble, souvent elles le laissent à demi mort : les hommes de la tribu rient de cet exploit ; par ce viol, la victime a été constituée comme chair passive

et dépendante ; c'est lui qui a été possédé par les femmes, et à travers elles, par leurs maris ; tandis que dans le coït normal l'homme veut s'affirmer comme possesseur.

Mais c'est alors qu'il va expérimenter avec la plus grande évidence l'ambiguïté de sa condition charnelle. Il n'assume orgueilleusement sa sexualité qu'en tant qu'elle est un mode d'appropriation de l'Autre : et ce rêve de possession n'aboutit qu'à un échec. Dans une authentique possession, l'autre s'abolit comme tel, il est consommé et détruit : seul le sultan des *Mille et Une Nuits* a le pouvoir de trancher la tête de ses maîtresses dès que l'aube les retire de son lit ; la femme survit aux étreintes de l'homme et par là même elle lui échappe ; dès qu'il a ouvert les bras, sa proie lui redevient étrangère ; la voilà neuve, intacte, toute prête à être possédée par un nouvel amant d'une manière aussi éphémère. Un des rêves du mâle, c'est de « marquer » la femme de manière qu'elle demeure à jamais sienne ; mais le plus arrogant sait bien qu'il ne lui laissera jamais que des souvenirs et que les plus brûlantes images sont froides au prix d'une sensation. Toute une littérature a dénoncé cet échec. On l'objective sur la femme qu'on appelle inconstante et traîtresse, parce que son corps la voue à l'homme en général et non à un homme singulier. Sa trahison est plus perfide encore : c'est elle qui fait de l'amant une proie. Seul un corps peut toucher un autre corps ; le mâle ne maîtrise la chair convoitée qu'en devenant lui-même chair ; Ève est donnée à Adam pour qu'il accomplisse en elle sa transcendance et elle l'entraîne dans la nuit de l'immanence ; cette gangue ténébreuse que la mère a façonnée pour son fils et dont il veut s'évader, la maîtresse en referme autour de lui la glaise opaque dans les vertiges du plaisir. Il voulait posséder : le voilà lui-même un possédé. Odeur, moiteur, fatigue, ennui, toute une littérature a décrit cette morne passion d'une conscience qui se fait chair. Le désir, qui souvent enveloppe le dégoût, retourne au dégoût quand il est assouvi. « Post coïtum homo animal triste. » « La chair est triste. » Et cependant l'homme n'a pas même trouvé dans les bras de l'amante un apaisement définitif. Bientôt en lui le désir renaît ; et souvent ce n'est pas seulement désir de la femme en général, mais de cette femme-ci. Elle revêt alors un pouvoir singulièrement inquiétant. Car, dans son propre corps, l'homme ne rencontre le besoin sexuel que comme un besoin général analogue à la faim ou à la soif et dont l'objet n'est pas particulier : le lien qui l'attache à ce corps féminin singulier a donc été forgé par l'Autre. C'est un lien mystérieux comme le ventre impur et fertile où il a ses racines, une sorte de force passive : il est magique. Le vocabulaire éculé des romans-feuilletons où la femme est décrite comme une ensorceleuse, une enchanteresse qui fascine l'homme et l'envoûte, reflète le plus antique, le plus universel des mythes. La femme est vouée à la magie. La magie, disait Alain, c'est

l'esprit traînant dans les choses ; une action est magique quand, au lieu d'être produite par un agent, elle émane d'une passivité ; précisément les hommes ont toujours regardé la femme comme l'immanence du donné ; si elle produit récoltes et enfants ce n'est pas par un acte de sa volonté ; elle n'est pas sujet, transcendance, puissance créatrice, mais un objet chargé de fluides. Dans les sociétés où l'homme adore ces mystères, la femme est, à cause de ces vertus, associée au culte et vénérée comme prêtresse ; mais quand il lutte pour faire triompher la société sur la nature, la raison sur la vie, la volonté sur le donné inerte, alors la femme est regardée comme sorcière. On sait la différence qui distingue le prêtre du magicien : le premier domine et dirige les forces qu'il a maîtrisées en accord avec les dieux et les lois, pour le bien de la communauté, au nom de tous ses membres ; le magicien opère à l'écart de la société, contre les dieux et les lois, selon ses propres passions. Or, la femme n'est pas pleinement intégrée au monde des hommes ; en tant qu'autre, elle s'oppose à eux ; il est naturel qu'elle se serve des forces qu'elle détient non pour étendre à travers la communauté des hommes et dans l'avenir l'emprise de la transcendance, mais, étant séparée, opposée, pour entraîner les mâles dans la solitude de la séparation, dans les ténèbres de l'immanence. Elle est la sirène dont les chants précipitaient les matelots contre les écueils ; elle est Circé qui changeait ses amants en bêtes, l'ondine qui attire le pêcheur au fond des étangs. L'homme captif de ses charmes n'a plus de volonté, plus de projet, plus d'avenir ; il n'est plus citoyen, mais une chair esclave de ses désirs, il est rayé de la communauté, enfermé dans l'instant, ballotté passivement de la torture au plaisir ; la magicienne perverse dresse la passion contre le devoir, le moment présent contre l'unité du temps, elle retient le voyageur loin de ses foyers, elle verse l'oubli. En cherchant à s'approprier l'Autre, il faut que l'homme demeure lui-même ; mais dans l'échec de la possession impossible, il essaie de devenir cet autre à qui il ne parvient pas à s'unir ; alors il s'aliène, il se perd, il boit le philtre qui le rend étranger à lui-même, il plonge au fond des eaux fuyantes et mortelles. La Mère voue son fils à la mort en lui donnant la vie ; l'amante entraîne l'amant à renoncer à la vie et à s'abandonner au suprême sommeil. Ce lien qui unit l'Amour à la Mort a été pathétiquement mis en lumière dans la légende de Tristan, mais il a une vérité plus originelle. Né de la chair, l'homme dans l'amour s'accomplit comme chair et la chair est promise à la tombe. Par là l'alliance de la Femme et de la Mort se confirme ; la grande moissonneuse est la figure inversée de la fécondité qui fait croître les épis. Mais elle apparaît aussi comme l'affreuse épousée dont le squelette se révèle sous une tendre chair mensongère(88).

Ainsi ce que d'abord l'homme chérit et déteste dans la femme, tant amante que mère, c'est l'image figée de sa destinée animale, c'est la vie

nécessaire à son existence, mais qui la condamne à la finitude et à la mort. Du jour où il naît, l'homme commence à mourir : c'est la vérité qu'incarne la Mère. En procréant, il affirme l'espèce contre lui-même : c'est ce qu'il apprend dans les bras de l'épouse ; dans le trouble et le plaisir, avant même d'avoir engendré, il oublie son moi singulier. Encore qu'il tente de les distinguer, il retrouve en l'une et l'autre une seule évidence : celle de sa condition charnelle. À la fois il souhaite l'accomplir : il vénère sa mère, il désire sa maîtresse ; à la fois il se rebelle contre elles dans le dégoût, dans la crainte.

Un texte significatif où nous allons trouver une synthèse de presque tous ces mythes, c'est celui où Jean-Richard Bloch dans la *Nuit kurde* décrit les étreintes du jeune Saad avec une femme beaucoup plus âgée que lui, mais encore belle, au cours du sac d'une ville :

« La nuit abolissait les contours des choses et des sensations. Il ne serra plus une femme contre lui. Il touchait enfin au but d'un voyage interminable, poursuivi depuis les origines du monde. Il s'anéantit peu à peu dans une immensité qui se berçait autour de lui sans fin ni figure. Toutes les femmes se confondirent en un pays géant, replié sur lui-même, morne comme le désir, brûlant comme l'été... Lui cependant reconnaissait avec une admiration craintive la puissance enclose dans la femme, les longues cuisses tendues de satin, les genoux semblables à deux collines d'ivoire. Quand il remontait l'axe poli du dos, des reins jusqu'aux épaules, il lui semblait parcourir la voûte même qui soutient le monde. Mais le ventre le rappelait sans relâche, océan élastique et tendre où toute vie naît et retourne, asile entre les asiles avec ses marées, ses horizons, ses surfaces illimitées.

« Alors une rage le saisit de percer cette enveloppe délicieuse et de rejoindre enfin la source même de ses beautés. Une commotion simultanée les enroula l'un à l'autre. La femme n'exista plus que pour se fendre comme le sol, lui ouvrir ses viscères, se gorger des humeurs de l'aimé. Le ravissement se fit meurtre. Ils s'unirent comme on poignarde.

« ... Lui, l'homme isolé, le divisé, le séparé, le retranché, il allait jaillir de sa propre substance, s'évader de sa prison de chair et rouler enfin, matière et âme, dans la matière universelle. À lui était réservé le bonheur suprême, jamais éprouvé jusqu'à ce jour, d'outrepasser les bornes de la créature, de fondre dans la même exaltation le sujet et l'objet, la question et la réponse, d'annexer à l'être tout ce qui n'est pas l'être, et d'atteindre par une convulsion dernière l'empire de l'inatteignable.

« ... Chaque va-et-vient de l'archet éveillait dans l'instrument précieux qu'il tenait à sa merci des vibrations de plus en plus aiguës. Soudain un dernier spasme détacha Saad du zénith et le rejeta vers la

terre et la fange. »

Le désir de la femme n'étant pas assouvi, elle emprisonne entre ses jambes son amant qui sent malgré soi renaître son désir : elle lui apparaît alors comme une puissance ennemie qui lui arrache sa virilité et, tout en la possédant de nouveau, il la mord à la gorge si profondément qu'il la tue. Ainsi se boucle le cycle qui va de la mère à l'amante, à la mort, à travers des méandres compliqués.

Beaucoup d'attitudes sont ici possibles à l'homme, selon qu'il met l'accent sur tel ou tel aspect du drame charnel. Si un homme n'a pas l'idée que la vie est unique, s'il n'a pas le souci de sa destinée singulière, s'il ne redoute pas la mort, il acceptera joyeusement son animalité. Chez les musulmans, la femme est réduite à un état d'abjection à cause de la structure féodale de la société qui ne permet pas le recours à l'État contre la famille, à cause de la religion qui, exprimant l'idéal guerrier de cette civilisation, a voué directement l'homme à la Mort et a dépouillé la femme de sa magie : que craindrait sur terre celui qui est prêt à se plonger d'une seconde à l'autre dans les voluptueuses orgies du paradis mahométan ? L'homme peut donc tranquillement jouir de la femme sans avoir à se défendre contre soi-même, ni contre elle. Les contes des *Mille et Une Nuits* la regardent comme une source d'onctueuses délices au même titre que les fruits, les confitures, les gâteaux opulents, les huiles parfumées. On retrouve aujourd'hui cette bienveillance sensuelle chez beaucoup de peuples méditerranéens : comblé par l'instant, ne prétendant pas à l'immortalité, l'homme du Midi qui, à travers l'éclat du ciel et de la mer, saisit la Nature sous son aspect faste aimera les femmes avec gourmandise ; par tradition il les méprise assez pour ne pas les saisir comme des personnes : il ne fait pas grande différence entre l'agrément de leur corps et celui du sable et de l'eau ; ni en elles, ni en lui-même, il n'éprouve l'horreur de la chair. C'est avec un tranquille éblouissement que dans *Conversations en Sicile* Vittorini dit avoir découvert à l'âge de sept ans le corps nu de la femme. La pensée rationaliste de la Grèce et de Rome confirme cette attitude spontanée. La philosophie optimiste des Grecs a dépassé le manichéisme pythagoricien ; l'inférieur est subordonné au supérieur et comme tel lui est utile : ces idéologies harmonieuses ne manifestent à l'égard de la chair aucune hostilité. Tourné vers le ciel des idées, ou vers la Cité ou l'État, l'individu se pensant comme Noûs ou comme citoyen croit avoir surmonté sa condition animale : qu'il s'abandonne à la volupté ou qu'il pratique l'ascétisme, la femme solidement intégrée à la société mâle n'a qu'une importance secondaire. Certes, le rationalisme n'a jamais entièrement triomphé et l'expérience érotique garde dans ces civilisations son caractère ambivalent : rites, mythologies, littérature en font foi. Mais les attraites et les dangers de la féminité ne s'y manifestent que sous une forme atténuée. C'est le

christianisme qui revêt à nouveau la femme d'un prestige effrayant : la peur de l'autre sexe est une des formes que prend pour l'homme le déchirement de la conscience malheureuse. Le chrétien est séparé de soi-même ; la division du corps et de l'âme, de la vie et de l'esprit se consomme : le péché originel fait du corps l'ennemi de l'âme ; toutes les attaches charnelles apparaissent comme mauvaises(89). C'est en tant que racheté par le Christ et tourné vers le royaume céleste que l'homme peut être sauvé ; mais originellement, il n'est que pourriture ; sa naissance le voue non seulement à la mort, mais à la damnation ; c'est par une grâce divine que le ciel pourra lui être ouvert, mais, dans tous les avatars de son existence naturelle, il y a une malédiction. Le mal est une réalité absolue ; et la chair est péché. Et, bien entendu, puisque jamais la femme ne cesse d'être l'Autre, on ne considère pas que réciproquement mâle et femelle sont chair : la chair qui est pour le chrétien l'*Autre* ennemi ne se distingue pas de la femme. C'est en elle que s'incarnent les tentations de la terre, du sexe, du démon. Tous les Pères de l'Église insistent sur le fait qu'elle a conduit Adam au péché. Il faut citer, de nouveau, le mot de Tertullien : « Femme ! Tu es la porte du diable. Tu as persuadé celui que le diable n'osait attaquer en face. C'est à cause de toi que le fils de Dieu a dû mourir. Tu devrais toujours t'en aller vêtue de deuil et de haillons. » Toute la littérature chrétienne s'efforce d'exaspérer le dégoût que l'homme peut éprouver pour la femme. Tertullien la définit *Templum aedificatum super cloacam*. Saint Augustin souligne avec horreur la promiscuité des organes sexuels et excrétoires : *Inter fœces et urinam nascimur*. La répugnance du christianisme pour le corps féminin est telle qu'il consent à vouer son dieu à une mort ignominieuse mais qu'il lui épargne la souillure de la naissance : le concile d'Éphèse dans l'Église orientale, celui de Latran en Occident affirment l'enfantement virginal du Christ. Les premiers Pères de l'Église – Origène, Tertullien, Jérôme – pensaient que Marie avait accouché dans le sang et l'ordure comme les autres femmes ; mais c'est l'opinion de saint Ambroise et de saint Augustin qui prévaut. Le sein de la vierge est demeuré fermé. Depuis le Moyen Âge, le fait d'avoir un corps a été considéré chez la femme comme une ignominie. La science même a été longtemps paralysée par ce dégoût. Linné, dans son traité de la Nature, laisse de côté comme « abominable » l'étude des organes génitaux de la femme. Le médecin français des Laurens se demande avec scandale comment « cet animal divin plein de raison et de jugement qu'on appelle l'homme peut être attiré par ces parties obscènes de la femme, souillées d'humeurs et placées honteusement à la partie la plus basse du tronc ». Aujourd'hui beaucoup d'autres influences interfèrent avec celle de la pensée chrétienne ; et celle-ci même a plus d'un aspect ; mais, dans le monde puritain entre autres, la haine de la chair se perpétue ; elle s'exprime

par exemple dans *Light in August* de Faulkner ; les premières initiations sexuelles du héros provoquent en lui de terribles traumatismes. Il est fréquent dans toute littérature de montrer un jeune homme bouleversé jusqu'au vomissement après le premier coït ; et si, en vérité, une telle réaction est très rare, ce n'est pas un hasard si elle est si souvent décrite. En particulier dans les pays anglo-saxons pénétrés de puritanisme, la femme suscite chez la plupart des adolescents et chez beaucoup d'hommes une terreur plus ou moins avouée. Elle existe assez fortement en France. Michel Leiris écrit dans *l'Âge d'homme* : « J'ai couramment tendance à regarder l'organe féminin comme une chose sale ou comme une blessure, pas moins attirante pour cela, mais dangereuse en elle-même, comme tout ce qui est sanglant, muqueux, contaminé. » L'idée de maladie vénérienne traduit ces épouvantes ; ce n'est pas parce qu'elle donne des maladies que la femme effraie ; ce sont les maladies qui paraissent abominables parce qu'elles viennent de la femme : on m'a cité des jeunes gens qui s'imaginaient que des rapports sexuels trop fréquents suffisaient à donner la blennorragie. On croit aussi volontiers que, par le coït, l'homme perd sa vigueur musculaire, sa lucidité cérébrale, son phosphore se consume, sa sensibilité s'épaissit. Il est vrai que l'onanisme fait courir les mêmes dangers ; et même, pour des raisons morales, la société le considère comme plus nocif que la fonction sexuelle normale. Le légitime mariage et la volonté de procréation défendent contre les maléfices de l'érotisme. Mais j'ai dit déjà qu'en tout acte sexuel l'*Autre* est impliqué ; et son visage le plus habituel est celui de la femme. C'est en face d'elle que l'homme éprouve avec le plus d'évidence la passivité de sa propre chair. La femme est vampire, gouge, mangeuse, buveuse ; son sexe se nourrit gloutonnement du sexe mâle. Certains psychanalystes ont voulu donner des bases scientifiques à ces imaginations : tout le plaisir que la femme tire du coït viendrait de ce qu'elle châtre symboliquement le mâle et s'approprie son sexe. Mais il semble que ces théories elles-mêmes demandent à être psychanalysées et que les médecins qui les inventèrent y aient projeté des terreurs ancestrales(90).

La source de ces terreurs, c'est que dans l'*Autre*, par-delà toute annexion, l'altérité demeure. Dans les sociétés patriarcales, la femme a conservé beaucoup des vertus inquiétantes qu'elle détenait dans les sociétés primitives. C'est pourquoi on ne l'abandonne jamais à la Nature, on l'entoure de tabous, on la purifie par des rites, on la place sous le contrôle des prêtres ; on enseigne à l'homme à ne jamais l'aborder dans sa nudité originelle, mais à travers les cérémonies, les sacrements, qui l'arrachent à la terre, à la chair, et la métamorphosent en une créature humaine : alors la magie qu'elle détient est canalisée comme la foudre depuis l'invention du paratonnerre et des centrales

électriques. Il devient même possible de l'utiliser dans l'intérêt de la collectivité : on voit ici une autre phase de ce mouvement oscillatoire qui définit le rapport de l'homme à sa femelle. Il l'aime en tant qu'elle est sienne, il la redoute en tant qu'elle demeure autre ; mais c'est en tant qu'autre redoutable qu'il cherche à la faire plus profondément sienne : c'est là ce qui va l'amener à l'élever à la dignité d'une personne et à la reconnaître pour son semblable.

La magie féminine a été profondément domestiquée dans la famille patriarcale. La femme permet à la société d'intégrer en elle les forces cosmiques. Dans son ouvrage, *Mitra-Varuna*, Dumézil signale qu'aux Indes comme à Rome, il y a deux manières pour le pouvoir viril de s'affirmer : en Varouna et Romulus, dans les Gandharvas et les Luperques, il est agression, rapt, désordre, hybris ; alors la femme apparaît comme un être qu'il faut ravir, violenter ; les Sabines ravies se montrent stériles, on les fouette avec des lanières en peau de bouc, compensant par la violence un excès de violence. Mais Mitra, Numa, les Brahmanes et les Flamines assurent au contraire l'ordre et l'équilibre raisonnable de la cité : alors la femme est liée au mari par un mariage aux rites compliqués et, collaborant avec lui, elle lui assure la domination de toutes les forces femelles de la nature ; à Rome, si la flamina meurt, le flamen dialis se démet de ses fonctions. C'est ainsi qu'en Égypte, Isis, ayant perdu sa puissance suprême de déesse mère, demeure cependant généreuse, souriante, bienveillante et sage, la magnifique épouse d'Osiris. Mais quand la femme apparaît ainsi l'associée de l'homme, son complément, sa moitié, elle est nécessairement douée d'une conscience, d'une âme ; il ne saurait si intimement dépendre d'un être qui ne participerait pas à l'essence humaine. On a vu déjà que les Lois de Manou promettaient à l'épouse légitime le même paradis qu'à son époux. Plus le mâle s'individualise et revendique son individualité, plus aussi il reconnaîtra en sa compagne un individu et une liberté. L'Oriental insouciant de son propre destin se contente d'une femelle qui est pour lui un objet de jouissance ; mais le rêve de l'Occidental, quand il s'est élevé à la conscience de la singularité de son être, c'est d'être reconnu par une liberté étrangère et docile. Le Grec ne trouve pas dans la prisonnière du gynécée le semblable qu'il réclame : aussi porte-t-il son amour à des compagnons mâles dont la chair est habitée comme la sienne par une conscience et une liberté ; ou bien il le dédie aux hétaires dont l'indépendance, la culture et l'esprit font presque des égales. Mais quand les circonstances le permettent, c'est l'épouse qui peut le mieux satisfaire aux exigences de l'homme. Le citoyen romain voit dans la matrone une personne : en Cornélie, en Aria, il possède son double. C'est paradoxalement le christianisme qui va proclamer, sur un certain plan, l'égalité de l'homme et de la femme. Il déteste en elle la chair ; si elle se renie

comme chair, elle est, au même titre que le mâle, créature de Dieu, rachetée par le Rédempteur : la voilà rangée, au côté des mâles, parmi les âmes promises aux joies célestes. Hommes et femmes sont les serviteurs de Dieu, presque aussi asexués que les anges et qui, ensemble, avec l'aide de la grâce, repoussent les tentations de la terre. Si elle accepte de renier son animalité, la femme, du fait même qu'elle incarnait le péché, sera aussi la plus radieuse incarnation du triomphe des élus qui ont vaincu le péché(91). Bien entendu, le Sauveur divin qui opère la Rédemption des hommes est mâle ; mais il faut que l'humanité coopère à son propre salut et c'est sous sa figure la plus humiliée, la plus perverse qu'elle sera appelée à manifester sa bonne volonté soumise. Le Christ est Dieu ; mais c'est une femme, la Vierge Mère, qui règne sur toutes les créatures humaines. Cependant seules les sectes qui se développent en marge de la société ressuscitent en la femme les antiques privilèges des grandes déesses. L'Église exprime et sert une civilisation patriarcale où il convient que la femme demeure annexée à l'homme. C'est en se faisant sa servante docile qu'elle sera aussi une sainte bénie. Ainsi au cœur du Moyen Âge se dresse l'image la plus achevée de la femme propice aux hommes : le visage de la Mère du Christ s'entoure de gloire. Elle est la figure inversée d'Ève la pécheresse ; elle écrase le serpent sous son pied ; elle est la médiatrice du salut, comme Ève l'a été de la damnation.

C'est comme Mère que la femme était redoutable ; c'est dans la maternité qu'il faut la transfigurer et l'asservir. La virginité de Marie a surtout une valeur négative : celle par qui la chair a été rachetée n'est pas charnelle ; elle n'a été ni touchée, ni possédée. À la Grande Mère asiatique on ne reconnaissait pas non plus d'époux : elle avait engendré le monde et régnait sur lui solitairement ; elle pouvait être lubrique par caprice, mais en elle la grandeur de la Mère n'était pas diminuée par les servitudes imposées à l'épouse. Ainsi Marie n'a pas connu la souillure qu'implique la sexualité. Apparentée à Minerve la guerrière, elle est tour d'ivoire, citadelle, imprenable donjon. Les prêtresses antiques, comme la plupart des saintes chrétiennes, étaient vierges elles aussi : la femme vouée au bien doit y être vouée dans la splendeur de ses forces intactes ; il faut qu'elle conserve dans son intégrité indomptée le principe de sa féminité. Si on refuse à Marie son caractère d'épouse, c'est pour exalter plus purement en elle la Femme-Mère. Mais c'est seulement en acceptant le rôle subordonné qui lui est assigné qu'elle sera glorifiée. « Je suis la servante du Seigneur. » Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la mère s'agenouille devant son fils ; elle reconnaît librement son infériorité. C'est là la suprême victoire masculine qui se consomme dans le culte de Marie : il est la réhabilitation de la femme par l'achèvement de sa défaite. Ishtar, Astarté, Cybèle étaient cruelles, capricieuses, luxurieuses : elles étaient

puissantes ; source de mort autant que de vie, en enfantant les hommes elles faisaient d'eux leurs esclaves. La vie et la mort dans le christianisme ne dépendant plus que de Dieu, l'homme issu du sein maternel s'en est évadé à jamais, la terre ne guette que ses os ; le destin de son âme se joue dans les régions où les pouvoirs de la mère sont abolis ; le sacrement du baptême rend dérisoires les cérémonies où l'on brûlait ou noyait le placenta. Il n'y a plus place sur terre pour la magie : Dieu est le seul roi. La nature est originellement mauvaise : mais en face de la grâce elle est impuissante. La maternité en tant que phénomène naturel ne donne aucun pouvoir. Il ne reste donc à la femme, si elle veut surmonter en elle-même la tare originelle, qu'à s'incliner devant Dieu dont la volonté l'asservit à l'homme. Et par cette soumission elle peut prendre dans la mythologie masculine un rôle neuf. Combattue, foulée aux pieds, quand elle se voulait dominatrice et tant qu'elle n'avait pas explicitement abdiqué, elle pourra être honorée comme vassale. Elle ne perd aucun de ses attributs primitifs ; mais ceux-ci changent de signe ; de néfastes ils deviennent fastes ; la magie noire se tourne en magie blanche. Servante, la femme a droit aux plus splendides apothéoses.

Et puisque c'est en tant que Mère qu'elle a été asservie, c'est d'abord comme mère qu'elle sera chérie et respectée. Des deux antiques visages de la maternité, l'homme d'aujourd'hui ne veut plus connaître que la face souriante. Limité dans le temps et l'espace, ne possédant qu'un corps et une vie finie, l'homme n'est qu'un individu au sein d'une Nature et d'une Histoire étrangères. Limitée comme lui, semblable à lui puisqu'elle est aussi habitée par l'esprit, la femme appartient à la Nature, elle est traversée par le courant infini de la Vie ; elle apparaît donc comme la médiatrice entre l'individu et le cosmos. Quand la figure de la mère est devenue rassurante et sainte, on comprend que l'homme se tourne vers elle avec amour. Perdu dans la nature, il cherche à s'en sauver ; mais séparé d'elle, il aspire à la rejoindre. Solidement assise dans la famille, dans la société, en accord avec les lois et les mœurs, la mère est l'incarnation même du Bien : la nature à laquelle elle participe devient bonne ; elle n'est plus ennemie de l'esprit ; et si elle demeure mystérieuse, c'est un mystère souriant, comme celui des madones de Léonard de Vinci. L'homme ne veut pas être femme, mais il rêve d'envelopper en lui tout ce qui est, et donc aussi cette femme qu'il n'est pas : dans le culte qu'il rend à sa mère, il tente de s'approprier ses richesses étrangères. Se reconnaître fils de sa mère, c'est reconnaître sa mère en lui, c'est intégrer la féminité en tant qu'elle est liaison à la terre, à la vie, au passé. Dans les *Conversations en Sicile* de Vittorini, c'est là ce que le héros va chercher auprès de sa mère : le sol natal, ses odeurs et ses fruits, son enfance, le souvenir de ses ancêtres, les traditions, les racines desquelles son existence

individuelle l'a détaché. C'est cet enracinement même qui exalte dans l'homme l'orgueil du dépassement ; il lui plaît de s'admirer s'arrachant des bras maternels pour partir vers l'aventure, l'avenir, la guerre ; ce départ serait moins émouvant s'il n'y avait personne pour tenter de le retenir : il apparaîtrait comme un accident, non comme une victoire durement achetée. Et il lui plaît aussi de savoir que ces bras demeurent prêts à l'accueillir. Après la tension de l'action, le héros aime goûter à nouveau auprès de sa mère le repos de l'immanence : elle est le refuge, le sommeil ; par la caresse de ses mains, il se replonge dans le sein de la nature, il se laisse porter par le grand courant de la vie aussi tranquillement que dans la matrice, que dans le tombeau. Et si la tradition veut qu'il meure en appelant sa mère, c'est que, sous le regard maternel, la mort même est domestiquée, symétrique de la naissance, indissolublement liée à toute vie charnelle. La mère reste associée à la mort comme dans le mythe antique des Parques ; il lui appartient d'ensevelir les morts, de les pleurer. Mais son rôle est précisément d'intégrer la mort à la vie, à la société, au bien. Aussi le culte des « mères héroïques » est-il systématiquement encouragé : si la société obtient des mères qu'elles cèdent leurs fils à la mort, elle pense avoir le droit de les assassiner. À cause de l'emprise que la mère a sur ses fils, il est avantageux à la société de se l'annexer : c'est pourquoi la mère est entourée de tant de marques de respect, on la doue de toutes les vertus, on crée à son propos une religion à laquelle il est interdit de se dérober sous peine de sacrilège et de blasphème ; on fait d'elle la gardienne de la morale ; servante de l'homme, servante des pouvoirs, elle conduira doucement ses enfants dans les chemins tracés. Plus une collectivité est résolument optimiste, plus docilement elle acceptera cette tendre autorité, plus la mère y sera transfigurée. La « Mom » américaine est devenue cette idole que décrit Philipp Wyllie dans *Generation of Vipers*, parce que l'idéologie officielle de l'Amérique est le plus entêté des optimismes. Glorifier la mère, c'est accepter la naissance, la vie et la mort sous leur forme animale et sociale à la fois, c'est proclamer l'harmonie de la nature et de la société. C'est parce qu'il rêve à l'accomplissement de cette synthèse qu'Auguste Comte fait de la femme la divinité de la future Humanité. Mais c'est pourquoi aussi tous les révoltés s'acharnent sur la figure de la mère ; en la bafouant, ils refusent le donné qu'on prétend leur imposer à travers la gardienne des mœurs et des lois(92).

Le respect dont la Mère est nimbée, les interdits dont elle est entourée refoulent le dégoût hostile qui spontanément se mêle à la tendresse charnelle qu'elle inspire. Cependant sous des formes larvées l'horreur de la maternité survit. En particulier il est intéressant de remarquer qu'en France, depuis le Moyen Âge, on a forgé un mythe secondaire qui permet à ces répugnances de s'exprimer librement :

c'est celui de la Belle-Mère. Des fabliaux aux vaudevilles, c'est la maternité en général que l'homme bafoue à travers la mère de son épouse que ne défend aucun tabou. Il hait que la femme qu'il aime ait été engendrée : la belle-mère est l'évidente image de la décrépitude à laquelle elle a voué sa fille en lui donnant le jour ; son obésité, ses rides annoncent l'obésité, les rides promises à la jeune mariée dont l'avenir est ainsi strictement préfiguré ; aux côtés de sa mère elle n'apparaît plus comme un individu, mais comme le moment d'une espèce ; elle n'est plus la proie désirée, la compagne chérie parce que son existence singulière se dissout dans la vie universelle. Sa particularité est dérisoirement contestée par la généralité, l'autonomie de l'esprit par son enracinement dans le passé et dans la chair : c'est cette dérision que l'homme objective en un personnage grotesque ; mais s'il y a tant de rancune dans son rire, c'est qu'il sait bien que le sort de sa femme est celui de tout être humain : c'est le sien. Dans tous les pays, légendes et contes ont aussi incarné dans l'épouse du second lit l'aspect cruel de la maternité. C'est une marâtre qui cherche à faire périr Blanche-Neige. Dans la méchante belle-mère – M^{me} Fichini fouettant Sophie à travers les livres de M^{me} de Ségur – l'antique Kâli au collier de têtes coupées se survit.

Cependant derrière la Mère sanctifiée se presse la cohorte des magiciennes blanches qui mettent au service de l'homme les sucres des herbes et les radiations astrales : grands-mères, vieilles femmes aux yeux pleins de bonté, servantes au grand cœur, sœurs de charité, infirmières aux mains merveilleuses, amante telle que Verlaine la rêve :

*Douce, pensive et brune et jamais étonnée,
Et qui parfois vous baise au front comme un enfant ;*

on leur prête le clair mystère des ceps nouveaux, de l'eau fraîche ; elles pansent et guérissent ; leur sagesse est la sagesse silencieuse de la vie, elles comprennent sans mots. Près d'elles l'homme oublie tout orgueil ; il connaît la douceur de s'abandonner et de redevenir un enfant, car il n'y a de lui à elles aucune lutte de prestige : il ne saurait envier à la nature ses vertus inhumaines ; et dans leur dévouement les sages initiées qui le soignent se reconnaissent comme ses servantes ; il se soumet à leur puissance bienfaisante parce qu'il sait que dans cette soumission il reste leur maître. Les sœurs, les amies d'enfance, les pures jeunes filles, toutes les futures mères font partie de cette troupe bénie. Et l'épouse même, quand sa magie érotique s'est dissipée, apparaît à beaucoup d'hommes moins comme une amante que comme la mère de leurs enfants. Du jour où la mère est sanctifiée et asservie on peut sans effroi la retrouver chez la compagne elle aussi sanctifiée et soumise. Racheter la mère, c'est racheter la chair, donc l'union

charnelle et l'épouse.

Privée de ses armes magiques par les rites nuptiaux, économiquement et socialement subordonnée à son mari, la « bonne épouse » est pour l'homme le plus précieux trésor. Elle lui appartient si profondément qu'elle participe à la même essence que lui : « Ubi tu Caius, ego Gaïa » ; elle a son nom, ses dieux, il est responsable d'elle : il l'appelle sa moitié. Il s'enorgueillit de sa femme comme de sa maison, ses terres, ses troupeaux, ses richesses, et parfois même davantage ; c'est à travers elle qu'il manifeste aux yeux du monde sa puissance : elle est sa mesure, et sa part sur terre. Chez les Orientaux la femme se doit d'être grasse : on voit qu'elle est largement nourrie et elle fait honneur à son maître(93). Un musulman est d'autant plus considéré qu'il possède un plus grand nombre de femmes et qu'elles sont d'apparence plus florissante. Dans la société bourgeoise, un des rôles dévolus à la femme, c'est de *représenter* : sa beauté, son charme, son intelligence, son élégance sont les signes extérieurs de la fortune du mari au même titre que la carrosserie de son automobile. Riche, il la couvre de fourrures et de bijoux. Plus pauvre, il vantera ses qualités morales et ses talents de ménagère ; le plus déshérité, s'il s'est attaché une femme qui le sert, croit posséder quelque chose sur terre : le héros de *la Mégère apprivoisée* convoque tous ses voisins pour leur montrer avec quelle autorité il a su dompter sa femme. Tout homme ressuscite plus ou moins le roi Candaule : il exhibe sa femme parce qu'il croit étaler ainsi ses propres mérites.

Mais la femme ne flatte pas seulement la vanité sociale de l'homme ; elle lui permet aussi un orgueil plus intime ; il s'enchant de la domination qu'il exerce sur elle ; aux images naturalistes du soc entaillant le sillon se superposent quand la femme est une personne des symboles plus spirituels ; ce n'est pas seulement érotiquement, c'est moralement, intellectuellement que le mari « forme » son épouse ; il l'éduque, la marque, lui impose son empreinte. Une des rêveries auxquelles l'homme se complaît, c'est celle de l'imprégnation des choses par sa volonté, du modelage de leur forme, de la pénétration de leur substance : la femme est par excellence la « pâte molle » qui se laisse passivement malaxer et façonner ; tout en cédant elle résiste, ce qui permet à l'action masculine de se perpétuer. Une matière trop plastique s'abolit par sa docilité ; ce qu'il y a de précieux chez la femme c'est que quelque chose en elle échappe indéfiniment à toute étreinte ; ainsi l'homme est maître d'une réalité qui est d'autant plus digne d'être maîtrisée qu'elle le déborde. Elle éveille en lui un être ignoré qu'il reconnaît avec fierté comme soi-même ; dans les sages orgies conjugales il découvre la splendeur de son animalité : il est le Mâle ; corrélativement la femme est femelle, mais ce mot prend à l'occasion les plus flatteuses résonances : la femelle qui couve, allaite, lèche ses

petits, les défend, les sauve au péril de sa vie est un exemple pour l'humanité ; avec émotion l'homme réclame de sa compagne cette patience, ce dévouement ; c'est encore la Nature, mais pénétrée de toutes les vertus utiles à la société, à la famille, au chef de famille que celui-ci entend enfermer au foyer. Un des désirs communs à l'enfant et à l'homme c'est de dévoiler le secret caché à l'intérieur des choses ; de ce point de vue la matière est décevante : une poupée éventrée, voilà son ventre dehors, elle n'a plus d'intériorité ; l'intimité vivante est plus impénétrable ; le ventre féminin est le symbole de l'immanence, de la profondeur ; il livre en partie ces secrets, entre autres quand le plaisir s'inscrit sur le visage féminin ; mais aussi il les retient ; l'homme capte à domicile les obscures palpitations de la vie sans que la possession en détruise le mystère. Dans le monde humain la femme transpose les fonctions de la femelle animale : elle entretient la vie, elle règne sur les régions de l'immanence ; la chaleur et l'intimité de la matrice, elle les transporte dans le foyer ; c'est elle qui garde et anime la demeure où s'est déposé le passé, où se préfigure l'avenir ; elle engendre la génération future et elle nourrit les enfants déjà nés ; grâce à elle l'existence que l'homme dépense à travers le monde dans le travail et l'action se rassemble en se replongeant dans son immanence : quand le soir il rentre dans sa maison, le voilà ancré sur la terre ; par la femme la continuité des jours est assurée ; quels que soient les hasards qu'il affronte dans le monde extérieur, elle garantit la répétition des repas, du sommeil ; elle répare tout ce que l'activité détruit ou use : elle prépare les aliments du travailleur fatigué, elle le soigne s'il est malade, elle raccommode, lave. Et dans l'univers conjugal qu'elle constitue et perpétue, elle introduit tout le vaste monde : elle allume les feux, fleurit la maison, apprivoise les effluves du soleil, de l'eau, de la terre. Un écrivain bourgeois cité par Bebel résume ainsi avec sérieux cet idéal : « L'homme veut quelqu'un dont non seulement le cœur batte pour lui, mais dont la main lui éponge le front, qui fasse rayonner la paix, l'ordre, la tranquillité, une silencieuse autorité sur lui-même et sur les choses qu'il retrouve chaque jour en rentrant à la maison ; il veut quelqu'un qui répande sur toutes choses cet inexprimable parfum de femme qui est la chaleur vivifiante de la vie du foyer. »

On voit combien depuis l'apparition du christianisme la figure de la femme s'est spiritualisée ; la beauté, la chaleur, l'intimité que l'homme souhaite saisir à travers elle ne sont plus des qualités sensibles ; au lieu de résumer la savoureuse apparence des choses, elle devient leur âme ; plus profond que le mystère charnel, il y a en son cœur une secrète et pure présence dans laquelle se reflète la vérité du monde. Elle est l'âme de la maison, de la famille, du foyer. Elle est aussi celle des collectivités plus vastes : ville, province ou nation. Jung fait remarquer que les cités ont toujours été assimilées à la Mère du fait qu'elles contiennent les

citoyens dans leur sein : c'est pourquoi Cybèle apparaissait couronnée de tours ; pour la même raison on parle de la « mère patrie » ; mais ce n'est pas seulement le sol nourricier, c'est une réalité plus subtile qui trouve dans la femme son symbole. Dans l'Ancien Testament et dans l'Apocalypse, Jérusalem, Babylone ne sont pas seulement des mères : elles sont aussi des épouses. Il y a des villes vierges et des villes prostituées comme Babel et Tyr. On a aussi appelé la France la « fille aînée » de l'Église ; la France et l'Italie sont des sœurs latines. La fonction de la femme n'est pas spécifiée mais seulement sa féminité dans les statues qui figurent la France, Rome, Germania et dans celles qui, place de la Concorde, évoquent Strasbourg et Lyon. Cette assimilation n'est pas seulement allégorique : elle est affectivement réalisée par quantité d'hommes(94). Il est fréquent que le voyageur demande à la femme la clef des contrées qu'il visite : quand il tient une Italienne, une Espagnole dans ses bras, il lui semble posséder l'essence savoureuse de l'Italie, de l'Espagne. « Quand j'arrive dans une nouvelle ville, je commence toujours par aller au bordel », disait un journaliste. Si un chocolat à la cannelle peut découvrir à Gide toute l'Espagne, à plus forte raison les baisers d'une bouche exotique livreront à l'amant un pays avec sa flore, sa faune, ses traditions, sa culture. La femme n'en résume pas les institutions politiques ni les richesses économiques ; mais elle en incarne à la fois la pulpe charnelle et le mana mystique. De *Graziella* de Lamartine aux romans de Loti et aux nouvelles de Morand, c'est à travers les femmes qu'on voit l'étranger tenter de s'approprier l'âme d'une région. Mignon, Sylvie, Mireille, Colomba, Carmen dévoilent la plus intime vérité de l'Italie, du Valais, de la Provence, de la Corse, de l'Andalousie. Que Goethe se soit fait aimer de l'Alsacienne Frédérique est apparu aux Allemands comme un symbole de l'annexion de l'Allemagne ; réciproquement, quand Colette Baudoche refuse d'épouser un Allemand, c'est aux yeux de Barrès l'Alsace qui se refuse à l'Allemagne. Il symbolise Aigues-Mortes et toute une civilisation raffinée et frileuse dans la petite personne de Bérénice ; elle représente aussi la sensibilité de l'écrivain lui-même. Car dans celle qui est l'âme de la nature, des villes, de l'univers, l'homme reconnaît aussi son double mystérieux ; l'âme de l'homme, c'est Psyché, une femme.

Psyché a des traits féminins dans Ulalume d'Edgar Poe : « Ici, une fois, à travers une allée titanique de cyprès j'errais avec mon âme – une allée de cyprès avec Psyché mon âme... Ainsi je pacifiai Psyché et la baisai... et je dis : qu'y a-t-il écrit, douce sœur, sur la porte ? »

Et Mallarmé dialoguant au théâtre avec « une âme ou bien notre idée » (à savoir la divinité présente à l'esprit de l'homme) l'appelle « une si exquise dame anormale (sic) »(95).

Harmonieuse moi différente d'un songe
Femme flexible et ferme aux silences suivis
D'actes purs !...
Mystérieuse moi...

ainsi Valéry l'interpelle. Aux nymphes et aux fées le monde chrétien a substitué des présences moins charnelles : mais les foyers, les paysages, les cités et les individus eux-mêmes restent hantés par une impalpable féminité.

Cette vérité ensevelie dans la nuit des choses resplendit aussi au ciel ; parfaite immanence, l'Âme est en même temps le transcendant, l'Idée. Non seulement les villes et les nations, mais des entités, des institutions abstraites revêtent des traits féminins : l'Église, la Synagogue, la République, l'Humanité sont femmes, et aussi la Paix, la Guerre, la Liberté, la Révolution, la Victoire. L'idéal que l'homme pose en face de soi comme l'Autre essentiel, il le féminise parce que la femme est la figure sensible de l'altérité ; c'est pourquoi presque toutes les allégories, dans le langage comme dans l'iconographie, sont des femmes(96). Âme et Idée, la femme est aussi entre l'une et l'autre la médiatrice : elle est la Grâce qui conduit le chrétien vers Dieu, elle est Béatrice guidant Dante dans l'au-delà, Laure appelant Pétrarque vers les hautes cimes de la poésie. Dans toutes les doctrines qui assimilent la Nature à l'Esprit, elle apparaît comme Harmonie, Raison, Vérité. Les sectes gnostiques avaient fait de la Sagesse une femme : Sophie ; ils lui attribuaient la rédemption du monde et même sa création. Alors la femme n'est plus chair, mais corps glorieux ; on ne prétend plus la posséder, on la vénère dans sa splendeur intouchée ; les pâles mortes d'Edgar Poe sont fluides comme l'eau, comme le vent, comme le souvenir ; pour l'amour courtois, pour les précieux, et dans toute la tradition galante la femme n'est plus une créature animale mais un être éthéré, un souffle, une lumière. C'est ainsi que l'opacité de la Nuit féminine se convertit en transparence, la noirceur en pureté, comme dans ces textes de Novalis :

« Extase nocturne, sommeil céleste, tu descendis vers moi ; le paysage s'éleva doucement, au-dessus du paysage plana mon esprit délivré, régénéré. Le texte devint un nuage au travers duquel j'aperçus les traits transfigurés de la Bien-Aimée. »

« Te sommes-nous donc agréables, à toi aussi, sombre nuit ?... Un baume précieux coule de tes mains, un rayon tombe de ta gerbe. Tu retiens les ailes pesantes de l'âme. Une émotion, obscure et indicible, nous saisit : je vois un visage sérieux, joyeusement effrayé vers moi se pencher avec douceur et recueillement et je reconnais sous les boucles enlacées la chère jeunesse de la Mère... Plus célestes que ces étoiles scintillantes nous paraissent les yeux infinis que la Nuit a ouverts en

nous. »

L'attraction descendante exercée par la femme s'est inversée ; elle n'appelle plus l'homme vers le cœur de la terre mais vers le ciel.

L'Éternel Féminin
Nous attire vers le haut

proclame Goethe à la fin du *Second Faust*.

Puisque la Vierge est l'image la plus achevée, la plus généralement vénérée de la femme régénérée et consacrée au Bien, il est intéressant de voir à travers la littérature et l'iconographie comment elle apparaît. Voici un extrait des litanies que lui adressait au Moyen Âge la chrétienté fervente :

« ... Haute Vierge, tu es la féconde Rosée, la Fontaine de Joie, le Canal des miséricordes, le Puits des eaux vives qui apaisent nos ardeurs.

« Tu es la Mamelles dont Dieu allaite les orphelins...

« Tu es la Moelle, la Mie, le Noyau de tous les biens.

« Tu es la Femme sans ruse dont l'amour jamais ne change...

« Tu es la Piscine probatique, le Remède des vies lépreuses, la subtile Physicienne dont la pareille ne se trouve ni à Salerne, ni à Montpellier...

« Tu es la Dame aux mains guérisseuses dont les doigts si beaux, si blancs, si longs restaurent les nez et les bouches, font de nouveaux yeux et de nouvelles oreilles. Tu éteins les ardents, ranimes les paralytiques, redresses les lâches, ressuscites les morts. »

On retrouve dans ces invocations la plupart des attributs féminins que nous avons signalés. La Vierge est fécondité, rosée, source de vie ; beaucoup d'images la figurent au puits, à la source, à la fontaine ; l'expression « Fontaine de vie » est une des plus répandues ; elle n'est pas créatrice, mais elle fertilise, elle fait jaillir à la lumière ce qui était caché dans la terre. Elle est la profonde réalité enfermée sous les apparences des choses : le Noyau, la Moelle. Par elle s'apaisent les désirs : elle est ce qui est donné à l'homme pour l'assouvir. Partout où la vie est menacée, elle la sauve et la restaure : elle guérit et fortifie. Et parce que la vie émane de Dieu, étant intermédiaire entre l'homme et la vie, elle est aussi truchement entre l'humanité et Dieu. « Porte du diable », disait Tertullien. Mais, transfigurée, elle est porte du ciel ; des peintures nous la représentent ouvrant une porte ou une fenêtre sur le paradis ; ou encore dressant une échelle entre la terre et le firmament. Plus clairement, la voilà avocate, plaidant auprès de son Fils pour le salut des hommes : beaucoup de tableaux du Jugement dernier

montrent la Vierge découvrant ses seins et suppliant le Christ au nom de sa glorieuse maternité. Elle protège dans les plis de son manteau les enfants des hommes ; son amour miséricordieux les suit sur les océans, les champs de bataille, à travers les dangers. Elle fléchit, au nom de la charité, la Justice divine : on voit des « Vierges à la balance » qui font en souriant pencher du côté du Bien le plateau où l'on pèse les âmes.

Ce rôle miséricordieux et tendre est l'un des plus importants de tous ceux qui ont été dévolus à la femme. Même intégrée à la société, la femme en déborde subtilement les frontières parce qu'elle a la générosité insidieuse de la Vie. C'est cette distance entre les constructions voulues par les mâles et la contingence de la nature qui semble en certains cas inquiétante ; mais elle devient bénéfique quand la femme, trop docile pour menacer l'œuvre des hommes, se borne à l'enrichir et à en assouplir les lignes trop accusées. Les dieux mâles représentent le Destin ; du côté des déesses on trouve une bienveillance arbitraire, une faveur capricieuse. Le Dieu chrétien a les rigueurs de la Justice ; la Vierge a la douceur de la charité. Sur terre, les hommes sont défenseurs des lois, de la raison, de la nécessité ; la femme connaît la contingence originelle de l'homme même et de cette nécessité à laquelle il croit ; de là vient la mystérieuse ironie qui fleurit sur ses lèvres et sa flexible générosité. Elle a enfanté dans la douleur, elle a soigné les blessures des mâles, elle allaite le nouveau-né et ensevelit les morts ; elle connaît de l'homme tout ce qui brime son orgueil et humilie sa volonté. Tout en s'inclinant devant lui, soumettant la chair à l'esprit, elle se tient aux frontières charnelles de l'esprit ; et elle conteste le sérieux des dures architectures masculines, elle en adoucit les angles ; elle y introduit un luxe gratuit, une grâce imprévue. Son pouvoir sur les hommes vient de ce qu'elle les rappelle tendrement à une conscience modeste de leur authentique condition ; c'est le secret de sa sagesse désabusée, douloureuse, ironique et aimante. Même la frivolité, le caprice, l'ignorance sont en elle des vertus charmantes parce qu'elles s'épanouissent en deçà et au-delà du monde où l'homme choisit de vivre mais où il n'aime pas se sentir enfermé. En face des significations arrêtées, des instruments façonnés à des fins utiles, elle dresse le mystère des choses intactes ; elle fait passer dans les rues des villes, dans les champs cultivés le souffle de la poésie. La poésie prétend capter ce qui existe par-delà la prose quotidienne : la femme est une réalité éminemment poétique puisque en elle l'homme projette tout ce qu'il ne décide pas d'être. Elle incarne le Rêve ; le rêve est pour l'homme la présence la plus intime et la plus étrangère, ce qu'il ne veut pas, ne fait pas, vers quoi il aspire et qui ne saurait être atteint ; l'Autre mystérieuse qui est la profonde immanence et la lointaine transcendance lui prêtera ses traits. C'est ainsi qu'Aurélia visite Nerval en rêve et qu'elle lui donne sous la figure du rêve le monde tout entier.

« Elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière de telle sorte que peu à peu le jardin prenait sa forme, et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements ; tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel. Je la perdais de vue à mesure qu'elle se transfigurait car elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur. – Oh ! ne me fuis pas ! m'écriai-je ; car la nature meurt avec toi. »

Étant la substance même des activités poétiques de l'homme, on comprend que la femme apparaisse comme son inspiratrice : les Muses sont femmes. La Muse est médiatrice entre le Créateur et les sources naturelles où il doit puiser. C'est à travers la femme dont l'esprit est profondément engagé dans la nature que l'homme va sonder les abîmes du silence et de la nuit féconde. La Muse ne crée rien par elle-même ; c'est une Sibylle assagie qui s'est faite docilement servante d'un maître. Même dans des domaines concrets et pratiques ses conseils seront utiles. L'homme veut atteindre sans le secours de ses semblables les buts qu'il s'invente et souvent l'avis d'un autre homme lui serait importun ; mais il imagine que la femme lui parle au nom d'autres valeurs, au nom d'une sagesse qu'il ne prétend pas détenir, plus instinctive que la sienne, plus immédiatement accordée au réel ; ce sont des « intuitions » qu'Égérie livre au consultant ; il l'interroge sans amour-propre comme il interrogerait les astres. Cette « institution » s'introduit jusque dans les affaires ou dans la politique : Aspasia et M^{me} de Maintenon font encore aujourd'hui des carrières florissantes(97).

Il y a une autre fonction que l'homme confie volontiers à la femme : étant but des activités des hommes et source de leurs décisions, elle apparaît du même coup comme mesure des valeurs. Elle se découvre comme un juge privilégié. Ce n'est pas seulement pour le posséder que l'homme rêve d'un Autre, mais aussi pour être confirmé par lui ; se faire confirmer par des hommes, qui sont ses semblables, réclame de lui une tension constante : c'est pourquoi il souhaite qu'un regard venu du dehors confère à sa vie, à ses entreprises, à lui-même une valeur absolue. Le regard de Dieu est caché, étranger, inquiétant : même aux époques de foi, seuls quelques mystiques en étaient brûlés. Ce rôle divin, c'est à la femme qu'on l'a souvent dévolu. Proche de l'homme, dominée par lui, elle ne pose pas de valeurs qui lui soient étrangères : et cependant, comme elle est autre, elle demeure extérieure au monde des hommes et donc capable de le saisir avec objectivité. C'est elle qui en chaque cas singulier dénoncera la présence ou l'absence du courage, de la force, de la beauté, tout en confirmant du dehors leur prix universel. Les hommes sont trop occupés de leurs rapports de coopération et de lutte pour être les uns pour les autres un public : ils ne se contemplent pas. La femme est à l'écart de leurs activités, elle ne

prend pas part aux joutes et aux combats : toute sa situation la destine à jouer ce rôle de regard. C'est pour sa dame que le chevalier combat dans le tournoi ; c'est le suffrage des femmes que les poètes cherchent à obtenir. Quand Rastignac veut conquérir Paris, il pense d'abord à *avoir* des femmes, moins pour les posséder dans leur corps que pour jouir de cette réputation que seules elles sont capables de créer à un homme. Balzac a projeté dans ses jeunes héros l'histoire de sa propre jeunesse : c'est auprès de maîtresses plus âgées qu'il commença à se former ; et ce n'est pas seulement dans *le Lys dans la Vallée* que la femme joue ce rôle d'éducatrice ; c'est celui qui lui est assigné dans *l'Éducation sentimentale*, dans les romans de Stendhal et dans quantité d'autres romans d'apprentissage. On a vu déjà que la femme est à la fois physis et antiphysis : autant que la Nature elle incarne la Société ; en elle se résume la civilisation d'une époque, sa culture, comme on voit dans les poèmes courtois, dans le *Décameron*, dans *l'Astrée* ; elle lance des modes, règne sur les salons, dirige et reflète l'opinion. La renommée, la gloire sont femmes. « La foule est femme », disait Mallarmé. Auprès des femmes, le jeune homme s'initie au « monde », et à cette réalité complexe qu'on appelle « la vie ». Elle est un des buts privilégiés auxquels se destine le héros, l'aventurier, l'individualiste. On voit dans l'Antiquité Persée délivrer Andromède, Orphée chercher Eurydice aux enfers et Troie combattre pour garder la belle Hélène. Les romans de chevalerie ne connaissent guère d'autre prouesse que la délivrance des princesses captives. Que ferait le Prince Charmant s'il ne réveillait la Belle au bois dormant, s'il ne comblait Peau d'Âne de ses dons ? Le mythe du roi épousant une bergère flatte l'homme autant que la femme. L'homme riche a besoin de donner, sinon sa richesse inutile reste abstraite : il lui faut en face de lui quelqu'un à qui donner. Le mythe de Cendrillon, que Philipp Wyllie a décrit avec complaisance dans *Generation of Vipers*, fleurit surtout dans les pays prospères ; il a plus de force en Amérique qu'ailleurs parce que les hommes y sont plus embarrassés de leurs richesses : cet argent qu'ils emploient toute leur vie à gagner, comment le dépenseraient-ils s'ils ne le consacraient pas à une femme ? Orson Welles, entre autres, a incarné dans *Citizen Kane* l'impérialisme de cette fausse générosité : c'est pour l'affirmation de sa propre puissance que Kane choisit d'écraser de ses dons une obscure chanteuse et de l'imposer au public comme une grande cantatrice ; on pourrait citer aussi en France bien des Citizen Kane au petit pied. Dans cet autre film, *The Razor's Edge*, quand le héros revient des Indes muni de la sagesse absolue, le seul usage qu'il trouve à en faire, c'est de relever un prostituée. Il est clair qu'en se rêvant ainsi donateur, libérateur, rédempteur, l'homme souhaite encore l'asservissement de la femme ; car, pour réveiller la Belle au bois dormant, il faut qu'elle dorme ; il faut des ogres et des dragons pour qu'il y ait des princesses

captives. Cependant, plus l'homme a le goût des entreprises difficiles, plus il se plaira à accorder à la femme de l'indépendance. Vaincre est encore plus fascinant que délivrer ou donner. L'idéal de l'homme occidental moyen, c'est une femme qui subisse librement sa domination, qui n'accepte pas ses idées sans discussion, mais qui cède à ses raisons, qui lui résiste avec intelligence pour finir par se laisser convaincre. Plus son orgueil s'enhardit, plus il aime que l'aventure soit dangereuse : il est plus beau de dompter Penthésilée que d'épouser une Cendrillon consentante. « Le guerrier aime le danger et le jeu, dit Nietzsche, c'est pourquoi il aime la femme qui est le jeu le plus dangereux. » L'homme qui aime le danger et le jeu voit sans déplaisir la femme se changer en amazone s'il garde l'espoir de la réduire⁽⁹⁸⁾ : ce qu'il exige en son cœur, c'est que cette lutte demeure pour lui un jeu alors que la femme y engage son destin ; c'est là la véritable victoire de l'homme, libérateur ou conquérant : c'est que la femme librement le reconnaisse comme son destin.

Ainsi l'expression « avoir une femme » recèle un double sens : les fonctions d'objet et de juge ne sont pas dissociées. Du moment où la femme est regardée comme une personne, on ne peut la conquérir qu'avec son consentement ; il faut la gagner. C'est le sourire de la Belle au bois dormant qui comble le Prince Charmant : ce sont les larmes de bonheur et de gratitude des princesses captives qui donnent sa vérité à la prouesse du chevalier. Inversement, son regard n'a pas la sévérité abstraite d'un regard masculin, il se laisse charmer. Ainsi l'héroïsme et la poésie sont des modes de séduction : mais en se laissant séduire la femme exalte l'héroïsme et la poésie. Aux yeux de l'individualiste, elle détient un privilège encore plus essentiel : elle lui apparaît non comme la mesure de valeurs universellement reconnues, mais comme la révélation de ses mérites singuliers et de son être même. Un homme est jugé par ses semblables d'après ce qu'il fait, dans son objectivité et selon des mesures générales. Mais certaines de ses qualités, et entre autres ses qualités vitales, ne peuvent intéresser que la femme ; il n'est viril, charmant, séducteur, tendre, cruel qu'en fonction d'elle : si c'est à ces plus secrètes vertus qu'il accorde du prix, il a d'elle un besoin absolu ; par elle il connaîtra le miracle de s'apparaître comme un autre, un autre qui est aussi son moi le plus profond. Il y a un texte de Malraux qui exprime admirablement ce que l'individualiste attend de la femme aimée. Kyo s'interroge : « On entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec la gorge. Oui. Sa vie aussi on l'entend avec la gorge et celle des autres ?... Pour les autres, je suis ce que j'ai fait... Pour May seule, il n'était pas ce qu'il avait fait ; pour lui seul, elle était tout autre que sa biographie. L'étreinte par laquelle l'amour maintient les êtres collés l'un à l'autre contre la solitude, ce n'était pas à l'homme qu'elle apportait son aide ; c'était au fou, au monstre incomparable,

préférable à tout que tout être est pour soi-même et qu'il choie dans son cœur. Depuis que sa mère était morte, May était le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité... Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent ; mes semblables ce sont ceux qui m'aiment et ne me regardent pas, qui m'aiment contre tout, qui m'aiment contre la déchéance, contre la bassesse, contre la trahison, moi et non ce que j'ai fait ou ferai, qui m'aimeront tant que je m'aimerai moi-même, jusqu'au suicide compris(99). » Ce qui rend l'attitude de Kyo humaine et émouvante c'est qu'elle implique la réciprocité et qu'il demande à May de l'aimer dans son authenticité, non de lui renvoyer de lui un reflet complaisant. Chez beaucoup d'hommes cette exigence se dégrade : au lieu d'une révélation exacte, ils cherchent au fond de deux yeux vivants leur image nimbée d'admiration et de gratitude, divinisée. Si la femme a été si souvent comparée à l'eau, c'est entre autres parce qu'elle est le miroir où le Narcisse mâle se contemple : il se penche sur elle avec bonne ou mauvaise foi. Mais ce qu'en tout cas il lui demande, c'est d'être hors de lui tout ce qu'il ne peut pas saisir en lui, parce que l'intériorité de l'existant n'est que néant et que, pour s'atteindre, il lui faut se projeter en un objet. La femme est pour lui la suprême récompense puisqu'elle est, sous une forme étrangère qu'il peut posséder dans sa chair, sa propre apothéose. C'est ce « monstre incomparable », soi-même, qu'il étreint quand il serre dans ses bras l'être qui résume pour lui le Monde et à qui il a imposé ses valeurs et ses lois. Alors, s'unissant à cet autre qu'il a fait sien, il espère s'atteindre lui-même. Trésor, proie, jeu et risque, muse, guide, juge, médiatrice, miroir, la femme est l'Autre dans lequel le sujet se dépasse sans être limité, qui s'oppose à lui sans le nier ; elle est l'Autre qui se laisse annexer sans cesser d'être l'Autre. Et par là elle est si nécessaire à la joie de l'homme et à son triomphe qu'on peut dire que si elle n'existait pas les hommes l'auraient inventée.

Ils l'ont inventée(100). Mais elle existe aussi sans leur invention. C'est pourquoi elle est, en même temps que l'incarnation de leur rêve, son échec. Il n'est pas une des figures de la femme qui n'engendre aussitôt sa figure inversée : elle est la Vie et la Mort, la Nature et l'Artifice, la Lumière et la Nuit. Sous quelque aspect que nous la considérions, nous trouvons toujours la même oscillation du fait que l'inessentiel retourne nécessairement à l'essentiel. Dans la figure de la Vierge Mère et de Béatrice subsistent Ève et Circé.

« Par la femme, écrit Kierkegaard, l'idéalité entre dans la vie et sans elle que serait l'homme ? Maint homme est devenu un génie grâce à une jeune fille... mais aucun d'eux ne devint génie grâce à la jeune fille dont il obtint la main... »

« C'est dans un rapport négatif que la femme rend l'homme

productif dans l'idéalité... Des rapports négatifs avec la femme peuvent nous rendre infinis... des rapports positifs avec la femme rendent l'homme fini dans les proportions les plus vastes(101). » C'est dire que la femme est nécessaire dans la mesure où elle demeure une Idée dans laquelle l'homme projette sa propre transcendance ; mais qu'elle est néfaste en tant que réalité objective, existant pour soi et limitée à soi. C'est en refusant d'épouser sa fiancée que Kierkegaard estime avoir établi avec la femme le seul rapport valable. Et il a raison en ce sens que le mythe de la femme posée comme Autre infini entraîne aussitôt son contraire.

Parce qu'elle est faux Infini, Idéal sans vérité, elle se découvre comme finitude et médiocrité et du même coup comme mensonge. C'est ainsi qu'elle apparaît chez Laforgue ; dans toute son œuvre il exprime sa rancœur contre une mystification dont il rend l'homme aussi coupable que la femme. Ophélie, Salomé ne sont en fait que « de petites femmes ». Hamlet pense : « C'est ainsi qu'Ophélie m'eût aimé, comme son "bien" et parce que j'étais socialement et moralement supérieur aux biens de ses petites amies. Et les menues phrases qui lui échappaient aux heures où on allume les lampes sur le bien-être et le confort ! » La femme fait rêver l'homme : cependant elle pense au confort, au pot-au-feu ; on lui parle de son âme alors qu'elle n'est qu'un corps. Et croyant poursuivre l'Idéal l'amant est le jouet de la nature qui utilise toutes ces mystiques aux fins de la reproduction. Elle représente en vérité le quotidien de la vie ; elle est niaiserie, prudence, mesquinerie, ennui. C'est ce qu'exprime entre autres le poème intitulé « Notre petite compagne » :

*... J'ai l'art de toutes les écoles
J'ai des âmes pour tous les goûts
Cueillez la fleur de mes visages
Buvez ma bouche et non ma voix
Et n'en cherchez pas davantage :
Nul n'y vit clair pas même moi.
Nos amours ne sont pas égales
Pour que je vous tende la main
Vous n'êtes que de naïfs mâles
Je suis l'Éternel féminin !
Mon But se perd dans les Étoiles !
C'est moi qui suis la Grande Isis !
Nul ne m'a retroussé mon voile
Ne songez qu'à mes oasis...*

L'homme a réussi à asservir la femme : mais dans cette mesure il l'a dépouillée de ce qui en rendait la possession désirable. Intégrée à la

famille et à la société, la magie de la femme, plutôt qu'elle ne se transfigure, se dissipe ; réduite à la condition de servante, elle n'est plus cette proie indomptée où s'incarnaient tous les trésors de la nature. Depuis la naissance de l'amour courtois, c'est un lieu commun que le mariage tue l'amour. Trop méprisée ou trop respectée, trop quotidienne, l'épouse n'est plus un objet érotique. Les rites du mariage sont primitivement destinés à défendre l'homme contre la femme ; elle devient sa propriété : mais tout ce que nous possédons en retour nous possède ; le mariage est pour l'homme aussi une servitude ; c'est alors qu'il est pris au piège tendu par la nature : pour avoir désiré une fraîche jeune fille, le mâle doit pendant toute sa vie nourrir une épaisse matrone, une vieille desséchée ; le délicat joyau destiné à embellir son existence devient un odieux fardeau : Xanthippe est un des types féminins dont les hommes ont toujours parlé avec le plus d'horreur(102). Mais lors même que la femme est jeune il y a dans le mariage une mystification puisque, prétendant socialiser l'érotisme, il n'a réussi qu'à le tuer. C'est que l'érotisme implique une revendication de l'instant contre le temps, de l'individu contre la collectivité ; il affirme la séparation contre la communication ; il est rebelle à toute réglementation ; il contient un principe hostile à la société. Jamais les mœurs ne sont pliées à la rigueur des institutions et de lois : c'est contre elles que l'amour s'est de tout temps affirmé. Sous sa figure sensuelle, il s'adresse en Grèce et à Rome à des jeunes gens ou à des courtisanes ; charnel et platonique à la fois, l'amour courtois est toujours destiné à l'épouse d'un autre. Tristan est l'épopée de l'adultère. L'époque qui crée à neuf, autour de 1900, le mythe de la femme est celle où l'adultère devient le thème de toute la littérature. Certains écrivains, tel Bernstein, dans une suprême défense des institutions bourgeoises, s'efforcent de réintégrer dans le mariage l'érotisme et l'amour ; mais il y a plus de vérité dans *Amoureuse*, de Porto-Riche, qui montre l'incompatibilité de ces deux ordres de valeurs. L'adultère ne peut disparaître qu'avec le mariage même. Car le but du mariage est en quelque sorte d'immuniser l'homme contre sa femme : mais les autres femmes conservent à ses yeux leur vertigineux attrait ; c'est vers elles qu'il se tournera. Les femmes se font complices. Car elles se rebellent contre un ordre qui prétend les priver de toutes leurs armes. Pour arracher la femme à la Nature, pour l'asservir à l'homme par des cérémonies et des contrats, on l'a élevée à la dignité d'une personne humaine, on l'a douée de liberté. Mais la liberté est précisément ce qui échappe à toute servitude ; et si on l'accorde à un être originellement habité par des puissances maléfiques, elle devient dangereuse. Elle le devient d'autant plus que l'homme s'est arrêté à des demi-mesures ; il n'a accepté la femme dans le monde masculin qu'en faisant d'elle une servante, en la frustrant de sa transcendance ; la

liberté dont on l'a dotée ne saurait avoir d'autre usage que négatif ; elle s'emploie à se refuser. La femme n'est devenue libre qu'en devenant captive ; elle renonce à ce privilège humain pour retrouver sa puissance d'objet naturel. Le jour, elle joue perfidement son rôle de servante docile, mais la nuit elle se change en chatte, en biche ; elle se glisse à nouveau dans sa peau de sirène ou, chevauchant un balai, elle s'enfuit vers des rondes sataniques. Parfois c'est sur son mari même qu'elle exerce sa magie nocturne ; mais il est plus prudent de dissimuler à son maître ses métamorphoses ; ce sont des étrangers qu'elle choisit comme proies ; ils n'ont pas de droit sur elle, et elle est demeurée pour eux plante, source, étoile, ensorceleuse. La voilà donc vouée à l'infidélité : c'est le seul visage concret que puisse revêtir sa liberté. Elle est infidèle par-delà même ses désirs, ses pensées, sa conscience ; du fait qu'on la regarde comme un objet, elle est offerte à toute subjectivité qui choisit de s'emparer d'elle ; enfermée dans le harem, cachée sous des voiles, on n'est encore pas sûr qu'elle n'inspire à personne du désir : inspirer du désir à un étranger, c'est déjà manquer à son époux et à la société. Mais, en outre, elle se fait souvent complice de cette fatalité ; c'est seulement par le mensonge et l'adultère qu'elle peut prouver qu'elle n'est la chose de personne et qu'elle dément les prétentions du mâle. C'est pourquoi la jalousie de l'homme est si prompt à s'éveiller ; on voit dans les légendes que la femme peut être soupçonnée sans raison, condamnée sur le moindre soupçon, telles Geneviève de Brabant et Desdémone ; avant même tout soupçon, Grisélidis est soumise aux plus dures épreuves ; ce conte serait absurde si la femme n'était pas d'avance suspecte ; il n'y a pas à démontrer ses fautes : c'est à elle de prouver son innocence. C'est pourquoi aussi la jalousie peut être insatiable ; on a dit déjà que la possession ne peut jamais être positivement réalisée ; même si on interdit à tout autre d'y puiser, on ne possède pas la source à laquelle on s'abreuve : le jaloux le sait bien. Par essence, la femme est inconstante, comme l'eau est fluide ; et aucune force humaine ne peut contredire une vérité naturelle. À travers toutes les littératures, dans les *Mille et Une Nuits* comme dans le *Décameron*, on voit les ruses de la femme triompher de la prudence de l'homme. Et cependant ce n'est pas seulement par volonté individualiste que celui-ci est geôlier : c'est la société qui, en tant que père, frère, époux, le rend responsable de la conduite de sa femme. La chasteté lui est imposée pour des raisons économiques et religieuses, chaque citoyen devant être authentifié comme fils de son propre père. Mais il est aussi très important d'obliger la femme à coïncider exactement avec le rôle que lui a dévolu la société. Il y a une double exigence de l'homme qui voue la femme à la duplicité : il veut que la femme soit sienne et qu'elle demeure étrangère ; il la rêve servante et sorcière à la fois. Mais c'est seulement le premier de ces

désirs qu'il assume publiquement ; l'autre est une revendication sournoise qu'il dissimule au secret de son cœur et de sa chair ; elle conteste la morale et la société ; elle est mauvaise comme l'Autre, comme la Nature rebelle, comme la « mauvaise femme ». L'homme ne se voue pas intégralement au Bien qu'il construit et prétend imposer ; il garde de honteuses intelligences avec le Mal. Mais partout où celui-ci ose montrer imprudemment son visage à découvert, il part en guerre contre lui. Dans les ténèbres de la nuit, l'homme invite la femme au péché. Mais, en plein jour, il répudie le péché et la pécheresse. Et les femmes, pécheresses elles-mêmes dans le mystère du lit, n'en rendent qu'avec plus de passion un culte public à la vertu. De même que chez les primitifs le sexe mâle est laïque, tandis que celui de la femme est chargé de vertus religieuses et magiques, la faute de l'homme dans les sociétés plus modernes n'est qu'une incartade sans gravité ; on la considère souvent avec indulgence ; même s'il désobéit aux lois de la communauté, l'homme continue de lui appartenir ; il n'est qu'un enfant terrible qui ne menace pas profondément l'ordre collectif. Au contraire, si la femme s'évade de la société, elle retourne à la nature et au démon, elle déchaîne au sein de la collectivité des forces incontrôlables et mauvaises. Au blâme qu'inspire une conduite dévergondée se mêle toujours de la peur. Si le mari ne réussit pas à contraindre sa femme à la vertu, il participe à sa faute ; son malheur est aux yeux de la société un déshonneur ; il est des civilisations si sévères qu'il lui faudra tuer la criminelle pour se désolidariser de son crime. Dans d'autres, on punira l'époux complaisant par des charivaris, ou en le promenant nu sur un âne. Et la communauté se chargera de châtier à sa place la coupable : car ce n'est pas lui seulement qu'elle a offensé, mais la collectivité tout entière. Ces coutumes ont existé avec une particulière âpreté dans l'Espagne superstitieuse et mystique, sensuelle et terrorisée par la chair. Calderon, Lorca, Valle Inclan en ont fait le thème de maints drames. Dans la *Maison de Bernarda* de Lorca, les commères du village veulent punir la jeune fille séduite en la brûlant avec un charbon ardent « au lieu de son péché ». Dans les *Divines Paroles* de Valle Inclan, la femme adultère apparaît comme une sorcière qui danse avec le démon ; sa faute découverte, tout le village se rassemble pour lui arracher ses vêtements, puis la noyer. Beaucoup de traditions rapportent qu'on dénudait ainsi la pécheresse ; puis on la lapidait comme il est rapporté dans l'Évangile, on l'enterrait vivante, on la noyait, on la brûlait. Le sens de ces supplices, c'est qu'on la rendait ainsi à la Nature après l'avoir dépouillée de sa dignité sociale ; par son péché elle avait déchaîné des effluves naturels mauvais : l'expiation s'accomplissait dans une sorte d'orgie sacrée où les femmes, dénudant, frappant, massacrant la coupable, déchaînaient à leur tour des fluides mystérieux, mais propices, puisqu'elles

agissaient en accord avec la société.

Cette sévérité sauvage se perd à mesure que diminuent les superstitions et que la peur se dissipe. Mais dans les campagnes on regarde avec méfiance les bohémiennes sans Dieu, sans feu ni lieu. La femme qui exerce librement son charme : aventurière, vamp, femme fatale, demeure un type inquiétant. Dans la mauvaise femme des films de Hollywood survit la figure de Circé. Des femmes ont été brûlées comme sorcières simplement parce qu'elles étaient belles. Et dans le prude effarouchement des vertus de province, en face des femmes de mauvaise vie se perpétue une vieille épouvante.

Ce sont ces dangers mêmes qui, pour un homme aventureux, font de la femme un jeu captivant. Renonçant à ses droits de mari, refusant de s'appuyer sur les lois sociales, il essaiera de la vaincre en combat singulier. Il tente de s'annexer la femme jusque dans ses résistances ; il la poursuit dans cette liberté par où elle lui échappe. En vain. On ne fait pas sa part à la liberté : la femme libre le sera souvent contre l'homme. Même la Belle au bois dormant peut se réveiller avec déplaisir, elle peut ne pas reconnaître en celui qui l'éveille un Prince Charmant, elle peut ne pas sourire. C'est précisément le cas de Citizen Kane dont la protégée apparaît comme une opprimée et dont la générosité se dévoile comme une volonté de puissance et tyrannie ; la femme du héros entend le récit de ses exploits avec indifférence, la Muse dont rêve le poète bâille en écoutant ses vers. L'amazone peut refuser avec ennui le combat ; et elle peut aussi en sortir victorieuse. Les Romaines de la décadence, beaucoup d'Américaines d'aujourd'hui imposent aux hommes leurs caprices ou leur loi. Où est Cendrillon ? L'homme souhaitait donner et voilà que la femme prend. Il ne s'agit plus de jouer mais de se défendre. Du moment où la femme est libre elle n'a d'autre destin que celui qu'elle se crée librement. Le rapport des deux sexes est alors un rapport de lutte. Devenue pour l'homme une semblable, elle apparaît comme aussi redoutable qu'au temps où elle était en face de lui la Nature étrangère. La femelle nourricière, dévouée, patiente, s'inverse en une bête avide et dévorante. La mauvaise femme plonge aussi ses racines dans la Terre, dans la Vie ; mais la terre est une fosse, la vie un impitoyable combat : au mythe de l'abeille diligente, de la mère poule, on substitue celui de l'insecte dévorant, mante religieuse, araignée ; la femelle n'est plus celle qui allaite les petits mais celle qui mange le mâle ; l'ovule n'est plus un grenier d'abondance, mais un piège de matière inerte dans lequel le spermatozoïde, châtré, se noie ; la matrice, cet antre chaud, paisible et sûr, devient poulpe humeux, plante carnivore, un abîme de ténèbres convulsives ; un serpent l'habite qui engloutit insatiablement les forces du mâle. Une même dialectique fait de l'objet érotique une noire magicienne, de la servante une traîtresse, de Cendrillon une ogresse et

change toute femme en ennemie : c'est la rançon que l'homme paie pour s'être posé avec mauvaise foi comme le seul essentiel.

Cependant ce visage ennemi n'est pas non plus la figure définitive de la femme. Plutôt, le manichéisme s'introduit au sein de l'espèce féminine. Pythagore assimilait le principe bon à l'homme, le principe mauvais à la femme. Les hommes ont tenté de surmonter le mal en annexant la femme ; ils y ont partiellement réussi ; mais de même que c'est le christianisme qui, en apportant les idées de rédemption et de salut, a donné son sens plein au mot de damnation, de même c'est en face de la femme sanctifiée que la mauvaise femme prend tout son relief. Au cours de cette « querelle des femmes » qui dure du Moyen Âge à nos jours, certains hommes ne veulent connaître que la femme bénie dont ils rêvent, d'autres que la femme maudite qui dément leurs rêves. Mais en vérité, si l'homme peut trouver dans la femme *tout*, c'est qu'elle a à la fois ces deux faces. Elle figure d'une manière charnelle et vivante toutes les valeurs et antivaleurs par lesquelles la vie prend un sens. Voici, bien tranchés, le Bien et le Mal qui s'opposent sous les traits de la Mère dévouée et de l'Amante perfide ; dans la vieille ballade anglaise *Randall my son*, un jeune chevalier vient mourir aux bras de sa mère, empoisonné par sa maîtresse. *La Glu* de Richepin reprend avec plus de pathétique et de mauvais goût le même thème. L'angélique Michaëla s'oppose à la noire Carmen. La mère, la fiancée fidèle, l'épouse patiente s'offrent à panser les blessures faites au cœur des hommes par les vamps et les mandragores. Entre ces pôles clairement fixés une multitude de figures ambiguës vont se définir, pitoyables, haïssables, pécheresses, victimes, coquettes, faibles, angéliques, démoniaques. Par là, une multitude de conduites et de sentiments sollicitent l'homme et l'enrichissent.

Cette complexité même de la femme l'enchanté : voilà un merveilleux domestique dont il peut s'éblouir à peu de frais. Est-elle ange ou démon ? L'incertitude en fait un Sphinx. C'est sous cette égide qu'était placée une des maisons closes les plus renommées de Paris. À la grande époque de la Féminité, au temps des corsets, de Paul Bourget, d'Henri Bataille, du french-cancan, le thème du Sphinx sévit intarissablement dans les comédies, les poésies et les chansons : « Qui es-tu, d'où viens-tu, Sphinx étrange ? » Et on n'a pas encore fini de rêver et de discuter sur le mystère féminin. C'est pour sauvegarder ce mystère que les hommes ont supplié longtemps les femmes de ne pas abandonner les robes longues, les jupons, les voilettes, les gants montants, les hautes bottines : tout ce qui accentue en l'Autre la différence le rend plus désirable, puisque c'est l'Autre en tant que tel que l'homme veut s'approprier. On voit dans ses lettres Alain-Fournier reprocher aux Anglaises leur shake-hand garçonnier : c'est la réserve pudique des Françaises qui le trouble. Il faut que la femme reste

secrète, inconnue, pour qu'on puisse l'adorer comme une princesse lointaine ; il ne semble pas que Fournier ait été spécialement déférent pour les femmes qui traversèrent sa vie, mais tout le merveilleux de l'enfance, de la jeunesse, toute la nostalgie des paradis perdus, c'est dans une femme qu'il l'a incarné, une femme dont la première vertu était de paraître inaccessible. Il a tracé d'Yvonne de Galais une image blanche et dorée. Mais les hommes chérissent même les défauts féminins s'ils créent du mystère. « Une femme doit avoir des caprices », disait avec autorité un homme à une femme raisonnable. Le caprice est imprévisible ; il prête à la femme la grâce de l'eau ondoyante ; le mensonge la pare de miroitements fascinants ; la coquetterie, la perversité même lui donnent un parfum capiteux. Décevante, fuyante, incomprise, duplice, c'est ainsi qu'elle se prête le mieux aux désirs contradictoires des hommes ; elle est Maya aux innombrables métamorphoses. C'est un lieu commun que de se représenter le Sphinx sous les traits d'une jeune fille : la virginité est un des secrets que les hommes, et d'autant plus qu'ils sont plus libertins, trouvent le plus troublants ; la pureté de la jeune fille permet l'espoir de toutes les licences et on ne sait quelles perversités se dissimulent dans son innocence ; encore proche de l'animal et de la plante, déjà docile aux rites sociaux, elle n'est ni enfant ni adulte ; sa féminité timide n'inspire pas la peur, mais une inquiétude tempérée. On comprend qu'elle soit une des figures privilégiées du mystère féminin. Cependant, comme « la vraie jeune fille » se perd, son culte est devenu quelque peu périmé. En revanche, le visage de prostituée que, dans une pièce au succès triomphal, Gantillon prêtait à Maya a gardé beaucoup de son prestige. C'est là un des types féminins les plus plastiques, celui qui permet le mieux le grand jeu des vices et des vertus. Pour le puritain timoré, elle incarne le mal, la honte, la maladie, la damnation ; elle inspire l'épouvante et le dégoût ; elle n'appartient à aucun homme, mais se prête à tous et vit de ce commerce ; elle retrouve par là l'indépendance redoutable des luxurieuses déesses-mères primitives et elle incarne la Féminité que la société masculine n'a pas sanctifiée, qui demeure chargée de pouvoirs maléfiques ; dans l'acte sexuel, le mâle ne peut pas s'imaginer qu'il la possède, il est seul livré aux démons de la chair ; c'est une humiliation, une souillure que ressentent singulièrement les Anglo-Saxons aux yeux de qui la chair est plus ou moins maudite. En revanche, un homme que n'effarouche pas la chair en aimera chez la prostituée l'affirmation généreuse et crue ; il verra en elle l'exaltation de la féminité qu'aucune morale n'a affadie ; il retrouvera sur son corps ces vertus magiques qui naguère apparentaient la femme aux astres et à la mer : un Miller, s'il couche avec une prostituée, croit sonder les abîmes mêmes de la vie, de la mort, du cosmos ; il rejoint Dieu au fond des ténèbres moites d'un

vagin accueillant. Parce qu'elle est, en marge d'un monde hypocritement moral, une sorte de paria, on peut aussi considérer la « fille perdue » comme la contestation de toutes les vertus officielles ; son indignité l'apparente aux saintes authentiques ; car ce qui a été abaissé sera exalté ; le Christ a regardé avec faveur Marie-Madeleine ; le péché ouvre plus facilement les portes du ciel que ne fait une hypocrite vertu. Ainsi c'est aux pieds de Sonia que Raskolnikov sacrifie l'arrogant orgueil masculin qui l'a conduit au crime ; il a exaspéré par le meurtre cette volonté de séparation qui est en tout homme : résignée, abandonnée de tous, c'est une humble prostituée qui peut le mieux recevoir l'aveu de son abdication⁽¹⁰³⁾. Le mot « fille perdue » éveille des échos troublants ; beaucoup d'hommes rêvent de se perdre ; ce n'est pas si facile, on ne réussit pas aisément à atteindre le Mal sous une figure positive ; et même le démoniaque est effrayé par des crimes excessifs ; la femme permet de célébrer sans grands risques des messes noires où Satan est évoqué sans être précisément invité ; elle est en marge du monde masculin : les actes qui la concernent ne tirent pas vraiment à conséquence ; cependant elle est un être humain et on peut donc accomplir à travers elle de sombres révoltes contre les lois humaines. De Musset à Georges Bataille, la débauche aux traits hideux et fascinants, c'est la fréquentation des « filles ». C'est sur des femmes que Sade et Sacher Masoch assouvissent les désirs qui les hantent ; leurs disciples, et la plupart des hommes qui ont des « vices » à satisfaire, s'adressent le plus ordinairement aux prostituées. Elles sont de toutes les femmes celles qui sont le plus soumises au mâle, et qui cependant lui échappent davantage ; c'est ce qui les dispose à revêtir tant de multiples significations. Cependant il n'est aucune figure féminine : vierge, mère, épouse, sœur, servante, amante, farouche vertu, souriante odalisque, qui ne soit susceptible de résumer ainsi les ondoyantes aspirations des hommes.

C'est affaire à la psychologie – en particulier à la psychanalyse – de découvrir pourquoi un individu s'attache plus singulièrement à tel ou tel aspect du Mythe aux faces innombrables ; et pourquoi c'est en telle formes singulières qu'il l'incarne. Mais dans tous les complexes, les obsessions, les psychoses, ce mythe est impliqué. En particulier beaucoup de névroses ont leur source dans un vertige de l'interdit : celui-ci ne peut apparaître que si des tabous ont été préalablement constitués ; une pression sociale extérieure est insuffisante pour en expliquer la présence ; en fait, les interdits sociaux ne sont pas seulement des conventions ; ils ont – entre autres significations – un sens ontologique que chaque individu expérimente singulièrement. À titre d'exemple, il est intéressant d'examiner le « complexe d'Œdipe » ; on le considère trop souvent comme produit par une lutte entre des tendances instinctives et des consignes sociales ; mais c'est d'abord un

conflit intérieur au sujet lui-même. L'attachement de l'enfant au sein maternel est d'abord attachement à la Vie sous sa forme immédiate, dans sa généralité et son immanence ; le refus du sevrage, c'est le refus du délaissement auquel est condamné l'individu dès qu'il se sépare du Tout ; c'est à partir de là, et au fur et à mesure qu'il s'individualise et se sépare davantage, qu'on peut qualifier de « sexuel » le goût qu'il garde pour la chair maternelle désormais détachée de la sienne ; sa sensualité est alors médiatisée, elle est devenue transcendance vers un objet étranger. Mais plus vite et plus décidément l'enfant s'assume comme sujet, plus le lien charnel qui conteste son autonomie va lui devenir importun. Alors il se dérobe aux caresses, l'autorité exercée par sa mère, les droits qu'elle a sur lui, parfois sa présence même lui inspirent une sorte de honte. Surtout il lui paraît gênant, obscène de la découvrir comme chair, il évite de penser à son corps ; dans l'horreur qu'il éprouve à l'égard de son père ou d'un second mari, ou d'un amant, il y a moins de jalousie que de scandale : lui rappeler que sa mère est un être de chair, c'est lui rappeler sa propre naissance, événement que de toutes ses forces il répudie ; ou du moins souhaite-t-il lui donner la majesté d'un grand phénomène cosmique ; il faut que sa mère résume la Nature qui investit tous les individus sans appartenir à aucun ; il hait qu'elle devienne proie, non parce que – comme on le prétend souvent – il veut lui-même la posséder, mais parce qu'il veut qu'elle existe par-delà toute possession : elle ne doit pas avoir les dimensions mesquines de l'épouse ou de la maîtresse. Cependant, quand au moment de l'adolescence sa sexualité se virilise, il arrive que le corps de sa mère le trouble ; mais c'est qu'il saisit en elle la féminité en général ; et souvent le désir éveillé par la vue d'une cuisse, d'un sein s'éteint dès que le jeune garçon réalise que cette chair est la chair maternelle. Il y a des cas de perversion nombreux, puisque, l'adolescence étant l'âge du désarroi, est celui de la perversion, où le dégoût suscite le sacrilège, où, de l'interdit, naît la tentation. Mais il ne faut pas croire que d'abord le fils désire naïvement coucher avec sa mère et que des défenses extérieures s'interposent et l'oppriment ; au contraire, c'est à cause de cette défense qui s'est constituée au cœur de l'individu même que le désir naît. C'est cet interdit qui est la réaction la plus normale, la plus générale. Mais là encore, il ne vient pas d'une consigne sociale masquant des désirs instinctifs. Plutôt, le respect est la sublimation d'un dégoût originel ; le jeune homme se refuse à regarder sa mère comme charnelle ; il la transfigure, il l'assimile à une des pures images de femme sanctifiée que la société lui propose. Par là il contribue à fortifier la figure idéale de la Mère qui viendra au secours de la génération suivante. Mais celle-ci n'a tant de force que parce qu'elle est appelée par une dialectique individuelle. Et puisque chaque femme est habitée par l'essence générale de la Femme, donc de la Mère, il est

certain que l'attitude à l'égard de la Mère se répercutera dans les rapports avec épouse et maîtresses ; mais moins simplement que souvent on ne l'imagine. L'adolescent qui a concrètement, sensuellement désiré sa mère peut avoir désiré en elle la femme en général : et l'ardeur de son tempérament s'apaisera auprès de n'importe quelle femme ; il n'est pas voué à des nostalgies incestueuses(104). Inversement, un jeune homme qui a eu pour sa mère une révérence tendre, mais platonique, peut souhaiter qu'en tout cas la femme participe à la pureté maternelle.

On sait assez l'importance de la sexualité, donc ordinairement de la femme, dans les conduites et pathologiques et normales. Il arrive que d'autres objets soient féminisés ; puisque aussi bien la femme est en grande partie une invention de l'homme, il peut l'inventer à travers un corps mâle : dans la pédérastie, la division des sexes est maintenue. Mais ordinairement, c'est bien sur des êtres féminins que la Femme est cherchée. C'est par elle, à travers ce qu'il y a en elle de meilleur et de pire que l'homme fait l'apprentissage du bonheur, de la souffrance, du vice, de la vertu, de la convoitise, du renoncement, du dévouement, de la tyrannie, qu'il fait l'apprentissage de lui-même ; elle est le jeu et l'aventure, mais aussi l'épreuve ; elle est le triomphe de la victoire et celui, plus âpre, de l'échec surmonté ; elle est le vertige de la perte, la fascination de la damnation, de la mort. Il y a tout un monde de significations qui n'existent que par la femme ; elle est la substance des actions et des sentiments des hommes, l'incarnation de toutes les valeurs qui sollicitent leur liberté. On comprend que, fût-il condamné aux démentis les plus cruels, l'homme ne souhaite pas renoncer à un rêve dans lequel tous ses rêves sont enveloppés.

Voici donc pourquoi la femme a un double et décevant visage : elle est tout ce que l'homme appelle et tout ce qu'il n'atteint pas. Elle est la sage médiatrice entre la Nature propice et l'homme ; et elle est la tentation de la Nature indomptée contre toute sagesse. Du bien au mal elle incarne charnellement toutes les valeurs morales et leur contraire ; elle est la substance de l'action et ce qui lui fait obstacle, la prise de l'homme sur le monde et son échec ; comme telle, elle est à la source de toute réflexion de l'homme sur son existence et de toute expression qu'il en peut donner ; cependant, elle s'emploie à le détourner de lui-même, à le faire sombrer dans le silence et dans la mort. Servante et compagne, il attend qu'elle soit aussi son public et son juge, qu'elle le confirme dans son être ; mais elle le conteste par son indifférence, voire ses moqueries et ses rires. Il projette en elle ce qu'il désire et ce qu'il craint, ce qu'il aime et ce qu'il hait. Et s'il est si difficile de rien en dire, c'est parce que l'homme se cherche tout entier en elle et qu'elle est tout. Seulement elle est Tout sur le monde de l'inessentiel : elle est tout l'*Autre*. Et, en tant qu'autre, elle est aussi autre qu'elle-même, autre

que ce qui est attendu d'elle. Étant tout, elle n'est jamais *ceci* justement qu'elle devrait être ; elle est perpétuelle déception, la déception même de l'existence qui ne réussit jamais à s'atteindre ni à se réconcilier avec la totalité des existants.

CHAPITRE II

Pour confirmer cette analyse du mythe féminin tel qu'il se propose collectivement, nous allons envisager la figure singulière et syncrétique qu'il a revêtu chez certains écrivains. L'attitude à l'égard de la femme de Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel, Breton, Stendhal nous a entre autres paru typique.

I. – MONTHERLANT OU LE PAIN DU DÉGOÛT

Montherlant s'inscrit dans la longue tradition des mâles qui ont repris à leur compte le manichéisme orgueilleux de Pythagore. Il estime après Nietzsche que seules les époques de faiblesse ont exalté l'Éternel Féminin et que le héros doit s'insurger contre la Magna Mater. Spécialiste de l'héroïsme, il entreprend de la détrôner. La femme, c'est la nuit, le désordre, l'immanence. « Ces ténèbres convulsives ne sont rien de plus que le féminin à l'état pur(105) », écrit-il à propos de M^{me} Tolstoï. C'est selon lui la sottise et la bassesse des hommes d'aujourd'hui qui ont prêté une figure positive aux déficiences féminines : on parle de l'instinct des femmes, de leur intuition, de leur divination alors qu'il faudrait dénoncer leur absence de logique, leur ignorance têtue, leur incapacité à saisir le réel ; elles ne sont en fait ni observatrices ni psychologues ; elles ne savent ni voir les choses ni comprendre les êtres ; leur mystère est un leurre, leurs insondables trésors ont la profondeur du néant ; elles n'ont rien à donner à l'homme et ne peuvent que lui nuire. Pour Montherlant c'est d'abord la mère qui est la grande ennemie ; dans une pièce de jeunesse, *l'Exil*, il mettait en scène une mère qui empêchait son fils de s'engager ; dans *les Olympiques* l'adolescent qui voudrait se donner au sport est « barré » par l'égoïsme peureux de sa mère ; dans *les Célibataires*, dans *les Jeunes Filles* la mère est décrite en traits odieux. Son crime, c'est de vouloir garder son fils à jamais enfermé dans les ténèbres de son ventre ; elle le mute afin de pouvoir l'accaparer et remplir ainsi le vide stérile de son être ; elle est la plus déplorable des éducatrices ; elle coupe les ailes de l'enfant, elle le retient loin des cimes auxquelles il aspire, elle l'abêtit et l'avilit. Ces griefs ne sont pas sans fondement. Mais à travers les reproches explicites que Montherlant adresse à la femme-mère, il est clair que ce qu'il déteste, en elle, c'est sa propre naissance. Il se croit dieu, il se veut dieu : parce qu'il est mâle, parce qu'il est un « homme supérieur », parce qu'il est Montherlant. Un dieu

n'a pas été engendré ; son corps, s'il en a un, est une volonté coulée en muscles durs et obéissants, non une chair sourdement habitée par la vie et la mort ; cette chair périssable, contingente, vulnérable et qu'il renie, c'est la mère qu'il en rend responsable. « Le seul endroit du corps où Achille était vulnérable, c'était celui où il avait été tenu par sa mère(106). » Montherlant n'a jamais voulu assumer la condition humaine ; ce qu'il appelle son orgueil, c'est, dès le départ, une fuite apeurée devant les risques que comporte une liberté engagée dans le monde à travers une chair ; il prétend affirmer la liberté, mais refuser l'engagement ; sans attache, sans racine, il se rêve une subjectivité souverainement repliée sur soi-même ; le souvenir de son origine charnelle dérange ce songe et il a recours à un procédé qui lui est habituel : au lieu de la surmonter, il la répudie.

Aux yeux de Montherlant, l'amante est aussi néfaste que la mère ; elle empêche l'homme de ressusciter en lui le dieu ; le lot de la femme, déclare-t-il, c'est la vie dans ce qu'elle a d'immédiat, elle se nourrit de sensations, elle se vautre dans l'immanence, elle a la manie du bonheur : elle veut y enfermer l'homme ; elle n'éprouve pas l'élan de sa transcendance, elle n'a pas le sens de la grandeur ; elle aime son amant dans sa faiblesse et non dans sa force, dans ses peines et non dans sa joie ; elle le souhaite désarmé, malheureux au point de vouloir contre toute évidence le convaincre de sa misère. Il la dépasse et par là il lui échappe : elle entend le réduire à sa propre mesure pour s'emparer de lui. Car elle a besoin de lui, elle ne se suffit pas, c'est un être parasite. Par les yeux de Dominique, Montherlant fait apparaître les promeneuses du Ranelagh « pendues aux bras de leurs amants comme des êtres sans vertèbres, pareilles à de grandes limaces déguisées(107) » ; à l'exception des sportives, les femmes sont selon lui des êtres incomplets, voués à l'esclavage ; molles et sans muscles elles n'ont pas de prise sur le monde ; aussi travaillent-elles âprement à s'annexer un amant ou mieux un époux. Le mythe de la mante religieuse n'est pas, que je sache, utilisé par Montherlant, mais il en retrouve le contenu : aimer, pour la femme, c'est dévorer ; elle prétend se donner, et elle prend. Il cite le cri de M^{me} Tolstoï : « Je vis par lui, pour lui ; j'exige la même chose pour moi », et il dénonce les dangers d'une telle furie d'amour ; il trouve une terrible vérité au mot de l'Ecclésiaste : « Un homme qui vous veut du mal vaut mieux qu'une femme qui vous veut du bien. » Il invoque l'expérience de Lyautey : « Un de mes hommes qui se marie est un homme diminué de moitié. » C'est surtout pour « l'homme supérieur » qu'il juge le mariage néfaste ; c'est un embourgeoisement ridicule ; imagine-t-on qu'on ait pu dire : M^{me} Eschyle ou « J'irai dîner chez les Dante » ? Le prestige d'un grand homme en est affaibli ; et surtout le mariage brise la solitude magnifique du héros ; celui-ci « a besoin de ne pas être distrait de soi-

même(108) ». J'ai dit déjà que Montherlant a choisi une liberté sans objet, c'est-à-dire qu'il préfère une illusion d'autonomie à l'authentique liberté qui s'engage dans le monde ; c'est cette disponibilité qu'il entend défendre contre la femme ; celui-ci est lourde, elle pèse. « C'était un dur symbole qu'un homme ne pût marcher droit parce que la femme qu'il aimait était à son bras(109). » « je brûlais, elle m'éteint. Je marchais sur les eaux, elle se met à mon bras, j'enfoncé(110). » Comment a-t-elle tant de pouvoir puisqu'elle est seulement manque, pauvreté, négativité et que sa magie est illusoire ? Montherlant ne l'explique pas. Il dit seulement avec superbe que « Le lion craint à bon droit le moustique(111) ». Mais la réponse saute aux yeux : il est facile de se croire souverain quand on est seul, de se croire fort quand on refuse soigneusement de se charger d'aucun fardeau. Montherlant a choisi la facilité ; il prétend avoir le culte des valeurs difficiles : mais il cherche à les atteindre facilement. « Les couronnes que nous nous donnons à nous-mêmes sont les seules qui valent d'être portées », dit le roi de *Pasiphaé*. Principe commode. Montherlant surcharge son front, il se drape de pourpre ; mais il suffirait d'un regard étranger pour révéler que ses diadèmes sont en papier peint et que, tel le roi d'Andersen, il est tout nu. Marcher en songe sur les eaux, c'est bien moins fatigant que d'avancer pour de bon sur les chemins de la terre. Et c'est pourquoi le lion Montherlant évite avec terreur le moustique féminin : il redoute l'épreuve du réel(112).

Si Montherlant avait véritablement dégonflé le mythe de l'éternel féminin, il faudrait l'en féliciter : c'est en niant la Femme qu'on peut aider les femmes à s'assumer comme êtres humains. Mais on a vu qu'il ne pulvérise pas l'idole : il la convertit en monstre. Il croit lui aussi en cette obscure et irréductible essence : la féminité ; il estime après Aristote et saint Thomas qu'elle se définit négativement ; la femme est femme par manque de virilité ; c'est là le destin que tout individu femelle doit subir sans pouvoir le modifier. Celle qui prétend y échapper se situe au plus bas degré de l'échelle humaine : elle ne réussit pas à devenir homme, elle renonce à être une femme ; elle n'est qu'une caricature dérisoire, un faux-semblant ; qu'elle soit un corps et une conscience ne lui confère aucune réalité : platonicien à ses heures, Montherlant semble considérer que seules les Idées de féminité et de virilité possèdent l'être ; l'individu qui ne participe ni à l'une ni à l'autre n'a qu'une apparence d'existence. Il condamne sans appel ces « stryges » qui ont l'audace de se poser comme des sujets autonomes, de penser, d'agir. Et il entend prouver en traçant le portrait d'Andrée Hacquebaut que toute femme qui s'efforce de faire de soi une personne se change en un fantoche grimaçant. Bien entendu Andrée est laide, disgraciée, mal habillée et même sale, les ongles et les avant-bras douteux : le peu de culture qu'on lui attribue a suffi à tuer toute sa

féminité ; Costals nous assure qu'elle est intelligente, mais à chaque page qu'il lui consacre, Montherlant nous convainc de sa stupidité ; Costals prétend éprouver de la sympathie pour elle ; Montherlant nous la rend odieuse. Par cette adroite équivoque, on prouve la sottise de l'intelligence féminine, on établit qu'une disgrâce originelle pervertit chez la femme toutes les qualités viriles auxquelles elle tend.

Montherlant veut bien faire une exception pour les sportives ; par l'exercice autonome de leur corps, celles-ci peuvent conquérir un esprit, une âme ; encore serait-il facile de les faire descendre de ces hauteurs ; de la gagnante du mille mètres, à qui il consacre un hymne enthousiaste, Montherlant s'éloigne avec délicatesse ; il ne doute pas de la séduire aisément et il veut lui épargner cette déchéance. Dominique ne s'est pas maintenue sur les sommets où l'appelait Alban ; elle est tombée amoureuse de lui : « Celle qui avait été tout esprit et tout âme suait, poussait ses parfums, et, perdant l'air, elle toussotait à petits coups(113). » Indigné, Alban la chasse. On peut estimer une femme qui par la discipline du sport a tué en elle la chair ; mais c'est un odieux scandale qu'une existence autonome coulée dans une chair de femme ; la chair féminine est haïssable dès qu'une conscience l'habite. Ce qui convient à la femme, c'est d'être purement chair. Montherlant approuve l'attitude orientale : en tant qu'objet de jouissance, le sexe faible a sur terre une place, humble sans doute, mais valable ; il trouve une justification dans le plaisir qu'en tire le mâle et dans ce plaisir seul. La femme idéale est parfaitement stupide et parfaitement soumise ; elle est toujours prête à accueillir l'homme, et ne lui demande jamais rien. Telle est Douce, qu'Alban apprécie à ses heures, « Douce, admirablement sotte et toujours plus convoitée à mesure que plus sotte... inutile en dehors de l'amour et qu'il évite alors avec une douceur ferme(114) ». Telle est la petite Arabe Radidja, tranquille bête d'amour qui accepte docilement plaisir et argent. Telle peut-on imaginer cette « bête féminine » rencontrée dans un train espagnol : « Elle avait l'air si abruti que je me mis à la désirer(115). » L'auteur explique : « Ce qui est agaçant chez les femmes, c'est leur prétention à la raison ; qu'elles exagèrent leur animalité, elles ébauchent le surhumain(116). »

Cependant Montherlant n'est en rien un sultan oriental ; il lui manque d'abord la sensualité. Il est loin de se délecter sans arrière-pensée des « bêtes féminines » ; elles sont « malades, malsaines, jamais tout à fait nettes(117) » ; Costals nous confie que les cheveux des jeunes garçons sentent plus fort et meilleur que ceux des femmes ; il éprouve parfois du dégoût devant Solange, devant « cette odeur douceuse, presque écœurante et ce corps sans muscle, sans nerf, comme une loche blanche(118) ». Il rêve d'étreintes plus dignes de lui, entre égaux, où la douceur naîtrait de la force vaincue... L'Oriental

goûte voluptueusement la femme et par là s'établit entre amants une réciprocité charnelle : c'est ce que manifestent les ardentes invocations du *Cantique des Cantiques*, les contes des *Mille et Une Nuits*, et tant de poésies arabes à la gloire de la bien-aimée ; certes, il y a de mauvaises femmes ; mais il en est aussi de savoureuses, et l'homme sensuel s'abandonne à leurs bras avec confiance, sans s'en trouver humilié. Tandis que le héros de Montherlant est toujours sur la défensive : « Prendre sans être pris, seule formule acceptable entre l'homme supérieur et la femme(119). » Il parle volontiers du moment du désir, qui lui semble un moment agressif, viril ; il esquivé celui de la jouissance ; peut-être risquerait-il de découvrir que, lui aussi, il sue, il halète, il « pousse ses parfums » ; mais non : qui oserait respirer son odeur, sentir sa moiteur ? Sa chair désarmée n'existe pour personne, parce qu'il n'y a personne en face de lui : il est la seule conscience, une pure présence transparente et souveraine ; et si pour sa conscience même le plaisir existe, il n'en tient pas compte : ce serait donner barre sur lui. Il parle complaisamment du plaisir qu'il donne, jamais de celui qu'il reçoit : recevoir, c'est une dépendance. « Ce que je demande à une femme, c'est de lui faire plaisir(120) » ; la chaleur vivante de la volupté serait une complicité : il n'en admet aucune ; il préfère la solitude hautaine de la domination. Ce sont des satisfactions, non pas sensuelles, mais cérébrales qu'il cherche auprès des femmes.

Et d'abord celles d'un orgueil qui souhaite s'exprimer, mais sans courir de risques. Devant la femme « on a le même sentiment que devant le cheval, devant le taureau qu'on va aborder : la même incertitude et le même goût de *mesurer son pouvoir*(121) ». Le mesurer à d'autres hommes, ce serait bien hardi ; ils interviendraient dans l'épreuve ; ils imposeraient des barèmes imprévus, ils rendraient un verdict étranger ; en face d'un taureau, d'un cheval, on demeure son propre juge, ce qui est infiniment plus sûr. Une femme aussi, si on la choisit bien, on reste seul en face d'elle : « Je n'aime pas dans l'égalité parce que, dans la femme, c'est l'enfant que je cherche. » Cette lapalissade n'explique rien : pourquoi cherche-t-il l'enfant, non l'égal ? Montherlant serait plus sincère s'il déclarait que lui, Montherlant, n'a pas d'égal ; et plus exactement qu'il n'en veut pas avoir : son semblable lui fait peur. Au temps des *Olympiques* il admire dans le sport la rigueur des compétitions qui créent des hiérarchies avec lesquelles on ne peut pas tricher ; mais il n'a pas lui-même entendu cette leçon ; dans la suite de son œuvre et de sa vie, ses héros comme lui-même se soustraient à toute confrontation : ils ont affaire à des bêtes, des paysages, des enfants, des femmes-enfants, et jamais à des égaux. Naguère épris de la dure lucidité du sport, Montherlant n'accepte comme maîtresses que des femmes dont son orgueil peureux n'ait à craindre aucun jugement ; il les choisit « passives et végétales »,

infantiles, stupides, vénales. Il évitera systématiquement de leur attribuer une conscience : s'il en découvre quelque trace, il se cabre, il s'en va ; il ne s'agit pas d'établir avec la femme aucun rapport intersubjectif : elle ne doit être au royaume de l'homme qu'un simple objet animé ; jamais on ne l'envisagera comme sujet ; jamais il ne sera tenu compte de son point de vue à elle. Le héros de Montherlant a une morale qui se croit arrogante et qui n'est que commode : il ne se soucie que de ses rapports avec soi-même. Il s'attache à la femme – ou plutôt il s'attache la femme – non pour jouir d'elle, mais pour jouir de soi : étant absolument inférieure, l'existence de la femme dévoile la substantielle, l'essentielle et indestructible supériorité du mâle ; sans risque.

Ainsi la sottise de Douce permet à Alban « de reconstituer en quelque mesure les sensations du *demi-dieu antique* épousant une Oie fabuleuse(122) ». Dès qu'il touche Solange, voilà Costals changé en un superbe lion : « À peine étaient-ils assis l'un près de l'autre, il mit la main sur la cuisse de la jeune fille (par-dessus sa robe), puis la tint posée au centre de son corps *comme un lion* tient sa patte étalée sur le quartier de viande qu'il s'est conquis(123)... » Ce geste que, dans l'obscurité des cinémas, tant d'hommes accomplissent chaque jour avec modestie, Costals leur annonce que c'est « le geste primitif du *Seigneur*(124) ». S'ils avaient comme lui le sens de la grandeur, les amants, les maris qui embrassent leur maîtresse avant de la posséder connaîtraient à bon marché ces puissantes métamorphoses. « Il humait vaguement le visage de cette femme, *pareil à un lion* qui déchiquetant la viande qu'il tient entre ses pattes de temps en temps s'arrête pour la lécher(125). » Cet orgueil carnassier n'est pas le seul plaisir que le mâle tire de sa femelle ; elle lui est prétexte à faire librement et, toujours sans risque, à blanc, l'expérience de son propre cœur. Costals, une nuit, s'amusera même à souffrir jusqu'à ce que, rassasié du goût de sa douleur, il attaque allégrement une cuisse de poulet. On ne peut se permettre que rarement un tel caprice. Mais il est d'autres joies ou puissantes ou subtiles. Par exemple, la condescendance ; Costals condescend à répondre à certaines lettres de femmes, et parfois même il y apporte ses soins ; à une petite paysanne inspirée, il écrit à la fin d'une dissertation pédante : « Je doute que vous puissiez me comprendre, mais cela vaut mieux que si je me *fusse abaissé* à vous(126). » Il lui plaît quelquefois de modeler une femme à son image : « Je veux que vous soyez pour moi comme une chèvre... je ne vous ai pas *élevée* à moi pour que vous soyez autre chose que moi(127) ». Il s'amuse à fabriquer à Solange quelques beaux souvenirs. Mais c'est surtout quand il couche avec une femme qu'il éprouve avec ivresse sa prodigalité : donneur de joie, donneur de paix, de chaleur, de force, de plaisir, ces richesses qu'il dispense le comblent. Lui ne doit rien à ses

maîtresses ; souvent, pour en être bien sûr, il les paie ; mais même quand le coût est au pair, la femme est sans réciprocité son obligée : elle ne donne rien, il prend. Aussi trouve-t-il absolument normal, le jour où il déflore Solange, de l'envoyer au cabinet de toilette ; même si une femme est tendrement chérie, il ferait beau voir que l'homme se gênât pour elle ; il est mâle de droit divin, elle est de droit divin vouée au bock et au bidet. L'orgueil de Costals imite ici si fidèlement la muflerie qu'on ne sait plus bien ce qui le distingue d'un commis voyageur malappris.

Le premier devoir d'une femme, c'est de se soumettre aux exigences de sa générosité ; quand il suppose que Solange n'apprécie pas ses caresses, Costals entre dans une rage blanche. S'il chérit Radidja, c'est que son visage s'allume de joie dès qu'il entre en elle. Alors il jouit de se sentir à la fois bête de proie et prince magnifique. On se demande cependant avec perplexité d'où peut venir l'ivresse de prendre et de combler si la femme prise et comblée n'est qu'une pauvre chose, chair fade où palpite un ersatz de conscience. Comment Costals peut-il perdre tant de temps avec ces créatures vaines ? Ces contradictions donnent la mesure d'un orgueil qui n'est que vanité.

Une délectation plus subtile du fort, du généreux, du maître, c'est la pitié pour la race malheureuse. Costals, de temps en temps, s'émeut de sentir en son cœur tant de gravité fraternelle, tant de sympathie pour les humbles, tant de « pitié pour les femmes ». Quoi de plus touchant que la douceur imprévue des êtres durs ? Il ressuscite en lui cette noble image d'Épinal quand il se penche sur ces animaux malades que sont les femmes. Même les sportives, il aime les voir vaincues, blessées, harassées, meurtries ; quant aux autres, il les veut le plus désarmées possible. Leur misère mensuelle le dégoûte et cependant Costals nous confie que « toujours il avait préféré chez les femmes ces jours où il les savait atteintes(128) »... Il lui arrive de céder à cette pitié ; il va jusqu'à prendre des engagements, sinon jusqu'à les tenir : il s'engage à aider Andrée, à épouser Solange. Quand la pitié se retire de son âme, ces promesses meurent : n'a-t-il pas le droit de se contredire ? C'est lui qui fait les règles du jeu qu'il joue avec lui-même pour seul partenaire.

Inférieure, pitoyable, ce n'est pas assez. Montherlant veut la femme méprisable. Il prétend parfois que le conflit du désir et du mépris est un drame pathétique : « Ah ! désirer ce qu'on dédaigne, quelle tragédie !... Devoir attirer et repousser presque dans le même geste, allumer et rejeter vite comme on fait avec une allumette, la tragédie de nos rapports avec les femmes(129) ! » En vérité, il n'y a de tragédie que du point de vue de l'allumette, point de vue négligeable. Quant à l'allumeur, soucieux de ne pas se brûler les doigts, il est trop clair que cette gymnastique le ravit. Si son bon plaisir n'était pas de « désirer ce qu'on dédaigne », il ne refuserait pas systématiquement de désirer ce

qu'il estime : Alban ne repousserait pas Dominique ; il choisirait d'« aimer dans l'égalité » ; et il pourrait éviter de tant dédaigner ce qu'il désire : après tout, on ne voit pas *a priori* en quoi une petite danseuse espagnole jeune, jolie, ardente, simple, est si méprisable ; est-ce parce qu'elle est pauvre, de basse extraction, sans culture ? Il est à craindre qu'aux yeux de Montherlant ce ne soient en effet des tares. Mais surtout il la méprise en tant que femme, par décret ; il dit justement que ce n'est pas le mystère féminin qui suscite les rêves mâles, mais ces rêves qui créent du mystère ; mais lui aussi projette dans l'objet ce que sa subjectivité réclame : ce n'est pas parce qu'elles sont méprisables qu'il dédaigne les femmes, c'est parce qu'il veut les dédaigner qu'elles lui paraissent abjectes. Il se sent perché sur des cimes d'autant plus hautaines qu'entre elles et lui la distance est plus grande ; c'est ce qui explique qu'il choisisse pour ses héros des amoureuses aussi minables : au grand écrivain Costals il oppose une vieille vierge de province tourmentée par le sexe et l'ennui, et une petite bourgeoise d'extrême droite, niaise et intéressée ; c'est jauger avec des mesures bien humbles un individu supérieur : le résultat de cette prudence maladroite c'est qu'il nous paraît tout petit. Mais peu importe, Costals se croit grand. Les plus humbles faiblesses de la femme suffisent à nourrir sa superbe. Un texte des *Jeunes Filles* est singulièrement significatif. Avant de coucher avec Costals, Solange fait sa toilette de nuit. « Elle doit aller aux W.-C. et Costals se souvint de cette jument qu'il avait eue, si fière, si délicate qu'elle n'urinait ni ne brenait jamais quand il était sur son dos. » Ici se découvre la haine de la chair (on pense à Swift : Célia chie), la volonté d'assimiler la femme à une bête domestique, le refus de lui reconnaître aucune autonomie, fût-elle d'ordre urinaire ; mais surtout, tandis que Costals s'indigne, il oublie qu'il possède lui aussi une vessie et un côlon ; de même quand il s'écoeure d'une femme baignée de sueur et d'odeur, il abolit toutes ses sécrétions personnelles : il est un pur esprit servi par des muscles et un sexe d'acier. « Le dédain est plus noble que le désir », déclare Montherlant dans *Aux Fontaines du Désir* ; et Alvaro : « Mon pain est le dégoût(130). » Quel alibi que le mépris quand il se complaît en soi-même ! Du fait qu'on contemple et qu'on juge, on se rend radicalement autre que l'autre que l'on condamne, on se lave sans frais des tares dont on l'accuse. Avec quelle ivresse Montherlant exhale pendant toute sa vie son mépris pour les hommes ! Il lui suffit de dénoncer leur sottise pour se croire intelligent, leur lâcheté pour se croire courageux. Au début de l'Occupation, il se livre à une orgie de mépris à l'égard de ses compatriotes vaincus : lui n'est ni français, ni vaincu ; il plane. Au détour d'une phrase il convient que, somme toute, lui, Montherlant, qui accuse, n'a rien fait de plus que les autres pour prévenir la défaite ; il n'a même pas consenti à être officier ; mais aussitôt il recommence à

accuser avec une furie qui l'emporte bien loin de lui-même(131). S'il affecte de se désoler de ses dégoûts c'est pour les sentir plus sincères et s'en réjouir davantage. En vérité, il y trouve tant de commodités qu'il cherche systématiquement à entraîner la femme dans l'abjection. Il s'amuse à tenter avec de l'argent ou des bijoux des filles pauvres : qu'elles acceptent ses cadeaux malveillants, il jubile. Il joue un jeu sadique avec Andrée pour le plaisir, non de la faire souffrir, mais de la voir s'avilir. Il invite Solange à l'infanticide ; elle accueille cette perspective, et les sens de Costals s'enflamment : il possède dans un ravissement de mépris cette meurtrière en puissance.

La clef de cette attitude, c'est l'apologue des chenilles qui nous la fournit : quelle qu'en ait été l'intention cachée, il est par soi-même assez significatif(132). Compassant des chenilles, Montherlant s'amuse à en épargner certaines, à en exterminer d'autres ; il accorde une pitié rieuse à celles qui s'acharnent à vivre et les laisse généreusement courir leur chance ; ce jeu l'enchant. Sans les chenilles, le jet urinaire n'eût été qu'une excrétion ; il devient instrument de vie et de mort ; en face de l'insecte rampant, l'homme qui soulage sa vessie connaît la solitude despotique de Dieu ; sans être menacé de réciprocité. Ainsi devant les bêtes féminines, le mâle, du haut de son piédestal, tantôt cruel, tantôt tendre, juste et capricieux tour à tour, donne, reprend, comble, s'apitoie, s'irrite ; il n'obéit qu'à son bon plaisir ; il est souverain, libre, unique. Mais il faut que ces bêtes ne soient que des bêtes ; on les choisira à dessein, on flattera leurs faiblesses, on les traitera en bêtes avec tant d'acharnement qu'elles finiront bien par accepter leur condition. Ainsi les Blancs de Louisiane et de Georgie s'enchantent des menus larcins et des mensonges des Noirs : ils se sentent confirmés dans la supériorité que leur confère la couleur de leur peau ; et si un de ces nègres s'entête à être honnête, on l'en maltraitera davantage. Ainsi se pratiquait systématiquement dans les camps de concentration l'avilissement de l'homme : la race des Seigneurs trouvait dans cette abjection la preuve qu'elle était d'essence surhumaine.

Cette rencontre n'a rien d'un hasard. On sait assez que Montherlant admire l'idéologie nazie. Il s'enchant de voir la croix gammée qui est la Roue solaire triompher en une des fêtes du Soleil. « La victoire de la Roue solaire n'est pas seulement victoire du Soleil, victoire de la païennité. Elle est victoire du principe solaire qui est que tout tourne... Je vois triompher en ce jour le principe dont je suis imbu, que j'ai chanté, qu'avec une conscience entière je sens gouverner ma vie(133). » On sait aussi avec quel sens pertinent de la grandeur il a, pendant l'Occupation, proposé en exemple aux Français ces Allemands qui « respirent le grand style de la force(134) ». Le même goût panique de la facilité qui le faisait fuir devant ses égaux le met à genoux devant les vainqueurs : il croit par cet agenouillement s'identifier à eux ; le voilà

vainqueur, c'est ce qu'il a toujours souhaité, que ce soit contre un taureau, des chenilles ou des femmes, contre la vie même et la liberté. Il est juste de dire que, déjà avant la victoire, il encensait les « enchanteurs totalitaires(135) ». Comme eux, il avait toujours été nihiliste, il avait toujours détesté les hommes. « Les gens ne valent même pas d'être conduits (et il n'est pas besoin que l'humanité vous ait fait quelque chose pour la détester à ce point)(136) » ; comme eux, il croyait que certains êtres : race, nation ou lui-même, Montherlant, détiennent un privilège absolu qui leur confère sur autrui tous les droits. Toute sa morale justifie et appelle la guerre et les persécutions. Pour juger de son attitude à l'égard des femmes, il convient d'examiner cette éthique de plus près. Car enfin il faudrait savoir *au nom de quoi* elles sont condamnées.

La mythologie nazie avait une infrastructure historique : le nihilisme exprimait le désespoir allemand ; le culte du héros servait des buts positifs pour lesquels des millions de soldats sont morts. L'attitude de Montherlant n'a aucune contrepartie positive et elle n'exprime que son propre choix existentiel. En vérité, ce héros a choisi la peur. Il y a en toute conscience une prétention à la souveraineté : mais elle ne saurait se confirmer qu'en se risquant ; aucune supériorité n'est jamais donnée puisque, réduit à sa subjectivité, l'homme n'est rien ; c'est entre les actes et les ouvrages des hommes que des hiérarchies peuvent s'établir ; le mérite est sans cesse à conquérir : Montherlant lui-même le sait. « On n'a de droit que sur ce qu'on est prêt à risquer. » Mais il n'a jamais voulu se risquer au milieu de ses semblables. Et c'est parce qu'il n'ose pas l'affronter qu'il abolit l'humanité. « Enrageant obstacle que celui des êtres », dit le roi de *la Reine morte*. C'est qu'ils démentent la « féerie » complaisante que le vaniteux crée autour de soi. Il faut les nier. Il est remarquable qu'*aucune* des œuvres de Montherlant ne nous peigne un conflit d'homme à homme ; c'est la coexistence qui est le grand drame vivant : il l'élude. Son héros se dresse toujours seul en face d'animaux, d'enfants, de femmes, de paysages ; il est en proie à ses propres désirs (comme la reine de *Pasiphaé*) ou à ses propres exigences (comme *le Maître de Santiago*), mais il n'y a jamais personne à ses côtés. Même Alban dans *le Songe* n'a pas de camarade : Prinnet vivant, il le dédaigne, il ne s'exalte que sur son cadavre. L'œuvre comme la vie de Montherlant n'admet qu'une conscience.

Du même coup, tout sentiment disparaît de cet univers ; il ne peut y avoir de rapport intersubjectif, s'il n'y a qu'un sujet. L'amour est dérisoire ; mais ce n'est pas au nom de l'amitié qu'il est méprisable car « l'amitié manque de viscères(137) ». Et toute solidarité humaine est refusée avec hauteur. Le héros n'a pas été engendré, il n'est pas limité par l'espace et le temps : « Je ne vois aucune raison raisonnable de

m'intéresser aux choses extérieures qui me sont contemporaines plus qu'à celles de n'importe quelle année du passé(138). » Rien de ce qui arrive à autrui ne compte pour lui : « À vrai dire les événements ne m'ont jamais importé. Je ne les aimais que dans les rayons qu'ils faisaient en moi en me traversant... Qu'ils soient donc ce qu'ils veulent être(139)... » L'action est impossible : « Avoir eu de l'ardeur, de l'énergie, de l'audace et n'avoir pu les mettre à la disposition de qui que ce soit par manque de foi en quoi que ce soit d'humain(140) ! » C'est dire que toute transcendance est interdite. Montherlant le reconnaît. L'amour et l'amitié sont des fariboles, le mépris empêche l'action ; il ne croit pas à l'art pour l'art, et il ne croit pas en Dieu. Il ne reste que l'immanence du plaisir : « Ma seule ambition a été d'user mieux que les autres de mes sens », écrit-il en 1925(141). Et encore : « En somme, qu'est-ce que je veux ? La possession des êtres qui me plaisent dans la paix et dans la poésie(142). » Et en 1941 : « Mais moi qui accuse, qu'ai-je fait de ces vingt années ? Elles ont été un songe rempli de mon plaisir. J'ai vécu en long et en large, me saoulant de ce que j'aime : quel bouche à bouche avec la vie(143) ! » Soit. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle se vautre dans l'immanence que la femme était piétinée ? Quelles fins plus hautes, quels grands desseins Montherlant oppose-t-il à l'amour possessif de la mère, de l'amante ? Lui aussi cherche « la possession » ; et quant au « bouche à bouche avec la vie », bien des femmes pourraient lui rendre des points. Il est vrai qu'il goûte singulièrement les jouissances insolites : celles qu'on peut tirer des bêtes, des garçons, des fillettes impubères ; il s'indigne qu'une maîtresse passionnée ne songe pas à mettre dans son lit sa fille de douze ans : c'est une mesquinerie bien peu solaire. Ne sait-il pas que la sensualité des femmes n'est pas moins tourmentée que celle des mâles ? Si c'est d'après ce critère qu'on hiérarchise les deux sexes, elles l'emporteraient peut-être. À vrai dire, les incohérences de Montherlant sont ici monstrueuses. Au nom de « l'alternance » il déclare que, du fait même que rien ne vaut, tout vaut également ; il accepte tout, il veut tout étreindre et il lui plaît que sa largeur d'esprit effraie les mères de famille ; cependant c'est lui qui réclamait pendant l'Occupation une « inquisition(144) » qui censurerait films et journaux ; les cuisses des girls américaines l'écœurent, le sexe luisant d'un taureau l'exalte : chacun son goût ; chacun recrée à sa manière « la féerie » ; au nom de quelles valeurs ce grand orgiaque crache-t-il avec dégoût sur les orgies des autres ? Parce qu'elles ne sont pas siennes ? Mais toute la morale consiste donc à être Montherlant ?

Il répondrait évidemment que jouir n'est pas tout : il y faut la manière. Il faut que le plaisir soit l'envers d'un renoncement, que le voluptueux se sente aussi l'étoffe d'un héros et d'un saint. Mais beaucoup de femmes sont expertes à concilier leurs plaisirs avec la

haute image qu'elles se forment d'elles-mêmes. Pourquoi devons-nous croire que les songes narcissistes de Montherlant ont plus de prix que les leurs ?

Car, en vérité, c'est de songes qu'il s'agit. Parce qu'il leur refuse tout contenu objectif, les mots avec lesquels Montherlant jongle : grandeur, sainteté, héroïsme ne sont que hochets. Montherlant a eu peur de risquer parmi les hommes sa supériorité ; pour s'enivrer de ce vin exaltant, il s'est retiré dans les nuées : l'Unique est assurément souverain. Il s'enferme dans un cabinet de mirages : à l'infini, les glaces lui renvoient son image et il croit qu'il suffit à peupler la terre ; mais il n'est qu'un reclus prisonnier de soi-même. Il se croit libre, mais il aliène sa liberté au profit de son ego ; il modèle la statue de Montherlant selon des normes empruntées à l'imagerie d'Épinal. Alban repoussant Dominique parce qu'il s'est trouvé dans la glace un visage de benêt illustre cet esclavage : on n'est benêt que par les yeux d'autrui. L'orgueilleux Alban soumet son cœur à cette conscience collective qu'il méprise. La liberté de Montherlant est une attitude, non une réalité. L'action lui étant, faute de but, impossible, il se console avec des gestes : c'est un mime. Les femmes lui sont des partenaires commodes ; elles lui donnent la réplique, il accapare le premier rôle, il se ceint de lauriers et se drape de pourpre : mais tout se passe sur sa scène privée ; jeté sur la place publique, dans la vraie lumière, sous un vrai ciel, le comédien n'y voit plus clair, ne tient plus debout, il titube, il tombe. Dans un accès de lucidité Costals s'écrie : « Au fond, quelle rigolade ces "victoires" sur les femmes(145) ! » Oui. Les valeurs, les exploits que Montherlant nous propose sont une triste rigolade. Les hauts faits qui le grisent ne sont eux aussi que des gestes, jamais des entreprises : il s'émeut du suicide de Peregrinus, de l'audace de Pasiphaé, de l'élégance de ce Japonais qui abrita sous son parapluie son adversaire avant de le pourfendre en duel. Mais il déclare que « la personne de l'adversaire et les idées qu'il est censé représenter n'ont donc pas tant d'importance(146) ». Cette déclaration rend en 1941 un son singulier. Toute guerre est belle, dit-il encore, quelle qu'en soit la fin ; la force est toujours admirable, quoi qu'elle serve. « Le combat sans la foi, c'est la formule à laquelle nous aboutissons forcément si nous voulons maintenir la seule idée de l'homme qui soit acceptable : celle où il est à la fois le héros et le sage(147). » Mais il est curieux que la noble indifférence de Montherlant à l'égard de toutes les causes ait incliné, non vers la résistance, mais vers la Révolution nationale, que sa souveraine liberté ait choisi la soumission, et que le secret de la sagesse héroïque, il l'ait cherché, non dans le maquis, mais chez les vainqueurs. Ceci non plus n'est pas un accident. C'est à ces mystifications qu'aboutit le pseudo-sublime de *la Reine morte* et du *Maître de Santiago*. Dans ces drames d'autant plus significatifs qu'ils

ont plus de prétention, on voit deux mâles impérieux qui sacrifient à leur orgueil vide des femmes coupables d'être simplement des êtres humains ; elles souhaitent l'amour et le bonheur terrestre : pour les punir on prend à l'une sa vie, à l'autre son âme. Encore une fois, si nous demandons : au nom de quoi ? l'auteur répond avec hauteur : au nom de rien. Il n'a pas voulu que le roi eût pour tuer Inès des motifs trop impérieux ; ce meurtre ne serait qu'un banal crime politique. « Pourquoi est-ce que je la tue ? Il y a sans doute une raison, mais je ne la distingue pas », dit-il. La raison c'est qu'il faut que le principe solaire triomphe de la banalité terrestre ; mais ce principe n'éclaire, on l'a vu déjà, aucune fin : il exige la destruction, rien de plus. Quant à Alvaro, Montherlant nous dit dans une préface qu'il s'intéresse en certains hommes de ce temps à « leur foi tranchante, leur mépris de la réalité extérieure, leur goût de la ruine, leur fureur du rien ». C'est à cette fureur que le maître de Santiago sacrifie sa fille. On la parera du beau mot chatoyant de mystique. N'est-il pas plat de préférer le bonheur à la mystique ? En vérité les sacrifices et les renoncements n'ont de sens que dans la perspective d'un but, un but humain ; et les buts qui dépassent l'amour singulier, le bonheur personnel, ne peuvent apparaître que dans un monde qui reconnaît le prix et de l'amour et du bonheur ; la « morale des midinettes » est plus authentique que les féeries du vide parce qu'elle a ses racines dans la vie et dans la réalité : et c'est de là que peuvent jaillir des aspirations plus vastes. On imagine aisément Inès de Castro à Buchenwald, et le roi s'empressant à l'ambassade d'Allemagne par raison d'État. Bien des midinettes ont pendant l'Occupation mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. Les mots creux dont il se gorge sont dangereux par leur vide même : la mystique surhumaine autorise toutes les dévastations temporelles. Le fait est que, dans les drames dont nous parlons, elle s'affirme par deux meurtres, l'un physique et l'autre moral ; Alvaro n'a pas beaucoup de chemin à faire pour devenir, farouche, solitaire, méconnu, un grand inquisiteur ; ni le roi, incompris, renié, un Himmler. On tue les femmes, on tue les Juifs, on tue les hommes efféminés et les chrétiens enjuivés, on tue tout ce qu'on a intérêt ou plaisir à tuer au nom de ces hautes idées. Ce n'est que par des négations que peuvent s'affirmer des mystiques négatives. Le vrai dépassement, c'est une marche positive vers l'avenir, l'avenir des hommes. Le faux héros, pour se persuader qu'il est arrivé loin, qu'il plane haut, regarde toujours en arrière, à ses pieds ; il méprise, il accuse, il opprime, il persécute, il torture, il massacre. C'est par le mal qu'il fait à son prochain qu'il s'estime supérieur à lui. Tels sont les sommets que Montherlant nous désigne d'un doigt superbe, quand il interrompt son « bouche à bouche avec la vie ».

« Comme l'âne des norias arabes, je tourne, je tourne, aveugle et

repassant sans fin sur mes traces. Seulement, je ne fais pas venir d'eau fraîche. » Il y a peu de chose à ajouter à cet aveu que signait Montherlant en 1927. L'eau fraîche n'a jamais jailli. Peut-être Montherlant eût-il dû allumer le bûcher de Peregrinus : c'était la solution la plus logique. Il a préféré se réfugier dans son propre culte. Au lieu de se donner à ce monde qu'il ne savait fertiliser, il s'est contenté de s'y mirer ; et il a ordonné sa vie dans l'intérêt de ce mirage visible à ses seuls yeux. « Les princes sont à l'aise en toutes circonstances, même dans la défaite(148) », écrit-il, et parce qu'il se complaît dans la défaite, il se croit roi. Il a appris de Nietzsche que « la femme est le divertissement du héros » et il croit qu'il suffit de se divertir des femmes pour être sacré héros. Le reste à l'avenant. Comme le dit Costals : « Au fond, quelle rigolade ! »

II. – D. H. LAWRENCE OU L'ORGUEIL PHALLIQUE

Lawrence se situe aux antipodes d'un Montherlant. Il ne s'agit pas pour lui de définir les rapports singuliers de la femme et de l'homme, mais de les replacer tous deux dans la vérité de la Vie. Cette vérité n'est ni représentation ni volonté : elle enveloppe l'animalité, où l'être humain a ses racines. Lawrence refuse avec passion l'antithèse sexe-cerveau ; il y a chez lui un optimisme cosmique qui s'oppose radicalement au pessimisme de Schopenhauer ; le vouloir-vivre qui s'exprime dans le phallus est joie : et c'est en lui que pensée et action doivent avoir leur source sous peine d'être concept vide, mécanisme stérile. Le pur cycle sexuel est insuffisant parce qu'il retombe dans l'immanence : il est synonyme de mort ; mais mieux vaut encore cette réalité mutilée : sexe et mort, qu'une existence coupée de l'humus charnel. L'homme n'a pas seulement besoin, tel Antée, de reprendre par moments contact avec la terre ; sa vie d'homme doit être toute entière expression de sa virilité qui pose et exige immédiatement la femme ; celle-ci n'est donc ni divertissement, ni proie, elle n'est pas un objet en face d'un sujet, mais un pôle nécessaire à l'existence du pôle de signe opposé. Les hommes qui ont méconnu cette vérité, un Napoléon par exemple, ont manqué leur destin d'homme : ce sont des ratés. Ce n'est pas en affirmant sa singularité, c'est en accomplissant sa généralité le plus intensément possible que l'individu peut se sauver : qu'il soit mâle ou femelle, il ne doit jamais chercher dans les rapports érotiques le triomphe de son orgueil ni l'exaltation de son moi ; se servir de son sexe comme de l'instrument de sa volonté, c'est là la faute irréparable ; il faut briser les barrières de l'égo, dépasser les limites mêmes de la conscience, renoncer à toute souveraineté personnelle. Rien de plus beau que cette statuette représentant une femme en train

d'accoucher : « Une figure terriblement vide, pointue, rendue *abstraite jusqu'à l'insignifiance* sous le poids de la sensation ressentie(149). » Cette extase n'est ni un sacrifice ni un abandon ; il ne s'agit pour aucun des deux sexes de se laisser engloutir par l'autre ; ni l'homme ni la femme ne doivent apparaître comme le fragment brisé d'un couple ; le sexe n'est pas une blessure ; chacun est un être complet, parfaitement polarisé ; quand l'un est assuré dans sa virilité, l'autre dans sa féminité, « chacun réussit la perfection du circuit polarisé des sexes(150) » ; l'acte sexuel est sans annexion, sans reddition d'aucun des partenaires, l'accomplissement merveilleux de l'un par l'autre. Quand Ursule et Bikrin enfin se sont trouvés « ils se donnaient *réciiproquement* cet équilibre stellaire qui seul peut s'appeler liberté... Elle était pour lui ce qu'il était pour elle, la magnificence immémoriale de l'*autre réalité*, mystique et palpable(151) ». Accédant l'un à l'autre dans l'arrachement généreux de la passion, deux amants accèdent ensemble à l'Autre, au Tout. Ainsi Paul et Clara dans le moment de leur amour(152) : elle est pour lui « une vie forte, étrange, farouche qui se mêlait à la sienne. C'était tellement plus grand qu'eux qu'ils étaient réduits au silence. Ils s'étaient rencontrés et dans leur rencontre se confondaient l'élan des innombrables brins d'herbe, les tourbillons des étoiles ». Lady Chatterley et Mellors atteignent aux mêmes joies cosmiques : se mêlant l'un à l'autre, ils se mêlent aux arbres, à la lumière, à la pluie. Lawrence a largement développé cette doctrine dans la *Défense de Lady Chatterley* : « Le mariage n'est qu'une illusion s'il n'est pas durablement et radicalement phallique, s'il n'est pas relié au soleil et à la terre, à la lune, aux étoiles et aux planètes, au rythme des jours et au rythme des mois, au rythme des saisons, des années, des lustres et des siècles. Le mariage n'est rien s'il n'est pas basé sur une correspondance du sang. Car le sang est la substance de l'âme. » « Le sang de l'homme et de la femme sont deux fleuves éternellement différents qui ne peuvent se mélanger. » C'est pourquoi ces deux fleuves entourent de leurs méandres la totalité de la vie. « Le phallus est un volume de sang qui remplit la vallée de sang de la femme. Le puissant fleuve de sang masculin entoure dans ses ultimes profondeurs le grand fleuve du sang féminin... pourtant aucun des deux ne rompt ses barrages. C'est la communion la plus parfaite... et c'est un des plus grands mystères. » Cette communion est un miraculeux enrichissement ; mais elle exige que les prétentions de la « personnalité » soient abolies. Quand des personnalités cherchent à s'atteindre sans se renier, comme il arrive ordinairement dans la civilisation moderne, leur tentative est vouée à l'échec. Il y a alors une sexualité « personnelle, blanche, froide, nerveuse, poétique » qui est dissolvante pour le courant vital de chacun. Les amants se traitent en instruments, ce qui engendre entre eux la haine : ainsi lady Chatterley et Michaëlis ; ils demeurent

enfermés dans leur subjectivité ; ils peuvent connaître une fièvre analogue à celle que donne l'alcool ou l'opium, mais elle est sans objet : ils ne découvrent pas la réalité de l'autre ; ils n'accèdent à rien. Lawrence eût condamné Costals sans recours. Il a peint en Gérard⁽¹⁵³⁾ un de ces mâles orgueilleux et égoïstes ; et Gérard est pour une très grande part responsable de cet enfer où il se précipite avec Gudrun. Cérébral, volontaire, il se complaît dans l'affirmation vide de son moi et se raidit contre la vie : pour le plaisir de maîtriser une jument fougueuse, il la maintient accotée à une barrière derrière laquelle un train roule avec fracas, il ensanglante ses flancs rebelles et s'enivre de son pouvoir. Cette volonté de domination avilit la femme contre laquelle elle s'exerce ; faible, la voilà transformée en esclave. Gérard se penche sur Minette : « Son regard élémentaire d'esclave violée, dont la raison d'être est d'être perpétuellement violée, faisait vibrer les nerfs de Gérard... La seule volonté était la sienne, elle était la substance passive de sa volonté. » C'est là une souveraineté misérable ; si la femme n'est qu'une substance passive, ce que le mâle domine n'est rien. Il croit prendre, s'enrichir : c'est un leurre. Gérard serre Gudrun dans ses bras : « Elle était la substance riche et adorable de son être à lui... Elle s'était évanouie en lui et il atteignait la perfection. » Mais dès qu'il la quitte, il se retrouve seul et vide ; et le lendemain elle ne vient pas au rendez-vous. Si la femme est forte, la prétention mâle suscite en elle une prétention symétrique ; fascinée et rebelle, elle devient masochiste et sadique tour à tour. Gudrun est bouleversée de trouble quand elle voit Gérard serrer entre ses cuisses les flancs de la jument affolée ; mais elle est troublée aussi quand la nourrice de Gérard lui raconte qu'autrefois « elle pinçait ses petites fesses ». L'arrogance masculine exaspère les résistances féminines. Tandis qu'Ursule est vaincue et sauvée par la pureté sexuelle de Bikrin, comme lady Chatterley par celle du garde-chasse, Gérard entraîne Gudrun dans une lutte sans issue. Une nuit, malheureux, brisé par un deuil, il s'abandonne dans ses bras. « Elle était le grand bain de vie, il l'adorait. Elle était la mère et la substance de toutes choses. L'émanation miraculeuse et douce de son sein de femme envahissait son cerveau desséché et malade comme une lymphe guérisseuse, comme le flot calmant de la vise même, parfait comme s'il baignait de nouveau dans le sein maternel ». Cette nuit-là, il pressent ce qu'une communion avec la femme pourrait être ; mais c'est trop tard ; son bonheur est vicié, car Gudrun n'est pas vraiment présente ; elle laisse Gérard dormir sur son épaule, mais elle demeure éveillée, impatiente, séparée. C'est le châtiment de l'individu en proie à soi-même : il ne peut, seul, briser sa solitude ; en dressant les barrières du moi il a dressé celles de l'*Autre* : il ne le rejoindra jamais. À la fin Gérard meurt, tué par Gudrun et par lui-même.

Ainsi aucun des deux sexes n'apparaît d'abord comme privilégié. Aucun n'est sujet. Pas plus qu'une proie la femme n'est un simple prétexte. Malraux⁽¹⁵⁴⁾ remarque que, pour Lawrence, il ne suffit pas, comme il suffit à l'Hindou, que la femme soit l'occasion d'un contact avec l'infini, à la manière, par exemple, d'un paysage : ce serait d'une autre façon en faire un objet. Elle est réelle autant que l'homme ; c'est une communion réelle qu'il faut atteindre. C'est pourquoi les héros approuvés par Lawrence réclament de leur maîtresse beaucoup plus que le don de son corps : Paul n'accepte pas que Myriam se livre à lui par un tendre sacrifice ; Bikrin ne veut pas qu'Ursule se borne à chercher dans ses bras le plaisir ; froide ou brûlante, la femme qui demeure enfermée en soi laisse l'homme à sa solitude : il doit la repousser. Il faut que tous deux se donnent corps et âme. Si ce don s'est accompli ils doivent se rester à jamais fidèles. Lawrence est partisan du mariage monogame. Il n'y a recherche de la variété que si l'on s'intéresse à la singularité des êtres : mais le mariage phallique est fondé sur la généralité. Quand le circuit virilité-féminité s'est établi, aucun désir de changement n'est concevable : c'est un circuit parfait, fermé en soi, définitif.

Don réciproque, réciproque fidélité : est-ce vraiment le règne de la reconnaissance mutuelle ? Bien loin de là. Lawrence croit passionnément à la suprématie mâle. Le mot même de « mariage phallique », l'équivalence qu'il établit entre sexuel et phallique le prouvent assez. Des deux courants de sang qui mystérieusement se marient le courant phallique est privilégié. « Le phallus sert de trait d'union entre les deux fleuves : il conjugue les deux rythmes différents en un courant unique. » Ainsi l'homme est non seulement un des termes du couple, mais aussi leur rapport ; il est leur dépassement : « Le pont qui mène à l'avenir, c'est le phallus. » Au culte de la Déesse Mère, Lawrence entend substituer un culte phallique ; quand il veut mettre en lumière la nature sexuelle du cosmos, c'est non le ventre de la femme, mais la virilité de l'homme qu'il évoque. Il ne peint presque jamais un homme troublé par la femme : mais cent fois il montre la femme secrètement bouleversée par l'appel vif, subtil, insinuant du mâle ; ses héroïnes sont belles et saines, mais non capiteuses ; tandis que ses héros sont des faunes inquiétants. Ce sont les animaux mâles qui incarnent le trouble et puissant mystère de la Vie ; les femmes en subissent le sortilège : celle-ci est émue par un renard, celle-là est éprise d'un étalon, Gudrun défie fiévreusement un troupeau de jeunes bœufs ; elle est bouleversée par la vigueur rebelle d'un lapin. Sur ce privilège cosmique se greffe un privilège social. Sans doute parce que le courant phallique est impétueux, agressif, parce qu'il enjambe l'avenir, – Lawrence ne s'en explique qu'imparfaitement, – c'est à l'homme qu'il appartient de « porter en avant les bannières de la vie⁽¹⁵⁵⁾ » ; il est

tendu vers des buts, il incarne la transcendance ; la femme est absorbée par ses sentiments, elle est toute intériorité ; elle est vouée à l'immanence. Non seulement l'homme joue dans la vie sexuelle le rôle actif, mais c'est par lui que cette vie est dépassée ; il est enraciné dans le monde sexuel, mais il s'en évade ; elle y demeure enfermée. La pensée et l'action ont leurs racines dans le phallus ; faute de phallus la femme n'a droit ni à l'une ni à l'autre : elle peut jouer le rôle de l'homme, et même brillamment, mais c'est un jeu sans vérité. « La femme est polarisée vers le bas, vers le centre de la terre. Sa polarité profonde est le flux dirigé vers le bas, l'attraction lunaire. L'homme est au contraire polarisé vers le haut, vers le soleil et l'activité diurne(156). » Pour la femme « la plus profonde conscience gît dans son ventre et dans ses reins... Si elle se tourne vers le haut, il vient un moment où tout s'écroule(157) ». Dans le domaine de l'action, c'est l'homme qui doit être l'initiateur, le positif ; la femme est le positif sur le plan de l'émotion. Ainsi Lawrence retrouve-t-il la conception bourgeoise traditionnelle de Bonald, d'Auguste Comte, de Clément Vautel. La femme doit subordonner son existence à celle de l'homme. « Elle doit croire en vous, au but profond vers lequel vous tendez(158). » Alors l'homme lui vouera une tendresse et une gratitude infinies. « Ah ! douceur de revenir chez soi auprès de la femme quand elle croit en vous et qu'elle accepte que votre dessein la dépasse... On éprouve une gratitude insondable pour la femme qui vous aime(159)... » Lawrence ajoute que pour mériter ce dévouement, il faut que l'homme soit authentiquement habité par un grand dessein ; si son projet n'est qu'une imposture, le couple sombre dans une mystification dérisoire ; mieux vaut encore s'enfermer dans le cycle féminin : amour et mort, comme Anna Karénine et Vronsky, Carmen et don José, que se mentir comme Pierre et Natacha. Mais sous cette réserve, ce que prône Lawrence c'est à la manière de Proudhon, de Rousseau, le mariage monogame où la femme tire du mari la justification de son existence. Contre la femme qui souhaite renverser les rôles, Lawrence a des accents aussi haineux que Montherlant. Qu'elle renonce à jouer les Magna Mater, à prétendre détenir la vérité de la vie ; accapareuse, dévorante, elle mutile le mâle, elle le fait retomber dans l'immanence et le détourne de ses buts. Lawrence est bien loin de maudire la maternité : au contraire, il se réjouit d'être chair, il accepte sa naissance, il chérit sa mère ; les mères apparaissent dans son œuvre comme de magnifiques exemples de la vraie féminité ; elles sont pur renoncement, absolue générosité, toute leur chaleur vivante est vouée à leur enfant : elles acceptent qu'il devienne un homme, elles en sont fières. Mais il faut redouter l'amante égoïste qui veut ramener l'homme à son enfance ; elle brise l'élan du mâle. « La lune, planète des femmes, nous attire en arrière(160). » Elle parle sans cesse d'amour : mais aimer

pour elle c'est prendre, c'est combler ce vide qu'elle sent en elle ; cet amour est proche de la haine ; ainsi Hermione qui souffre d'une affreuse déficience parce qu'elle n'a jamais su se donner voudrait s'annexer Bikrin ; elle échoue ; elle essaie de le tuer et l'extase voluptueuse qu'elle éprouve en le frappant est identique au spasme égoïste du plaisir(161). Lawrence déteste les femmes modernes, créatures de celluloid et de caoutchouc qui revendiquent une conscience. Quand la femme a pris sexuellement conscience d'elle-même, la voilà « qui marche dans la vie, agissant d'une façon toute cérébrale et obéissant aux ordres d'une volonté mécanique(162) ». Il lui défend d'avoir une sensualité autonome ; elle est faite pour se donner, non pour prendre. Par la bouche de Mellors, Lawrence crie son horreur pour les lesbiennes. Mais il blâme aussi la femme qui a devant le mâle une attitude détachée ou agressive ; Paul se sent blessé et irrité quand Myriam caresse ses flancs en lui disant : « Tu es beau. » Gudrun comme Myriam est en faute quand elle s'enchant de la beauté de son amant : cette contemplation les sépare, autant que l'ironie des intellectuelles glacées qui jugent le pénis dérisoire ou la gymnastique mâle ridicule ; la recherche acharnée du plaisir n'est pas moins blâmable : il y a une jouissance aiguë, solitaire, qui sépare, elle aussi, et la femme ne doit pas se tendre vers elle. Lawrence a tracé de nombreux portraits de ces femmes indépendantes, dominatrices, qui manquent leur vocation féminine. Ursule et Gudrun sont de cette espèce. Au départ, Ursule est une accapareuse. « L'homme devrait se livrer à elle jusqu'à la lie(163)... » Elle apprendra à vaincre sa volonté. Mais Gudrun s'entête ; cérébrale, artiste, elle envie farouchement aux hommes leur indépendance et leurs possibilités d'action ; elle tient à garder intacte son individualité ; elle veut vivre pour soi-même ; ironique, possessive, elle restera à jamais enfermée dans sa subjectivité. La figure la plus significative parce qu'elle est la moins sophistiquée, c'est celle de Myriam(164). Gérard est en partie responsable de l'échec de Gudrun ; en face de Paul, Myriam porte seule le poids de son malheur. Elle aussi elle voudrait être un homme, et elle hait les hommes ; elle ne s'accepte pas dans sa généralité ; elle veut « se distinguer » ; aussi le grand courant de la vie ne la traverse pas ; elle peut ressembler à une sorcière ou à une prêtresse, jamais à une bacchante ; elle n'est émue par les choses que lorsqu'elle les a recréées dans son âme, leur donnant une valeur religieuse : cette ferveur même la sépare de la vie ; elle est poétique, mystique, désadaptée. « Son effort exagéré se refermait sur lui-même... elle n'était pas maladroite et cependant elle ne faisait jamais le mouvement qui convenait. » Elle cherche des joies tout intérieures et la réalité lui fait peur ; la sexualité lui fait peur ; quand elle couche avec Paul, son cœur se tient à part dans une sorte d'horreur ; elle est toujours conscience, jamais vie : elle n'est pas une

compagne ; elle ne consent pas à se fondre avec son amant ; elle veut l'absorber en elle. Il s'irrite de cette volonté ; il se met dans une colère violente quand il la voit caresser des fleurs : on dirait qu'elle veut leur arracher le cœur ; il l'insulte : « Vous êtes une mendiante d'amour ; vous n'avez pas besoin d'aimer mais d'être aimée. Vous voulez *vous remplir d'amour* parce qu'il vous manque quelque chose, je ne sais quoi. » La sexualité n'est pas faite pour combler un vide ; elle doit être l'expression d'un être achevé. Ce que les femmes appellent amour, c'est leur avidité devant la force virile dont elles souhaitent s'emparer. La mère de Paul pense lucidement à propos de Myriam : « Elle le veut tout, elle veut l'extraire de lui-même et le dévorer. » La jeune fille se réjouit quand son ami est malade, parce qu'elle pourra le soigner : elle prétend le servir, mais c'est une façon de lui imposer sa volonté. Parce qu'elle demeure séparée de lui, elle excite en Paul « une ardeur pareille à la fièvre, comme fait l'opium », mais elle est incapable de lui apporter joie et paix ; du sein de son amour, au secret d'elle-même « elle détestait Paul parce qu'il l'aimait et la dominait ». Aussi Paul s'écarte d'elle. Il cherche son équilibre auprès de Clara ; belle, vivante, animale, celle-ci se donne sans réserve ; et les amants atteignent des moments d'extase qui les dépassent tous deux ; mais Clara ne comprend pas cette révélation. Elle croit qu'elle doit cette joie à Paul lui-même, à sa singularité, et elle souhaite se l'approprier : elle échoue à le garder parce qu'elle aussi le veut tout à elle. Dès que l'amour s'individualise, il se change en égoïsme avide et le miracle de l'érotisme s'évanouit.

Il faut que la femme renonce à l'amour personnel : ni Mellors ni don Cipriano ne consentent à dire à leur maîtresse des mots d'amour. Téresa, qui est la femme exemplaire, s'indigne quand Kate lui demande si elle aime don Ramon⁽¹⁶⁵⁾. « Il est ma vie », répond-elle ; le don qu'elle lui a consenti est bien autre chose que l'amour. La femme doit comme l'homme abdiquer tout orgueil et toute volonté ; si elle incarne pour l'homme la vie, il l'incarne aussi pour elle ; lady Chatterley ne trouve paix et joie que parce qu'elle reconnaît cette vérité : « elle renoncerait à sa dure et brillante puissance féminine qui la fatiguait et la durcissait, elle plongerait dans le nouveau bain de vie, dans la profondeur de ses entrailles qui chantaient la chanson sans voix de l'adoration » ; alors elle est appelée à l'ivresse des bacchantes ; obéissant en aveugle à son amant, ne se cherchant pas entre ses bras, elle forme avec lui un couple harmonieux, accordé à la pluie, aux arbres, aux fleurs du printemps. De même Ursule renonce entre les mains de Bikrin à son individualité et ils atteignent à un « équilibre stellaire ». Mais c'est surtout *le Serpent à plumes* qui reflète dans son intégrité l'idéal de Lawrence. Car don Cipriano est un de ces hommes qui « portent en avant les bannières de la vie » ; il a une mission à laquelle il est tout entier donné si bien qu'en lui la virilité se dépasse et

s'exalte jusqu'à la divinité : s'il se fait sacrer dieu, ce n'est pas mystification ; c'est que tout homme pleinement homme est un dieu ; il mérite donc l'absolu dévouement d'une femme. Imbue des préjugés occidentaux, Kate d'abord refuse cette dépendance, elle tient à sa personnalité et à son existence limitée ; mais peu à peu elle se laisse pénétrer par le grand courant de la vie, elle donne à Cipriano son corps et son âme. Ce n'est pas une reddition d'esclave : avant de décider de demeurer avec lui, elle exige qu'il reconnaisse le besoin qu'il a d'elle ; il le reconnaît puisqu'en effet la femme est nécessaire à l'homme ; alors elle consent à n'être jamais rien d'autre que sa compagne ; elle adopte ses buts, ses valeurs, son univers. Cette soumission s'exprime dans l'érotisme même ; Lawrence ne veut pas que la femme soit crispée dans la recherche du plaisir, séparée du mâle par le spasme qui la secoue ; il lui refuse délibérément l'orgasme ; don Cipriano s'écarte de Kate quand il sent en elle l'approche de cette jouissance nerveuse ; elle renonce même à cette autonomie sexuelle. « Son ardente volonté de femme et son désir s'apaisaient en elle et s'évanouissaient, la laissant toute douceur et soumission comme les sources d'eau chaude qui sortent de terre sans bruit et sont pourtant si actives et si puissantes dans leur pouvoir secret. »

On comprend pourquoi les romans de Lawrence sont avant tout des « éducations de femmes ». Il est infiniment plus difficile pour la femme que pour l'homme de se soumettre à l'ordre cosmique, parce que lui s'y soumet de façon autonome, tandis qu'elle a besoin de la médiation du mâle. C'est quand l'Autre prend la figure d'une conscience et d'une volonté étrangères qu'il y a vraiment reddition ; au contraire, une soumission autonome ressemble étrangement à une décision souveraine. Les héros de Lawrence ou bien sont condamnés au départ ou bien dès le départ ils détiennent le secret de la sagesse(166) ; leur soumission au cosmos a été consommée depuis si longtemps et ils en tirent tant de certitude intérieure qu'ils semblent aussi arrogants qu'un individualiste orgueilleux ; il y a un dieu qui parle par leur bouche : Lawrence lui-même. Tandis que la femme doit s'incliner devant leur divinité. Que l'homme soit un phallus et non un cerveau, l'individu qui participe à la virilité garde ses privilèges ; la femme n'est pas le mal, elle est même bonne ; mais subordonnée. C'est encore l'idéal de la « vraie femme » que Lawrence nous propose, c'est-à-dire de la femme qui accepte sans réticence de se définir comme l'Autre.

III. – CLAUDEL ET LA SERVANTE DU SEIGNEUR

L'originalité du catholicisme de Claudel, c'est un optimisme si entêté que le mal même retourne au bien.

« Le mal même

» Comporte son bien qu'il ne faut pas laisser perdre(167). » Adoptant le point de vue qui ne peut manquer d'être celui du Créateur – puisqu'on suppose celui-ci tout-puissant, omniscient et bienveillant – Claudel adhère à la création tout entière ; sans l'enfer et le péché, il n'y aurait ni liberté ni salut ; quand il a fait surgir ce monde du néant, Dieu a prémédité la faute et la rédemption. Aux yeux des Juifs et des chrétiens, la désobéissance d'Ève avait mis ses filles en bien mauvaise posture : on sait combien les Pères de l'Église ont malmené la femme. La voilà au contraire justifiée si l'on admet qu'elle a servi les desseins divins. « La femme ! ce service que jadis par le moyen de sa désobéissance elle a rendu à Dieu dans le paradis terrestre ; cette entente profonde qui s'est établie entre elle et Lui ; cette chair que par la faute elle a mise à la disposition de la Rédemption(168) ! » Et sans doute est-elle la source du péché, et c'est par elle que l'homme a perdu le paradis. Mais les péchés des hommes ont été rachetés et ce monde est à nouveau béni :

« Nous ne sommes point sortis de ce paradis de délices où Dieu d'abord nous a placés(169). »

« Toute terre est la Terre Promise(170). »

Rien de ce qui est sorti des mains de Dieu, rien de ce qui est donné ne saurait être mauvais en soi : « C'est avec son œuvre tout entière que nous prions Dieu ! Rien de ce qu'il a fait n'est vain, rien qui soit étranger à notre chose(171). » Et même il n'est aucune chose qui ne soit nécessaire. « Toutes les choses qu'il a créées ensemble communiquent, toutes à la fois sont nécessaires l'une à l'autre(172). » Ainsi la femme a sa place dans l'harmonie de l'univers ; mais ce n'est pas une place quelconque ; il y a une « passion étrange et, aux yeux de Lucifer, scandaleuse, qui relie l'Éternel à cette fleur momentanée du Néant(173) ».

Assurément la femme peut être destructrice : Claudel a incarné dans Lechy(174) la mauvaise femme qui conduit l'homme à sa perte ; dans le *Partage de Midi* Ysé dévaste la vie de ceux qu'elle prend au piège de son amour. Mais s'il n'y avait ce risque de perte, il n'existerait pas non plus de salut. La femme « est l'élément de risque que délibérément Il a introduit au milieu de sa prodigieuse construction(175) ». Il est bon que l'homme connaisse les tentations de la chair. « C'est cet ennemi en nous qui donne à notre vie son élément dramatique, ce sel poignant. Si notre âme n'était pas aussi brutalement attaquée, elle dormirait, et la voilà qui bondit... C'est la lutte qui est l'apprentissage de la victoire(176). » Ce n'est pas seulement par le chemin de l'esprit, mais par celui de la chair que l'homme est appelé à prendre conscience de son âme. « Et quelle chair pour parler à

l'homme plus puissante que celle de la femme(177) ? » Tout ce qui l'arrache au sommeil, à la sécurité lui est utile ; l'amour sous quelque forme qu'il se présente a cette vertu d'apparaître dans « notre petit monde personnel, arrangé par notre médiocre raison, comme un élément profondément perturbateur(178) ». Bien souvent la femme n'est qu'une décevante donneuse d'illusion :

« Je suis la promesse qui ne peut être tenue et ma grâce consiste en cela même.

« Je suis la douceur de ce qui est avec le regret de ce qui n'est pas. Je suis la vérité avec le visage de l'erreur et qui m'aime n'a point souci de démêler l'une de l'autre(179). »

Mais il y a aussi une utilité de l'illusion ; c'est ce que l'Ange Gardien annonce à doña Prouhèze :

« — Même le péché ! Le péché aussi sert.

— Ainsi il était bon qu'il m'aime ?

— Il était bon que tu lui apprennes le désir.

— Le désir d'une illusion ? d'une ombre qui pour toujours lui échappe ?

— Le désir est de ce qui est, l'illusion est de ce qui n'est pas. Le désir au travers de l'illusion

Est de ce qui est au travers de ce qui n'est pas(180). »

Ce que Prouhèze par la volonté de Dieu a été pour Rodrigue c'est :

« Une Épée au travers de son cœur(181). »

Mais la femme n'est pas seulement aux mains de Dieu cette lame, cette brûlure ; les biens de ce monde ne sont pas destinés à être toujours refusés : ils sont aussi un aliment ; il faut que l'homme les prenne avec lui et les fasse siens. La bien-aimée incarnera pour lui toute la beauté sensible de l'univers ; elle sera sur ses lèvres un cantique d'adoration. « Que vous êtes belle, Violaine, et que ce monde est beau où vous êtes(182). »

« Quelle est celle qui se tient debout en face de moi, plus douce que le souffle du vent, telle que la lune à travers les jeunes feuillages ?... La voici comme l'abeille nouvelle qui déploie ses ailes encore fraîches, comme une grande biche, comme une fleur qui ne sait pas elle-même qu'elle est belle(183). »

« Laisse-moi respirer ton odeur qui est comme l'odeur de la terre quand, brillante, lavée d'eau comme un autel, elle produit les fleurs jaunes et bleues,

« Et comme l'odeur de l'été qui sent la paille et l'herbe, et comme l'odeur de l'automne(184)... »

Elle résume toute la nature : la rose et le lis, l'étoile, le fruit, l'oiseau, le vent, la lune, le soleil, le jet d'eau, « le paisible tumulte du grand port

dans la lumière de midi(185) ». Et elle est beaucoup plus encore : une semblable.

« Or, cette fois, voici bien autre qu'une étoile pour moi, ce point de lumière dans le sable vivant de la nuit,

» Quelqu'un d'humain comme moi(186)... »

« Tu ne seras plus seul, mais en toi avec toi pour toujours la dévouée. Quelqu'un à toi pour toujours qui ne se reprendra plus, ta femme(187). »

« Quelqu'un pour écouter ce que je dis et avoir confiance en moi.

» Un compagnon à voix basse qui nous prend dans ses bras et qui nous assure qu'il est une femme(188). »

Corps et âme, c'est en la prenant contre son cœur que l'homme trouve ses racines dans cette terre et s'y accomplit.

« J'ai pris cette femme, et telle est ma mesure et ma portion de terre(189). » Elle n'est pas légère à porter, mais l'homme n'est pas fait pour la disponibilité :

« Et voilà que le sot homme se trouve bien surpris avec lui de cette personne absurde, de cette grande chose lourde et encombrante.

» Tant d'habits, tant de cheveux, quoi faire ?

» Il ne peut plus, il ne veut plus s'en défaire(190). »

C'est que cette charge est aussi un trésor. « Je suis un grand trésor », dit Violaine.

Réciproquement c'est en se donnant à l'homme que la femme accomplit sa destinée terrestre.

« Car à quoi sert d'être une femme sinon pour être cueillie ?

» Et cette rose sinon pour être dévorée ? Et d'être jamais née

» Sinon pour être à un autre et la proie d'un puissant lion(191) ? »

« Que ferons-nous, qui ne puis être une femme qu'entre ses bras et une coupe de vin que dans son cœur(192) ? »

« Mais toi mon âme dis : je ne suis pas créée en vain et celui qui est appelé à me cueillir existe ! »

« Ce cœur qui m'attendait, ah ! quelle joie pour moi de le remplir(193). »

Bien entendu, cette union de l'homme et de la femme doit être consommée en présence de Dieu ; elle est sacrée et se situe dans l'éternel ; elle doit être consentie par un mouvement profond de la volonté et ne pourra être rompue par un caprice individuel. « L'amour, le consentement que deux personnes libres se donnent l'une à l'autre a paru à Dieu une chose si grande qu'il en a fait un sacrement. Là comme partout le sacrement donne la réalité à ce qui n'était qu'un suprême désir du cœur(194). » Et encore :

« Le mariage n'est pas le plaisir, c'est le sacrifice du plaisir, c'est l'étude de deux âmes qui pour toujours désormais et pour une fin hors d'elles-mêmes

» Auront à se contenter l'une de l'autre(195). »

Par cette union, ce n'est pas seulement la joie que l'homme et la femme se donneront l'un à l'autre ; mais chacun entrera en possession de son être. « Cette âme à l'intérieur de mon âme, c'est lui qui a su la trouver !... C'est lui qui est venu jusqu'à moi et qui m'a tendu la main... C'est lui qui était ma vocation ! Comment dire ? C'est lui qui était mon origine ! Celui par qui et pour qui je suis venue au monde(196). »

« Toute une partie de moi-même dont je croyais qu'elle n'existait pas, parce que j'étais occupée ailleurs et que je n'y pensais pas. Ah ! Dieu, elle existe, elle vit terriblement(197). »

Et cet être apparaît comme justifié pour celui qu'il complète, comme nécessaire. « C'est en lui que tu étais nécessaire », dit l'Ange de Prouhèze. Et Rodrigue :

« Car qu'est-ce qu'on appelle mourir sinon de cesser d'être nécessaire ?

» Quand est-ce qu'elle a pu se passer de moi ? Quand est-ce que je cesserai d'être pour elle cela sans quoi elle n'aurait pu être elle-même(198) ? »

« On dit qu'il n'y a pas d'âme qui ait été faite ailleurs que dans une vie et dans un rapport mystérieusement avec d'autres.

» Mais nous deux, c'est plus que cela encore, toi à mesure que tu parles, j'existe ; une même chose répondant entre ces deux personnes.

» Quand on nous préparait, Orion, je pense qu'il restait un peu de la substance qui avait été disposée en vous et c'est de cela que vous manquez que je suis faite(199). »

Dans la merveilleuse nécessité de cette réunion, le paradis est retrouvé, la mort vaincue :

« Le voici refait d'un homme et d'une femme, enfin cet être qui existait dans le Paradis(200). »

« Jamais autrement que l'un par l'autre nous ne réussirons à nous débarrasser de la mort.

» Comme le violet s'il se fond avec l'orange dégage le rouge tout pur(201). »

Enfin sous la figure d'un autre c'est à l'Autre dans sa plénitude que chacun accède, c'est-à-dire à Dieu.

« Ce que nous nous donnons l'un à l'autre, c'est Dieu sous des espèces différentes(202). »

« Si d'abord tu ne l'avais vu dans mes yeux, est-ce que tu aurais eu tellement désir du ciel(203) ? »

« Ah ! cessez d'être une femme et laissez-moi voir sur votre visage enfin ce Dieu que vous êtes impuissante à contenir(204). »

« L'amour de Dieu fait appel en nous à la même faculté que celui des créatures, à ce sentiment qu'à nous seuls nous ne sommes pas complets et que le Bien suprême en qui nous nous réalisons est, hors de nous, quelqu'un(205). »

Ainsi chacun trouve en l'autre le sens de sa vie terrestre et aussi l'irréfutable témoignage de l'insuffisance de cette vie :

« Puisque je ne peux lui donner le ciel, du moins puis-je l'arracher à la terre. Moi seule puis lui fournir une insuffisance à la mesure de son désir(206). »

« Ce que je te demandais, ce que je voulais te donner, cela n'est pas compatible avec le temps mais avec l'éternité(207). »

Cependant les rôles de la femme et de l'homme ne sont pas exactement symétriques. Sur le plan social, il y a une évidente primauté de l'homme. Claudel croit aux hiérarchies et entre autres à celle de la famille : c'est le mari qui en est le chef. Anne Vercors règne sur son foyer. Don Pélage se considère comme le jardinier à qui a été confié le soin de cette plante fragile, dona Prouhèze ; il lui donne une mission qu'elle ne songe pas à refuser. Le seul fait d'être un mâle confère un privilège. « Qui suis-je, pauvre fille, pour me comparer au mâle de ma race ? » demande Sygne(208). C'est l'homme qui laboure les champs, qui construit les cathédrales, qui combat par l'épée, explore le monde, conquiert des terres, qui agit, qui entreprend. C'est par lui que s'accomplissent les desseins de Dieu sur cette terre. La femme n'apparaît que comme une auxiliaire. Elle est celle qui reste sur place, qui attend, et qui maintient :

« Je suis celle qui reste et qui suis toujours là », dit Sygne.

Elle défend l'héritage de Coufontaine, tient ses comptes au net tandis qu'il combat au loin pour la Cause. La femme apporte au lutteur le secours de l'espérance : « J'apporte l'espérance irrésistible(209). » Et celui de la pitié :

« J'ai eu pitié de lui. Car où se tournerait-il, recherchant sa mère, autrement que vers la femme humiliée,

» Dans un esprit de confiance et de honte(210). »

Et Tête d'Or mourant murmure :

« Voilà le courage du blessé, le soutien de l'infirme

» La compagnie du mourant... »

Que la femme connaisse ainsi l'homme dans sa faiblesse, Claudel ne lui en fait pas grief ; au contraire : il trouverait sacrilège l'orgueil mâle qui s'affiche chez Montherlant et Lawrence. Il est bon que l'homme se sache charnel et misérable, qu'il n'oublie ni son origine ni la mort qui

en est symétrique. Toute épouse peut dire les mots de Marthe :

« C'est vrai, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie. »

» Mais je suis ici pour te la redemander. Et de là vient à l'homme devant la femme.

» Ce trouble tel que de la conscience, comme dans la présence d'un créancier(211). »

Et cependant cette faiblesse doit s'incliner devant la force. Dans le mariage l'épouse *se donne* à l'époux qui se charge d'elle : Làla se couche à terre devant Cœur qui pose sur elle son pied. Le rapport de la femme au mari, de la fille au père, de la sœur au frère, c'est un rapport de vassalité. Sygne fait entre les mains de George le serment du chevalier au suzerain.

« Vous êtes le chef et moi la pauvre sibylle qui garde le feu(212). »

« Laisse-moi prêter serment comme un nouveau chevalier ! Ô mon seigneur ! Ô mon aîné, laisse-moi entre tes mains

» Jurer comme une nonne qui fait profession,

» Ô mâle de ma race(213) ! »

Fidélité, loyauté sont les plus grandes vertus humaines de la vassale. Douce, humble, résignée en tant que femme elle est au nom de sa race, de sa lignée, orgueilleuse et indomptable ; telle la fière Sygne de Coûfontaine et la princesse de Tête d'Or qui emporte sur ses épaules le cadavre de son père assassiné, qui accepte la misère d'une vie solitaire et sauvage, les douleurs d'une crucifixion et qui assiste Tête d'Or dans son agonie avant de mourir à ses côtés. Conciliatrice, médiatrice, ainsi la femme nous apparaît-elle souvent : elle est Esther docile aux ordres de Mardochée, Judith obéissant aux prêtres ; sa faiblesse, sa pusillanimité, sa pudeur, elle est capable de les vaincre par loyauté à l'égard de la Cause qui est sienne puisqu'elle est celle de ses maîtres ; elle puise dans son dévouement une force qui fait d'elle le plus précieux des instruments.

Sur le plan humain, elle apparaît donc comme puisant sa grandeur dans sa subordination même. Mais, aux yeux de Dieu, elle est une personne parfaitement autonome. Que pour l'homme l'existence se dépasse tandis que pour la femme elle se maintient n'établit entre eux de différence qu'au regard de la terre : de toute façon ce n'est pas sur terre que la transcendance s'accomplit, c'est en Dieu. Et la femme a avec lui un lien aussi direct, plus intime même et plus secret que son compagnon. C'est par une voix d'homme – encore est-ce un prêtre – que Dieu parle à Sygne ; mais Violaine entend sa voix dans la solitude de son cœur, et Prouhèze n'a affaire qu'à l'Ange Gardien. Les plus sublimes figures de Claudel sont des femmes : Sygne, Violaine, Prouhèze. C'est en partie parce que la sainteté est selon lui dans le renoncement. Et la femme est moins engagée dans des projets

humains, elle a moins de volonté personnelle : faite pour se donner, non pour prendre, elle est plus proche du parfait dévouement. C'est par elle que se fera le dépassement des joies terrestres qui sont licites et bonnes, mais dont le sacrifice est meilleur encore. Sygne l'accomplit pour une raison définie : sauver le pape. Prouhèze s'y résigne d'abord parce qu'elle aime Rodrigue d'un amour défendu :

« Aurais-tu donc voulu que je remette entre tes bras une adultère ?... Je n'aurais été qu'une femme bientôt mourant sur ton cœur et non pas cette étoile éternelle dont tu as soif(214). »

Mais quand cet amour pourrait devenir légitime, elle ne tente rien pour l'accomplir en ce monde. Car l'Ange lui a murmuré :

« Prouhèze, ma sœur, cette enfant de Dieu dans la lumière que je salue,

» Cette Prouhèze que voient les anges, c'est celle-là sans le savoir qu'il regarde, c'est celle-là que tu as faite afin de la lui donner(215). »

Elle est humaine, elle est femme, et elle ne se résigne pas sans révolte :

« Il ne connaîtra pas ce goût que j'ai(216) ! »

Mais elle sait que son vrai mariage avec Rodrigue ne se consomme que par son refus :

« Quand il n'y aura plus aucun moyen de s'échapper, quand il sera fixé à moi pour toujours dans cet impossible hymen, quand il n'y aura plus moyen de s'arracher à ce cri de ma chair puissante et à ce vide impitoyable, quand je lui aurai prouvé son néant avec le mien, quand il n'y aura plus dans son néant de secret que le mien ne soit capable de vérifier.

» C'est alors que je le donnerai à Dieu découvert et déchiré pour qu'il le remplisse dans un coup de tonnerre, c'est alors que j'aurai un époux et que je tiendrai un dieu entre mes bras(217). »

La résolution de Violaine est plus mystérieuse et plus gratuite encore ; car elle a choisi la lèpre et la cécité quand un lien légitime aurait pu l'unir à l'homme qu'elle aimait et qui l'aimait.

« Jacques, peut-être.

» Nous nous aimions trop pour qu'il fût juste que nous fussions l'un à l'autre, pour qu'il fût bon d'être l'un à l'autre(218). »

Mais si les femmes sont ainsi singulièrement vouées à l'héroïsme de la sainteté, c'est surtout parce que Claudel les saisit encore dans une perspective masculine. Certes, chacun des sexes incarne l'Autre aux yeux du sexe complémentaire ; mais à ses yeux d'homme c'est malgré tout la femme qui apparaît souvent comme un *autre absolu*. Il y a un dépassement mystique dont « nous savons que nous sommes par nous-mêmes incapables et de là ce pouvoir sur nous de la femme pareil à

celui de la Grâce(219) ». Le *nous* représente ici les mâles seuls et non l'espèce humaine, et en face de leur imperfection la femme est l'appel de l'infini. En un sens il y a là un nouveau principe de subordination : de par la communion des saints chaque individu est instrument pour tous les autres ; mais la femme est plus précisément instrument de salut pour l'homme, sans que la réciproque apparaisse. *Le Soulier de Satin* c'est l'épopée du salut de Rodrigue. Le drame s'ouvre par la prière que son frère adresse à Dieu en sa faveur ; il se ferme sur la mort de Rodrigue que Prouhèze a conduit à la sainteté. Mais, en un autre sens, la femme gagne par là la plus haute autonomie : car sa mission s'intériorise en elle, et, faisant le salut de l'homme, ou lui servant d'exemple, elle fait dans la solitude son propre salut. Pierre de Craon prophétise à Violaine son destin, et il recueille en son cœur les fruits merveilleux de son sacrifice ; il l'exaltera à la face des hommes dans les pierres des cathédrales. Mais c'est Violaine qui l'a accompli sans secours. Il y a chez Claudel une mystique de la femme qui s'apparente à celle de Dante devant Béatrice, à celle des gnostiques, à celle même de la tradition saint-simonienne appelant la femme régénératrice. Mais du fait qu'hommes et femmes sont également des créatures de Dieu, il lui a prêté aussi une destinée autonome. Si bien que chez lui c'est en se faisant *autre* – je suis la Servante du Seigneur – que la femme se réalise comme sujet ; et c'est dans son pour-soi qu'elle apparaît comme l'Autre.

Il y a un texte des *Aventures de Sophie* qui résume à peu près toute la conception claudélienne. Dieu, lisons-nous, a confié à la femme « ce visage qui, si lointain et déformé qu'il soit, est une certaine image de sa perfection. Il l'a rendue désirable. Il a placé ensemble la fin et l'origine. Il l'a faite dépositaire de ses desseins et capable de rendre à l'homme ce sommeil créateur dans lequel même elle a été conçue. Elle est le support de la destinée. Elle est le don. Elle est la possibilité de la possession... Elle est l'attache de ce lien affectueux qui ne cesse d'unir le créateur à son œuvre. Elle Le comprend. Elle est l'âme qui voit et qui fait. Elle partage avec lui en quelque manière la patience et le pouvoir de la création. »

En un sens, il semble que la femme ne saurait être exaltée davantage. Mais au fond Claudel ne fait qu'exprimer poétiquement la tradition catholique légèrement modernisée. On a dit que la vocation terrestre de la femme ne nuit en rien à son autonomie surnaturelle ; mais, inversement, en lui reconnaissant celle-ci, le catholique se pense autorisé à maintenir en ce monde des prérogatives mâles. Vénérant la femme *en Dieu*, on la traitera en ce monde comme une servante : et même, plus on exigera d'elle une soumission entière, plus sûrement on l'acheminera sur la voie de son salut. Se dévouer aux enfants, au mari, au foyer, au domaine, à la Patrie, à l'Église, c'est son lot, le lot que la

bourgeoisie lui a toujours assigné ; l'homme donne son activité, la femme sa personne ; sanctifier cette hiérarchie au nom de la volonté divine, ce n'est en rien la modifier, mais au contraire prétendre la figer dans l'éternel.

IV. – BRETON OU LA POÉSIE

Malgré l'abîme qui sépare le monde religieux de Claudel de l'univers poétique de Breton, il y a une analogie dans le rôle qu'ils assignent à la femme : elle est un élément de perturbation ; elle arrache l'homme au sommeil de l'immanence ; bouche, clef, porte, pont, c'est Béatrice initiant Dante à l'au-delà. « L'amour de l'homme pour la femme, si nous nous attachons une seconde à l'observation du monde sensible, persiste à encombrer le ciel de fleurs géantes et fauves. Il demeure pour l'esprit qui éprouve toujours le besoin de se croire en lieu sûr la plus terrible pierre d'achoppement. » L'amour d'une autre conduit à l'amour de l'Autre. « C'est au plus haut de la période de l'amour électif pour tel être que s'ouvrent toutes grandes les écluses de l'amour pour l'humanité... » Mais pour Breton l'au-delà n'est pas un ciel étranger : il est ici même ; il se dévoile à qui sait écarter les voiles de la banalité quotidienne ; l'érotisme entre autres dissipe le leurre de la fausse connaissance. « De nos jours, le monde sexuel... n'a pas que je sache cessé d'opposer à notre volonté de pénétration de l'univers son infracassable noyau de nuit. » Se heurter au mystère, c'est la seule manière de le découvrir. La femme est énigme et pose des énigmes ; ses multiples visages en s'additionnant composent « l'être unique dans lequel il nous est donné de voir le dernier avatar du Sphinx » ; et c'est pourquoi elle est révélation. « Tu étais l'image même du secret », dit Breton à une femme aimée. Et un peu plus loin : « La révélation que tu m'apportais avant même de savoir en quoi elle pouvait consister, j'ai su que c'était une révélation. » C'est dire que la femme est poésie. C'est le rôle qu'elle joue aussi chez Gérard de Nerval : mais dans Sylvie et Aurélia elle a la consistance d'un souvenir ou d'un fantôme parce que le rêve, plus vrai que le réel, ne coïncide pas exactement avec lui ; pour Breton la coïncidence est parfaite : il n'y a qu'un monde ; la poésie est objectivement présente dans les choses, et la femme est sans équivoque un être de chair et d'os. On la rencontre, non pas dans un demi-songe, mais tout éveillé, au milieu d'une journée banale qui a sa date comme tous les autres jours du calendrier – 5 avril, 12 avril, 4 octobre, 29 mai – dans un cadre banal : un café, ou le coin d'une rue. Mais toujours elle se distingue par quelque trait insolite. Nadja « va la tête haute contrairement à tous les autres passants... Curieusement fardée... Je n'avais jamais vu de tels yeux. » Breton l'aborde. « Elle sourit, mais

très mystérieusement et, dirais-je, comme en connaissance de cause. » Dans *l'Amour fou* : « Cette jeune femme qui venait d'entrer était comme entourée d'une vapeur – vêtue d'un feu ?... Et je puis bien dire qu'à cette place, le 29 mai 1934, cette femme était *scandaleusement belle*(220). » Tout de suite le poète reconnaît qu'elle a un rôle à jouer dans sa destinée ; parfois ce n'est qu'un rôle fugitif, secondaire ; telle l'enfant aux yeux de Dalila des *Vases communicants* ; même alors de menus miracles naissent autour d'elle : ayant rendez-vous avec cette Dalila, Breton le même jour lit un article bienveillant signé d'un ami depuis longtemps perdu de vue et nommé Samson. Parfois les prodiges se multiplient ; l'inconnue du 29 mai, Ondine qui faisait dans un music-hall un numéro de natation, avait été annoncée par un calembour entendu dans un restaurant sur le thème « Ondine, on dîne » ; et sa première longue sortie avec le poète avait été minutieusement décrite dans un poème écrit par lui onze ans plus tôt. La plus extraordinaire de ces sorcières, c'est Nadja : elle prédit l'avenir, de ses lèvres jaillissent les mots et les images que son ami a dans l'esprit au même instant ; ses rêves et ses dessins sont des oracles : « Je suis l'âme errante », dit-elle ; elle se dirige dans la vie « d'une manière singulière ne se fondant que sur la pure intuition et tenant sans cesse du prodige » ; autour d'elle le hasard objectif sème à profusion d'étranges événements ; elle est si merveilleusement libérée des apparences qu'elle dédaigne les lois et la raison : elle finit dans un asile. C'était « un génie libre, quelque chose comme un de ces esprits de l'air que certaines pratiques de magie permettent momentanément de s'attacher mais qu'il ne saurait être question de se soumettre ». À cause de cela elle échoue à remplir pleinement son rôle féminin. Voyante, pythie, inspirée, elle reste trop proche des créatures irréelles qui visitaient Nerval ; elle ouvre les portes du monde surréel : mais elle est incapable de le donner parce qu'elle ne saurait se donner elle-même. C'est dans l'amour que la femme s'accomplit et qu'elle est réellement atteinte ; singulière, acceptant un destin singulier – et non flottant sans racine à travers l'univers – alors elle résume tout. Le moment où sa beauté atteint son terme le plus élevé c'est à cette heure de la nuit où « elle est le miroir parfait dans lequel tout ce qui a été, tout ce qui a été appelé à être se baigne adorablement en ce qui va être *cette fois* ». Pour Breton « trouver le lieu et la formule » se confond avec « posséder la vérité dans une âme et un corps ». Et cette possession n'est possible que dans l'amour réciproque, amour bien entendu charnel. « Le portrait de la femme qu'on aime doit être non seulement une image à laquelle on sourit mais encore un oracle qu'on interroge » ; mais il ne sera oracle que si la femme même est autre chose qu'une idée ou une image ; elle doit être « la pierre angulaire du monde matériel » ; pour le voyant c'est ce monde même qui est Poésie, et il faut qu'en ce monde, il

possède réellement Béatrice. « L'amour réciproque est le seul qui conditionne l'aimantation totale sur quoi rien ne peut avoir prise, qui fait que la chair est soleil et empreinte splendide à la chair, que l'esprit est source à jamais jaillissante, inaltérable, et toujours vive dont l'eau s'oriente une fois pour toutes entre le souci et le serpolet. »

Cet amour indestructible ne saurait être qu'unique. C'est le paradoxe de l'attitude de Breton que des *Vases communicants* à *Arcane 17* il s'entête à vouer un amour unique et éternel à des femmes différentes. Mais selon lui ce sont les circonstances sociales qui, empêchant la liberté de son choix, conduisent l'homme à des choix erronés ; d'ailleurs à travers ces erreurs il cherche en vérité *une* femme. Et s'il se remémore les visages aimés, il « ne découvrira pareillement dans tous ces visages de femmes qu'un visage : le *dernier*(221) visage aimé ». « Que de fois par ailleurs j'ai pu constater que sous des apparences entièrement dissemblables cherchait de l'un à l'autre de ces visages à se définir un trait commun des plus exceptionnels. » À l'ondine de *l'Amour fou* il demande : « Est-ce vous enfin cette femme, est-ce seulement aujourd'hui que vous deviez venir ? » Mais dans *Arcane 17* : « Tu sais bien qu'en te voyant pour la première fois, c'est sans hésitation que je t'ai reconnue. » Dans un monde achevé, rénové, le couple serait, par suite d'un don réciproque et absolu, indissoluble : puisque la bien-aimée est tout, comment y aurait-il place pour une autre ? Elle est cette autre aussi : et d'autant plus pleinement qu'elle est plus soi-même. « L'insolite est inséparable de l'amour. Parce que tu es unique tu ne peux manquer pour moi d'être toujours une autre, une autre toi-même. À travers la diversité de ces fleurs innombrables là-bas, c'est toi changeante que j'aime en chemise rouge, nue, en chemise grise. » Et à propos d'une femme différente mais également unique Breton écrit : « L'amour réciproque, tel que je l'envisage, est un dispositif de miroirs qui me renvoie sous les mille angles que peut prendre pour moi l'inconnu, l'image fidèle de celle que j'aime, toujours plus surprenante de divination de mon propre désir et plus douée de vie. »

Cette femme unique, à la fois charnelle et artificielle, naturelle et humaine, a le même sortilège que les objets équivoques aimés des surréalistes : elle est pareille à la cuiller-soulier, à la table-loup, au sucre de marbre que le poète découvre à la foire aux puces ou invente en rêve ; elle participe au secret des objets familiers soudain découverts dans leur vérité ; et à celui des plantes et des pierres. Elle est toutes les choses :

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclair de chaleur
À la taille de sablier

... *Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens*
... *Ma femme aux yeux de savane*

Mais surtout elle est par-delà toutes choses la Beauté. La beauté n'est pas pour Breton une idée qui se contemple mais une réalité qui ne se révèle – donc n'existe – qu'à travers la passion ; il n'y a de beauté au monde que par la femme.

« C'est là, tout au fond du creuset humain en cette région paradoxale où la fusion de deux êtres qui se sont réellement choisis restitue à toutes les choses les valeurs perdues du temps des anciens soleils, où pourtant aussi la solitude fait rage par une de ces fantaisies de la nature qui autour des cratères de l'Alaska veut que la neige demeure sous la cendre, c'est là qu'il y a des années, j'ai demandé qu'on allât chercher la beauté nouvelle, la beauté envisagée exclusivement à des fins passionnelles. »

« La beauté convulsive sera érotique, voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas. »

C'est de la femme que tout ce qui est tire son sens. « C'est précisément par l'amour et par lui seul que se réalise au plus haut degré la fusion de l'essence et de l'existence. » Elle se réalise pour les amants et du même coup à travers le monde tout entier. « La recreation, la recoloration perpétuelle du monde dans un seul être, telles qu'elles s'accomplissent par l'amour, éclairent en avant de mille rayons le monde de la terre. » Pour tous les poètes – ou presque – la femme incarne la nature ; mais selon Breton elle ne l'exprime pas seulement : elle la délivre. Car la nature ne parle pas un langage clair, il faut en pénétrer les arcanes pour saisir sa vérité qui est la même chose que sa beauté : la poésie n'en est pas simplement le reflet mais plutôt la clef ; et la femme ici ne se distingue pas de la poésie. C'est pourquoi elle est l'indispensable médiateur sans qui toute la terre se tait : « Elle n'est sujette, la nature, à s'illuminer et à s'éteindre, à me servir et à me desservir que dans la mesure où montent et s'abaissent pour moi les flammes d'un foyer qui est l'amour, le seul amour, celui d'un être. J'ai connu, en l'absence de cet amour, les vrais ciels vides. Il ne manquait qu'un grand iris de feu partant de moi pour donner du prix à ce qui existe... Je contemple jusqu'au vertige tes mains ouvertes au-dessus du feu de brindilles que nous venons d'allumer et qui fait rage, tes mains enchanteresses, tes mains transparentes qui planent sur le feu de ma vie. » Chaque femme aimée est pour Breton une merveille naturelle : « Une petite fougère inoubliable rampant au mur intérieur d'un très vieux puits. » « ... Je ne sais quoi d'aveuglant et de si grave qu'elle ne pouvait que rappeler... la grande nécessité physique naturelle tout en faisant plus tendrement songer à la nonchalance de certaines hautes fleurs qui commencent à éclore. » Mais inversement : toute merveille

naturelle se confond avec l'aimée ; c'est elle qu'il exalte quand il s'émeut d'une grotte, d'une fleur, d'une montagne. Entre la femme qui réchauffe ses mains sur un palier du Teide et le Teide lui-même toute distance est abolie. C'est l'un et l'autre que le poète invoque dans une seule prière : « Teide admirable ! prends ma vie ! Bouche du ciel en même temps que des enfers, je te préfère ainsi énigmatique, ainsi capable de porter aux nues la beauté naturelle et de tout engloutir. »

La beauté est plus encore que la beauté ; elle se confond avec « la nuit profonde de la connaissance » ; elle est la vérité et l'éternité, l'absolu ; ce n'est pas un aspect temporel et contingent du monde que la femme délivre, c'en est l'essence nécessaire, une essence non pas figée comme l'imaginait Platon mais « explosante-fixe ». « Je ne découvre en moi d'autre trésor que la clef qui m'ouvre ce pré sans limites depuis que je te connais, ce pré fait de la répétition d'une seule plante toujours plus haute, dont le balancier d'amplitude toujours plus grande me conduira jusqu'à la mort... Car une femme et un homme qui, jusqu'à la fin des temps, doivent être toi et moi, glisseront à leur tour sans se retourner jamais jusqu'à perte de sentier, dans la lueur oblique, aux confins de la vie et de l'oubli de la vie... Le plus grand espoir, je dis celui en quoi se résument tous les autres, est que cela soit pour tous et que pour tous cela dure, que le don absolu d'un être à un autre qui ne peut exister sans sa réciprocité soit aux yeux de tous la seule passerelle naturelle et surnaturelle jetée sur la vie. »

Ainsi par l'amour qu'elle inspire et partage, la femme est pour chaque homme le seul salut possible. Dans *Arcane 17* sa mission s'élargit et se précise : elle doit sauver l'humanité. Breton s'est inscrit de tout temps dans la tradition de Fourier qui réclamant la réhabilitation de la chair exalte la femme en tant qu'objet érotique ; il est normal qu'il aboutisse à l'idée saint-simonienne de femme régénératrice. Dans la société actuelle, c'est le mâle qui domine, au point que dans la bouche d'un Gourmont c'est une insulte de dire de Rimbaud : « Tempérament de fille ! » Cependant « le temps serait venu de faire valoir les idées de la femme aux dépens de celles de l'homme dont la faillite se consomme assez tumultueusement aujourd'hui... Oui, c'est toujours la femme perdue, celle qui chante dans l'imagination de l'homme mais au bout de quelles épreuves pour elle, pour lui, ce doit être aussi la femme retrouvée. Et tout d'abord il faut que la femme se retrouve elle-même, qu'elle apprenne à se reconnaître à travers ces enfers auxquels la voue sans son recours plus que problématique la vue que l'homme, en général, porte sur elle ».

Le rôle qu'elle devrait remplir, c'est avant tout un rôle pacificateur. « J'ai toujours été stupéfait qu'alors sa voix ne se fit pas entendre, qu'elle ne songeât pas à tirer tout le parti possible, tout l'immense parti des deux inflexions irrésistibles et sans prix qui lui sont données, l'une

pour parler à l'homme, l'autre pour appeler à elle toute seule la confiance de l'enfant. Quel prodige, quel avenir n'eût pas eu le grand cri de refus et d'alarme de la femme, ce cri toujours en puissance... À quand une femme simplement femme qui opérera le bien autre miracle d'étendre les bras entre ceux qui vont être aux prises pour leur dire : Vous êtes des frères. » Si la femme apparaît aujourd'hui comme désadaptée, mal équilibrée, c'est par suite du traitement que lui a infligé la tyrannie masculine ; mais elle garde un miraculeux pouvoir du fait qu'elle plonge ses racines aux sources vives de la vie dont les mâles ont perdu les secrets. « Mélusine, à demi reprise par la vie panique, Mélusine aux attaches inférieures de pierraille ou d'herbes aquatiques ou de duvet de nuit, c'est elle que j'invoque, je ne vois qu'elle qui puisse réduire cette époque sauvage. C'est la femme tout entière et pourtant la femme telle qu'elle est aujourd'hui, la femme privée de son assiette humaine, prisonnière de ses racines mouvantes tant qu'on veut, mais aussi par elles en communication providentielle avec les forces élémentaires de la nature... La femme privée de son assiette humaine, la légende le veut ainsi par l'impatience et la jalousie de l'homme. »

Il convient donc de prendre parti aujourd'hui pour la femme ; en attendant que lui ait été restituée dans la vie sa véritable valeur, l'heure est venue « de se prononcer en art sans équivoque contre l'homme et pour la femme ». « La femme-enfant. C'est son avènement à tout l'empire sensible que systématiquement l'art doit préparer. » Pourquoi la femme-enfant ? Breton nous l'explique : « Je choisis la femme-enfant non pour l'opposer à l'autre femme mais parce que en elle et seulement en elle me semble résider à l'état de transparence absolue l'autre(222) prisme de vision... »

Dans la mesure où la femme est simplement assimilée à un être humain, elle sera aussi incapable que les êtres humains mâles à sauver ce monde en perdition ; c'est la féminité comme telle qui introduit dans la civilisation cet élément *autre* qui est la vérité de la vie et de la poésie et qui seul peut délivrer l'humanité.

La perspective de Breton étant exclusivement poétique, c'est exclusivement comme poésie donc comme *autre* que la femme y est envisagée. Dans la mesure où on s'interrogerait sur son destin à elle, la réponse serait impliquée dans l'idéal de l'amour réciproque : elle n'a d'autre vocation que l'amour ; ceci ne constitue aucune infériorité puisque la vocation de l'homme est aussi l'amour. Cependant on aimerait savoir si pour elle aussi l'amour est clé du monde, révélation de la beauté ; trouvera-t-elle cette beauté dans son amant ? ou dans sa propre image ? sera-t-elle capable de l'activité poétique qui réalise la poésie à travers un être sensible : ou se bornera-t-elle à approuver l'œuvre de son mâle ? Elle est la poésie en soi, dans l'immédiat, c'est-à-

dire pour l'homme ; on ne nous dit pas si elle l'est aussi pour soi. Breton ne parle pas de la femme en tant qu'elle est sujet. Il n'évoque jamais non plus l'image de la mauvaise femme. Dans l'ensemble de son œuvre – en dépit de quelques manifestes et pamphlets où il invective le troupeau des humains – il s'attache non à inventorier les résistances superficielles du monde mais à en révéler la secrète vérité : la femme ne l'intéresse que parce qu'elle est une « bouche » privilégiée. Profondément ancrée dans la nature, toute proche de la terre, elle apparaît aussi comme la clef de l'au-delà. Il y a chez Breton le même naturalisme ésotérique que chez les gnostiques qui voyaient en Sophia le principe de la Rédemption et même de la création, que chez Dante choisissant Béatrice pour guide et chez Pétrarque illuminé par l'amour de Laure. Et c'est pourquoi l'être le plus ancré dans la nature, le plus proche de la terre est aussi la clé de l'au-delà. Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout : une fois de plus tout sous la figure de l'Autre, Tout excepté soi-même.

V. – STENDHAL OU LE ROMANESQUE DU VRAI

Si quittant l'époque contemporaine je reviens maintenant à Stendhal, c'est qu'au sortir de ces carnivals où la Femme tour à tour se déguise en mégère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène, il est réconfortant d'aborder un homme qui vit parmi des femmes de chair et d'os.

Stendhal a dès l'enfance aimé les femmes sensuellement ; il a projeté en elles les aspirations de son adolescence : il s'imaginait volontiers sauvant d'un danger une belle inconnue, et gagnant son amour. Arrivant à Paris, ce qu'il voulait le plus ardemment c'est « une charmante femme ; nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme »... Vieilli, il écrit dans la poussière les initiales des femmes qu'il a le plus aimées. « Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout », nous confie-t-il. Et ce sont des images de femmes qui ont alimenté ses rêves ; leur souvenir anime les paysages. « La ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde. » La musique, la peinture, l'architecture, tout ce qu'il a chéri, il l'a chéri avec une âme d'amant malheureux ; qu'il se promène à Rome, à chaque tournant de page une femme surgit ; dans les regrets, les désirs, les tristesses, les joies qu'elles ont suscités en lui il a connu le goût de son propre cœur ; c'est elles qu'il veut pour juges : il fréquente leurs salons, il cherche à se montrer brillant à leurs yeux ; il leur a dû ses plus grands bonheurs, ses plus grandes peines, elles ont été sa principale occupation ; il préfère leur amour à toute amitié, leur amitié à celle des hommes ; des femmes

inspirent ses livres, des figures de femmes les peuplent ; c'est en grande partie pour elles qu'il écrit. « Je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les M^{me} Roland, les Mélanie Guilbert... » Elles ont été la substance même de sa vie. D'où leur est venu ce privilège ?

Ce tendre ami des femmes, et précisément parce qu'il les aime dans leur vérité, ne croit pas au mystère féminin ; aucune essence ne définit une fois pour toutes la femme ; l'idée d'un « éternel féminin » lui semble pédante et ridicule. « Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité ; que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait ainsi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés. » Les différences qu'on remarque entre les hommes et les femmes reflètent celle de leur situation. Par exemple comment les femmes ne seraient-elles pas plus romanesques que leurs amants ? « Une femme à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci galopant dans la plaine avec son escadron est mis aux arrêts s'il fait un faux mouvement. » De même, on accuse les femmes de manquer de bon sens. « Les femmes préfèrent les émotions à la raison ; c'est tout simple : comme en vertu de nos plats usages elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile...* Donnez à régler à votre femme vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres sont mieux tenus que par vous. » Si l'on trouve dans l'Histoire si peu de génies féminins, c'est que la société les prive de tout moyen de s'exprimer. « Tous les génies qui naissent *femmes*(223) sont perdus pour le bonheur du public ; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles. » Le pire handicap qu'elles aient à supporter, c'est l'éducation dont on les abrutit ; l'oppresser s'attache toujours à diminuer ceux qu'il opprime ; c'est à dessein que l'homme refuse aux femmes leurs chances. « Nous laissons oisives chez elles les qualités les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. » À dix ans, la fillette est plus vive, plus fine que son frère ; à vingt ans le polisson est l'homme d'esprit et la jeune fille « une grande idiote gauche, timide et ayant peur d'une araignée » ; la faute en est à la formation qu'elle a reçue. Il faudrait donner aux femmes exactement autant d'instruction qu'aux garçons. Les antiféministes objectent que les femmes cultivées et intelligentes sont des monstres : tout le mal vient de ce qu'elles demeurent encore exceptionnelles ; si elles pouvaient toutes accéder à la culture aussi naturellement que les hommes, elles en profiteraient avec le même naturel. Après les avoir mutilées, on les asservit à des lois

contre nature : mariées contre leur cœur, on veut qu'elles soient fidèles et le divorce même leur est reproché comme une inconduite. On voue à l'oisiveté un grand nombre d'entre elles alors qu'il n'y a pas de bonheur hors du travail. Cette condition indigne Stendhal et il y voit la source de tous les défauts qu'on reproche aux femmes. Elles ne sont ni anges, ni démons, ni sphinx : des êtres humains que des mœurs imbéciles ont réduits à un demi-esclavage.

C'est précisément parce qu'elles sont des opprimées que les meilleures d'entre elles se garderont des tares qui enlaidissent leurs oppresseurs ; elles ne sont en soi ni inférieures, ni supérieures à l'homme ; mais par un curieux renversement leur situation malheureuse les favorise. On sait combien Stendhal hait l'esprit de sérieux : argent, honneurs, rang, pouvoir, lui paraissent les plus tristes des idoles ; l'immense majorité des hommes s'aliènent à leur profit ; le pédant, l'important, le bourgeois, le mari étouffent en eux toute étincelle de vie et de vérité ; bardés d'idées toutes faites, de sentiments appris, obéissant aux routines sociales, leur personnage n'est habité que par le vide ; un monde peuplé de ces créatures sans âmes est un désert d'ennui. Il y a malheureusement beaucoup de femmes qui croupissent dans ces mornes marécages ; ce sont des poupées aux « idées étroites et parisiennes » ou bien des dévotes hypocrites ; Stendhal éprouve « un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable » ; elles apportent à leurs occupations frivoles le même sérieux qui guinde leurs époux ; stupides par éducation, envieuses, vaniteuses, bavardes, méchantes par oisiveté, froides, sèches, prétentieuses, malfaisantes, elles peuplent Paris et la province ; on les voit grouiller derrière les nobles figures d'une M^{me} de Rênal, d'une M^{me} de Chasteller. Celle que Stendhal a peinte avec le soin le plus haineux, c'est sans doute M^{me} Grandet dont il a fait l'exact négatif d'une M^{me} Roland, d'une Métilde. Belle mais sans expression, méprisante et dénuée de charme, elle intimide par sa « célèbre vertu » mais ne connaît pas la vraie pudeur qui vient de l'âme ; pleine d'admiration pour soi, imbuë de son personnage, elle ne sait que copier du dehors la grandeur ; au fond elle est vulgaire et basse ; « elle n'a pas de caractère... elle m'ennuie », pense M. Leuwen. « Parfaitement raisonnable, soucieuse de la réussite de ses projets », toute son ambition est de faire de son mari un ministre ; « son esprit était aride » ; prudente, conformiste, elle s'est toujours gardée de l'amour, elle est incapable d'un mouvement généreux ; quand la passion se met dans cette âme sèche, elle la brûle sans l'illuminer.

Il n'y a qu'à renverser cette image pour découvrir ce que Stendhal demande aux femmes : c'est d'abord de ne pas se laisser prendre aux pièges du sérieux ; du fait que les choses prétendues importantes sont hors de leur portée, elles risquent moins que les hommes de s'y

aliéner ; elles ont plus de chances de préserver ce naturel, cette naïveté, cette générosité que Stendhal met plus haut que tout autre mérite ; ce qu'il goûte en elles, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui leur authenticité : c'est là le trait commun à toutes les femmes qu'il a aimées ou inventées avec amour ; toutes sont des êtres libres et vrais. Leur liberté s'affiche chez certaines d'une manière éclatante : Angela Pietragnua, « catin sublime, à l'italienne, à la Lucrèce Borgia » ou M^{me} Azur, « catin à la du Barry... une des Françaises les moins poupées que j'ai rencontrées » frondent ouvertement les mœurs. Lamiel se rit des conventions, des mœurs, des lois ; la Sanseverina se jette avec ardeur dans l'intrigue et ne recule pas devant le crime. C'est par la vigueur de leur esprit que d'autres s'élèvent au-dessus du vulgaire : telle Menta, telle Mathilde de la Mole qui critique, dénigre, méprise la société qui l'entoure et veut se distinguer d'elle. Chez d'autres encore la liberté a une figure toute négative ; ce qu'il y a de remarquable chez M^{me} de Chasteller c'est son détachement à l'égard de tout ce qui est secondaire ; soumise aux volontés de son père et même à ses opinions, elle n'en conteste pas moins les valeurs bourgeoises par cette indifférence qu'on lui reproche comme un enfantillage et qui est la source de sa gaieté insouciant ; Clélia Conti se distingue aussi par sa réserve ; le bal, les amusements habituels des jeunes filles la laissent froide ; elle semble toujours distante « soit par mépris de ce qui l'entoure, soit par regret de quelque chimère absente » ; elle juge le monde, elle s'indigne de sa bassesse. C'est chez M^{me} de Rênal que l'indépendance de l'âme est le plus profondément cachée ; elle ignore elle-même qu'elle est mal résignée à son sort ; c'est son extrême délicatesse, sa sensibilité à vif qui manifestent sa répugnance pour la vulgarité de son entourage ; elle est sans hypocrisie ; elle a gardé un cœur généreux, capable d'émotions violentes, et elle a le goût du bonheur ; ce feu qui couve en elle, à peine en sent-on du dehors la chaleur, mais il suffira d'un souffle pour qu'elle s'embrace tout entière. Ces femmes tout simplement sont *vivantes* ; elles savent que la source des vraies valeurs n'est pas dans les choses extérieures, mais dans les cœurs ; c'est ce qui fait le charme du monde qu'elles habitent : elles en chassent l'ennui du seul fait qu'elles y sont présentes avec leurs rêves, leurs désirs, leurs plaisirs, leurs émotions, leurs inventions. La Sanseverina, cette « âme active », redoute l'ennui plus que la mort. Stagner dans l'ennui « c'est s'empêcher de mourir, disait-elle, ce n'est pas vivre » ; elle est « toujours passionnée pour quelque chose, toujours agissante, gaie aussi ». Inconscientes, puériles ou profondes, gaies ou graves, audacieuses ou secrètes, toutes refusent le lourd sommeil dans lequel l'humanité s'enlise. Et ces femmes qui ont su préserver à vide leur liberté, dès qu'elles rencontreront un objet digne d'elles s'élèveront par la passion jusqu'à l'héroïsme ; leur force d'âme,

leur énergie traduisent la farouche pureté d'un engagement total.

Mais la seule liberté ne suffirait pas à les douer de tant d'attraits romanesques : une pure liberté, on la reconnaît dans l'estime mais non dans l'émotion ; ce qui touche, c'est son effort pour s'accomplir à travers les obstacles qui la briment ; il est chez les femmes d'autant plus pathétique que la lutte est plus difficile. La victoire remportée sur des contraintes extérieures suffit déjà à enchanter Stendhal ; dans les *Chroniques italiennes* il cloître ses héroïnes au fond des couvents, il les enferme dans le palais d'un époux jaloux : il leur faut inventer mille ruses pour rejoindre leurs amants ; portes dérobées, échelles de corde, coffres sanglants, enlèvements, séquestrations, assassinats, les déchaînements de passion et de désobéissance sont servis par une ingéniosité où se déploient toutes les ressources de l'esprit ; la mort, les tortures menaçantes donnent encore plus d'éclat aux audaces des âmes forcenées qu'il nous dépeint. Même dans ses œuvres plus mûres Stendhal demeure sensible à ce romanesque apparent : il est la figure manifeste de celui qui naît du cœur ; on ne peut les distinguer l'un de l'autre, non plus qu'on ne peut séparer une bouche de son sourire. Clélia invente à neuf l'amour en inventant l'alphabet qui lui permet de correspondre avec Fabrice ; la Sanseverina nous est décrite comme « une âme toujours sincère qui jamais n'agit avec prudence, qui se livre tout entière à l'impression du moment » ; c'est quand elle intrigue, quand elle empoisonne le prince et qu'elle inonde Parme que cette âme se découvre à nous : elle n'est rien d'autre que l'équipée sublime et folle qu'elle a choisi de vivre. L'échelle que Mathilde de la Mole appuie à sa fenêtre, c'est tout autre chose qu'un accessoire de théâtre : c'est sous une forme tangible son imprudence orgueilleuse, son goût de l'extraordinaire, son courage provocant. Les qualités de ces âmes ne se découvriraient pas si elles n'étaient entourées d'ennemis : les murs d'une prison, la volonté d'un souverain, la sévérité d'une famille.

Cependant les contraintes les plus difficiles à vaincre sont celles que chacun rencontre en soi-même : c'est alors que l'aventure de la liberté est la plus incertaine, la plus poignante, la plus piquante. Il est manifeste que la sympathie de Stendhal pour ses héroïnes est d'autant plus grande qu'elles sont plus étroitement des prisonnières. Certes, il goûte les catins, sublimes ou non, qui ont une fois pour toutes piétiné les conventions ; mais il chérit plus tendrement Métilde retenue par ses scrupules et sa pudeur. Lucien Leuwen se plaît auprès de cette affranchie qu'est M^{me} de Hocquincourt mais c'est M^{me} de Chasteller, chaste, réservée, hésitante qu'il aime à la passion ; il admire l'âme entière de la Sanseverina qui ne recule devant rien ; mais il lui préfère Clélia et c'est la jeune fille qui gagne le cœur de Fabrice. Et M^{me} de Rênal ligotée par sa fierté, ses préjugés, son ignorance est peut-être de toutes les femmes créées par Stendhal celle qui l'étonne le plus.

Il situe volontiers ses héroïnes en province, dans un milieu borné, sous la coupe d'un mari ou d'un père imbécile ; il lui plaît qu'elles soient incultes et même imbues d'idées fausses. M^{me} de Rênal et M^{me} de Chasteller sont toutes deux obstinément légitimistes ; la première est d'esprit timide et sans aucune expérience, la seconde d'une intelligence brillante mais dont elle méconnaît la valeur ; elles ne sont donc pas responsables de leurs erreurs, mais plutôt elles en sont les victimes autant que des institutions et des mœurs ; et c'est de l'erreur que jaillit le romanesque, comme la poésie naît de l'échec. Un esprit lucide qui décide de ses actes en pleine connaissance de cause, on l'approuve ou on le blâme sèchement ; tandis que c'est avec crainte, pitié, ironie, amour qu'on admire le courage et les ruses d'un cœur généreux cherchant son chemin dans les ténèbres. C'est parce qu'elles sont mystifiées qu'on voit fleurir chez les femmes des vertus inutiles et charmantes telles que leur pudeur, leur orgueil, leur extrême délicatesse ; en un sens, ce sont des défauts : elles engendrent des mensonges, des susceptibilités, des colères mais elles s'expliquent assez par la situation où les femmes sont placées ; celles-ci sont amenées à mettre leur orgueil dans les petites choses ou du moins dans « des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment » parce que tous les objets « prétendus importants » sont hors de leur atteinte ; leur pudeur résulte de la dépendance dont elles souffrent : parce qu'il leur est interdit de donner leur mesure dans des actes, c'est leur être même qu'elles mettent en question ; il leur semble que la conscience d'autrui, et singulièrement celle de leur amour, les révèle dans leur vérité : elles en ont peur, elles tentent de lui échapper ; dans leurs fuites, leurs hésitations, leurs révoltes, dans leurs mensonges mêmes s'exprime un authentique souci de la valeur ; et c'est là ce qui les rend respectables ; mais il s'exprime avec maladresse, voire avec mauvaise foi et c'est là ce qui les rend touchantes et même discrètement comiques. C'est quand la liberté se prend à ses propres pièges et triche avec elle-même qu'elle est le plus profondément humaine et donc aux yeux de Stendhal le plus attachante. Les femmes de Stendhal sont pathétiques quand leur cœur leur pose des problèmes imprévus : aucune loi, aucune recette, aucun raisonnement, aucun exemple venu du dehors ne peut plus les guider ; il faut qu'elles décident seules : ce délaissement est le moment extrême de la liberté. Clélia est élevée dans des idées libérales, elle est lucide et raisonnable : mais des opinions apprises, justes ou fausses, ne sont d'aucun secours dans un conflit moral ; M^{me} de Rênal aime Julien en dépit de sa morale, Clélia sauve Fabrice contre sa raison : il y a dans les deux cas le même dépassement de toutes les valeurs reconnues. C'est cette hardiesse qui exalte Stendhal ; mais elle est d'autant plus émouvante qu'elle ose à peine s'avouer : elle en est plus naturelle, plus spontanée, plus authentique.

Chez M^{me} de Rênal l'audace est cachée par l'innocence : faute de connaître l'amour, elle ne sait pas le reconnaître et elle lui cède sans résistance ; on dirait que pour avoir vécu dans la nuit elle est sans défense devant la fulgurante lumière de la passion ; elle l'accueille ; éblouie, fût-ce contre Dieu, contre l'enfer ; quand ce feu s'obscurcit, elle retombe dans les ténèbres que gouvernent les maris et les prêtres ; elle n'a pas confiance en ses propres jugements, mais l'évidence la foudroie ; dès qu'elle retrouve Julien, elle lui livre de nouveau son âme ; ses remords, la lettre que lui arrache son confesseur permettent de mesurer quelle distance cette âme ardente et sincère avait à franchir pour s'arracher à la prison où l'enfermait la société et accéder au ciel du bonheur. Le conflit est plus conscient chez Clélia ; elle hésite entre sa loyauté à l'égard de son père et son amoureuse pitié ; elle se cherche des raisons ; le triomphe des valeurs auxquelles croit Stendhal lui paraît d'autant plus éclatant qu'il est éprouvé comme une défaite par les victimes d'une civilisation hypocrite ; et il s'enchant de les voir user de ruse et de mauvaise foi pour faire prévaloir la vérité de la passion et du bonheur contre les mensonges auxquels elles croient : M^{me} de Rênal, promettant à la Madone de ne plus *voir* Julien et acceptant pendant deux ans ses baisers, ses étreintes, à condition de garder les yeux fermés, est à la fois risible et bouleversante. C'est avec la même tendre ironie que Stendhal considère les hésitations de M^{me} de Chasteller et les incohérences de Mathilde de la Mole ; tant de détours, de retours, de scrupules, de victoires et de défaites cachées pour parvenir à des fins simples et légitimes, c'est pour lui la plus ravissante des comédies ; il y a de la drôlerie dans ces drames parce que l'actrice est à la fois juge et partie, parce qu'elle est sa propre dupe, et parce qu'elle s'impose des chemins compliqués là où il suffirait d'un décret pour que le nœud gordien soit tranché ; mais cependant ils manifestent le plus respectable souci qui puisse torturer une âme noble : elle veut demeurer digne de sa propre estime ; elle met son propre suffrage plus haut que celui d'autrui et par là elle se réalise comme un absolu. Ces débats solitaires, sans écho, ont plus de gravité qu'une crise ministérielle ; quand elle se demande si elle va ou non répondre à l'amour de Lucien Leuwen, M^{me} de Chasteller décide d'elle-même et du monde : Peut-on faire confiance à autrui ? Peut-on se fier à son propre cœur ? Quelle est la valeur de l'amour et des serments humains ? Est-il fou ou généreux de croire et d'aimer ? Ces interrogations mettent en question le sens même de la vie, celle de chacun et de tous. L'homme dit sérieux est en fait futile parce qu'il accepte de sa vie des justifications toutes faites ; tandis qu'une femme passionnée et profonde révise à chaque instant les valeurs établies ; elle connaît la constante tension d'une liberté sans appui ; par là, elle se sent sans cesse en danger : elle peut en un moment tout gagner, ou tout

perdre. C'est ce risque assumé dans l'inquiétude qui donne à son histoire les couleurs d'une aventure héroïque. Et l'enjeu est le plus haut qui soit : le sens même de cette existence qui est la part de chacun, sa seule part. L'équipée de Mina de Vanghel peut en un sens paraître absurde ; mais elle engage toute une éthique. « Sa vie fut-elle un faux calcul ? Son bonheur avait duré huit mois. C'était une âme trop ardente pour se contenter du réel de la vie. » Mathilde de la Mole est moins sincère que Clélia ou M^{me} de Chasteller ; elle règle ses actes sur l'idée qu'elle se fait d'elle-même plutôt que sur l'évidence de l'amour, du bonheur : est-il plus orgueilleux, plus grand de se garder que de se perdre, de s'humilier devant celui qu'on aime que de lui résister ? Elle est seule aussi au milieu de ses doutes et elle risque cette estime de soi à quoi elle tient plus qu'à la vie. C'est l'ardente quête des vraies raisons de vivre à travers les ténèbres de l'ignorance, des préjugés, des mystifications, dans la lumière vacillante et fiévreuse de la passion, c'est le risque infini du bonheur ou de la mort, de la grandeur ou de la honte qui donne à ces destinées de femme leur gloire romanesque.

La femme est bien entendu ignorante de la séduction qu'elle dégage ; se contempler soi-même, jouer un personnage, c'est toujours une attitude inauthentique ; M^{me} Grandet se comparant à M^{me} Roland prouve par là même qu'elle ne lui ressemble pas ; si Mathilde de la Mole demeure attachante, c'est qu'elle s'embrouille dans ses comédies et que souvent elle est en proie à son cœur dans les moments où elle croit le gouverner ; elle nous touche dans la mesure où elle échappe à sa volonté. Mais les héroïnes les plus pures n'ont pas conscience d'elles-mêmes. M^{me} de Rênal est ignorante de sa grâce, comme M^{me} de Chasteller de son intelligence. C'est là une des joies profondes de l'amant à qui l'auteur et le lecteur s'identifient : il est le témoin par qui ces richesses secrètes sont révélées ; cette vivacité que déploie loin des regards M^{me} de Rênal, cet « esprit vif, changeant, profond », que méconnaît l'entourage de M^{me} de Chasteller, il est seul à les admirer ; et même si d'autres apprécient l'esprit de la Sanseverina, c'est lui qui pénètre le plus avant dans son âme. Devant la femme, l'homme goûte le plaisir de la contemplation ; il s'en enivre comme d'un paysage ou d'un tableau ; elle chante dans son cœur et nuance le ciel. Cette révélation le révèle à lui-même : on ne peut comprendre la délicatesse des femmes, leur sensibilité, leur ardeur sans se faire une âme délicate, sensible, ardente ; les sentiments féminins créent un monde de nuances, d'exigences dont la découverte enrichit l'amant : près de M^{me} de Rênal, Julien devient un autre que cet ambitieux qu'il avait décidé d'être, il se choisit à neuf. Si l'homme n'a pour la femme qu'un désir superficiel, il trouvera de l'amusement à la séduire. Mais c'est le véritable amour qui transfigure sa vie. « L'amour à la Werther ouvre l'âme... au sentiment et à la jouissance du beau sous quelque

forme qu'il se présente, même sous un habit de bure. Il fait trouver le bonheur même sans les richesses... » « C'est un but nouveau dans la vie auquel tout se rapporte et qui change la face de tout. L'amour-passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes comme une nouveauté inventée d'hier. » L'amour brise la routine quotidienne, chasse l'ennui, l'ennui en qui Stendhal voit un mal si profond parce qu'il est l'absence de toutes raisons de vivre ou de mourir ; l'amant a un but et cela suffit pour que chaque journée devienne une aventure : quel plaisir pour Stendhal de passer trois jours caché dans la cave de Menta ! Les échelles de corde, les coffres sanglants traduisent dans ses romans ce goût de l'extraordinaire. L'amour, c'est-à-dire la femme, fait apparaître les vraies fins de l'existence : le beau, le bonheur, la fraîcheur des sensations et du monde. Il arrache à l'homme son âme et c'est par là qu'il lui en donne la possession ; l'amant connaît la même tension, les mêmes risques que sa maîtresse et s'éprouve plus authentiquement qu'au cours d'une carrière concertée. Quand Julien hésite au pied de l'échelle dressée par Mathilde il met en question toute sa destinée : c'est dans cet instant-là qu'il donne sa vraie mesure. C'est à travers les femmes, sous leur influence, par réaction à leurs conduites, que Julien, Fabrice, Lucien font l'apprentissage du monde et d'eux-mêmes. Épreuve, récompense, juge, amie, la femme est vraiment chez Stendhal ce que Hegel un moment fut tenté d'en faire : cette conscience autre qui dans la reconnaissance réciproque donne au sujet autre la même vérité qu'elle reçoit de lui. Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu.

Mais ceci suppose que la femme n'est pas la pure altérité : elle est elle-même sujet. Jamais Stendhal ne se borne à décrire ses héroïnes en fonction de ses héros : il leur donne une destinée propre. Il a tenté une entreprise plus rare et qu'aucun romancier, je crois, ne s'est jamais proposée : il s'est projeté lui-même dans un personnage de femme. Il ne se penche pas sur Lamiel comme Marivaux sur Marianne, ou Richardson sur Clarisse Harlow : il en épouse la destinée comme il avait épousé celle de Julien. À cause de cela même la figure de Lamiel demeure un peu théorique, mais elle est singulièrement significative. Stendhal a dressé autour de la jeune fille tous les obstacles imaginables : elle est pauvre, paysanne, ignorante, grossièrement élevée par des gens imbus de tous les préjugés ; mais elle écarte de son chemin toutes les barrières morales du jour où elle comprend toute la portée de ces petits mots : « c'est bête ». La liberté de son esprit lui permet de reprendre à son compte tous les mouvements de sa curiosité, de son ambition, de sa gaieté ; devant un cœur si résolu, les obstacles matériels ne peuvent manquer de s'aplanir ; le seul problème ce sera pour elle de se tailler en un monde médiocre une destinée à sa

mesure. Elle devait s'accomplir dans le crime et la mort : mais c'est aussi le sort assigné à Julien. Il n'y a pas de place pour les grandes âmes dans la société telle qu'elle est : hommes et femmes sont logés à la même enseigne.

Il est remarquable que Stendhal soit à la fois si profondément romanesque et si décidément féministe ; d'ordinaire les féministes sont des esprits rationnels qui adoptent en toutes choses le point de vue de l'universel ; mais c'est non seulement au nom de la liberté en général, c'est au nom du bonheur individuel que Stendhal réclame l'émancipation des femmes. L'amour n'aura, pense-t-il, rien à y perdre ; au contraire, il sera d'autant plus vrai que la femme, étant pour l'homme une égale pourra plus complètement le comprendre. Sans doute certaines des qualités qu'on goûte chez la femme disparaîtront : mais leur prix vient de la liberté qui s'y exprime ; celle-ci se manifestera sous d'autres visages ; et le romanesque ne s'évanouira pas du monde. Deux êtres séparés, placés en des situations différentes, s'affrontant dans leur liberté et cherchant l'un à travers l'autre la justification de l'existence, vivront toujours une aventure pleine de risques et de promesses. Stendhal fait confiance en la vérité ; dès qu'on la fuit on meurt tout vif ; mais là où elle brille, brillent la beauté, le bonheur, l'amour, une joie qui porte en soi sa justification. C'est pourquoi autant que les mystifications du sérieux, il refuse la fausse poésie des mythes. La réalité humaine lui suffit. La femme selon lui est simplement un être humain : les rêves ne sauraient rien forger de plus enivrant.

VI

On voit par ces exemples qu'en chaque écrivain singulier se reflètent les grands mythes collectifs : la femme nous est apparue comme *chair* ; la chair du mâle est engendrée par le ventre maternel et recrée dans les étreintes de l'amante ; par là la femme s'apparente à la *nature*, elle l'incarne : bête, vallon de sang, rose épanouie, sirène, courbe d'une colline, elle donne à l'homme l'humus, la sève, la beauté sensible et l'âme du monde ; elle peut détenir les clefs de la *poésie* ; elle peut être *médiatrice* entre ce monde et l'au-delà : grâce ou pythie, étoile ou sorcière, elle ouvre la porte du surnaturel, du surréel ; elle est vouée à l'*immanence* ; et par sa passivité elle dispense la paix, l'harmonie : mais si elle refuse ce rôle la voilà mante religieuse, ogresse. En tout cas, elle apparaît comme l'*Autre privilégié* à travers lequel le sujet s'accomplit : une des mesures de l'homme, son équilibre, son salut, son aventure, son bonheur.

Mais ces mythes s'orchestrent pour chacun d'une manière très

différente. L'*Autre* est singulièrement défini selon la façon singulière dont l'*Un* choisit de se poser. Tout homme s'affirme comme une liberté et une transcendance : mais ils ne donnent pas tous à ces mots le même sens. Pour Montherlant la transcendance est un état : c'est lui le transcendant, il plane au ciel des héros ; la femme croupit sur terre, sous ses pieds ; il se plaît à mesurer la distance qui le sépare d'elle ; de temps à autre, il la soulève vers lui, la prend, puis la rejette ; jamais il ne s'abaisse vers sa sphère de gluantes ténèbres. Lawrence situe la transcendance dans le phallus ; le phallus n'est vie et puissance que grâce à la femme ; l'immanence est donc bonne et nécessaire ; le faux héros qui prétend ne pas toucher terre, bien loin d'être un demi-dieu, n'arrive pas à être un homme ; la femme n'est pas méprisable, elle est richesse profonde, source chaude ; mais elle doit renoncer à toute transcendance personnelle et se borner à nourrir celle de son mâle. Le même dévouement lui est demandé par Claudel : la femme est aussi pour lui celle qui maintient la vie tandis que l'homme en prolonge l'élan par des actes ; mais pour le catholique tout ce qui se passe sur terre baigne dans la vaine immanence : le seul transcendant c'est Dieu ; aux yeux de Dieu l'homme agissant et la femme qui le sert sont exactement égaux ; à chacun de dépasser sa condition terrestre : le salut est en tout cas une entreprise autonome. Pour Breton la hiérarchie des sexes se renverse ; l'action, la pensée consciente où le mâle situe sa transcendance lui semblent une plate mystification qui engendre la guerre, la sottise, la bureaucratie, la négation de l'humain ; c'est l'immanence, la pure présence opaque du réel qui est la vérité ; la véritable transcendance s'accomplirait par le retour à l'immanence. Son attitude est l'exacte contrepartie de celle de Montherlant : celui-ci aime la guerre parce qu'on y est débarrassé des femmes, Breton vénère la femme parce qu'elle apporte la paix ; l'un confond esprit et subjectivité, il refuse l'univers donné ; l'autre pense que l'esprit est objectivement présent au cœur du monde ; la femme compromet Montherlant parce qu'elle brise sa solitude ; elle est pour Breton révélation parce qu'elle l'arrache à la subjectivité. Quant à Stendhal on a vu qu'à peine la femme prend-elle chez lui une valeur mythique : il la considère comme étant une transcendance elle aussi ; pour cet humaniste, c'est dans leurs relations réciproques que les libertés s'accomplissent ; et il lui suffit que l'*Autre* soit simplement un autre pour que la vie ait selon lui « un sel piquant » ; il ne cherche pas « un équilibre stellaire », il ne se nourrit pas du pain du dégoût ; il n'attend pas de miracle, il ne souhaite pas avoir affaire au cosmos ou à la poésie mais à des libertés.

C'est qu'aussi il s'éprouve lui-même comme une liberté translucide. Les autres – c'est là un point des plus importants – se posent comme des transcendances mais se sentent prisonniers d'une présence opaque

au cœur d'eux-mêmes : ils projettent dans la femme ce « noyau infracassable de nuit ». Il y a chez Montherlant un complexe adlérien où naît une mauvaise foi épaisse : c'est cet ensemble de prétentions et de peurs qu'il incarne dans la femme ; le dégoût qu'il a pour elle, c'est celui qu'il redoute d'éprouver pour soi-même ; il prétend piétiner en elle la preuve toujours possible de sa propre insuffisance ; il demande au mépris de le sauver ; la femme c'est la fosse où il précipite tous les monstres qui l'habitent(224). La vie de Lawrence nous montre qu'il souffrait d'un complexe analogue mais plus purement sexuel : la femme a dans son œuvre la valeur d'un mythe de compensation ; par elle se trouve exaltée une virilité dont l'écrivain n'était pas très sûr ; quand il décrit Kate aux pieds de don Cipriano il croit avoir remporté sur Frieda un mâle triomphe ; il n'admet pas lui non plus que sa compagne le mette en question : si elle contestait ses buts il perdrait sans doute confiance en eux ; elle a pour rôle de le rassurer. Il lui demande la paix, le repos, la foi, comme Montherlant demande la certitude de sa supériorité : ils exigent ce qui lui manque. La confiance en soi ne fait pas défaut à Claudel : s'il est timide, ce n'est que dans le secret de Dieu. Aussi n'y a-t-il chez lui aucune trace de lutte des sexes. L'homme se charge hardiment du poids de la femme : elle est chance de tentation ou de salut. Il semble que pour Breton l'homme ne soit vrai que par le mystère qui l'habite ; il lui plaît que Nadja voie cette étoile vers laquelle il va et qui est comme « le cœur d'une fleur sans cœur » ; ses rêves, ses pressentiments, le déroulement spontané de son langage intérieur, c'est dans ces activités qui échappent au contrôle de la volonté et de la raison qu'il se reconnaît : la femme est la figure sensible de cette présence voilée infiniment plus essentielle que sa personnalité consciente.

Stendhal, lui, coïncide tranquillement avec soi-même ; mais il a besoin de la femme comme elle de lui afin que son existence dispersée se rassemble dans l'unité d'une figure et d'un destin ; c'est comme pour autrui que l'homme atteint à l'être ; mais encore faut-il qu'autrui lui prête sa conscience : les autres hommes ont pour leurs semblables trop d'indifférence ; seule la femme amoureuse ouvre son cœur à son amant et l'y abrite tout entier. Sauf Claudel qui trouve en Dieu un témoin de choix, tous les écrivains que nous avons considérés attendent que, selon le mot de Malraux, la femme chérisse en eux ce « monstre incomparable » connu d'eux seuls. Dans la collaboration ou la lutte, les hommes s'affrontent dans leur généralité. Montherlant est pour ses pareils un écrivain, Lawrence un doctrinaire, Breton un chef d'école, Stendhal un diplomate ou un homme d'esprit ; c'est la femme qui révèle en celui-là un prince magnifique et cruel, en cet autre un faune inquiétant, en cet autre un dieu ou un soleil ou un être « noir et froid comme un homme foudroyé aux pieds du Sphinx(225) », en celui-ci

enfin un séducteur, un charmeur, un amant.

Pour chacun d'entre eux, la femme idéale sera celle qui incarnera le plus exactement l'*Autre* capable de le révéler à soi-même. Montherlant, l'esprit solaire, cherche en elle la pure animalité ; Lawrence, le phallique, lui demande de résumer le sexe féminin dans sa généralité ; Claudel la définit comme une âme-sœur ; Breton chérit Mélusine enracinée dans la nature, il met son espoir dans la femme-enfant ; Stendhal souhaite sa maîtresse intelligente, cultivée, libre d'esprit et de mœurs : une égale. Mais à l'égale, à la femme-enfant, à l'âme-sœur, à la femme-sexe, à la bête féminine le seul destin terrestre qui soit réservé, c'est toujours l'homme. Quel que soit l'ego qui se cherche à travers elle, il ne peut s'atteindre que si elle consent à lui servir de creuset. On exige d'elle en tout cas l'oubli de soi et l'amour. Montherlant consent à s'attendrir sur la femme qui lui permet de mesurer sa puissance virile ; Lawrence adresse un hymne brûlant à celle qui se renonce en sa faveur ; Claudel exalte la vassale, la servante, la dévouée qui se soumet à Dieu en se soumettant au mâle ; Breton espère de la femme le salut de l'humanité parce qu'elle est capable à l'égard de son enfant, de son amant, de l'amour le plus total ; et même chez Stendhal les héroïnes sont plus émouvantes que les héros masculins parce qu'elles se donnent à leur passion avec une violence plus éperdue ; elles aident l'homme à accomplir sa destinée comme Prouhèze contribue au salut de Rodrigue ; dans les romans de Stendhal il arrive souvent qu'elles sauvent leur amant de la ruine, de la prison ou de la mort. Le dévouement féminin est exigé comme un devoir par Montherlant, par Lawrence ; moins arrogants Claudel, Breton, Stendhal l'admirent comme un choix généreux ; ils le souhaitent sans prétendre le mériter ; mais – sauf l'étonnant *Lamiel* – toutes les œuvres montrent qu'ils attendent de la femme cet altruisme que Comte admirait en elle et lui imposait, et qui selon lui aussi constituait à la fois une infériorité flagrante et une équivoque supériorité.

Nous pourrions multiplier les exemples : ils nous conduiraient toujours aux mêmes conclusions. En définissant la femme, chaque écrivain définit son éthique générale et l'idée singulière qu'il se fait de lui-même : c'est aussi en elle que souvent il inscrit la distance entre son point de vue sur le monde et ses rêves égotistes. L'absence ou l'insignifiance de l'élément féminin dans l'ensemble d'une œuvre est elle-même symptomatique ; il a une extrême importance quand il résume dans sa totalité tous les aspects de l'*Autre* comme il arrive chez Lawrence ; il en garde si la femme est saisie simplement comme une autre mais que l'écrivain s'intéresse à l'aventure individuelle de sa vie, ce qui est le cas de Stendhal ; il la perd dans une époque comme la nôtre où les problèmes singuliers de chacun passent au second plan. Cependant la femme en tant qu'autre joue encore un rôle dans la

mesure où, fût-ce pour se dépasser, chaque homme a encore besoin de prendre conscience de soi.

CHAPITRE III

Le mythe de la femme joue un rôle considérable dans la littérature ; mais quelle importance a-t-il dans la vie quotidienne ? Dans quelle mesure affecte-t-il les mœurs et les conduites individuelles ? Pour répondre à cette question il faudrait préciser les rapports qu'il soutient avec la réalité.

Il y a diverses sortes de mythes. Celui-ci, sublimant un aspect immuable de la condition humaine qui est la « section » de l'humanité en deux catégories d'individus, est un mythe statique ; il projette dans un ciel platonicien une réalité saisie dans l'expérience ou conceptualisée à partir de l'expérience ; au fait, à la valeur, à la signification, à la notion, à la loi empirique, il substitue une Idée transcendante, intemporelle, immuable, nécessaire. Cette idée échappe à toute contestation puisqu'elle se situe par-delà le donné ; elle est douée d'une vérité absolue. Ainsi, à l'existence dispersée, contingente et multiple *des* femmes, la pensée mythique oppose l'Éternel Féminin unique et figé ; si la définition qu'on en donne est contredite par les conduites des femmes de chair et d'os, ce sont celles-ci qui ont tort : on déclare non que la Féminité est une entité, mais que les femmes ne sont pas féminines. Les démentis de l'expérience ne peuvent rien contre le mythe. Cependant, d'une certaine manière, il prend sa source en elle. Ainsi, il est exact que la femme est autre que l'homme, et cette altérité est concrètement éprouvée dans le désir, l'étreinte, l'amour ; mais la relation réelle est de réciprocité ; comme telle, elle engendre des drames authentiques : à travers l'érotisme, l'amour, l'amitié et leurs alternatives de déception, de haine, de rivalité, elle est lutte des consciences qui se veulent chacune essentielle, elle est reconnaissance des libertés qui se confirment l'une l'autre, elle est passage indéfini de l'inimitié à la complicité. Poser la Femme, c'est poser l'Autre absolu, sans réciprocité, refusant contre l'expérience qu'elle soit un sujet, un semblable.

Dans la réalité concrète, les femmes se manifestent sous des aspects divers ; mais chacun des mythes édifiés à propos de la femme prétend la résumer tout entière ; chacune se veut unique : la conséquence en est qu'il existe une pluralité de mythes incompatibles et que les hommes demeurent rêveurs devant les étranges incohérences de l'idée de Féminité ; comme toute femme participe à une pluralité de ces archétypes qui prétendent chacun enfermer sa seule Vérité, ils retrouvent aussi devant leurs compagnes le vieil étonnement des sophistes qui comprenaient mal que l'homme pût être blond et brun à

la fois. Le passage à l'absolu s'exprime déjà dans les représentations sociales : les relations s'y figent facilement en classes, les fonctions en types, comme dans la mentalité enfantine les rapports se fixent en choses. Par exemple la société patriarcale, centrée sur la conservation du patrimoine, implique nécessairement, à côté d'individus qui détiennent et transmettent les biens, l'existence d'hommes et de femmes qui les arrachent à leurs propriétaires et les font circuler ; les hommes – aventuriers, escrocs, voleurs, spéculateurs – sont généralement désavoués par la collectivité ; les femmes usant de leur attrait érotique ont la possibilité d'inviter les jeunes gens et même les pères de famille à dissiper leur patrimoine sans sortir de la légalité ; elles s'approprient leur fortune ou captent leur héritage ; ce rôle étant considéré comme néfaste, on appelle « mauvaises femmes » celles qui le remplissent. En fait, elles peuvent au contraire apparaître en un autre foyer – celui de leur père, de leurs frères, de leur mari, de leur amant – comme un ange gardien ; telle courtisane qui dépouille de riches financiers est pour les peintres et les écrivains un mécène. L'ambiguïté du personnage d'Aspasie, de M^{me} de Pompadour se laisse facilement comprendre dans une expérience concrète. Mais si on pose que la femme, c'est la Mante Religieuse, la Mandragore, le Démon, l'esprit demeure confondu s'il découvre aussi en elle la Muse, la Déesse Mère, Béatrice.

Comme les représentations collectives et entre autres les types sociaux se définissent généralement par couples de termes opposés, l'ambivalence semblera une propriété intrinsèque de l'Éternel Féminin. La sainte mère a pour corrélatif la marâtre cruelle, l'angélique jeune fille, la vierge perverse : aussi dira-t-on tantôt que Mère égale Vie ou que Mère égale Mort, que toute pucelle est un pur esprit ou une chair vouée au diable.

Ce n'est évidemment pas la réalité qui dicte à la société ou aux individus leur choix entre les deux principes opposés d'unification ; à chaque époque, dans chaque cas, société et individu décident d'après leurs besoins. Très souvent ils projettent dans le mythe adopté les institutions et les valeurs auxquelles ils sont attachés. Ainsi le paternalisme qui réclame la femme au foyer la définit comme sentiment, intériorité, immanence ; en fait tout existant est à la fois immanence et transcendance ; quand on ne lui propose pas de but, ou qu'on l'empêche d'en atteindre aucun, qu'on le frustre de sa victoire, sa transcendance tombe vainement dans le passé, c'est-à-dire retombe en immanence ; c'est le sort assigné à la femme dans le patriarcat ; mais ce n'est aucunement une vocation non plus que l'esclavage n'est la vocation de l'esclave. On voit clairement chez Auguste Comte le développement de cette mythologie. Identifier la Femme à l'Altruisme c'est garantir à l'homme des droits absolus à son dévouement, c'est

imposer aux femmes un devoir-être catégorique.

Il ne faut pas confondre le mythe avec la saisie d'une signification ; la signification est immanente à l'objet ; elle est révélée à la conscience dans une expérience vivante ; tandis que le mythe est une Idée transcendante qui échappe à toute prise de conscience. Quand dans *l'Âge d'homme* Michel Leiris décrit sa vision des organes féminins, il nous livre des significations et n'élabore aucun mythe. L'émerveillement devant le corps féminin, le dégoût du sang menstruel sont des appréhensions d'une réalité concrète. Il n'y a rien de mythique dans l'expérience qui découvre les qualités voluptueuses de la chair féminine et on ne passe pas au mythe quand on tente de les exprimer par des comparaisons avec des fleurs ou des cailloux. Mais dire que la Femme, c'est la Chair, dire que la Chair est Nuit et Mort, ou qu'elle est la splendeur du Cosmos, c'est quitter la vérité de la terre et s'envoler vers un ciel vide. Car l'homme aussi est chair pour la femme ; et celle-ci est autre qu'un objet charnel ; et la chair revêt pour chacun et dans chaque expérience des significations singulières. Il est de même tout à fait vrai que la femme est – comme l'homme – un être enraciné dans la nature ; elle est plus que le mâle asservie à l'espèce, son animalité est la plus manifeste ; mais en elle comme en lui le donné est assumé par l'existence, elle appartient aussi au règne humain. L'assimiler à la Nature c'est un simple parti pris.

Peu de mythes ont été plus avantageux que celui-ci à la caste maîtresse : il justifie tous ses privilèges et l'autorise même à en abuser. Les hommes n'ont pas à se soucier d'alléger les souffrances et les charges qui sont physiologiquement le lot des femmes puisque celles-ci sont « voulues par la Nature » ; ils en prennent prétexte pour augmenter encore la misère de la condition féminine, par exemple pour dénier à la femme tout droit au plaisir sexuel, pour la faire travailler comme une bête de somme(226).

De tous ces mythes, aucun n'est plus ancré dans les cœurs masculins que celui du « mystère » féminin. Il a quantité d'avantages. Et d'abord il permet d'expliquer sans frais tout ce qui paraît inexplicable ; à une déficience subjective, l'homme qui ne « comprend » pas une femme est heureux de substituer une résistance objective ; au lieu d'admettre son ignorance, il reconnaît hors de lui la présence d'un mystère : voilà un alibi qui flatte à la fois la paresse et la vanité. Un cœur épris s'évite ainsi bien des déceptions : si les conduites de la bien-aimée sont capricieuses, ses propos stupides, le mystère leur sert d'excuse. Enfin grâce au mystère se perpétue ce rapport négatif qui semblait à Kierkegaard infiniment préférable à une possession positive ; en face d'une vivante énigme l'homme demeure seul : seul avec ses rêves, ses espoirs, ses craintes, son amour, sa vanité ; ce jeu subjectif qui peut aller du vice à l'extase mystique est pour beaucoup

une expérience plus attrayante qu'un authentique rapport avec un être humain. Sur quelles bases repose donc une illusion si profitable ?

Assurément, en un sens, la femme est mystérieuse, « mystérieuse comme tout le monde » selon le mot de Maeterlinck. Chacun n'est sujet que pour soi ; chacun ne peut saisir dans son immanence que soi seul : de ce point de vue l'autre est toujours mystère. Aux yeux des hommes l'opacité du pour-soi est plus flagrante chez l'autre féminin ; ils ne peuvent par aucun effet de sympathie pénétrer son expérience singulière : la qualité du plaisir érotique de la femme, les malaises de la menstruation, les douleurs de l'accouchement, ils sont condamnés à les ignorer. En vérité, il y a réciprocité du mystère : en tant qu'autre, et qu'autre de sexe masculin, il y a aussi au cœur de tout homme une présence fermée sur soi et impénétrable à la femme ; elle ignore ce qu'est l'érotisme du mâle. Mais selon la règle universelle que nous avons constatée, les catégories à travers lesquelles les hommes pensent le monde sont constituées *de leur point de vue, comme absolues* : ils méconnaissent ici comme partout la réciprocité. Mystère pour l'homme, la femme est regardée comme mystère en soi.

À vrai dire, sa situation la dispose singulièrement à être considérée sous cette figure. Son destin physiologique est très complexe ; elle-même le subit comme une histoire étrangère ; son corps n'est pas pour elle une claire expression d'elle-même ; elle s'y sent aliénée ; le lien qui en tout individu rattache la vie physiologique et la vie physique ou pour mieux dire la relation existant entre la facticité d'un individu et la liberté qui l'assume est la plus difficile énigme impliquée par la condition humaine : c'est chez la femme qu'elle se pose de la manière la plus troublante.

Mais ce qu'on appelle mystère, ce n'est pas la solitude subjective de la conscience, ni le secret de la vie organique. C'est au niveau de la communication que le mot prend son vrai sens : il ne se réduit pas au pur silence, à la nuit, à l'absence ; il implique une présence balbutiante qui échoue à se manifester. Dire que la femme est mystère, c'est dire non qu'elle se tait mais que son langage n'est pas entendu ; elle est là, mais cachée sous des voiles ; elle existe par-delà ces incertaines apparitions. Qui est-elle ? un ange, un démon, une inspirée, une comédienne ? On suppose ou bien qu'il existe à ces questions des réponses impossibles à découvrir, ou plutôt qu'aucune n'est adéquate parce qu'une fondamentale ambiguïté affecte l'être féminin ; en son cœur, elle est pour soi-même indéfinissable : un sphinx.

Le fait est qu'elle serait bien embarrassée de décider *qui elle est* ; la question ne comporte pas de réponse ; mais ce n'est pas que la vérité cachée soit trop ondoyante pour se laisser cerner : c'est qu'en ce domaine il n'y a pas de vérité. Un existant n'est rien d'autre que ce qu'il fait ; le possible ne déborde pas le réel, l'essence ne précède pas

l'existence : dans sa pure subjectivité, l'être humain *n'est rien*. On le mesure à ses actes. D'une paysanne on peut dire qu'elle est une bonne ou une mauvaise travailleuse, d'une actrice qu'elle a ou n'a pas de talent : mais si on considère une femme dans sa présence immanente, on ne peut absolument rien en dire, elle est en deçà d'aucune qualification. Or, dans les relations amoureuses ou conjugales, dans toutes les relations où la femme est la vassale, l'autre, c'est dans son immanence qu'on la saisit. Il est frappant que la camarade, la collègue, l'associée soient sans mystère ; en revanche, si le vassal est mâle, si en face d'un homme ou d'une femme plus âgés que lui, plus riches, un jeune garçon par exemple apparaît comme l'objet inessentiel, il s'enveloppe lui aussi de mystère. Et ceci nous découvre une infrastructure du mystère féminin qui est d'ordre économique. Un sentiment non plus n'est rien. « Dans le domaine des sentiments, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire, écrit Gide. Et il suffit d'imaginer qu'on aime pour aimer, ainsi suffit-il de se dire qu'on imagine aimer, quand on aime, pour aussitôt aimer un peu moins... » Entre l'imaginaire et le réel il n'y a de discrimination qu'à travers des conduites. L'homme détenant en ce monde une situation privilégiée, c'est lui qui est à même de manifester activement son amour ; très souvent il entretient la femme ou du moins il l'aide ; en l'épousant il lui donne une position sociale ; il lui fait des cadeaux ; son indépendance économique et sociale lui permet des initiatives et des inventions : séparé de M^{me} de Villeparisis, c'est M. de Norpois qui faisait des voyages de vingt-quatre heures pour la rejoindre ; très souvent il est occupé, elle est oisive : le temps qu'il passe avec elle, il le lui *donne* ; elle le prend : avec plaisir, avec passion ou simplement pour se distraire ? Accepte-t-elle ces bienfaits par amour ou par intérêt ? Aime-t-elle le mari ou le mariage ? Bien entendu, les preuves mêmes que donne l'homme sont ambiguës : tel don est-il consenti par amour ou par pitié ? Mais tandis que normalement la femme trouve au commerce de l'homme quantité d'avantages, le commerce de la femme n'est profitable à l'homme que dans la mesure où il l'aime. Aussi d'après l'ensemble de son attitude, on peut à peu près estimer le degré de son attachement. Tandis que la femme n'a guère le moyen de sonder son propre cœur ; selon ses humeurs elle prendra sur ses sentiments des points de vue différents, et tant qu'elle les subira passivement, aucune interprétation ne sera plus vraie qu'une autre. Aux cas assez rares où c'est elle qui détient les privilèges économiques et sociaux, le mystère se renverse : ce qui montre bien qu'il n'est pas lié à ce sexe plutôt qu'à cet autre mais à une situation. Pour un grand nombre de femmes les chemins de la transcendance sont barrés : parce qu'elles ne *font* rien, elles ne se *font* être rien ; elles se demandent indéfiniment ce qu'elles *auraient pu* devenir, ce qui les conduit à s'interroger sur ce

qu'elles *sont* : c'est une vaine interrogation ; si l'homme échoue à découvrir cette essence secrète, c'est que tout simplement elle n'existe pas. Maintenu en marge du monde, la femme ne peut se définir objectivement à travers ce monde et son mystère ne recouvre que du vide.

En outre, il arrive que, comme tous les opprimés, elle dissimule délibérément sa figure objective ; l'esclave, le serviteur, l'indigène, tous ceux qui dépendent des caprices d'un maître ont appris à lui opposer un immuable sourire ou une énigmatique impassibilité ; leurs vrais sentiments, leurs vraies conduites ils les cachent soigneusement. À la femme aussi on apprend depuis l'adolescence à mentir aux hommes, à ruser, à biaiser. Elle les aborde avec des visages d'emprunt ; elle est prudente, hypocrite, comédienne.

Mais le Mystère féminin tel que le reconnaît la pensée mythique est une réalité plus profonde. En fait, il est immédiatement impliqué dans la mythologie de l'Autre absolu. Si on admet que la conscience inessentielle est elle aussi une subjectivité translucide, capable d'opérer le Cogito, on admet qu'elle est en vérité souveraine et qu'elle retourne à l'essentiel ; pour que toute réciprocité apparaisse impossible, il faut que l'Autre soit pour soi un autre, que sa subjectivité même soit affectée par l'altérité ; cette conscience qui serait aliénée en tant que conscience, dans sa pure présence immanente, serait évidemment Mystère ; elle serait Mystère en soi du fait qu'elle le serait pour soi ; elle serait le Mystère absolu. C'est ainsi qu'il y a, par-delà le secret que crée leur dissimulation, un mystère du Noir, du Jaune, en tant qu'ils sont considérés absolument comme l'Autre inessentiel. Il faut remarquer que le citoyen américain, qui déconcerte profondément l'Européen moyen, n'est cependant pas considéré comme « mystérieux » : plus modestement on assure qu'on ne le comprend pas ; ainsi la femme ne « comprend » pas toujours l'homme, mais il n'y a pas de mystère masculin ; c'est que la riche Amérique, le mâle, sont du côté du Maître et que le Mystère est propriété de l'esclave.

Bien entendu, on ne peut que rêver dans les crépuscules de la mauvaise foi sur la réalité positive du Mystère ; semblable à certaines hallucinations marginales, dès qu'on essaie de le fixer il se dissipe. La littérature échoue toujours à peindre des femmes « mystérieuses » ; elles peuvent seulement apparaître au début d'un roman comme étranges, énigmatiques ; mais à moins que l'histoire ne demeure inachevée, elles finissent par livrer leur secret et elles sont alors des personnages cohérents et translucides. Par exemple le héros des livres de Peter Cheyney ne cesse de s'étonner des imprévisibles caprices des femmes : on ne peut jamais deviner comment elles vont se conduire, elles déjouent tous les calculs ; en vérité dès que les ressorts de leurs actes sont dévoilés aux lecteurs, elles apparaissent comme de très

simples mécanismes : celle-ci était espionne, celle-là voleuse ; si habile que soit l'intrigue, il y a toujours une clef, et il ne saurait en être autrement, l'auteur eût-il tout le talent, toute l'imagination qu'on peut souhaiter. Le mystère n'est jamais qu'un mirage, il s'évanouit dès qu'on essaie de le cerner.

Ainsi nous voyons que le mythe s'explique en grande partie par l'usage que l'homme en fait. Le mythe de la femme est un luxe. Il ne peut apparaître que si l'homme échappe à l'urgente emprise de ses besoins ; plus des rapports sont concrètement vécus, moins ils sont idéalisés. Le fellah de l'ancienne Égypte, le paysan bédouin, l'artisan du Moyen Âge, l'ouvrier contemporain ont dans les nécessités du travail et de la pauvreté des rapports trop définis avec la femme singulière qui est leur compagne pour la parer d'une aura faste ou néfaste. Ce sont les époques et les classes à qui étaient accordés les loisirs de rêver qui ont dressé les statues noir et blanc de la féminité. Mais le luxe a aussi une utilité ; ces rêves étaient impérieusement dirigés par des intérêts. Certes, la plupart des mythes ont des racines dans l'attitude spontanée de l'homme à l'égard de sa propre existence et du monde qui l'investit : mais le dépassement de l'expérience vers l'Idée transcendante a été délibérément opéré par la société patriarcale à des fins d'autojustification ; à travers les mythes, elle imposait aux individus ses lois et ses mœurs d'une manière imagée et sensible ; c'est sous une forme mythique que l'impératif collectif s'insinuait en chaque conscience. Par l'intermédiaire des religions, des traditions, du langage, des contes, des chansons, du cinéma, les mythes pénètrent jusque dans les existences les plus durement asservies aux réalités matérielles. Chacun peut y puiser une sublimation de ses modestes expériences : trompé par une femme aimée, celui-ci déclare qu'elle est une matrice enragée ; cet autre est obsédé par l'idée de son impuissance virile : voilà la femme Mante Religieuse ; celui-là se plaît en compagnie de sa femme : la voilà Harmonie, Repos, Terre nourricière. Le goût d'éternité à bon marché, d'un absolu de poche, qu'on rencontre chez la plupart des hommes se satisfait des mythes. La moindre émotion, une contrariété deviennent le reflet d'une Idée intemporelle ; cette illusion flatte agréablement la vanité.

Le mythe est un de ces pièges de la fausse objectivité dans lesquels l'esprit de sérieux donne tête baissée. Il s'agit encore une fois de remplacer l'expérience vécue et les libres jugements qu'elle réclame par une idole figée. À un rapport authentique avec un existant autonome, le mythe de la Femme substitue l'immobile contemplation d'un mirage. « Mirage ! mirage ! il faut les tuer puisqu'on ne peut les saisir ; ou bien les rassurer, les informer, leur faire passer le goût des bijoux, en faire véritablement nos compagnes égales, nos amies intimes, des associées d'ici-bas, les habiller autrement, leur couper les cheveux, leur tout

dire... » s'écria Laforgue. L'homme n'aurait rien à perdre, bien au contraire, s'il renonçait à déguiser la femme en symbole. Les songes quand ils sont collectifs et dirigés, des clichés, sont bien pauvres et monotones auprès de la réalité vivante : pour le vrai rêveur, pour le poète, elle est une source bien plus féconde qu'un merveilleux éculé. Les époques qui ont chéri le plus sincèrement les femmes, ce n'est pas la féodalité courtoise, ni le galant XIX^e siècle : ce sont celles – le XVIII^e siècle par exemple – où les hommes voyaient dans les femmes des semblables ; c'est alors qu'elles apparaissent comme vraiment romanesques : il n'est que de lire *les Liaisons dangereuses*, *le Rouge et le Noir*, *l'Adieu aux Armes* pour s'en rendre compte. Les héroïnes de Laclos, de Stendhal, de Hemingway sont sans mystère : elles n'en sont pas moins attachantes. Reconnaître dans la femme un être humain, ce n'est pas appauvrir l'expérience de l'homme : celle-ci ne perdrait rien de sa diversité, de sa richesse, de son intensité si elle s'assumait dans son intersubjectivité ; refuser les mythes, ce n'est pas détruire toute relation dramatique entre les sexes, ce n'est pas nier les significations qui se révèlent authentiquement à l'homme à travers la réalité féminine ; ce n'est pas supprimer la poésie, l'amour, l'aventure, le bonheur, le rêve : c'est seulement demander que conduites, sentiments, passions soient fondés dans la vérité(227).

« La femme se perd. Où sont les femmes ? Les femmes d'aujourd'hui ne sont pas des femmes » ; on a vu quel était le sens de ces mystérieux slogans. Aux yeux des hommes – et de la légion de femmes qui voient par ces yeux – il ne suffit pas d'avoir un corps de femme ni d'assumer comme amante, comme mère, la fonction de femelle pour être une « vraie femme » ; à travers la sexualité et la maternité, le sujet peut revendiquer son autonomie ; la « vraie femme » est celle qui s'accepte comme Autre. Il y a dans l'attitude des hommes d'aujourd'hui une duplicité qui crée chez la femme un déchirement douloureux ; ils acceptent dans une assez grande mesure que la femme soit une semblable, une égale ; et cependant ils continuent à exiger qu'elle demeure l'inessentiel ; pour elle, ces deux destins ne sont pas conciliables ; elle hésite entre l'un et l'autre sans être exactement adaptée à aucun et c'est de là que vient son manque d'équilibre. Chez l'homme il n'y a entre vie publique et vie privée aucun hiatus : plus il affirme dans l'action et le travail sa prise sur le monde, plus il apparaît comme viril ; en lui valeurs humaines et valeurs vitales sont confondues ; au lieu que les réussites autonomes de la femme sont en contradiction avec sa féminité puisqu'on demande à la « vraie femme » de se faire objet, d'être l'Autre. Il est très possible que sur ce point la sensibilité, la sexualité même des hommes se modifie. Une nouvelle esthétique est déjà née. Si la mode des poitrines plates et des hanches maigres – de la femme-éphèbe – n'a eu qu'un temps, on n'en

est cependant pas revenu à l'opulent idéal des siècles passés. On demande au corps féminin d'être chair, mais discrètement ; il doit être mince et non alourdi de graisse ; musclé, souple, robuste, il faut qu'il indique la transcendance ; on le préfère non pas blanc comme une plante de serre mais ayant affronté le soleil universel, hâlé comme un torse de travailleur. En devenant pratique, le costume de la femme ne l'a pas fait apparaître comme asexuée : au contraire, les jupes courtes ont mis en valeur beaucoup plus que naguère jambes et cuisses. On ne voit pas pourquoi le travail la priverait de son attrait érotique. Saisir à la fois la femme comme un personnage social et comme une proie charnelle peut être troublant : dans une série de dessins de Peynet parus récemment(228), on voyait un jeune fiancé délaissier sa promise parce qu'il était séduit par la jolie mairesse qui se disposait à célébrer le mariage ; qu'une femme exerce un « office viril » et soit en même temps désirable, ç'a été longtemps un thème de plaisanteries plus ou moins graveleuses ; peu à peu le scandale et l'ironie se sont émoussés et il semble qu'une nouvelle forme d'érotisme soit en train de naître : peut-être engendrera-t-elle de nouveaux mythes.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui il est très difficile aux femmes d'assumer à la fois leur condition d'individu autonome et leur destin féminin ; c'est là la source de ces maladroites, de ces malaises qui les font parfois considérer comme « un sexe perdu ». Et sans doute il est plus confortable de subir un aveugle esclavage que de travailler à s'affranchir : les morts aussi sont mieux adaptés à la terre que les vivants. De toute façon un retour au passé n'est pas plus possible qu'il n'est souhaitable. Ce qu'il faut espérer, c'est que de leur côté les hommes assument sans réserve la situation qui est en train de se créer ; alors seulement la femme pourra la vivre sans déchirement. Alors pourra être exaucé le vœu de Laforgue : « Ô jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation ? quand nous donnerons-nous la vraie poignée de main ? » Alors « Mélusine non plus sous le poids de la fatalité déchaînée sur elle par l'homme seul, Mélusine délivrée... » retrouvera « son assiette humaine(229) ». Alors elle sera pleinement un être humain, « quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi(230) ».

1 Elle fut guillotinée pour ses idées en 1794.

2 Auteur d'une *Revendication des droits des femmes*, parue en Angleterre en 1917.

3 Par Fourier selon certains, au XIX^e.

4 Simone de Beauvoir, une biographie de CLAUDE FRANCIS et FERNANDE GONTHIER aux éditions Payot.

5 Discrimination qui existait encore il y a peu d'années, comme en témoigne Catherine Rihoit.

6 Romancière et essayiste canadienne.

7 Dans *L'Étude et le rouet*, paru en 1989 aux éditions du Seuil.

8 Il est mort aujourd'hui, il s'appelait *Franchise*.

9 Le rapport Kinsey, par exemple, se borne à définir les caractéristiques sexuelles de l'homme américain, ce qui est tout à fait différent.

10 Cette idée a été exprimée sous sa forme la plus explicite par E. LÉVINAS dans son essai sur *le Temps et l'Autre*. Il s'exprime ainsi : « N'y aurait-il pas une situation où l'altérité serait portée par un être à un titre positif, comme essence ? Quelle est l'altérité qui n'entre pas purement et simplement dans l'opposition des deux espèces du même genre ? Je pense que le contraire absolument contraire, dont la contrariété n'est affectée en rien par la relation qui peut s'établir entre lui et son corrélatif, la contrariété qui permet au terme de demeurer absolument autre, c'est le féminin. Le sexe n'est pas une différence spécifique quelconque... La différence des sexes n'est pas non plus une contradiction... (Elle) n'est pas non plus la dualité de deux termes complémentaires car deux termes complémentaires supposent un tout préexistant... L'altérité s'accomplit dans le féminin. Terme du même rang mais de sens opposé à la conscience. »

Je suppose que M. Lévinas n'oublie pas que la femme est aussi pour soi conscience. Mais il est frappant qu'il adopte délibérément un point de vue d'homme sans signaler la réciprocité du sujet et de l'objet. Quand il écrit que la femme est mystère, il sous-entend qu'elle est mystère pour l'homme. Si bien que cette description qui se veut objective est en fait une affirmation du privilège masculin.

11 Voir C. LÉVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la Parenté*.

Je remercie C. Lévi-Strauss d'avoir bien voulu me communiquer les épreuves de sa thèse que j'ai entre autres largement utilisée dans la 2^e partie, p. 537-559.

12 Cf. 2^e partie, ch. v.

13 Voir 2^e partie, p. 630-632.

14 Ou du moins il croyait le pouvoir.

15 L'article de Michel Carrouges paru sur ce thème dans le numéro 292 des *Cahiers du Sud* est significatif. Il écrit avec indignation : « L'on voudrait qu'il n'y ait point de mythe de la femme mais seulement une cohorte de cuisinières, de matrones, de filles de joie, de bas-bleus ayant fonction de plaisir ou fonction d'utilité ! » C'est dire que selon lui la femme n'a pas d'existence pour soi ; il considère seulement sa *fonction* dans le monde mâle. Sa finalité est en l'homme ; alors en effet on peut préférer sa « fonction » poétique à toute autre. La question est précisément de savoir pourquoi ce serait par rapport à l'homme qu'il faudrait la définir.

16 Par exemple l'homme déclare qu'il ne trouve sa femme en rien diminuée

parce qu'elle n'a pas de métier : la tâche du foyer est aussi noble, etc. Cependant à la première dispute il s'exclame : « Tu serais bien incapable de gagner ta vie sans moi. »

17 Décrire ce processus fera précisément l'objet du volume II de cette étude.

18 Ce sera l'objet du deuxième volume.

19 On appelle gamètes les cellules génératrices dont la fusion constitue l'œuf.

20 On appelle gonades les glandes qui produisent les gamètes.

21 HEGEL, *Philosophie de la Nature*, 3^e partie, § 369.

22 Certaines poules se disputent dans la basse-cour les meilleures places et établissent entre elles à coups de bec une hiérarchie. En l'absence des mâles, il y a aussi des vaches qui prennent par la force la tête du troupeau.

23 L'analyse de ces phénomènes a pu être poussée en ces dernières années en rapprochant des phénomènes qui se passent chez la femme ceux qu'on observe chez les singes supérieurs, notamment dans le genre Rhésus. « Il est évidemment plus facile d'expérimenter chez ces derniers animaux », écrit Louis Gallien (*La Sexualité*).

24 « Je suis donc mon corps, du moins dans toute la mesure où j'ai un acquis et réciproquement mon corps est comme un sujet naturel, comme une esquisse provisoire de mon être total. » (MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la Perception*.)

25 Je me place ici au point de vue exclusivement physiologique. Il est évident que psychologiquement la maternité peut être pour la femme très profitable, comme elle peut aussi être un désastre.

26 Cf. H. VIGNES dans le *Traité de Physiologie*, t. XI, dirigé par ROGER et BINET.

27 Il est curieux de retrouver cette théorie chez D. H. Lawrence. Dans *le Serpent à plumes*, don Cipriano prend soin que sa maîtresse n'arrive jamais à l'orgasme : elle doit vibrer en accord avec l'homme, non s'individualiser dans le plaisir.

28 Cette discussion sera reprise beaucoup plus longuement vol. II, ch. 1^{er}.

29 Cf. *Moïse et son peuple*, trad. A. Bermann, p. 177.

30 BAUDOUIN, *L'Âme enfantine et la Psychanalyse*.

31 FREUD, *Totem et Tabou*.

32 Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet au vol. II, ch. 1^{er}.

33 ALICE BALINT, *La Vie intime de l'enfant*, p. 101.

34 On m'a cité le cas de petits paysans qui s'amusaient à faire des concours d'excréments : celui qui avait les fèces les plus volumineuses et les plus solides jouissait d'un prestige qu'aucune autre réussite, dans les jeux ou même dans la lutte, ne pouvait compenser. L'étron jouait ici le même rôle que le pénis : il y avait également aliénation.

35 Nous reviendrons sur ces idées dans la 2^e partie ; nous les indiquons seulement à titre méthodique.

36 *L'Origine de la famille* (p. 209-210).

37 Gaston Bachelard dans *La Terre et les rêveries de la Volonté* fait entre autres une étude suggestive du travail du forgeron. Il montre comment par le marteau et l'enclume l'homme s'affirme et se sépare. « L'instant du forgeron est un instant à la fois bien isolé et grossi. Il promeut le travailleur à la maîtrise du temps par la violence d'un instant », p. 142 ; et plus loin : « L'être forgeant accepte le défi de l'univers dressé contre lui. »

38 La sociologie n'accorde plus aujourd'hui aucun crédit aux élucubrations de Baschoffen.

39 « Salut, Terre, mère des hommes, sois fertile dans l'embrasement du Dieu et remplis-toi de fruits à l'usage de l'homme », dit un vieux charme anglo-saxon.

40 Dans l'Ouganda, chez les Bhanta des Indes, une femme stérile est considérée comme dangereuse pour le jardin. À Nicobar, on pense que la récolte sera plus abondante si elle est faite par une femme enceinte. À Bornéo, ce sont les femmes qui choisissent et conservent les semences. « Il semble que l'on sente en elles une affinité naturelle avec les graines dont elles disent qu'elles sont en état de grossesse. Parfois les femmes vont passer la nuit dans les champs de paddy au temps où il pousse. » (Hose and Mac Dougall.) Dans l'Inde antérieure, des femmes nues poussent de nuit la charrue autour du champ. Les Indiens de l'Orénoque laissaient aux femmes le soin de semer et planter car « de même que les femmes savaient concevoir et mettre au monde les enfants, de même les graines et les racines qu'elles plantaient portaient des fruits bien plus abondants que si elles avaient été plantées de la main des hommes » (Frazer). On trouve quantité d'exemples analogues chez Frazer.

41 On verra que cette distinction s'est perpétuée. Les époques qui regardent la femme comme l'*Autre* sont celles qui refusent le plus âprement de l'intégrer à la société à titre d'être humain. Aujourd'hui, elle ne devient *une autre* semblable qu'en perdant son aura mystique. C'est sur cette équivoque qu'ont toujours joué les antiféministes. Ils acceptent volontiers d'exalter la femme comme *Autre* de manière à constituer son altérité comme absolue, irréductible, et à lui refuser l'accès du *mitsein* humain.

42 Cf. LÉVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la Parenté*.

43 *Id.*, *ibid.*

44 Nous trouvons dans la thèse déjà citée de Lévi-Strauss, sous une forme un peu différente, une confirmation de cette idée. Il ressort de son étude que la prohibition de l'inceste n'est aucunement le fait primitif d'où découle l'exogamie ; mais elle reflète sous forme négative une volonté positive d'exogamie. Il n'y a aucune raison immédiate pour qu'une femme soit impropre au commerce avec les hommes de son clan ; mais il est socialement utile qu'elle fasse partie des prestations par lesquelles chaque clan au lieu de se fermer sur soi établit avec l'autre un rapport de réciprocité : « L'exogamie a une valeur moins négative que positive... elle interdit le mariage endogame... non certes parce qu'un péril biologique est attaché au mariage consanguin mais parce qu'un bénéfice social résulte d'un mariage exogame. » Il ne faut pas que le groupe consomme à titre privé les femmes qui constituent un de ses biens mais qu'il en fasse un instrument de communication ; si le mariage avec une femme du clan est interdit « l'unique raison est qu'elle est *même* alors qu'elle doit (et donc peut) devenir autre... Les femmes vendues en esclavage peuvent être les mêmes que celles qui furent primitivement offertes. Il ne faut aux unes et aux autres que le *signe de l'altérité* qui est la conséquence d'une certaine position dans une structure et non d'un caractère inné. »

45 Bien entendu cette condition est nécessaire mais non suffisante : il y a des civilisations patrilinéaires qui se sont figées à un stade primitif ; d'autres, comme celle des Mayas, qui se sont dégradées. Il n'y a pas une hiérarchie absolue entre les sociétés de droit maternel et celles de droit paternel : mais seules ces dernières ont évolué techniquement et idéologiquement.

46 Il est intéressant de noter (d'après M. Begouen, *Journal de Psychologie*, année 1934) que dans l'époque aurignacienne on rencontre de nombreuses statuettes représentant des femmes aux attributs sexuels exagérément soulignés : elles sont

remarquables par leur embonpoint et par l'importance accordée à leur vulve. En outre on trouve aussi dans les cavernes des vulves isolées, grossièrement dessinées. Dans le Solutréen et le Magdalénien ces effigies disparaissent. Dans l'Aurignacien les statuettes masculines sont très rares et il n'y a jamais de représentation de l'organe mâle. Dans le Magdalénien on trouve encore la figuration de quelques vulves mais en petit nombre et au contraire on a découvert une grande quantité de phallus.

47 Voir première partie, ch. III.

48 De même que la femme était assimilée aux sillons, le phallus est alors assimilé à la charrue, et inversement. Sur un dessin de l'époque kassite représentant une charrue sont tracés les symboles de l'acte générateur ; ensuite l'identité phallus-charrue a été souvent reproduite plastiquement. Le mot *Iak* en quelques langues austro-asiatiques désigne à la fois phallus et bêche. Il existe une prière assyrienne adressée à un dieu dont « la charrue a fécondé la terre ».

49 Nous examinerons cette évolution en Occident. L'histoire de la femme en Orient, aux Indes, en Chine a été en effet celle d'un long et immuable esclavage. Du Moyen Âge à nos jours nous centrerons cette étude sur la France dont le cas est typique.

50 Cet exposé reproduit celui de C. Huart dans la Perse antique et la Civilisation iranienne, p. 195-196.

51 En certains cas du moins le frère *doit* épouser sa sœur.

52 C'est-à-dire de se lier à autrui par des contrats.

53 Rome comme la Grèce tolère officiellement la prostitution. Il y avait deux classes de courtisanes : les unes vivaient enfermées dans des bordels. Les autres, les « bonæ meretrices », exerçaient librement leur profession ; elles n'avaient pas le droit de revêtir le costume des matrones ; elles avaient une certaine influence en matière de modes, de coutumes et d'art mais elles n'occupèrent jamais une position aussi élevée que les hétaires d'Athènes.

54 « Celles qui venaient à Sisteron par le passage de Péipin devaient comme les Juifs un droit de péage de cinq sols au profit des dames de Sainte-Claire. » (Bahutaud.)

55 *Dict. de la Conversation*, Riffenberg, Femmes et filles de folle vie.

56 « La femme est supérieure à l'homme à savoir : *Matériellement* : parce qu'Adam a été fait de limon, Ève, d'une côte d'Adam. *Par le lieu* : parce qu'Adam a été créé hors du paradis, Ève dans le paradis. *Par la conception* : parce que la femme a conçu Dieu, ce que l'homme ne put faire. *Par l'apparition* : parce que le Christ après sa mort apparut à une femme, à savoir Madeleine. *Par l'exaltation* : parce qu'une femme a été exaltée au-dessus du chœur des anges, à savoir la bienheureuse Marie... »

57 N. TRUQUIN, *Mémoires et aventures d'un prolétaire*. Cité d'après E. DOLLÉANS, *Histoire du Mouvement ouvrier*, t. I.

58 « La plus ancienne mention connue des procédés anticonceptionnels serait un papyrus égyptien du deuxième millénaire avant notre ère, qui recommande l'application vaginale d'un mélange bizarre composé d'excréments de crocodile, de miel, de natron et d'une substance gommeuse. » (P. ARIÈS, *Histoire des Populations françaises*.) Les médecins persans du Moyen Âge connaissaient trente et une recettes dont neuf seulement s'adressaient à l'homme. Soranos, à l'époque d'Hadrien, explique qu'au moment de l'éjaculation la femme qui ne veut pas d'enfant doit « retenir sa respiration, retirer un peu son corps en arrière afin que le sperme ne puisse pénétrer dans l'os *uteri*, se lever immédiatement, s'accroupir et provoquer des

éternuements ».

59 Dans la *Précieuse*, 1656.

60 « Vers 1930 une firme américaine vendait vingt millions de préservatifs en une année. Quinze manufactures américaines en sortaient un million et demi par jour. » (P. Ariès.)

61 « L'enfant avant d'être né est une portion de la femme, une sorte de viscère. »

62 Nous reviendrons au volume II sur la discussion de cette attitude. Signalons seulement que les catholiques sont bien loin de prendre à la lettre la doctrine de saint Augustin. Le confesseur chuchote à la jeune fiancée, la veille de ses noces, qu'elle peut faire avec son mari n'importe quoi du moment que le coït s'achève « comme il faut » ; les pratiques positives du birth-control – y compris le *coïtus interruptus* – sont interdites ; mais on a le droit d'utiliser le calendrier établi par les sexologues viennois et de perpétrer l'acte dont le seul but reconnu est la génération les jours où la conception est impossible à la femme. Il y a des directeurs de conscience qui communiquent même ce calendrier à leurs ouailles. En fait, il y a quantité de « mères chrétiennes » qui n'ont que deux ou trois enfants et qui cependant n'ont pas interrompu après le dernier accouchement toutes relations conjugales.

63 Olga Michakova, secrétaire du Comité central de l'Organisation de la Jeunesse communiste, a déclaré en 1944 dans une interview : « Les femmes soviétiques doivent chercher à se rendre aussi attrayantes que la nature et le bon goût le permettent. Après la guerre elles devront s'habiller comme des femmes et avoir une démarche féminine... On dira aux filles de se comporter et de marcher comme des filles et pour cette raison elles adopteront des jupes probablement très étroites qui les obligeront à une démarche gracieuse. »

64 Cf. MYRDALL, *American dilemma*.

65 Cf. J.-P. SARTRE, *Réflexions sur la Question juive*.

66 Il est remarquable qu'à Paris, sur un millier de statues (si l'on excepte les reines qui forment pour une raison purement architecturale la corbeille du Luxembourg), il n'y en ait que dix élevées à des femmes. Trois sont consacrées à Jeanne d'Arc. Les autres sont M^{me} de Ségur, George Sand, Sarah Bernhardt, M^{me} Boucicaut et la baronne de Hirsch, Maria Deraismes, Rosa Bonheur.

67 Ici encore les antiféministes jouent sur une équivoque. Tantôt, tenant pour rien la liberté abstraite, ils s'exaltent sur le grand rôle concret que la femme asservie peut jouer en ce monde : que réclame-t-elle donc ? Tantôt ils méconnaissent le fait que la licence négative n'ouvre aucune possibilité concrète et ils reprochent aux femmes abstraitement affranchies de n'avoir pas fait leurs preuves.

68 En Amérique, les grandes fortunes finissent souvent par tomber dans les mains des femmes : plus jeunes que leur mari, elles leur survivent et héritent de lui ; mais elles sont alors âgées et prennent rarement l'initiative de nouveaux investissements ; elles agissent en usufruitières plutôt qu'en propriétaires. Ce sont les hommes en fait qui *disposent* des capitaux. De toute façon, ces riches privilégiées ne constituent qu'une petite minorité. En Amérique bien plus qu'en Europe, il est à peu près impossible à une femme d'arriver comme avocate, docteur, etc., à une haute situation.

69 Du moins d'après la doctrine officielle.

70 Dans les pays anglo-saxons la prostitution n'a jamais été réglementée. Jusqu'en 1900 la « Common law » anglaise et américaine ne la considérait comme un délit que lorsqu'elle était scandaleuse et créait du désordre. Depuis lors la répression s'est exercée avec plus ou moins de rigueur, avec plus ou moins de succès, en

Angleterre et dans les différents États des U.S.A. dont les législations sont sur ce point très diverses. En France à la suite d'une longue campagne abolitionniste la loi du 13 avril 1946 a ordonné la fermeture des maisons de tolérance et le renforcement de la lutte contre le proxénétisme : « Considérant que l'existence de ces maisons est incompatible avec les principes essentiels de la dignité humaine et le rôle dévolu à la femme dans la société moderne... » Cependant la prostitution n'en continue pas moins à s'exercer. Ce n'est évidemment pas par des mesures négatives et hypocrites qu'on peut modifier la situation.

71 Cf. PHILIPP WYLLIE, *Génération de Vipères*.

72 Nous reviendrons longuement sur ce point au vol. II.

73 « ... La femme n'est pas la répétition inutile de l'homme mais le lieu enchanté où s'accomplit la vivante alliance de l'homme et de la nature. Qu'elle disparaisse et les hommes sont seuls, étrangers sans passeport dans un monde glacial. Elle est la terre elle-même portée au sommet de la vie, la terre devenue sensible et joyeuse ; et sans elle, pour l'homme la terre est muette et morte », écrit Michel Carrouges. (*Les pouvoirs de la femme*, Cahiers du Sud, n° 292.)

74 *Étapes sur le Chemin de la Vie*.

75 « C'est la terre que je chanterai, mère universelle aux solides assises, aïeule vénérable qui nourrit sur son sol tout ce qui existe », dit un hymne homérique. Eschyle aussi glorifie la terre qui « enfante tous les êtres, les nourrit puis en reçoit à nouveau le germe fécond ».

76 « À la lettre la femme est Isis, la nature féconde. Elle est le fleuve et le lit du fleuve, la racine et la rose, la terre et le cerisier, le cep et le raisin. » (M. Carrouges, Article cité.)

77 Voir un peu plus loin notre étude sur Montherlant qui incarne de manière exemplaire cette attitude.

78 Déméter est le type de la *mater dolorosa*. Mais d'autres déesses – Ishtar, Artémis – sont cruelles. Kali tient à la main un crâne rempli de sang. « Les têtes de tes fils fraîchement tués pendent de ton cou comme un collier... Ta forme est belle comme les nuages pluvieux, tes pieds sont souillés de sang », lui dit un poète hindou.

79 *Métamorphoses de la libido*.

80 La différence entre les croyances mystiques et mythiques et les convictions vécues des individus est d'ailleurs sensible dans le fait suivant : Lévi-Strauss signale que « les jeunes hommes nimmebago visitent leur maîtresse en profitant du secret où la condamne l'isolement prescrit pendant la durée de ses règles ».

81 Un médecin du Cher m'a signalé que dans la région où il habite l'accès des champignonnières est dans les mêmes circonstances interdit aux femmes. On discute encore aujourd'hui la question de savoir s'il y a quelque fondement à ces préjugés. Le seul fait que rapporte en leur faveur le docteur Binet est une observation de Schink (citée par Vignes). Schink aurait vu des fleurs se faner entre les mains d'une servante indisposée ; les gâteaux à la levure fabriqués par cette femme n'auraient monté que de trois centimètres au lieu des cinq centimètres qu'ils atteignaient normalement. De toute façon ces faits sont bien pauvres et bien vaguement établis si on considère l'importance et l'universalité des croyances dont l'origine est évidemment mystique.

82 Cité d'après C. LÉVI-STRAUSS : *Les Structures élémentaires de la Parenté*.

83 La lune est source de fertilité ; elle apparaît comme « le maître des femmes » ; on croit souvent que sous la forme d'un homme ou d'un serpent elle s'accouple avec les femmes. Le serpent est une épiphanie de la lune ; il mue et se

régénère, il est immortel, c'est une force qui distribue fécondité et science. C'est lui qui garde les sources sacrées, l'arbre de vie, la Fontaine de Jouvence, etc. Mais c'est lui aussi qui a ravi à l'homme l'immortalité. On raconte qu'il s'accouple avec les femmes. Les traditions persanes et aussi celles des milieux rabbiniques prétendent que la menstruation est due aux rapports de la première femme avec le serpent.

84 Rabelais appelle le sexe mâle « le laboureur de la nature ». On a vu l'origine religieuse et historique de l'assimilation phallus-soc, femme-sillon.

85 De là vient le pouvoir qu'on attribue dans les combats à la vierge : les Walkyries, la Pucelle d'Orléans, par exemple.

86 La phrase de Samivel citée par Bachelard (*la Terre et les rêveries de la Volonté*) est significative : « Ces montagnes couchées en cercle autour de moi, j'avais cessé peu à peu de les considérer comme des ennemis à combattre, des femelles à fouler au pied ou des trophées à conquérir afin de me fournir à moi-même et de fournir aux autres un témoignage de ma propre valeur. » L'ambivalence montagne-femme s'établit à travers l'idée commune d'« ennemi à combattre », de « trophée », de « témoignage » de puissance.

On voit cette réciprocité se manifester par exemple dans ces deux poèmes de Senghor :

Femme nue, femme obscure !

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fait lyrique ma bouche.

Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses ferventes du Vent d'est.

Et :

Oho ! Congo couchée dans ton lit de forêts, reine sur l'Afrique domptée

Que les phallus des monts portent haut ton pavillon

Car tu es femme par ma tête, par ma langue, car tu es femme par mon ventre.

87 « Les Hottentotes chez qui la stéatopygie n'est ni aussi développée ni aussi constante que chez les femmes bushman considèrent cette conformation comme esthétique et malaxent les fesses de leurs filles dès l'enfance pour les développer. De même l'engraissement artificiel des femmes, véritable gavage dont les deux procédés essentiels sont l'immobilité et l'ingestion abondante d'aliments appropriés, en particulier du lait, se rencontre dans diverses régions de l'Afrique. Il est encore pratiqué par les citadins aisés arabes et israélites d'Algérie, de Tunisie et du Maroc. » (Luquet, *Journal de Psychologie*, 1934. Les Vénus des cavernes.)

88 Par exemple dans le ballet de Prévert *le Rendez-Vous* et dans celui de Cocteau *le Jeune Homme et la Mort*, la Mort est représentée sous les traits de la jeune fille aimée.

89 Jusqu'à la fin du XII^e siècle les théologiens – à l'exception de saint Anselme – considèrent selon la doctrine de saint Augustin que le péché originel est impliqué par la loi même de la génération : « La concupiscence est un vice... la chair humaine qui naît par elle est une chair de péché », écrit saint Augustin. Et saint Thomas : « L'union des sexes étant depuis le péché accompagnée de concupiscence transmet le péché originel à l'enfant. »

90 Nous avons montré que le mythe de la mante religieuse n'a aucun fondement biologique.

91 De là vient la place privilégiée qu'elle occupe par exemple dans l'œuvre de Claudel. Voir p. 361-373.

92 Il faudrait citer ici tout le poème de Michel Leiris intitulé *la Mère*. En voici quelques extraits caractéristiques :

La mère en noir, mauve, violet, – voleuse des nuits, – c'est la sorcière dont l'industrie cachée vous met au monde, celle qui vous berce, vous choie, vous met en bière, quand elle n'abandonne pas – ultime joujou – à vos mains qui le posent gentiment au cercueil, son corps recroquevillé. (...)

La mère – statue aveugle, fatalité dressée au centre du sanctuaire inviolé – c'est la nature qui vous caresse, le vent qui vous encense, le monde qui tout ensemble vous pénètre, vous monte au ciel (enlevé sur les multiples spires) et vous pourrit. (...)

La mère – qu'elle soit jeune ou vieille, belle ou laide, miséricordieuse ou têtue – c'est la caricature, le monstre femme jaloux, le Prototype déchu, – si tant est que l'Idée (pythie flétrie juchée sur le trépied de son austère majuscule) n'est que la parodie des vives, légères, chatoyantes pensées...

La mère – sa hanche ronde ou sèche, son sein tremblant ou dur – c'est le déclin promis, dès l'origine, à toute femme, l'émiettement progressif de la roche étincelante sous le flot des menstrues, l'ensevelissement lent – sous le sable du désert âgé – de la caravane luxuriante et chargée de beauté.

La mère – ange de la mort qui épie, de l'univers qui enlace, de l'amour que la vague du temps rejette – c'est la coquille au graphique insensé (signe d'un sûr venin) à lancer dans les vasques profondes, génératrice de cercles pour les eaux oubliées.

La mère – flaque sombre, éternellement en deuil de tout et de nous-mêmes – c'est la pestilence vaporeuse qui s'irise et qui crève, enflant bulle par bulle sa grande ombre bestiale (honte de chair et de lait), voile roide qu'une foudre encore à naître devrait déchirer...

Viendra-t-il jamais à l'esprit d'une de ces innocentes salopes de se traîner pieds nus dans les siècles pour pardon de ce crime : nous avoir enfantés ?

93 Voir note 87.

94 Elle est allégorique dans le honteux poème que Claudel vient récemment de commettre et où il appelle l'Indochine « C'te femme jaune » ; elle est affective au contraire dans les vers du poète noir :

*L'âme du noir pays où dorment les anciens
vit et parle
ce soir
en la force inquiète le long de tes reins creux.*

95 Crayonné au théâtre.

96 La philologie est sur cette question plutôt mystérieuse ; tous les linguistes s'accordent à reconnaître que la distribution des mots concrets en genre est purement accidentelle. Cependant en français la plupart des entités sont du féminin : beauté, loyauté, etc. Et en allemand la plupart des mots importés, étrangers, *autres*, sont féminins : die Bar, etc.

97 Il va sans dire qu'elles manifestent en vérité des qualités intellectuelles parfaitement identiques à celles des hommes.

98 Les romans policiers américains – ou écrits à la mode américaine – en sont un exemple frappant. Les héros de Peter Cheyney, entre autres, sont toujours aux prises avec une femme extrêmement dangereuse, indomptable pour tout autre qu'eux : après un duel qui se déroule tout au long du roman, elle est finalement vaincue par Campion ou Callagham et tombe dans ses bras.

99 *La Condition humaine.*

100 « L'homme a créé la femme, avec quoi donc ? Avec une côte de son dieu, de son idéal. » (NIETZSCHE, *Le Crépuscule des Idoles.*)

101 *In vino veritas.*

102 On a vu que c'était en Grèce et au Moyen Âge le thème de maintes lamentations.

103 Marcel Schwob expose poétiquement ce mythe dans le *Livre de Monelle*. « Je te parlerai des petites prostituées et tu sauras le commencement... Vois-tu, elles poussent un cri de compassion vers vous et vous caressent la main avec leur main décharnée. Elles ne vous comprennent que si vous êtes très malheureux ; elles pleurent avec vous et vous consolent... Aucune d'elles, vois-tu, ne peut rester avec vous. Elles seraient trop tristes et elles ont honte de rester quand vous ne pleurez plus, elles n'osent pas vous regarder. Elles vous apprennent la leçon qu'elles ont à vous apprendre et elles s'en vont. Elles viennent à travers le froid et la pluie vous baiser au front et essuyer vos yeux et les affreuses ténèbres les reprennent... Il ne faut pas penser à ce qu'elles ont pu faire dans les ténèbres. »

104 L'exemple de Stendhal est frappant.

105 *Sur les Femmes.*

106 *Sur les Femmes.*

107 *Le Songe.*

108 *Sur les Femmes.*

109 *Les Jeunes Filles.*

110 *Ibid.*

111 *Ibid.*

112 Ce processus est celui qu'Adler considère comme l'origine classique des psychoses. L'individu divisé entre une « volonté de puissance » et un « complexe d'infériorité » établit entre la société et lui le plus de distance possible afin de n'avoir pas à affronter l'épreuve du réel. Il sait qu'elle minerait des prétentions qu'il ne peut maintenir que dans l'ombre de la mauvaise foi.

113 *Le Songe.*

114 *Le Songe.*

115 *La Petite Infante de Castille.*

116 *Ibid.*

117 *Les Jeunes Filles.*

118 *Ibid.*

119 *Les Jeunes Filles.*

120 *Ibid.*

121 *La Petite Infante de Castille.*

122 *Le Songe.*

123 *Les Jeunes Filles.*

124 *Ibid.*

125 *Ibid.*

126 *Ibid.*

127 *Ibid.*

128 *Les Jeunes Filles.*

129 *La Petite Infante de Castille.*

130 *Le Maître de Santiago.*

131 *Le Solstice de Juin*, p. 301.

132 *Ibid.*, p. 286.

133 *Le Solstice de Juin*, p. 308.

134 *Ibid.*, p. 199.

135 *L'Équinoxe de Septembre*, p. 57.

136 *Aux Fontaines du Désir.*

137 *Aux Fontaines du Désir.*

138 *La Possession de soi-même*, p. 13.

139 *Le Solstice de Juin*, p. 316.

140 *Aux Fontaines du Désir.*

141 *Ibid.*

142 *Ibid.*

143 *Le Solstice de Juin*, p. 301.

144 « Nous réclamons un organisme qui ait pouvoir discrétionnaire pour arrêter tout ce qu'il juge devoir nuire à la qualité humaine française. Une sorte d'inquisition au nom de la qualité humaine française » (*Le Solstice de Juin*, p. 270).

145 *Les Jeunes Filles.*

146 *Le Solstice de Juin*, p. 211.

147 *Ibid.*, p. 211.

148 *Le Solstice de Juin*, p. 312.

149 *Femmes amoureuses.*

150 *Ibid.*

151 *Ibid.*

152 *Amants et Fils.*

153 *Femmes amoureuses.*

154 Préface à *l'Amant de Lady Chatterley.*

155 *Fantaisie de l'Inconscient.*

156 *Fantaisie de l'Inconscient.*

157 *Ibid.*

158 *Ibid.*

159 *Ibid.*

160 *Fantaisie de l'Inconscient.*

161 *Femmes amoureuses.*

162 *Fantaisie de l'Inconscient.*

163 *Femmes amoureuses.*

- 164 *Amants et Fils.*
- 165 *Le Serpent à plumes.*
- 166 À l'exception de Paul d'*Amants et Fils* qui est de tous le plus vivant. Mais c'est le seul roman qui nous montre un apprentissage masculin.
- 167 *Partage de Midi.*
- 168 *Les Aventures de Sophie.*
- 169 *La Cantate à trois voix.*
- 170 *Conversations dans le Loir-et-Cher.*
- 171 *Le Soulier de Satin.*
- 172 *L'Annonce faite à Marie.*
- 173 *Les Aventures de Sophie.*
- 174 *L'Échange.*
- 175 *Les Aventures de Sophie.*
- 176 *L'Oiseau noir dans le Soleil levant.*
- 177 *Le Soulier de Satin.*
- 178 *Positions et Propositions.*
- 179 *La Ville.*
- 180 *Le Soulier de Satin.*
- 181 *Ibid.*
- 182 *L'Annonce faite à Marie.*
- 183 *La Jeune Fille Violaine.*
- 184 *La Ville.*
- 185 *Le Soulier de Satin.*
- 186 *Ibid.*
- 187 *La Ville.*
- 188 *Le Pain dur.*
- 189 *La Ville.*
- 190 *Partage de Midi.*
- 191 *La Cantate à trois voix.*
- 192 *Ibid.*
- 193 *Ibid.*
- 194 *Positions et Propositions, II.*
- 195 *Le Soulier de Satin.*
- 196 *Livre de Tobie et de Sarah.*
- 197 *Le Père humilié.*
- 198 *Le Soulier de Satin.*
- 199 *Le Père humilié.*
- 200 *Feuilles de Saints.*
- 201 *Le Soulier de Satin.*

202 *Feuilles de Saints.*

203 *Ibid.*

204 *Le Soulier de Satin.*

205 *Positions et Propositions, I.*

206 *Le Soulier de Satin.*

207 *Le Père humilié.*

208 *L'Otage.*

209 *La Ville.*

210 *L'Échange.*

211 *L'Échange.*

212 *L'Otage.*

213 *Ibid.*

214 *Le Soulier de Satin.*

215 *Le Soulier de Satin.*

216 *Ibid.*

217 *La Jeune Fille Violaine.*

218 *Ibid.*

219 *Le Soulier de Satin.*

220 C'est Breton qui souligne.

221 C'est Breton qui souligne.

222 C'est Breton qui souligne.

223 C'est Stendhal qui souligne.

224 Stendhal a jugé par avance les cruautés auxquelles s'amuse Montherlant : « Dans l'indifférence que faire ? L'amour-goût, mais sans les horreurs. Les horreurs viennent toujours d'une petite âme qui a besoin de se rassurer sur ses propres mérites. »

225 *Nadja.*

226 Cf. BALZAC, *Physiologie du Mariage* : « Ne vous inquiétez en rien de ses murmures, de ses cris, de ses douleurs ; *la nature l'a faite à notre usage*, et pour tout porter : enfants, chagrins, coups et peines de l'homme. Ne vous accusez pas de dureté. Dans tous codes des nations soi-disant civilisées l'homme a écrit les lois qui règlent le destin des femmes sous cette épigraphe sanglante : "*Vae victis !* Malheur aux faibles !" »

227 Laforgue dit encore à propos de la femme : « Comme on l'a laissée dans l'esclavage, la paresse, sans autre occupation et arme que son sexe, elle l'a hypertrophié et est devenue le Féminin... nous l'avons laissée s'hypertrophier ; elle est au monde pour nous... Eh bien ! tout cela est faux... Avec la femme nous avons jusqu'ici joué à la poupée. Voilà trop longtemps que ça dure !... »

228 En novembre 1948.

229 Breton, *Arcane 17.*

230 Rimbaud, *Lettre à P. Demeny*, 15 mai 1872.